






HISTOIRE

DE

L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN,

considéré

DANS SA LUTTE AVEC LE CHRISTIANISME.

PAR M[r] L'ABBÉ J.-M. PRAT

> [illegible] tibi, Pater, Do[illegible] et terræ, quia abscondisti hæc [illegible] sapientibus et revelasti ea parvulis.
>
> M[illegible] XI. [illegible]

TOME PREMIER.

[illegible]IRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

Lyon, Grande rue Mercière, 33. | Paris, Rue Pot-de-Fer-St-Sulpice, 8.

HISTOIRE

DE L'ÉCLECTISME

ALEXANDRIN.

Propriété.

LYON. — IMPRIMERIE D'ANTOINE PERISSE.
IMP. DE N. S. P. LE PAPE
ET DE S. É. MGR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE

HISTOIRE

DE

L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN,

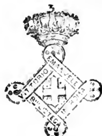
considéré

DANS SA LUTTE AVEC LE CHRISTIANISME.

PAR Mr L'ABBÉ J.-M. PRAT.

Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et revelasti ea parvulis.
MATTH. XI, 25.

TOME PREMIER.





LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

Lyon, Grande rue Mercière, 33.

Paris, Rue Pot-de-Fer-St-Sulpice, 8.

1843



Préface.

L'origine divine du Christianisme peut seule en expliquer les destinées sur la terre : le seul fait de son établissement est un problème que l'esprit humain ne saurait résoudre sans les lumières de la Foi. Le philosophisme moderne toutefois, dédaignant une autorité qui n'était point la sienne, a préféré à une explication lumineuse, ses doutes, ses conjectures, ou ses ténébreux systèmes ; mais obligé de renoncer à l'autorité des faits, pour nier le miracle qu'ils

prouvent et la vérité qu'ils établissent, il a substitué ses propres rêveries au récit de l'histoire : il a inventé je ne sais quel *progrès humanitaire*, d'après lequel le christianisme aurait succédé à d'autres doctrines élaborées aussi par l'esprit de l'homme, et serait entré naturellement dans le monde, comme le fruit d'une plus longue expérience, ou d'une étude plus approfondie : en sorte que l'humanité reconnaissant, dans le Christianisme, le résultat de ses méditations, de ses efforts, de ses investigations, l'aurait salué avec joie et embrassé avec bonheur. Dès lors l'histoire aurait menti ; les combats de la Religion chrétienne et ses triomphes sur le paganisme et le philosophisme devraient être rangés parmi les fictions et les fables.

Notre but n'est point de combattre par des raisonnements, un système d'une si audacieuse absurdité, ni d'en montrer toutes les horribles conséquences ; nous nous proposons

seulement de faire voir par les faits que le Christianisme, loin d'avoir été accueilli avec faveur dans le monde, fut au contraire dédaigné d'abord et ensuite persécuté par ceux-là mêmes qui, faisant profession de chercher la vérité, auraient dû l'embrasser les premiers.

En effet, si nous interrogeons l'histoire telle qu'elle est, et non telle qu'on veut la faire, que nous apprend-elle sur ce grand évènement?... Des hommes superbes se croyaient et se disaient possesseurs de la sagesse : ils s'atribuaient exclusivement le droit d'éclairer les esprits. Tout-à-coup ils entendent dire qu'ils sont dans l'erreur, que leur sagesse est une folie.... Grande rumeur dans les écoles; on se soulève en masse contre les apôtres de la nouvelle doctrine : mille anathèmes, mille malédictions partent unanimes du sein de mille sectes diverses. Cependant le Christianisme poursuit ses conquêtes; le paganisme et la philosophie perdent peu-à-peu leur crédit et

voient chaque jour leurs rangs s'éclaircir. Leur cause est commune : la nouvelle religion condamne également les dieux et les sages; en renversant l'ancien culte, elle impose de nouveaux dogmes, de nouvelles croyances : la cause du paganisme doit donc entraîner celle de la philosophie. Celle-ci ameute contre la Religion, ses nombreuses sectes, tandis que l'autre fait marcher contre les chrétiens des armées de bourreaux. Mais le Christianisme se recrute dans le sang des martyrs : on égorge aujourd'hui mille de ses disciples, le lendemain dix mille se présentent pour subir le même sort et s'immoler à sa gloire. La philosophie alors combine mieux ses attaques, mesure mieux ses coups. Une école, née de toutes les autres, élève son drapeau contre la nouvelle religion, établit avec elle une lutte terrible, qui ne doit finir qu'avec la ruine de l'un des deux partis. Or, raconter cette lutte, dire les efforts que fit cette école pour anéantir l'Evangile, et les obstacles qu'elle

opposa à son établissement, à ses progrès, à son triomphe, c'est assez prouver la fausseté de cette banale assertion : que *le christianisme est né du progrès humanitaire*. Nous suivrons donc cette lutte dans toutes ses phases ; nous en rapporterons toutes les chances. Sans nous arrêter à discuter des systèmes, à juger des opinions, nous nous contenterons de les constater. Nous verrons l'Eclectisme alexandrin, constant dans sa haine, employer tour-à-tour les injures, les calomnies, les sophismes, l'imposture, tous les moyens possibles pour perdre une religion qui le confond et l'humilie. Tantôt soutenue de la puissance impériale, ou même assise sur le trône, cette secte souffle le feu de la persécution et excite les bourreaux contre les disciples de Jésus-Christ ; tantôt soumise à une puissance chrétienne, elle se cache dans l'ombre de ses clubs, où elle médite de nouveaux moyens de perdre sa rivale, et trame des conspirations contre les princes ennemis

du paganisme. Dans tous les temps et dans toutes les circonstances, elle rencontre des docteurs chrétiens qui la combattent et la confondent. Mais, afin de mettre quelque ordre dans une matière si vaste, nous l'avons distribuée en six livres qui comprennent les six principales périodes de la lutte mémorable dont nous écrivons l'histoire.

Le premier livre nous montrera les premiers essais d'éclectisme que fit la philosophie contre l'Évangile, les causes et les circonstances qui amenèrent l'école plotinienne. Lorsque le christianisme parut dans le monde, les sectes philosophiques l'accueillirent par le mépris ou l'insulte. Bientôt après, des esprits audacieux, sortis presque tous des écoles d'Alexandrie, entreprirent de réformer, d'après les *idées* de Platon, de Zoroastre, de Pythagore, et d'après leurs propres rêves, une religion descendue des splendeurs éternelles avec son divin auteur pour éclairer

les hommes et redresser les opinions erronées de la sagesse humaine, ou bien ils se bornèrent à défendre l'ancien culte et le philosophisme menacés, comme Apollonius de Tyane et Celse l'épicurien. Cependant des esprits plus droits examinent la doctrine des Apôtres, se convainquent de sa céleste origine, l'embrassent et la défendent au prix de leur vie contre leurs anciens coreligionnaires : ils montrent la supériorité du Christianisme sur toutes les institutions humaines, mettent à nu la honte et l'infamie de la religion nationale, la faiblesse et l'insuffisance de la philosophie; tournent en ridicule les opinions absurdes qu'elle avait enfantées. Mais ces reproches ne font qu'aigrir les esprits, au lieu de les convaincre. Des docteurs plus conciliants avouent que la philosophie ne s'est pas toujours soustraite aux lumières de la raison; mais ils font observer aux païens qu'alors seulement son langage s'accorde avec celui de la religion.

Ces premières disputes indiquèrent aux philosophes le faible de leur cause, comme ces premiers essais d'éclectisme leur apprirent les moyens de la fortifier : ils formèrent donc un système théologico-philosophique qui pût secourir et le paganisme et la philosophie ; ils entreprirent de concilier les anciens philosophes et de faire cesser entre eux ces dissensions qui donnaient un si grand avantage au Christianisme : ils prirent dans les plus célèbres de leurs sages, dans l'Orientalisme et ailleurs encore, la doctrine et la morale qu'ils jugèrent plus propres à éclipser la doctrine et la morale de l'Evangile. Plotin, Porphyre et leurs disciples, principaux auteurs de ce système, s'efforcent de le répandre au milieu des affreuses persécutions qui déciment les chrétiens. C'est le sujet du second livre.

Le troisième nous représente l'école plotinienne, ou l'Eclectisme alexandrin, dans un état bien différent : Constantin, vainqueur des

tyrans, est assis sur le trône, et le Christianisme avec lui. L'Eclectisme se transforme en société secrète : il n'ose plus attaquer ouvertement une religion qui est celle du prince ; plus que jamais, il invente de nouveaux mensonges en faveur de sa cause, s'attribue des vertus, des miracles qui puissent au moins l'égaler au Christianisme. Les éclectiques jouissent des scandales de l'arianisme ; mais ce doux spectacle ne leur suffit pas, parce qu'il ne rend ni la prépondérance au paganisme, ni la liberté à leur secte. Tous leurs efforts tendent à élever sur le trône un prince de leur parti ; ils n'épargnent rien pour gagner à leur cause l'héritier présomptif de la couronne. Leurs intrigues ont un plein succès : Julien est éclectique.

« Julien, a dit un célèbre philosophe de nos jours, ce n'est autre chose qu'un écolier d'Alexandrie devenu empereur : c'est l'école d'Alexandrie sur le trône. » Ce prince

théurge s'empare du souverain pouvoir avec l'intention hautement avouée de rétablir, sur les ruines du christianisme, le paganisme philosophique, ou l'idolâtrie réformée. Les éclectiques triomphent : le plus fanatique d'entre eux tient en ses mains le pouvoir de satisfaire sa haine contre la religion chrétienne et toute la méchanceté de sa secte. La ruse, la violence, l'injustice, la calomnie, tout lui sert de moyen pour arriver à son but; mais tous ces efforts ne peuvent point rendre au paganisme le crédit que lui a fait perdre l'Evangile : à peine peuvent-ils renverser quelques chrétiens faibles qui se relèvent ensuite, comme des roseaux pliés par la tempête. Le règne de Julien est le point culminant de l'histoire de l'Eclectisme alexandrin. Ce règne est court, mais il dure assez pour montrer l'impuissance des éclectiques et l'inutilité des violences qu'ils exercent avec une si odieuse tyrannie, afin de faire triompher des idées discréditées par la divine lu-

mière de l'Evangile. Le règne de Julien occupe tout le quatrième livre.

Le cinquième nous présente un spectacle bien différent : Julien n'est plus; avec lui, l'Eclectisme et le paganisme philosophique ont perdu leur soutien. Le paganisme n'est plus dans les convictions, mais il reste dans les mœurs, dans les traditions nationales, dans l'histoire de la patrie. Les familles patriciennes, fières d'un nom illustre, y restent attachées par des souvenirs de grandeur et de gloire, et par dédain pour une religion qui commande l'humilité. Et comme elles trouvent dans les principes de l'Eclectisme le moyen de s'obstiner sans honte dans un culte dont le flambeau de la foi avait découvert la honte et l'absurdité, elles s'attachent et se vouent à ce système de religion, sans en adopter toutefois les pratiques théurgiques, qu'elles laissèrent aux plus fanatiques de la secte. En présence de cette disposition des esprits, les premiers suc-

cesseurs de Julien croient devoir user d'une tolérance dont les éclectiques se prévalent souvent, ce qui attire sur leurs têtes la vengeance impériale. Gratien, Théodose et leurs successeurs, plus religieux ou mieux servis par les circonstances, enlèvent au paganisme les prestiges qui lui conservaient encore quelques partisans. Les temples et les autels des faux dieux sont ruinés ; avec ces édifices tombent peu-à-peu les illusions des païens..... Bientôt les Barbares du Nord viennent promener sur les terres romaines les ravages et la désolation, ensevelissent le passé sous des ruines, immolent la fière aristocratie, détruisent la nationalité romaine. Au fracas des temples qui s'écroulent, les plus ardents des éclectiques mêlent des cris de vengeance que font taire les grandes voix d'Ambroise et d'Augustin.

Plutarque rallie les éclectiques à Athènes, où il entreprend de réorganiser la secte et de

lui reconquérir sa première influence, tandis que Hiéroclès s'efforce d'entretenir, dans Alexandrie, l'esprit sophistique qui toujours y avait régné. Les éclectiques, poursuivis du mépris public, se distribuent des louanges réciproques, supposent des prodiges, vantent leurs vertus autant que leur science, travestissent le Christianisme, mais en vain. L'imposture ne leur suffisant plus, ils recourent à la violence et s'efforcent de faire tomber le sceptre entre des mains païennes. Les troubles qui, à cette époque, agitent l'empire, ne favorisent que trop leurs sinistres intentions : les débris de ces races patriciennes, échappés aux ravages des Goths, et obstinément attachés aux traditions nationales et domestiques, se remuent, de leur côté, pour élever sur le trône d'Occident un prince païen qui fasse revivre la religion et la grandeur antiques des Romains. L'école de Proclus prend part à tous ces mouvements et seconde toujours le parti

d'un candidat qui promet d'être dévoué au paganisme. Bien plus, des membres de cette même école se mettent souvent à la tête des conspirateurs; mais, en Occident, leurs entreprises échouent toujours, jusqu'à ce qu'enfin les hordes guerrières du Nord viennent disperser ces restes de grandeur qu'avait épargnés le glaive d'Alaric.

De nouveaux peuples s'établissent en Italie et dans les autres provinces occidentales ; la nationalité romaine disparaît. L'Orient est tout chrétien : un petit nombre de théurges fanatiques soutiennent encore leur paganisme et le défendent contre l'opinion et la conscience publiques, dans les villes d'Athènes et d'Alexandrie. Mais Justinien, indigné d'une telle obstination, fait fermer leurs écoles et dissout leur secte. Là se termine, avec le sixième livre, la dernière période de l'histoire de l'Eclectisme alexandrin.

Dans un siècle où l'on voudrait classer le

Christianisme parmi les systèmes enfantés par l'esprit humain, nous avons cru qu'il était utile d'en appeler au témoignage de l'histoire, et de faire connaître les combats acharnés que livrèrent à l'Eglise naissante toutes les sectes philosophiques, ralliées par une haine commune sous le drapeau de l'Eclectisme. Notre œuvre, nous le savons, rencontrera beaucoup de censeurs ; mais étranger à tout esprit systématique, nous n'avons égard qu'à la vérité : l'établissement du Christianisme est un fait ; les circonstances qui font de ce fait un miracle, et qui prouvent qu'il n'est point naturel, sont aussi des faits. Or, le devoir d'un historien n'est pas de rejeter ou d'admettre à son gré les évènements qui contredisent ou favorisent un système, fruit de sa fière raison, ou de son imagination en délire, mais de les accepter comme les lui présente une critique consciencieuse, sage et impartiale. Si, en suivant cette règle, nous nous attirons les

anathèmes des partisans du progrès humanitaire et de tous ceux qui, pour secouer le joug de la religion chrétienne, prétendent en faire une nouvelle, nous nous féliciterons de les avoir mérités ; mais nous accueillerons avec reconnaissance les observations que voudraient bien nous faire des hommes dévoués à la même cause que nous ; toujours nous dépendrons de notre conscience et de la religion.

HISTOIRE

DE

L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN.

LIVRE PREMIER.

I. État de la philosophie en Egypte, à la naissance du Christianisme.
II. Jésus-Christ.—Prédication des apôtres.—Mouvements des sectes philosophiques.
III. Le Gnosticisme enfanté par la philosophie.—Simon—Ménandre—Cérinthe.
IV. La philosophie organise une attaque générale contre la religion.
V. Autres gnostiques : Saturnin—Basilide—Carpocrate—Epiphane—Valentin.
VI. Docteurs chrétiens : Castor Agrippa—Quadratus—Aristide—Justin.
VII. Celse écrit contre les chretiens. — M. Aurèle les persécute.—Mort de saint Justin.
VIII. Docteurs chrétiens : Tatien—Bardesane—Athénagore — Méliton—S. Théophile —Hermias.
IX. Ecole chrétienne d'Alexandrie : Athénagore—Pantænus — Clément d'Alexandrie.
X. Nouvelles tentatives de la philosophie contre le Christianisme — Coterie de Julia Domna
Docteurs chrétiens: Tertullien — Origène — Héraclas — Ammonius Saccas.

I. Les armes victorieuses d'Alexandre avaient renversé les barrières qui séparaient depuis long-temps les nations asiatiques de celles de l'Europe : à la suite du conquérant macédonien, la philosophie grecque avait pu pénétrer dans les sanctuaires des gymnosophistes

État de la philosophie, en Egypte, à la naissance du christianisme.

orientaux et s'enrichir de leur doctrine. Les philosophes vaincus accueillirent avec empressement les opinions des sages qu'Alexandre traînait à sa suite; ceux-ci, à leur tour, étudièrent avec avidité la science jusqu'alors si mystérieuse des Chaldéens et des Indiens. La nouvelle ville d'Alexandrie, qui devait être la capitale et le centre d'une nation formée de tant de peuples divers, devint en même temps le rendez-vous de toutes les sectes, le siége de toutes les erreurs que renfermaient des systèmes de religion et de philosophie inventés chez des peuples si différents de mœurs, de langage, de génie, et surpris de vivre sous les mêmes lois. Comme il était permis à chacun d'y suivre sa religion et les mœurs de son pays natal, aussi bien que ses opinions philosophiques, tous y apportèrent leurs dieux, leurs cérémonies, leurs systèmes. Bientôt Alexandrie ne fut plus qu'un chaos où se débattirent confusément des erreurs et des ambitions rivales : tous les dieux y obtinrent des autels, tous les systèmes y eurent des docteurs et des écoles : Mithras y partagea les honneurs de la divinité avec Apis et les dieux de la Grèce ; les disciples de Zoroastre y élevèrent des chaires à côté de celles des pythagoriciens, des platoniciens, des péripatéticiens et d'autres encore qu'il serait trop long de nommer. De ces divers systèmes en sortirent d'autres non moins erronés qui, à leur tour, enfantè-

rent de nouveaux monstres. Mais la confusion fut à son comble lorsque, répondant à l'appel des Lagides, les plus fameux philosophes de la Grèce et de l'Asie accoururent à Alexandrie, pour peupler le Bruchium destiné presque tout entier à leurs écoles (1). Là, somptueusement entretenus par la munificence royale, ils se communiquaient mutuellement leurs opinions et consumaient leur vie dans des disputes oisives. Si la bizarre cruauté de Ptolémée Physcon en força quelques-uns de fuir un séjour que ce prince leur rendit un moment dangereux, ce fut pour aller répandre leurs erreurs dans d'autres régions et fonder dans les principales cités de l'Orient ces écoles nombreuses, du sein desquelles nous verrons bientôt l'enfer tirer les adversaires les plus fanatiques du Christianisme naissant. Mais Alexandrie resta toujours le foyer de la superstition et de l'erreur ; plusieurs des philosophes qui avaient fui la tyrannie de Physcon, rentrèrent dans cette ville, après la mort de ce prince, avec une connaissance plus approfondie de la doctrine des Mages, ou des mystères des Chaldéens. De ces notions mêlées aux opinions de Pythagore et de Platon, sortit l'Orientalisme,

(1) Strab. p. 17.—Just. Lips. — Académ. des inscript. tom. 9 (in-4°) p. 397 et suiv. — Gronov. Thesaur. antiq. tom. 8, p. 2742 et seq. et 2767.

qui, dans la suite, essaya plusieurs fois, mais en vain, d'altérer la doctrine de l'Evangile. En passant sous la domination des Romains, Alexandrie n'avait pas cessé d'être le rendez-vous des savants et des philosophes : au contraire, ses nouveaux maîtres prodiguèrent des faveurs extraordinaires aux lettres et à la philosophie, dont elles multiplièrent les partisans; mais, comme ces faveurs étaient pour la plupart la fin de leurs études, on vit bientôt s'introduire parmi eux une avarice sordide, et une effroyable corruption de mœurs. Tant de vices unis à la jactance des philosophes, pour ne parler que de ceux-ci, attirèrent à leur profession une honte dont les docteurs chrétiens surent bien se prévaloir. Les épicuriens eux-mêmes, ne pouvant accorder les actions méprisables de ces hommes, avec les maximes pompeuses qu'ils avaient toujours à la bouche, tournaient en ridicule les unes et les autres, et s'applaudissaient de vivre indépendants de l'honnêteté, de la pudeur et de la religion (1). Les stoïciens, plus jaloux de leur honneur que de celui de la vérité, enchérirent sur la sévérité de leurs anciens chefs, et s'efforcèrent d'effacer la honte attachée à leur profession, par d'imposantes maximes de morale, par un extérieur rude et par toutes

(1) Lucien, *Νιγρινος* — *Τιμων* — *Βίων πρᾶσις* et passim.

les apparences d'une conduite réglée. « Mais, dit un ju-
» dicieux auteur, toujours repliés sur eux-mêmes, ils
» se tenaient concentrés dans leur égoïsme; ils se suffi-
» saient. Si les dieux avaient voulu gratifier le stoïcien,
» ou l'incommoder, ils n'auraient su comment s'y pren-
» dre. Leur bonté ou leur vengeance ne pouvait s'exer-
» cer que sur son corps, et il n'y prenait aucun intérêt;
» il pouvait se passer des dieux, comme les dieux pou-
» vaient se passer de lui; il leur abandonnait la con-
» duite du monde extérieur, et leur faisait même l'hon-
» neur de croire qu'ils s'en acquittaient bien ; c'était là
» toute sa religion (1). » Les cyniques, à leur tour, s'é-
taient accoutumés à regarder tout comme indifférent : à leurs yeux, le vice, la vertu, le bien, le mal n'étaient que des mots, et pour le prouver, ils renvoyaient leurs adversaires aux brutes dont les actes, disaient-ils, pouvaient servir d'exemples aux hommes, parce que, leur nature n'étant pas viciée par l'éducation, elles ne subissent point l'influence des préjugés. D'autres, frappés de la dissidence et de la confusion qui régnaient dans les écoles, en conclurent que rien n'était certain, et se déclarant disciples de Pyrrhon, ils se mirent à douter de tout. Il y en eut alors qui élevèrent leur drapeau contre celui

(1) P. Mourgues, 2[e] lett. à l'arch. d'Alby, mise à la tête de la Paraph. du Man. d'Epictète.

des sceptiques, et prétendirent, au contraire, que cette dissidence naissait seulement de quelque malentendu; qu'il ne fallait qu'une explication plus claire et plus précise pour accorder les diverses opinions; tels furent les syncrétistes; plusieurs, mécontents de l'absurdité d'un système qui prétendait allier la négation avec l'affirmation, eurent recours à un moyen beaucoup plus sage, moyen qui eût pu rendre à la philosophie toute sa dignité, si des esprits inquiets et superbes n'avaient pas fait sortir ce système de la voie et des règles que lui traçait une droite raison. Nous voulons parler des éclectiques proprement dits. Loin de jurer sur la parole d'un maître, ou d'enchaîner leur intelligence à son autorité, ces philosophes allaient choisissant dans les divers systèmes, ce que la raison approuvait comme bon et véritable; au lieu de se déclarer disciples d'un maître plutôt que d'un autre, ils se bornaient à rendre hommage à celui qui avait su parler le langage de la vérité, et se glorifiaient de ne dépendre que de la raison.

Depuis long-temps plusieurs illustres philosophes avaient donné l'exemple de cette manière libre et dégagée de philosopher : Platon avait formé sa secte des opinions de Pythagore, d'Epicharme, de Parménide, d'Héraclite et de Socrate, auxquelles il avait ajouté plusieurs dogmes égyptiens. Il avait pris de Pythagore, la méthode d'appliquer aux choses naturelles les nombres,

les démonstrations géométriques, et d'examiner la nature des choses que nous concevons par notre entendement; d'Héraclite, la méthode d'examiner la nature de nos sensations; d'Epicharme, la doctrine des idées; il avait emprunté de Socrate, sa morale, sa politique et son économique; des Egyptiens, la méthode d'expliquer sa doctrine par des fictions et des fables.

Quoique Cicéron se fût déclaré pour l'Académie, il s'était cependant promené dans les autres écoles; il en avait pris et s'en était approprié tout ce qui lui avait paru bon et vrai : tantôt platonicien, tantôt stoïcien, il avait aussi été quelquefois entièrement sien (1). D'autres philosophes encore avaient suivi la même voie; mais une secte éclectique ne s'était pas encore formée. On s'accorde généralement à faire honneur à un certain Potamon d'avoir essayé le premier, dans l'école païenne d'Alexandrie, de composer d'éléments choisis dans toutes les anciennes philosophies, une philosophie nouvelle, qui ne paraît pas avoir obtenu de grands succès dans une ville où tous les esprits cultivés se rangeaient du parti de quelque système. Les ouvrages qu'avait composés Potamon ne sont point venus jusqu'à nous; sa doctrine ne nous est connue que par la courte notice que nous en donne Diogène Laërce, et dont on peut tirer les trois principes suivants : 1° Il y a deux

(1) Huet : De la faiblesse de l'esprit humain, Liv. II. c. 10.



examens, (δύο κριτήρια), de la vérité : l'un appartient à l'esprit qui juge ; l'autre consiste dans une image claire et intime. 2° La matière, la cause efficiente, la composition et le lieu sont les commencements de toutes les choses. 3° La fin à laquelle tout se rapporte est la vie que perfectionne ou achève la vertu, non sans les biens naturels et extérieurs du corps.

On est moins d'accord sur l'époque où vivait Potamon : les uns ont écrit après Suidas (1) qu'il existait du temps d'Auguste ; d'autres, appuyés sur un passage de Diogène (2), le font contemporain d'Alexandre Sévère ; une troisième opinion que semble autoriser un passage obscur de Porphyre (3), le met au nombre des disciples de

(1) Ποτάμων ἀλεξανδρεὺς φιλόσοφος γεγονὼς πρὸ Αὐγούστου καὶ μετ' αὐτόν. Lexic. voce Ποτάμων. Ce sentiment a été embrassé par Mosheim (De turbatâ per recentiores platonicos Ecclesiâ, §. III.

(2) Ἔτι δὲ πρὸ ὀλίγου καὶ ἐκλεκτική τις αἵρεσις εἰσήχθη ὑπὸ Ποτάμωνος τοῦ ἀλεξανδρέως, ἐκλεξαμένου τὰ ἀρέσαντα ἐξ ἑκάστης τῶν αἱρέσεων (in Procem. sub fin.) Or Diogène Laërce paraît avoir écrit sous Septime-Sévère ; et puisque Potamon avait enseigné quelque temps avant lui (πρὸ ὀλίγου), comment aurait-il vécu sous Alexandre-Sévère ? Pour échapper à cette difficulté, Heumann, Act. Philos. part. II, observ. V, suppose arbitrairement que Diogène Laërce vivait après le règne de Septime-Sévère.

(3) Porphyre, parlant de Plotin, dit que les pères, en mourant, lui recommandaient leurs enfants, et que de ce nombre (ἐν τούτοις) était Potamon ; celui-ci était-il du nombre des pères qui confiaient leurs fils à Plotin, ou bien, des enfants qui l'entendaient ? Cette seconde interprétation paraît la moins probable, puisque Porphyre dit

Plotin; le même endroit, mieux interprété, le fait fleurir à la fin du second siècle et au commencement du troisième. Cette opinion nous paraît la plus probable, et elle s'accorde mieux avec la suite de l'histoire de l'Eclectisme.

Quoi qu'il en soit de l'époque à laquelle vivait Potamon, la méthode élective dont on lui attribue les règles, aurait pu procurer de grands avantages à la philosophie rationnelle, alors indignement divisée en tant de systèmes divers, si on l'eût contenue dans de justes bornes; mais, appliquée aux vérités révélées que la raison doit se contenter de croire et d'adorer, elle poussait l'esprit humain à une espèce d'attentat à la religion, en lui faisant juger ses augustes enseignements et en choisir quelques dogmes, pour les associer aux théogonies des païens, ou bien aux opinions religieuses de leurs prétendus sages. L'école de Plotin ne recula pas devant ce sacrilége : elle osa se servir d'un pareil moyen pour organiser un système de théologie qu'elle pût opposer à la religion chrétienne, dont les progrès rapides menaçaient le paganisme d'une ruine prochaine; mais déjà, d'autres esprits non moins téméraires avaient en-

ailleurs que Plotin aimait à entendre Potamon disserter sur une nouvelle philosophie dont il jetait les fondements. Potamon avait donc été contemporain de Plotin, qui parut dès le commencement du troisième siècle.

De l'an 33 à l'an 40 de J. C. trepris, dans le même genre, des essais que nous ferons bientôt connaître, afin de suivre l'Eclectisme alexandrin dans toutes ses phases.

J. C.—Sa doctrine. II. Tandis que les philosophes, par leurs bruyantes et continuelles disputes, jetaient la confusion dans la métaphysique et le désordre dans la morale, le Verbe fait chair et descendu des cieux pour enseigner au monde ses véritables destinées, conversait familièrement avec les hommes dans un coin méprisé de la terre. La multitude se pressait autour de lui pour recueillir les oracles qui tombaient de sa bouche sacrée, et Jésus-Christ lui enseignait simplement les mystères les plus sublimes. « Qui n'admirerait, s'écrie Bossuet, la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine? c'est du lait pour les enfants, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire, et ce qu'il a sans mesure, il le répand avec mesure, afin que notre faiblesse le puisse porter. Tout se soutient en sa personne : sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit partout, tout concourt à y faire voir le maître du genre humain, et le modèle de la perfection. Lui seul vivant au milieu des hommes, et à la vue de tout le monde, a pu dire, sans crainte

d'être démenti : *Qui de vous me reprendra de péché?* et encore : *Je suis la lumière du monde; ma nourriture est de faire la volonté de mon Père; celui qui m'a envoyé est avec moi, et ne me laisse pas seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît.*

Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau; ce ne sont point des signes dans le ciel, tels que les Juifs les demandaient; il les fait presque tous sur les hommes mêmes, et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs qu'ils ne les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire : les démons et les maladies lui obéissent : à sa parole, les aveugles-nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau, et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même : ils coulent de source. *Je sens*, dit-il, *qu'une vertu est sortie de moi.* Il annonce de hauts mystères, mais il les confirme par de grands miracles; il commande de grandes vertus, mais il donne en même temps de grandes lumières, de grands exemples, de grandes grâces. C'est par-là aussi qu'il paraît plein de grâce et de vérité, et nous recevons tous de sa plénitude (1). » Tous ont accès auprès de lui, mais les pauvres et les affligés possèdent son cœur; parmi les

(1) Bossuet : Disc. sur l'hist. univ. 2e part. c. 6.

pauvres, il choisit ceux qui, en son nom, devaient porter au monde la *bonne nouvelle* et lui révéler les secrets qu'il avait apportés sur la terre.

Enfin, au moment qu'il a lui-même marqué pour réconcilier par son sang le monde avec son Père céleste, l'injure, la calomnie, la trahison, l'ingratitude, l'envie, la haine et ses fureurs le poursuivent et l'atteignent. Jésus-Christ, qui leur avait donné plein pouvoir sur sa personne, expire sous leurs coups, au milieu du bouleversement de la nature entière, émue et troublée à la vue de son auteur expirant. Vainqueur de la mort, Jésus sort vivant du tombeau, et après avoir passé encore quarante jours au milieu de ses disciples, pour leur donner ses dernières instructions, il leur commande d'aller annoncer son nom et sa doctrine à tous les peuples de l'univers, et s'élève ensuite triomphant dans les cieux.

Prédication des apôtres — Obstacles que leur suscitent le judaïsme et le philosophisme.

Peu de temps après, les apôtres, fortifiés par l'Esprit saint, se partagent la terre, et, le symbole de la foi à la main, ils vont partout l'imposer à la sagesse humaine. Saint André parcourt la Scythie, la Grèce et l'Epire; saint Philippe évangélise l'Asie supérieure; saint Thomas pénètre dans le pays des Parthes et jusque dans les Indes, où saint Barthélemy va partager ses travaux, après avoir parcouru la Grande-Arménie, tandis que saint Matthieu et saint Mathias portent l'Evangile en Abyssinie et en Ethiopie; bientôt saint Marc,

par l'ordre de saint Pierre, va fonder l'église d'Alexandrie (1). Cependant le prince des apôtres et le docteur des nations affrontent en Asie et en Europe, pour la gloire de Jésus-Christ, les obstacles et les dangers sans nombre que leur suscitent les puissances du siècle, l'intérêt des prêtres, la haine des Juifs et l'orgueil blessé des philosophes. En effet, à la voix des prédicateurs de l'Evangile, la synagogue avait frémi ; la philosophie s'était troublée et le paganisme étonné avait réveillé le fanatisme de ses ministres. La synagogue la première envoya sur les traces des apôtres, des hérauts de mensonge chargés de déprimer et de calomnier la nouvelle doctrine, son divin auteur et ses disciples. Les émissaires juifs, animés du même esprit que leurs pères, répétaient aussi les mêmes blasphèmes et publiaient partout que Jésus-Christ était un imposteur, vrai suppôt des démons, et que les miracles qu'en racontaient ses disciples, n'étaient que des prestiges, effets honteux de cet art diabolique auquel il s'était adonné dès son enfance. Les grands prêtres, peu contents de cet inique moyen, écrivirent à toutes les synagogues que les juifs commerçants avaient fondées dans les principales villes

(1) Sur la dispersion des Apôtres, consulter Tillemont, Mémoires pour servir à l'Hist. de l'Egl. pendant les six premiers siècles, tom. I.—Mamachi, Origines et antiquitates christianæ, l. IIe, c. 6 et suiv.

de l'Asie, pour les exhorter à jeter toutes sortes d'obstacles sur les pas des apôtres (1). Les grands prêtres furent bien servis dans leur haine, comme on peut le voir dans les Actes des apôtres. Les accusations intentées alors par la malice des Juifs contre les disciples de l'Evangile, prirent ensuite de la consistance auprès des gentils, lorsque Simon le magicien, Carpocrate, Cérinthe, Ménandre, et d'autres impies, mêlant quelques vérités ou quelques maximes de l'Evangile à leurs propres rêveries, en formaient, au gré de leurs passions, un système de morale dont ils se prévalaient dans leurs désordres.

Les philosophes ne déployèrent pas moins de fureur contre le Christianisme naissant : enflés de leur science et persuadés qu'il leur appartenait de donner des leçons au lieu d'en recevoir, ils ne purent voir sans dépit se propager une doctrine qui les confondait, et renversait de fond en comble tous leurs systèmes. Aussi les vit-on partout se soulever et s'opposer aux apôtres. Les écoles s'émurent, et alors, pour la première fois, elles s'entendirent, mais afin d'étouffer plus sûrement une religion

(1) S. Justinus : in Dialogo cum Tryphone, num. 17.—Eusebius : Historia ecclesiastica, l. IV, c. 18.—Origenes : Contrà Celsum, l. 1, n. 56.—Mamachi : Operis citati, lib. 1, c. 3.—Tillemont : Op. cit.—Bingham, Origin. eccles. l. 1, c. 2.

qui les menaçait toutes à la fois; en sorte que souvent, dans la même ville, les apôtres avaient à combattre les docteurs d'une synagogue, les prêtres d'un temple et les philosophes de toutes les écoles. Or, que l'imagination se représente ces pêcheurs ignorants et incultes en présence de tout ce que le paganisme, le judaïsme et la philosophie avaient de plus savant, de plus poli, de plus présomptueux, de plus fanatique; que l'on se rappelle le succès de ces hommes grossiers, et qu'on nous dise s'il faut l'attribuer à eux-mêmes, ou à celui au nom duquel ils parlaient.

Lorsque saint Paul parut dans Athènes, les philosophes entreprirent de disputer contre lui; mais, vaincus par ce nouvel adversaire, ils le conduisirent devant l'Aréopage (1), dont les membres eux-mêmes étaient presque tous philophes de sectes différentes. Le docteur des nations annonça la folie de la croix, dans ce sanctuaire de la sagesse humaine, avec une dignité aussi grande que son ministère. Parmi ses auditeurs, les plus légers et les plus vains accueillirent par un rire dédaigneux une doctrine qu'ils ne comprenaient point; d'autres, luttant avec leur propre conviction, craignirent de trop la comprendre pour ne pas paraître faibles et inconstants, ou pour ne pas être obligés d'avouer qu'ils

(1) Act. apost. c. 17.

s'étaient trompés, et d'abandonner une vie licencieuse condamnée par la morale de l'Evangile; les plus sages, cherchant franchement la vérité, l'embrassèrent avec ardeur et reconnaissance, dès qu'elle eut brillé à leurs yeux (1). De ce nombre fut l'illustre saint Denys, disciple de Platon (2); il renonça à son premier maître, pour s'attacher inviolablement à Jésus-Christ.

A Corinthe, les philosophes suscitèrent à saint Paul les mêmes obstacles; mais il remporta sur eux les mêmes triomphes. Cette ville était alors remplie de sophistes et de grammairiens (3). Comme ils ne purent pas réfuter sa doctrine, ils prirent le parti d'en rire et de tourner en ridicule la barbarie de son style. En effet, aux yeux de ces esprits forts de l'époque, qui, comme ceux de tous les temps, jugeaient du fond par la forme, comment pouvait être sage un homme qui écrivait si mal; un orateur d'une si mesquine apparence, qui ne portait même pas leur costume? Ces reproches, quelque futiles qu'ils fussent, firent cependant une fâcheuse impression sur les néophytes de Corinthe : ceux-ci, accoutumés au faste de cette grande cité, supportaient avec impatience la simplicité de l'Evangile et avaient quelque honte de

(1) Act. apost. c. 17. vv. 32, 33, 34.
(2) P. Halloix : Vit. D. Dyonis. Areop. c. 2.
(3) S. J. Chrysost. in Epist. I. ad Corinth. Homil. 39. n. 5.

marcher sous un étendard si méprisé. Saint Paul leur écrivit donc deux épîtres pour les fortifier dans leur foi, et les prémunir contre cette fausse sagesse qui semblait les faire rougir de la folie de la croix (1).

A Colosses, des platoniciens, après avoir entendu la nouvelle doctrine, y trouvèrent quelques idées dignes même de leur école; mais ils prétendirent que cet étranger les avait altérées ou mal exprimées; et, semblables à des maîtres qui corrigent les compositions de leurs élèves, ils soumirent à leur examen la doctrine de l'Apôtre, en élaguèrent ce qui n'était point conforme à leurs principes, et essayèrent de faire cadrer le reste avec leur système. Mais saint Paul, averti de ce désordre, adressa aux chrétiens de cette ville cette épître sublime où il leur expose la véritable doctrine de l'Évangile, et les exhorte à ne jamais la confondre avec les rêves de la sagesse païenne. « Ne vous en laissez point imposer, leur écrit-il, par une philosophie vaine et mensongère. *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam* (2). » Les efforts de l'Apôtre portèrent leurs fruits, et la philosophie ne put empêcher une chrétienté florissante de s'établir à Colosses.

L'Évangile obtint, dans la métropole de l'Asie-Mi-

(1) I. Corinth. ch. I, II.—Estius et Corn. à Lap. in hunc loc.

(2) Coloss. c. II integ. iid. ibid.

neure, des succès proportionnés aux difficultés sans nombre qu'il y rencontra. Le temple de Diane semblait consacrer Ephèse à l'idolâtrie, et attirait dans cette ville une foule de païens qui venaient déposer aux pieds de la grande déesse, le tribut de leurs hommages, ou recueillir les oracles que ses ministres rendaient en son nom. C'était à l'ombre de cette merveille du monde que les philosophes soutenaient la cause du paganisme. Les disciples de Zénon, de Pythagore et de Platon y étaient nombreux et puissants, au temps des apôtres (1). Mais saint Paul et saint Jean avaient senti combien il était important, pour le bien de la religion, qu'elle fût établie dans ce boulevard de la superstition; leur zèle s'accrut avec la grandeur de l'entreprise; supérieurs, enfin, à tous les obstacles, et vainqueurs des philosophes, des prêtres, des juifs et des magiciens, ils parvinrent à y fonder une église nombreuse (2), dont saint Paul confia le soin à son disciple Timothée. Saint Jean y établit son siége pour veiller de là plus sûrement au bien et à la prospérité de toutes les chrétientés de l'Asie-Mineure (3). Quelque temps après, le docteur des nations oubliait

(1) D. Chrys. in Epist. ad Ephes. argum.

(2) Act. Apost. XIX.

(3) Raccolta milanese, 1757 : Dissertazione sopra i viaggi di S. Giovanni apostolo.

ses fers pour ne se préoccuper que de la constance qu'opposait son église chérie d'Ephèse, aux innombrables dangers dont l'entouraient le fanatisme des prêtres de Diane, l'orgueil jaloux des philosophes et la cupidité de certaines industries : il écrivit donc aux Ephésiens une épître remplie d'instructions profondes, autant pour les affermir dans leur foi que pour les fortifier contre tant de séductions (1).

Rome, où saint Paul avait déjà été enchaîné pour la gloire de la religion, s'était aussi émue à la voix des apôtres : comme la nouvelle doctrine enseignait que personne ne pouvait aller à Dieu que par Jésus-Christ, médiateur entre le ciel et la terre, les judaïsants et les philosophes de cette ville furent blessés dans leurs superbes prétentions. Les premiers soutenaient que l'observation de la loi de Moïse était nécessaire à quiconque voulait aller à Dieu; les seconds prétendaient au contraire qu'il suffisait à l'homme d'observer les lois que dicte la raison; mais les uns et les autres niaient la nécessité d'un médiateur et d'un rédempteur. En attendant que saint Paul pût venir combattre ces erreurs, il adressa aux chrétiens de la ville de Rome, cette fameuse épître où il prouve aux Juifs et aux philosophes, qu'ayant transgressé, ceux-ci, la loi naturelle; ceux-là, la loi de

(1) Epist. ad Ephes.

Moïse, ils avaient tous besoin d'un rédempteur qui satisfît pour eux à la justice divine, et d'un docteur infaillible qui les conduisît sûrement à Dieu par les sentiers de la vérité. « Il est vrai, dit l'Apôtre, que les philosophes ont aperçu quelques vérités au flambeau de la raison; ils ont reconnu l'existence d'un Dieu; quelques-uns lui ont même attribué la création de l'univers; mais du spectacle magnifique de ce monde, ils n'ont pas voulu élever leur esprit jusqu'au Créateur; ils ont retenu la vérité captive dans leurs vaines disputes, ou ils l'ont étouffée dans leurs passions. Dieu donc s'est retiré d'eux, et les a abandonnés aux désirs infâmes de leur cœur corrompu. Alors ces sages prétendus n'ont plus présenté que le dégoûtant spectacle des plus étranges folies, des plus hideux désordres, sous les dehors imposteurs de la probité : ils ont nourri tous les vices, l'adultère, la fornication, l'inceste, la sodomie, l'avarice; ils se sont rendus odieux au Seigneur, et dignes d'un mépris et d'un opprobre éternel (1). » Ces reproches accablants de l'Apôtre tombaient également sur les anciens philosophes, et sur ceux qui alors se paraient de leurs noms; car les disciples n'étaient ni plus sages, ni plus vertueux que leurs maîtres (2).

(1) Rom. c. 1, v. 20 et seq.
(2) On connaît la peinture qu'en faisait Lucien, quelques années après, en plusieurs endroits de ses Œuvres.

Apollonius de Tyane, qui parut à cette époque, loin de donner un démenti à la terrible sentence de saint Paul, vint au contraire en confirmer l'exactitude. Ce jongleur, sous le nom de sage, se mit alors à courir le monde, autant pour étaler sa sagesse que pour réveiller contre le christianisme la haine des philosophes et le zèle des prêtres des idoles. Esprit superbe et hautain, il se vantait d'être le premier des mortels, et l'intime favori des dieux; il se constituait le maître du genre humain (1), méprisait ses semblables (2), et accablait d'injures quiconque ne lui rendait pas les honneurs qu'il se croyait dus (3); fourbe, impie, il donnait pour des actes d'une puissance divine, les jongleries par lesquelles il abusait la multitude, et débitait ses rêveries pour des vérités; il prétendait être le dépositaire de la sagesse et de toutes les vertus, lire dans les cieux et pénétrer dans l'avenir (4). Tel est le héros que les éclectiques opposèrent dans la suite à Jésus-Christ et à ses apôtres. Pour donner quelque fondement à leur parallèle sacrilége, ils transformèrent ses prestiges en miracles, lui attribuèrent des actions

Apollonius de Tyane

(1) Philostr. Vit. Apol. Tyan. lib. I, c. 10.—Lib. VII, c. 4 et passim.

(2) Philostr. ibid. l. I, c. 19 et passim.

(3) Philostr. ibid. l. IV, c. 17 et passim.

(4) Les preuves s'en trouvent dans tout le cours de sa vie.

Ceux qui voudraient de plus longs détails sur cet imposteur, peuvent consulter sa vie même, écrite par Philostrate. — Euseb. Cæsar.



extraordinaires qu'il ne fit jamais, lui prêtèrent des vertus éminentes, des qualités surnaturelles, une puissance souveraine sur la nature ; en un mot, ils le rendirent ridicule à force de vouloir le faire admirable. Eunape ne voulait pas même qu'on le regardât comme un simple mortel, et reprochait à Philostrate d'avoir donné le titre trop modeste de *Vie d'Apollonius* à un livre qu'il aurait dû intituler : *Avènement d'un Dieu sur la terre*. Le lecteur n'attendra donc pas que nous donnions à ce charlatan plus d'importance qu'il n'en mérite, et qu'avec Philostrate, son historien, et son émule en imposture, nous le suivions dans ses courses vagabondes. Qu'il nous suffise d'avoir pris acte en passant, de l'impudence avec laquelle les éclectiques inventèrent des héros qu'ils pussent opposer à Jésus-Christ. Il en est même qui ont judicieusement

in Hierocl. — Lactant. Divin. Inst. Lib. V de Justit. c. 3. — S. August. Epist. 49.—D. Chrysos. in Judæos hom. 3ª.—Huet, Demonst. evang. —Tillemont, Hist. des emper.—Dupin, sous le nom de Clairval, Hist. d'Apoll. de Tyane, convaincue de fausseté et d'imposture.—Olearius, Præfat. ad Philostrator. opera. — Fr. Buddæus, Dissert. de Verit. relig. christ. philosoph. gentil. obtrectat. confirm. §. 3. —Grotius, de Verit. relig. christ. lib. IV, §. 7 et annot. Kœcheri in hunc loc. — Cudworth, Syst. intellect. c. 4, §. 15.—Mosheim, annot. in hunc loc. Cudworth. — Schoell, Hist. de la Littér. grecque, liv. V, c. 40.—Tiraboschi, Storia della Litteratura ital. lib. I, c. 5, §. 3 et seq.—Brucker, Hist. critic. philos. in Apoll. Tyan.—Houtteville, La Religion prouvée par les faits, liv. III, diffic. 14.—Crevier, Hist. des emper. — Les écrivains de l'hist. univ. de l'Egl

observé que la vie d'Apollonius avait été calquée, pour ainsi dire, sur celle de ce divin Sauveur (1). En effet, la fourberie de Philostrate est frappante pour celui qui, libre de tout préjugé, rapprochera son roman du récit de l'Evangile. Nous frémirions à la seule pensée de mettre en présence de Jésus-Christ la vérité même, le nom dégoûtant d'Apollonius de Tyane, si le rapprochement que nous allons soumettre au lecteur, devait passer pour un parallèle. Notre unique but, qu'on ne s'y trompe point, est de montrer que Philostrate n'a pas rougi d'emprunter à l'Evangile les merveilles qu'il voulait faire opérer à son héros. Vainement il en a changé les circonstances vainement il les a présentées dans un style emphatique et ambitieux : ces couleurs brillantes ne cachent pas assez le mensonge pour faire oublier la vérité qu'il veut supplanter.

LES ÉVANGÉLISTES.	PHILOSTRATE.
Un ange annonça à l'auguste Marie qu'elle serait mère du Fils de Dieu.	Le Dieu Protée apparut à la mère d'Apollonius, et lui prédit qu'elle mettrait au monde un autre lui-même.
A la naissance de Jésus-Christ, un chœur d'anges chanta un	A la naissance d'Apollonius, une troupe de cygnes vinrent

(1) Cudworth, System. intellect. c. 4, §. 15.—Brucker, Hist. crit. philos. in Apollon. §. 18.

LES ÉVANGÉLISTES.	PHILOSTRATE.
hymne de triomphe et de paix, et une lumière céleste brilla dans les airs.	couvrir la mère de leurs ailes, et exécutèrent autour d'elle un mélodieux concert.
A l'âge de douze ans, Jésus-Christ disputa dans le temple avec les docteurs de la loi, qui s'étonnèrent de trouver tant de sagesse dans un âge si tendre.	Jeune encore, Apollonius alla étudier la philosophie dans le temple d'Esculape, et là il se montra le maître plutôt que le disciple des prêtres et des philosophes.
Jésus-Christ corrigeait les mœurs corrompues, reprenait, éclairait les pécheurs, et les aidait à se relever.	Apollonius s'établissait le censeur des vices et le juge des criminels.
Jésus-Christ se retirait seul dans la solitude pour s'entretenir avec son Père céleste.	Apollonius se retirait dans des lieux isolés, ou dans des temples, pour s'entretenir avec les dieux.
Jésus-Christ expliquait, dans les synagogues, la loi et les prophètes.	Apollonius donnait ordinairement ses leçons dans les temples des dieux.
Jésus-Christ lisait dans le cœur humain, en pénétrait toutes les pensées. L'avenir lui était présent, comme le moment même où il parlait.	Apollonius se vantait de connaître les secrets et les pensées de l'homme, d'avoir présents à ses regards les évènements passés, actuels et futurs.

LES ÉVANGÉLISTES.	PHILOSTRATE.
Jésus-Christ délivrait les possédés.	Apollonius chassait les démons.
Jésus-Christ ressuscita la fille de Jaïr.	Apollonius rappela à la vie une jeune fille (qui n'était point morte).
Les démons prièrent Jésus-Christ de ne pas les tourmenter.	Un esprit nocturne qui persécutait Ménippe, pria Apollonius de ne pas le châtier.
Jésus-Christ commanda à la tempête ; les vents se turent et les flots se calmèrent.	Les vents et les flots respectèrent le vaisseau qui portait Apollonius.
Jésus-Christ ayant déclaré à ses disciples qu'il allait à Jérusalem, subir, pour le salut du monde, les tourments que lui préparait la haine des prêtres et des pharisiens, plusieurs d'entre eux l'abandonnèrent.	Apollonius ayant déclaré à ses sectateurs qu'il allait à Rome, pour y défendre l'honneur de la philosophie, en présence du tyran, un grand nombre d'entre eux l'abandonnèrent.
Jésus-Christ fut interrogé en secret par Pilate, préfet du prétoire, qui voulait le délivrer de la fureur des prêtres, après avoir reconnu son innocence ; mais il craignait César.	Apollonius fut interrogé en secret par le préfet du prétoire qui voulait le délivrer de la cruauté de Domitien, après avoir reconnu son innocence ; mais il craignait César.
Jésus-Christ, dépouillé de ses	Apollonius, dépouillé de sa

LES ÉVANGÉLISTES.	PHILOSTRATE.
vêtements ordinaires, fut revêtu d'un méchant manteau de pourpre, et exposé à la dérision de la cour d'Hérode.	chevelure, de sa barbe, de son manteau, fut exposé à la dérision de la cour de Domitien.
Jésus-Christ, vainqueur de la mort, va s'asseoir à côté de son Père céleste.	Apollonius, exempt de la mort, va prendre rang parmi les dieux.

Ce court rapprochement suffit pour montrer la fourberie de ces hommes qui, animés d'une haine jalouse contre le christianisme, croyaient l'éclipser en parodiant son auteur et ses grands hommes. Nous pourrions ajouter encore mille traits du même genre que nous trouvons dans Philostrate; mais nous devons céder à la répugnance que nous éprouvons à mettre à côté du nom sacré de Jésus-Christ, un nom si honteux. Nous sommes bien loin d'admettre tout ce que Philostrate raconte de son héros, nous ne doutons pas cependant que cet histrion ne se soit opposé de tout son pouvoir à l'établissement du christianisme, et que ses prestiges n'aient même fait un grand nombre de dupes.

Les premiers prédicateurs de l'Evangile rencontrèrent beaucoup d'autres ennemis, sortis de diverses écoles

philosophiques. Les uns s'attachaient à tourner en ridicule la nouvelle doctrine et ses disciples : tels furent Euphrate, Démétrius et toute la secte des cyniques; d'autres, tels que Sénèque, Musonius, Epictète et tous les stoïciens lui opposaient dédaigneusement la fastueuse morale de Zénon.

III. Mais il sortit des écoles d'Alexandrie des adversaires capables de faire échouer l'entreprise des apôtres, si elle eût été l'œuvre de l'homme. Les têtes fermentaient alors plus que jamais dans ces écoles; le conflit des opinions y avait augmenté le désordre et la confusion; l'orientalisme et d'autres nouvelles opinions enfantées par les disputes avaient jeté les esprits dans une ardente exaltation; le syncrétisme envahissait toutes les sectes, et déjà on abandonnait l'éclectisme prudent que quelques hommes sages avaient tenté d'introduire dans la philosophie, c'est-à-dire, la méthode de recueillir les vérités métaphysiques et morales que la raison avouait dans les innombrables systèmes qui partageaient les philosophes.

De l'an 40 à l'an 96.

Naissance du Gnosticisme.

Cependant un bruit solennel courait depuis long-temps dans le monde : il devait venir de l'Orient un être surhumain qui dissiperait tous les doutes, déciderait toutes les incertitudes et présenterait à toutes les intelligences une lumière infaillible, en même temps qu'il étendrait sa domination sur tous les hommes. Les préjugés de la

nature environnaient cet envoyé céleste de grandeur et de gloire; mais quelle ne fut pas la surprise du monde, et surtout des philosophes, lorsque de pauvres ignorants, venus du pays méprisé de la Galilée, annoncèrent partout que le grand docteur, le puissant monarque attendu, était le *Crucifié* dont ils avaient reçu la mission ! On les accueillit d'abord par une pitié dédaigneuse. Mais leur doctrine paraissait si étrange, qu'elle força l'attention des écoles. Elle leur offrait quelques conceptions originales, quelques aperçus nouveaux et dignes de l'examen de la philosophie. Des esprits forts daignèrent donc revoir l'Evangile; ils y ajoutèrent leurs propres idées et en retranchèrent ce qui ne leur convenait point. Alors commencèrent à paraître ces illuminés, sinistres avant-coureurs de l'école plotinienne, lesquels, sous le nom de Gnostiques, prétendirent expliquer ou corriger l'enseignement des apôtres, par l'orientalisme et le platonisme, et composèrent d'éléments si disparates, un bizarre système de religion. D'Alexandrie, les excès audacieux du syncrétisme se communiquèrent bientôt aux villes de l'Asie et de la Grèce. Nous avons déjà rappelé que ce désordre régnait à Colosses; l'école d'Éphèse, la plus célèbre et la plus nombreuse après celle d'Alexandrie, le vit aussi s'introduire dans son sein; et saint Paul, aussi attentif à conserver l'intégrité de l'Evangile que zélé pour le propager, ne cessait pas

de recommander à Timothée, auquel il avait depuis peu confié le soin de cette chrétienté, de veiller fidèlement au dépôt de la foi, d'éviter les nouveautés profanes et de mépriser cette science nouvelle si faussement appelée *gnose*, ces fables ridicules et ces généalogies sans fin, qui ne tendent qu'à renverser la foi (1). Les apôtres adressaient souvent les mêmes exhortations aux églises récemment établies (2), tant étaient grands les dangers que la philosophie faisait courir à la doctrine de Jésus-Christ!

Simon le magicien.

Simon le magicien fut le premier de ces sages prétendus, qui osa porter une main sacrilége sur l'arche du Seigneur. Né en Samarie, il vint passer sa jeunesse à Alexandrie, où il étudia la philosophie platonicienne qu'il s'efforça d'allier avec la magie (3). Cet art diabolique lui ayant offert les moyens de satisfaire sa vanité, il s'y livra tout entier, et il s'y acquit une si grande réputation, que le titre de magicien est inséparablement resté attaché à son nom. De retour dans sa patrie, il séduisit ses compatriotes par ses enchantements; sa gloire était

(1) I. Timoth. c. VI et passim.—Estius, in hunc loc.—Corn. à Lap. in eumd.

(2) Vid. præsert. Epist. B. Jud. apost.

(3) Massuet, Dissert. I, art. 3, part. 1 in Oper. S. Iren.—J. Fr. Buddæus, Eccles. Apost. c. 1, §. 5.—Dan. Colberg. De Orig. hæres. ad princip.—Gaët. Travasa, Vit. di Simon mago, c. 3.—Mosheim, Hist. du christ. 1er siècle, 2e part. §. 12.

à son comble, quand le diacre saint Philippe alla annoncer l'Evangile à Samarie; ses prédications, autorisées par ses vertus et ses miracles, eurent bientôt détrompé ce peuple, et Simon, naguère l'idole des Samaritains, en devint la risée, lorsque la foi leur eut appris le secret de ses merveilles. Afin de reconquérir son crédit, Simon avoua la supériorité de son rival, et résolut de se ranger de son côté (1). Sur ces entrefaites, saint Pierre et saint Jean, étant venus recueillir à Samarie la moisson abondante que saint Philippe y avait faite, jetèrent sur la religion un nouvel éclat, par des prodiges plus frappants encore; Simon, qui supportait sans doute impatiemment le rôle hypocrite qu'il s'était donné, voulut acheter de saint Pierre, son secret, car il ne paraît pas avoir eu une autre idée du don des miracles (2). Comme cet imposteur redoutait la puissance de Pierre, qu'il regardait apparemment comme un magicien plus habile que lui, il dissimula (3) son ressentiment et se recommanda même à ses prières; mais il se mit bientôt à

(1) Act. Apost. c. VIII.

(2) Iren. Contrà hæres. l. I, c. 23.

(3) Pluquet, Dict. des hérés. art. SIMON, avec le torrent des critiques; cependant Bermann, Hæresiog. sect. 1 et Travasa pensent que sa conversion était sincère; mais la suite de la narration de l'écrivain sacré, sur laquelle ils s'appuient, semble être contre eux. V. Act. apos. l. c.

parcourir les provinces voisines, pour les prévenir contre la nouvelle doctrine, et leur enseigner la religion qu'il s'était lui-même forgée par une habitude contractée dans les écoles d'Alexandrie. Il prit dans les divers systèmes qu'on y enseignait, les idées qui convenaient le mieux à son dessein, et en composa le monstrueux système qu'il ne rougit pas de prêcher comme la véritable religion. La secte éclectique dont Plotin fut le chef, se proposa plus tard le même but et descendit aux mêmes moyens. Sans doute, les éléments d'un tel système furent modifiés au gré des caprices et des passions; mais ce fut toujours le même esprit qui les choisit et les rassembla; c'est ce que nous montrera la suite de cette histoire, lorsque nous aurons rappelé les premiers essais d'éclectisme que firent les philosophes en faveur de leur profession et du paganisme, et les causes qui amenèrent enfin la secte de Plotin.

Préludant à cette école, Simon le magicien emprunta donc les éléments de son système, du paganisme, de la mythologie, du judaïsme, du christianisme, du platonisme et de l'orientalisme (1). Il admettait les deux prin-

(1) Iren. lib. I, c. 23 et passim.—Epiphan. Hæres. 21 et 25. — Massuet, Dissert. I. in S. Iren. op. art. 3. — Travasa, Stor. critic. della vita di Simone Mago, c. 9.—Wechtler, Epist. ad Boerm. (Dresdæ, 1694.)—Valsecchi, La Religione vincitrice.—Colberg. l. loc. cit. —Crispus, De Platone cautè legendo.—Pluquet, Diction. des hérés.

cipes des orientaux et les génies des néo-platoniciens; il reconnaissait avec les chrétiens l'origine du mal, la nécessité d'une rédemption et quelques autres vérités qu'il défigurait également; il ne rejetait pas non plus les livres de l'Ancien Testament, mais il les commentait, les corrompait, les altérait à son gré. Enfin le paganisme et la mythologie lui fournirent les noms et les titres dont il se décorait lui-même, aussi bien que l'impudique Hélène, instrument et complice de ses crimes. Voici donc quel était le système philosophico-théologique de Simon.

Il supposait une intelligence suprême dont la fécondité avait produit un prodigieux nombre d'autres puissances avec une infinité de propriétés différentes. Simon se donna parmi ces puissances la place la plus distinguée; il s'appelait le Père parmi les Samaritains, le Fils pour les Hébreux, et le Saint-Esprit pour les Gentils (1). Il avait par sa toute-puissance produit des intelligences douées de différentes propriétés. Lorsqu'il forma le dessein de faire le monde, la première de ces intelligences pénétra son intention et voulut lui ravir le titre de créateur du monde; elle descendit donc et produisit des puis-

art. SIMON.—Godeau, Hist. de l'Egl. 1er siècl. l. I.—Domin. Bernino, Istoria di tutte l'eresie, l. I.—M. Weis, article de SIMON LE MAGICIEN, dans la Biographie universelle.

(1) Iren. l. I, c. 23, edit. Mass.

sances spirituelles à qui elle laissa ignorer l'existence de celui qui la lui avait donnée à elle-même. Ces nouvelles puissances, pour essayer ou pour manifester leur pouvoir, produisirent le monde, et afin de se faire passer pour autant d'êtres éternels, elles cachèrent leur mère dans divers corps humains qu'elles lui firent tour-à-tour parcourir, jusqu'à ce qu'enfin Simon vint délivrer cette malheureuse déesse d'une si indigne humiliation. Il l'avait trouvée, après avoir parcouru des milliers de mondes, et il se proposait de la rendre à sa première splendeur. En traversant ces mondes, Simon s'était aperçu que chacun d'eux était gouverné par une puissance principale, il avait vu ces puissances ambitieuses se disputer l'empire de l'univers, et prescrire aux malheureux humains mille pratiques tyranniques et insensées. A cette vue, Simon fut touché de compassion; il résolut de rompre les chaines du genre humain, et de lui apprendre son origine et ses destinées véritables; quoique Dieu suprême, il s'était donc présenté aux hommes revêtu de leur nature, pour les éclairer et les instruire. Or, cette étrange divinité apprenait aux hommes que les différentes religions étaient l'ouvrage des anges et des puissances spirituelles, qui, pour tenir le genre humain sous leur empire, avaient suscité des prophètes et persuadé aux hommes qu'il y avait des actions bonnes et mauvaises, dignes d'une récompense

ou d'une punition éternelle. Les hommes, intimidés par leurs menaces, ou séduits par leurs promesses, s'étaient refusés aux plaisirs et dévoués à la mortification. Simon était venu enseigner aux uns et aux autres que toutes les actions étaient indifférentes, et que sa grâce seule accordait le salut éternel à ceux qui croiraient à Simon et à Hélène. Après le temps que sa miséricorde avait destiné à l'instruction des mortels, il détruirait le monde et recevrait ses disciples dans sa gloire, tandis qu'il abandonnerait les infidèles à la tyrannie des anges (1).

Telle était la doctrine que Simon osait débiter aux hommes et qu'il confirmait par ses enchantements et ses prestiges (2). On s'étonne qu'il se soit trouvé une tête assez dérangée pour concevoir un pareil système, mais ce qui est plus surprenant encore, c'est que ce fourbe ait pu rencontrer des adhérents ; il en fit cependant, et si la secte de Simon ne subsista pas long-temps après lui, on sait toutefois qu'elle opposa de grands obstacles aux progrès de la religion (3). Bien plus, ce méprisable magicien ouvrit la carrière dans laquelle s'élancèrent depuis lors, les esprits turbulents et fanatiques

(1) Iren. ibid.

(2) Voir dans le Spicil. Patr. le fragment des ouvrages de Simon, que Grabe y a inséré, p. 308.

(3) Travasa, Vit. di Sim. Mago.

que la religion importunait dans leur orgueil, dans leurs vices ou dans leur ambition (1).

Ménandre foula le premier les traces de Simon le magicien. Digne disciple d'un tel maître, il l'égala, s'il ne le surpassa pas en imposture et en impiété. Mosheim le range plutôt parmi les fanatiques philosophes du premier siècle de l'Eglise, que parmi les hérésiarques du même temps (2); mais nous aimons mieux, avec les saints Pères et la foule des hérésiographes, le mettre au nombre de ces derniers, ou bien le compter parmi les uns et les autres, puisque, par un criminel syncrétisme, Ménandre ne craignit pas d'allier le christianisme à la philosophie (3).Comme Simon, il reconnaissait un être éternel qui était la source de l'existence; mais il ajoutait que la majesté et la nature de cet être suprême étaient impé- Ménandre.

(1) Consulter pour plus de détails, outre les auteurs déjà cités, Siricius, Pravilates Simonis Magi, seu Disqnisillo historica de ejus hæresi, in-4°.—Ittig, De hæresiarchis ævi apostolici.

(2) Mosheim, Inst. hist. eccl. sæc. 1. par. II. §. 14.—Chrétien Thomasius, Canl. circ. præcogn. Jurispr. eccl. c. 10.—Joach. Langius, Hist. eccles.—Joan. Georg. Valchius, Hist. eccl. sæc. 1. c. 4, et quelques autres savants protestants sont du même sentiment : mais on voit trop dans leurs raisons, d'ailleurs bien faibles, l'intention de contredire les PP.

(3) Iren. l. 1, c. 23.—Justin, Apol. 2.—S. Aug. De hæresib. lib. —Epiph. hæres. 22.—Massuet, Diss. 1. in Iren. op.—Tillemont, Mém. eccl. tom. 2.—Travasa, Vit. di Menandro, c. 4.—Valsecchi, Relig. vincit.—Frichius, De curâ veter. circ. hæres.—Scurzfleich. Hist. eccl. c. 3.—Veismann, Introd. ad Hist. eccl. sect. 1.

nétrables à l'intelligence. Selon lui, une multitude de génies sortis d'un Dieu souverain avaient créé le monde et les hommes. Les génies ou les anges créateurs du monde, par impuissance, ou par méchanceté, enchainaient l'âme humaine à des organes dont la faiblesse ou l'imperfection causait tous ses maux. Des génies bienfaisants, touchés du malheur des hommes, leur avaient préparé des ressources contre tant de maux; mais comme les humains avaient toujours ignoré ces remèdes salutaires, Ménandre avait été envoyé par ces génies, pour découvrir aux hommes le moyen de guérir les maux, auxquels les esprits malfaisants avaient assujetti les âmes. Ce moyen mystérieux consistait à prendre un bain magique, qui fortifiait les organes et rendait l'homme immortel; mais pour que cette espèce de baptême pût produire un tel effet, il fallait qu'il fût conféré au nom de Ménandre (1).

Cérinthe.

Cérinthe, qui parut vers le même temps (2), ne fit pas de la philosophie un abus moins étrange ; il l'avait

(1) Iren. loc. cit.—Epiphan. loc. cit. — Euseb. Hist. eccl. l. 3.—Theod. hæret. fab. l. 1.—Massuet, loc. cit.—Pluquet, Dict. des hér art. MÉNANDRE.

(2) Iren. l. 3, c. 3 et c. 11.—Epiph. Hær. 28, n° 4. — Hieron. de Saripi. eccl.—Théodoret, Hæret. fab. l. 2, n. 3.—Tillemont, Mém. eccl. tom. 2.—Travasa, Vita di Cerinto, c. 1.—Buddée, l. c.

aussi étudiée dans les écoles de l'Égypte (1) où régnait une si honteuse anarchie.

Cérinthe s'attacha de préférence à l'Orientalisme plus conforme à son génie, et d'ailleurs si propre à exalter des imaginations ardentes. De retour dans sa patrie, la tête remplie de ce système et des rêves des néoplatoniciens (2), il embrassa la religion chrétienne, qu'il entreprit, peu de temps après, de souiller par l'alliance d'opinions ridicules ou criminelles. Il s'imagina donc que le Plérôma, ou l'Etre suprême, avait produit des génies ou des éons, capables d'agir et de produire d'autres génies; comme les chaldéens et les platoniciens, il en peuplait le monde; mais il fit subir de telles modifications à ce système, qu'il en forma un nouveau (3). Parmi les productions de l'Etre suprême, la première et la plus parfaite s'appelait *Monogenos*; celle-ci, à son tour, produisit un éon semblable à elle-même, et lui donna le nom de *Logos*; de ces deux substances en sortirent une infinité d'autres moins par-

(1) Theodor. Hærel. fab. l. II, c. 3

(2) Massuet, Dissert. I. in Iren. art. 3, n° 126. — Travasa, ibid. ç. 2.—Mosheim, Hist. du christ. 1er siècle, p. II, §. 16.

(3) Iren. l. 1 adv. hæres. c. 26.—Theodor. hærel. fab. l. 2, c. 3.—Iren. l. III. adv. hæres. c. 11. — Mosheim, Instit. christ. major. — J. Georg. Valchius, Hist. eccl. sæc. 1. tom. 1, p. 500.—Travasa, Storia crit. della vit. di Cerinto, c. 5.

faites, mais assez puissantes néanmoins, pour créer le monde et les êtres qui l'habitent. Ces génies s'étaient attribué l'empire de l'univers et le droit de gouverner les hommes. Un d'entre eux avait même dicté des lois aux Hébreux (1). Dieu, cependant, indigné de la tyrannie que les esprits inférieurs faisaient peser sur les humains, avait envoyé son Fils unique au secours de ces infortunés. Cette puissance, connue sous le nom de Christ, descendit du ciel et s'unit à un homme nommé Jésus, fils de Joseph et de Marie, et remarquable par sa prudence et ses vertus (2). Lorsque Jésus reçut le baptême de Jean, le Christ descendit sur lui sous la forme d'une colombe, lui révéla la connaissance de son Père, et lui communiqua le pouvoir d'opérer des prodiges. Mais quand les Juifs sévirent avec tant de fureur contre Jésus, le Christ se sépara de lui, l'abandonna à la merci de ses ennemis, qui le firent mourir sur une croix. En récompense de tant de résignation et de patience, Dieu le fit sortir vivant du tombeau. Cérinthe exigeait de ses disciples que, renonçant à la loi des Juifs, ils rendissent un culte divin au Christ et à son Père, et qu'ils se conduisissent

(1) Epiph. Hæres. 36.—Alb. Fabr. annot. in Philast. hæres. 28, p. 29, n. (a).--Travasa, l. c.—Pluquet, Dict. des hérés. art. CÉRINTHE.

(2) Iren. adv. hæres. l. III, c, 11.—Alexand. Nat. Hist. eccles. tom. 3, dissert. 27.—Laurent. Cozza, Comment. de hæres. lib. div. Aug. p, 1, c, 8.—Travasa, Vit. di Cerinto, c, 5, etc.

d'après les préceptes de Jésus. Afin de confirmer l'autorité de son enseignement par l'appas des récompenses, il ajoutait que Jésus redescendrait sur la terre, où il partagerait pendant mille ans avec les fidèles, c'est-à-dire avec les cérinthiens, un règne de bonheur et de plaisirs sensuels ; que ce terme expiré, ils remonteraient tous ensemble aux cieux, où les attendait une éternelle félicité. Il ne faut pas confondre le millénarisme de Cérinthe avec l'opinion que hasardèrent quelques saints docteurs des premiers siècles de l'Église ; ceux-ci pensaient qu'après la résurrection générale, les élus du Seigneur règneraient mille ans avec lui sur la terre, et que toute la nature qui gémit maintenant de servir tant de criminels, se réjouirait alors de ne servir que son auteur et ses serviteurs fidèles. Cérinthe, au contraire, promettait à la nature corrompue un règne de mille ans, pendant lequel elle pourrait satisfaire librement ses penchants vicieux (1).

A l'appui de sa doctrine, cet hérésiarque supposait des visions et des extases, et assurait qu'un ange lui avait révélé les vérités qu'il enseignait. Il les avait toutes

(1) Cozza, ibid.—Massuel, Dissert. I. in Iren. op. art. 3, n° 126. — Colberg. De orig. hæres. in Cerinth.—Daniel Cramer, Arbor. hær. et consanguinitatis, p. 76.—Travasa, loc. cit. — Euseb. Hist. eccles. l. III, c. 28.—Theodor. hæretic. fab. lib. II, c. 3.—Travasa, l. c.— Pluquet, Diction. des hérés. art. CÉRINTHE.

consignées dans deux livres auxquels il donna les titres menteurs d'*Évangile* et d'*Apocalypse*: les hérésies postérieures, surtout les alogiens y puisèrent en grande partie les éléments de leurs systèmes et des arguments pour les défendre.

La Syrie fut le théâtre principal où cet hérésiarque débita ses erreurs et sa honteuse morale. Ennemi des apôtres, il s'opposait à leurs succès avec toute la jalousie d'un rival et la fureur de la vengeance. La secte des ébionites, dévouée presque aux mêmes erreurs, vint bientôt réjouir sa haine, en augmentant le nombre des adversaires des apôtres et en multipliant les obstacles sous leurs pas. Mais il était écrit que les scandales aussi bien que les persécutions éprouveraient la religion dès son entrée dans le monde, et que les passions humaines frémiraient autour d'elle, comme autant de bêtes féroces, tandis qu'elle poursuivrait sa marche triomphante à travers les siècles.

Les ébionites

Dès les premiers jours de l'Eglise, l'homme ennemi sema l'ivraie dans le champ du père de famille; à peine les apôtres jouissaient-ils des premiers fruits de leurs travaux, qu'ils se virent forcés d'appliquer leurs soins à arracher ces germes de scandale. Aussi ne cessent-ils pas dans leurs épîtres de prévenir les nouvelles chrétientés, contre la perfidie des faux-prophètes et contre

la doctrine honteuse qu'ils annonçaient si impudemment comme venue du ciel.

Ce fut surtout pour réfuter les cérinthiens et les ébionites que le disciple bien-aimé publia les secrets, qu'il avait puisés dans le cœur de son divin maître. Comme ces hérétiques niaient la divinité de Jésus-Christ, et tendaient ainsi à ruiner les fondements de la religion, saint Jean écrivit contre eux cet évangile admirable, où il expose avec tant de magnificence et de simplicité les mystères de l'incarnation du Verbe et de la rédemption des hommes ; prenant vers les cieux un essor sublime, dit saint Eucher, il pénètre jusque dans le sein de la divinité, en descend, pour ainsi dire, avec le Verbe de Dieu, nous le montre sur la terre dans les humiliations de la chair, nous découvre sous ce voile d'humilité, la nature divine partageant en quelque sorte la condition de la nature humaine, à laquelle elle a bien voulu s'unir dans Jésus-Christ, Dieu homme, Verbe fait chair.

(1) Euseb. Hist. eccl. l. III, c. 24.—S. Hieronym. Prolegom. comment. in Evang. S. Matth.—Iren. Adv. hæres. l. III, c. 11.—Epiphan. Hæres. 51.—Victor. Pettav. in Biblioth. Patr. tom. 1.—S. Eucher. Hom. 3 de Nativ. J. C. — Ittigius, de hæres. sect. I, c. 5.—Œder, de scopo Evangelii Joannis.—Tillemont, Mem. eccles. vie de S. Jean. —Bullns, Jud. Eccles. cathol. c. II, §. 4. — Joann. Lami, De eruditione apostol. passim. — Travasa, Stor. crit. della vita di Cerinto, c. 6.

Embrasé d'un amour ardent pour le Sauveur dont il était le disciple bien-aimé, saint Jean se montre toujours fidèle interprète de son cœur, et défenseur infatigable de sa divinité : partout il témoigne l'horreur que lui inspire l'ingratitude ou le blasphème. « Plusieurs séducteurs, s'écrie-t-il, ont paru dans le monde, et n'ont pas craint de nier l'incarnation de Jésus-Christ : ce sont des imposteurs et des antéchrists. Vous, disciples fidèles, prenez garde de ne pas perdre la récompense qui doit couronner votre persévérance. Fuyez, fuyez ceux qui ne reconnaissent point ce que je vous enseigne (1). Ne livrez pas votre confiance au premier venu; mais voyez si ceux qui vous la demandent viennent de Dieu... Or, l'esprit de Dieu anime celui qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable (2); mais

(1) Multi seductores exierunt in mundum qui non confitentur Jesum Christum venisse in carnem : hic est seductor et antichristus. Videte vosmetipsos, ne perdatis quæ operati estis, sed ut mercedem plenam accipiatis.... Si quis venit ad vos et hanc doctrinam non affert, nolite recipere eum in domum, nec ei ave dixeritis. (II. Joan. v. 7, 8, 10.)

(2) Charissimi, nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sunt : quoniam multi pseudo-prophetæ exierunt in mundum. In hoc cognoscitur spiritus Dei : omnis spiritus qui confitetur Jesum Christum in carne venisse, ex Deo est : Et omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo non est. (I. Joan. IV, 1, 2, 3.) — Quis est mendax, nisi is qui negat quoniam Jesus est Christus ? hic est antichristus qui negat Patrem et Filium. (I. Joan. II, 22.)

celui qui nie son incarnation vient de Satan, ne communiquez point avec lui. »

Tous les apôtres, attentifs à conserver pure la doctrine qu'ils avaient reçue de leur divin maître, déployèrent le même zèle contre ces philosophes présomptueux qui prétendaient corriger ou réformer un enseignement venu du ciel. Peu contents d'avoir veillé à l'intégrité de la foi, au moment d'arriver au bout de leur carrière, ils laissaient à leurs successeurs, et leurs exemples et leurs leçons. « Sachez, dit à tous les fidèles le prince des apôtres, sachez que des imposteurs se présenteront à vous, avec toute la laideur de leurs vices, avec toute l'effronterie du mensonge, qui vous demanderont raison de votre foi..... mais ne vous laissez point abattre pas ces insensés (1). » Rien n'égale la sagesse et l'énergie des conseils que saint Paul donne sur le même sujet à son disciple Timothée (2). « Je vous avertis, lui dit-il, que

(1) Hoc primum scientes, quòd venient in novissimis diebus in deceptione illusores, juxtà proprias concupiscentias ambulantes..... Vos igitur, fratres, præscientes custodite : ne insipientium errore traducti exeidatis à propriâ firmitate. (I. Pet. III, 3, 17.)

(2) Hoc autem seito quòd in novissimis diebus instabunt tempora periculosa. Erunt homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi, blasphemi.... ingrati, scelesti, sine affectione, sine pace, criminatores.... Proditores, timidi, et voluptatum amatores magis quàm Dei. Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes.... Hi resistunt veritati homines corrupti mente, reprobi circà fidem. Sed ultrà non proficient : insipientia enim eorum manifesta

nous sommes à la veille de temps fâcheux et pleins de périls ; car il y aura des hommes qui, n'aimant qu'eux-mêmes, s'appliqueront à perdre les autres : ils seront avares, superbes, blasphémateurs..., ingrats, impies, sans foi, sans honneur, ennemis de tout bien, et plus amateurs de leurs voluptés que de Dieu ; ils auront une apparence de piété, mais ils en ruineront la vérité par leurs actions honteuses... Corrompus dans l'esprit et dans le cœur, ils seront aussi pervertis dans la foi, et résisteront à la vérité.... »

« Quant à vous, mon cher Timothée, vous savez quelle est ma doctrine, quelle est ma foi, ma conduite, ma charité, mes souffrances et ma patience... Vous aurez aussi des épreuves à subir, comme tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ. Les méchants et les imposteurs peuvent au contraire débiter impunément leurs erreurs. Mais persévérez à croire et à prêcher les vérités que vous avez apprises de moi, et que je vous ai confiées..... Je vous en conjure par le Dieu vivant et par Jésus-Christ, son Fils, sou-

erit omnibus. Tu autem assecutus es meam doctrinam, institutionem, propositum, fidem, longanimitatem, dilectionem, patientiam... Et omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. Mali autem homines et seductores proficient in pejus, errantes et in errorem mittentes. Tu verò permane in iis quæ didicisti et credita sunt tibi, sciens à quo didiceris. (II. Timoth. III.)

verain juge des vivants et des morts : prêchez la parole de vie ; annoncez-la toujours, à temps et à contretemps ; enseignez, reprenez, priez, menacez. Ils approchent, ces temps malheureux où les hommes, ne pouvant plus souffrir la saine doctrine de l'Evangile, auront recours à une foule de docteurs qui ne satisferont que trop leur inquiète curiosité et leurs désirs déréglés ; ils fermeront leurs oreilles à la vérité pour les ouvrir à des fables et à des contes frivoles. Vous donc, mon cher Timothée, veillez continuellement afin d'arrêter le cours de ces désordres, faites la charge d'un prédicateur de l'Evangile, remplissez tous les devoirs de votre ministère. Pour moi, j'ai fourni ma carrière : il ne me reste plus qu'à aller rendre compte au Seigneur, de ma foi que j'ai toujours conservée pure, et recevoir la récompense que le Dieu juste et miséricordieux accordera, je l'espère, à mes travaux et à mes souffrances (1). »

(1) Testificor coràm Deo et Jesu Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos.... Prædica verbum : insta opportunè, importunè; argue, obsecra, increpa in omni patientiâ et doctrinâ. Erit enim tempus, cùm sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros prurientes auribus : Et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ ; ministerium tuum imple. Ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illâ die justus judex. (II. Timoth. IV.)

C'est ainsi que les apôtres, effrayés des audacieuses tentatives des hérétiques et des philosophes, veillaient à l'intégrité de la foi, et que dans la prévision de désordres plus déplorables encore, ils conjuraient leurs successeurs de ne jamais la laisser en proie à une raison aussi faible que superbe.

L'Eglise, docile aux leçons de son divin fondateur et de ses premiers apôtres, a toujours conservé intact le dépôt de la foi, et aujourd'hui encore elle enseigne à ses enfants les dogmes qui lui furent confiés, il y a plus de dix-huit siècles. A peine parut-elle dans le monde, cette auguste religion, que l'erreur entreprit, mais vainement, de la souiller; nous la verrons toujours sortir aussi pure, des combats que la philosophie lui livra dans les siècles suivants.

Jésus-Christ, qui avait appelé à son berceau les bergers de Bethléem, avant d'y admettre les mages de l'Orient, avait aussi choisi dans les derniers rangs de la société les premiers membres de son Eglise, plutôt que parmi les riches, les puissants ou les sages du monde (1). Il fallait apprendre aux hommes que des cœurs droits, des esprits dociles étaient seuls capables et dignes d'aimer le vérité, d'écouter son langage, et qu'une religion venue du ciel n'avait pas besoin, pour s'établir et se

(1) I. Corinth. integ.

propager sur la terre, du secours de la science, de la sagesse et de l'éloquence humaine (1). Mais lorsqu'en dépit des superbes dédains de la philosophie, des prestiges et des impostures de la magie, des blasphèmes et des injures du judaïsme, l'Evangile se fut répandu en moins d'un siècle dans toutes les provinces de l'empire, et jusque dans des contrées que les armes de Rome ne purent jamais subjuguer ; alors, disons-nous, ceux que n'aveuglaient point d'injustes préjugés, commencèrent à voir qu'une religion qui se propageait à travers tant d'obstacles, qui inspirait de si nobles sentiments, des vertus si héroïques, qui enseignait une si haute sagesse à ses enfants, n'était point une secte, comme tant d'autres, propre tout au plus à révéler de nouvelles rêveries, à augmenter le nombre des systèmes, plus ou moins ridicules, quoi que pussent en dire la haine et la calomnie. D'ailleurs, la lumière de l'Evangile avait découvert l'effroyable profondeur de l'abîme où les passions avaient précipité la raison : des hommes prudents reculèrent épouvantés; des yeux avides de la vérité se détournèrent avec dégoût des erreurs d'une fausse philosophie, ou de la turpitude de sa morale, et

(1) Tertull. lib. de Prescript. — Origen. l. III. adv. Cels. — D. Hieronym. Epist. ad Paulin.—D. Chrysost. Hom. 3 in I. Corinth. — Joan. Lamius, de Eruditione Apost. passim, præsert. c. 18.

se fixèrent avec bonheur sur la douce lumière de l'Evangile ; des philosophes qui trainaient, pous ainsi dire, leur raison déçue, de système en système, embrassèrent cette céleste doctrine, et ils y trouvèrent enfin ce qu'ils avaient cherché vainement ailleurs avec tant d'inquiétude; ils abandonnèrent leurs premiers maitres pour s'attacher sans réserve à Jésus-Christ, et ne se ressouvinrent plus de leurs anciennes erreurs que pour les combattre. D'autres génies, nés dans le sein de l'Église, s'appliquèrent à l'étude des divers systèmes, pour y prendre, contre la fausse philosophie, les armes nombreuses et puissantes qu'ils fournissaient aux défenseurs de la cause sacrée (1).

De l'an 96 à l'an 138.

Le philosophisme organise une attaque générale contre la religion chrétienne.

IV. Cependant la philosophie, furieuse de voir tant de ses sectateurs déserter ses rangs, pour aller grossir le nombre des disciples de son odieuse rivale, redoubla ses efforts et ses intrigues, répéta ses calomnies et ses injures, en inventa de nouvelles, vomit d'autres hérésies plus monstrueuses encore que celles qu'elle avait enfantées dès les premiers jours du christianisme, avec une si effrayante fécondité, s'arma même du glaive des Césars, pour égorger des adversaires qu'elle ne pouvait pas vaincre. Alors s'engagea, entre les enfants de la lu-

(1) Buonafede, Storia e indole d'ogni filosofia, c. 71 tom. V, , p. 90 et suiv.

mière et les esclaves des ténèbres, cette lutte terrible du sein de laquelle sortit l'école plotinienne qui, absorbant presque toutes les sectes dissidentes, hérita de tout le fanatisme, de toute la haine que chacune d'elles portait à la religion chrétienne. Notre but exige donc que nous entrions, sur ces disputes, dans quelques détails qui jetteront le plus grand jour sur une matière si importante et toutefois si mal éclaircie, ou plutôt si obscurcie par la présomption et la mauvaise foi des ennemis de l'Eglise. Nous verrons d'un côté les défenseurs de la vérité, appuyés sur la seule bonté de leur cause, combattre pour elle jusqu'à la mort, arracher à la philosophie son masque hypocrite, dévoiler sa turpitude, et vouer à l'anathème de la raison, sa doctrine et sa morale; de l'autre, l'erreur nous apparaîtra entourée de tout le prestige de l'éloquence humaine et d'une science trompeuse; elle prendra le langage de la vertu pour accuser ses adversaires de tous les vices qui la rongent; elle prêtera tous ses crimes, toute son ignominie à la religion chrétienne, afin d'avoir quelque chose à lui reprocher; enfin, elle invoquera la puissance impériale à l'appui de ses prétentions. La puissance impériale ne lui manqua point. Quatre empereurs philosophes montèrent successivement sur le trône, et y étalèrent tout le faste pédantesque des anciens sages.

Trajan, successeur de Nerva, marcha dans la voie

que ce prince lui avait ouverte; il couvrit la philosophie de sa protection, et lui voua son estime, au point qu'il ne rougit pas de partager quelquefois avec des philosophes, les honneurs du triomphe (1). D'ailleurs, il affectait toutes les vertus des hommes de cette profession et en nourrissait tous les vices : aussi jaloux des éloges populaires que de la gloire militaire, il abaissait la majesté impériale jusqu'à une familiarité indigne du trône : adonné à la boisson, à la débauche, à la sodomie et à toutes les turpitudes qui les accompagnent, il traîna et termina sa vie dans la crapule (2). Il ne faut donc pas s'étonner que ce sage du paganisme, réputé si bon et si juste envers tous ses sujets, ait commis, contre les chrétiens, des violences aussi injustes que barbares, et en ait condamné plusieurs à des tourments dont se serait honoré Néron lui-même (3). Il laissa le trône à un prince qui devait encore enchérir sur ses désordres.

Peu content de favoriser la philosophie, Adrien pré-

(1) Philost. Brucker, in Dion.—Tillem. Hist. de Trajan.

(2) Dion. Cass. in Trajan.—Julian. Cæs. et les notes de Spanheim sur les mêmes passages.—Baron. Ann. eccles. ad an. 100, XIII.— Tillemont : Hist. de Trajan.

(3) Tillem. Hist. des emper. vie Traj.—Ruinart, Præfat. in Act. sinc. SS., MM. et Act. mart. sancti Ignat. Antioch.—Euseb. Hist. eccl. l. III, c. 33. — Mamachi : Origin. et antiq. christ. l. II.

tendait être le plus grand philosophe de son empire, comme il voulait en être le plus habile littérateur, et le plus exact grammairien (1). Non moins zélé pour le paganisme que pour la philosophie, le nouvel empereur se fit initier aux mystères d'Eleusis ; il remplit ses états d'autels, de temples et de statues consacrées aux dieux ; mais le plus favorisé de tous fut, sans contredit, Antinoüs, dieu de la création d'Adrien : on sait que ce prince, après avoir assouvi sa brutale passion sur ce jeune efféminé, l'avait fait mettre à mort, pour lire je ne sais quels présage dans ses entrailles. Afin de récompenser un si grand sacrifice, il lui érigea des temples, lui consacra des prêtres sur la terre, et lui assigna une place honorable dans l'Olympe (2). Adrien ne s'oublia point lui-même, il se dressa des statues et se bâtit des temples. Soit haine, soit mépris pour le christianisme ou le judaïsme, il profana les lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ. A l'endroit même où ce divin Sauveur avait expiré sur une croix pour le salut

(1) Spartian. Vit. Hadr. c. III, 14 et passim. — Dio. in Hadr. l. LXIX, —Tiraboschi : Stor. del. lett. ital. tom. II. pag. 55.

(2) Spartian. in Hadr.—Dio. in eumd. — Tillem. Hist. des emp. Vie d'Adrien. Baron. ad ann. 132, §. 8 et seq. Pagi, Critic. in Baron. Ann. in hunc loc. — Spanheim : Notes sur les Césars de Julien, passim.

du monde, il plaça l'image de l'infâme Vénus; par son ordre, un Jupiter adultère surmonta le saint sépulcre.

Même période.

V. C'était sous le règne d'un prince si corrompu que devaient sortir, du sein des écoles philosophiques, des systèmes capables de faire oublier, s'il eût été possible, les délires des premiers gnostiques. Saturnin, philosophe d'Antioche et disciple de Ménandre, fit un mélange plus affreux encore que celui de son maître, des vérités de l'Evangile avec les chimères de l'idolâtrie et de la philosophie païenne. Il enseigna que, d'un principe souverain et inconnu étaient sorties les natures spirituelles et célestes; sept d'entre elles parvinrent à se soustraire à la puissance du père de toutes choses, et, à son insu, elles créèrent le monde dont elles se partagèrent l'empire. Dieu descendit pour voir leur ouvrage, et parut sous une forme visible. Les natures rebelles, étonnées d'un tel phénomène, voulurent le saisir, mais il s'évanouit; elles firent donc un être semblable à l'image qui leur était apparue; mais cette nouvelle créature ne pouvait que ramper sur la terre. Cependant Dieu, touché d'un malheur qu'elle n'avait point mérité, lui envoya une étincelle de vie qui l'anima; l'homme alors se dressa sur ses pieds, marcha, parla, raisonna. Les esprits façonnèrent ensuite, sur ce modèle, d'autres hommes qu'ils prirent plaisir à opprimer. Dieu envoya son Fils au secours de ces malheureux; et Jésus-Christ, ayant revêtu

Autres gnostiques. Saturnin

l'apparence humaine, vint remplir sa mission sur la terre (1).

Basilide

Basilide sut inventer quelque chose de plus absurde encore. Cet homme, natif d'Alexandrie (2), fréquenta les écoles philosophiques de cette ville, en choisit les opinions les plus singulières pour en former un nouveau système.

Le principe des choses, l'origine du bien et du mal, les destinées de l'homme étaient alors les questions qui préoccupaient les philosophes : pour les résoudre, Basilide inventa le système suivant, ou le composa d'éléments divers choisis dans le christianisme, dans l'orientalisme, mais surtout dans le pythagorisme. La substance suprême et incréée, disait-il, a produit le *Noüs*, duquel est sorti le *Logos;* celui-ci a produit la *prudence*, mère à son tour de la *sagesse* et de la *puissance*; de celles-ci sont nés les anges, auteurs du premier ciel. Basilide faisait monter jusqu'à 365 le nombre des cieux, produits par diverses générations d'anges. Le Dieu des Juifs était le chef du

(1) Iren. l. 1. c. 22.—Tertull. de anim. c. 23.—De præscript. c. 46. —Epiphan. Hæres. 23.— August. De hæres. c. 3.—Cozza, in h. loc.—Travasa, Storia critic. della vita di Satorn. c. 2.—Pluquet. Dictionn. des hérés. art. SATURNIN. — App. Buonafede : Stor. d'ogni filos. c. 73.

(2) Iren. Cont. hæres. l. 1, c. 24, n° 1.—Epiphan. Hæres. 24, n° 1.—Euseb. Hist. eccl. l.IV, c. 7.—Theodor. Hæret. fab. lib. I, c. 11.—Travasa : Stor. crit. di Basil.

dernier ordre de ces esprits; il avait tenté de se soumettre toutes les nations de la terre; mais son ambition excita la jalousie et la haine de toute la hiérarchie angélique. La discorde des chefs fut le malheur des peuples, et ce fut pour délivrer les uns et régler les autres, que Dieu envoya le *Noüs* dans le monde (1). Le reste du système de Basilide rentre dans celui de Saturnin; mais ce qui lui était propre, c'était son mystérieux *Abraxas*, mot imaginaire auquel il attachait une grande vertu : les savants se sont épuisés en conjectures sur l'origine de cette opinion singulière (2). L'abbé Pluquet est un de ceux qui nous paraissent avoir le mieux pénétré les intentions de Basilide. Voici comment il les explique : Pythagore, dit-il, dont Basilide avait adopté les principes, reconnaissait comme les Chaldéens, ses maîtres, l'existence d'une intelligence suprême qui avait formé le monde. Ce philosophe voulut connaître la fin que cette intelligence s'était proposée dans la production du

(1) Voir les mêmes auteurs cités ci-dessus, au même endroit : on peut y ajouter Orsi, Storia eccl. l. III. — Buonafede, Stor. e indole d'ogni filosofia, c. 73.—Van-Ranst, Hist. hæret. sæc. 1.

(2) Baron. Ann. 120. — Mabill. Mus. italic. — Monfaucon, Græc. paleogr. — Fabretti, Inscript. — Du Cange, Glossar. latin. — Tillemont, Mém. eccles. — Coteller, Ann. in PP. Apost. — Chifflet. — Parmi les protestants, on peut consulter sur le même sujet, surtout Scaliger, Saumaise, Selden, Spen, Sagittarius, Valchius, Volf, Veismann, Ittigius, Cave, etc.

monde; il porta sur la nature un œil attentif, pour découvrir les lois qu'elle suit dans les phénomènes, et saisir le fil qui liait les évènements.... Il découvrit au ciel un ordre admirable et une harmonie constante; il jugea donc que l'ordre et l'harmonie qui régnaient au firmament n'étaient que les rapports établis entre les distances des corps célestes et leurs mouvements réciproques. Or, ajoute le même auteur, la distance et le mouvement sont des grandeurs; ces grandeurs ont des parties, et les plus grandes ne sont que les plus petites multipliées un certain nombre de fois. Ainsi les distances, les mouvements des corps célestes s'exprimaient par des nombres, et l'Intelligence suprême, avant la production du monde, ne les connaissait que par des nombres intelligibles.

C'est donc, selon Pythagore, sur le rapport que l'Intelligence suprême apercevait entre les nombres intelligibles, qu'elle avait formé et exécuté le plan du monde.

Le rapport des nombres entre eux n'est point arbitraire; le rapport d'égalité entre deux fois deux et quatre, est un rapport nécessaire, indépendant, immuable.

Puisque les rapports des nombres ne sont point arbitraires et que l'ordre des productions de l'intelligence suprême dépend du rapport qui est entre les nombres, il est clair qu'il y a des nombres qui ont un rapport essentiel avec l'ordre et l'harmonie, et que l'intelligence su-

prême qui aime l'ordre et l'harmonie, suit, dans son action, le rapport de ces nombres et ne peut s'en écarter.

La connaissance de ce rapport, ou ce rapport lui-même est donc la loi qui dirige l'intelligence suprême dans ses productions, et comme ces rapports s'expriment eux-mêmes par des nombres, on supposa dans les nombres une force ou une puissance capable de déterminer l'intelligence à produire certains effets plutôt que d'autres.

D'après ces idées, on rechercha quels étaient les nombres qui plaisaient davantage à l'Intelligence suprême : on vit qu'il y avait un soleil; on jugea que l'unité était agréable à la divinité; on vit sept planètes, on conclut encore que le nombre sept ne lui était pas moins agréable.

Telle était la philosophie pythagoricienne aux premiers siècles du christianisme. Basilide, qui en avait adopté presque tous les principes, chercha, comme les autres, à connaître les nombres qui étaient les plus agréables à la divinité; ayant observé que par ses révolutions successives, le soleil formait 365 jours qui accomplissaient l'année, il jugea que le nombre 365 était le plus agréable à l'Intelligence suprême. Pythagore avait enseigné que l'Intelligence productrice du monde résidait dans le soleil, et que c'était de là qu'elle répandait ses influences sur toute la nature ; Basilide concluait que rien n'était plus propre à attirer les influences bienfaisantes de cette

intelligence que l'expression du nombre 365; et comme les nombres s'exprimaient par les lettres de l'alphabet, il choisit dans l'alphabet les lettres qui pouvaient exprimer le nombre 365, et cette réunion de lettres forma le mot *Abraxas* (1).

Ce mot ayant la vertu d'attirer les influences bienfaisantes de l'intelligence productrice du monde, on le fit graver sur des pierres qui furent appelées *abraxas*. On en trouve encore un nombre prodigieux dans les divers cabinets de l'Europe. Sur ces pierres on représenta l'image du soleil, ou d'autres symboles propres à caractériser l'intelligence suprême, et enfin les différentes faveurs qu'on en avait reçues, ou qu'on s'en promettait. Basilide donna aussi le nom d'*Abraxas* à l'Intelligence suprême; car, supposant que le nombre des révolutions journalières du soleil, était le terme qu'elle s'était prescrit, ce mot lui parut propre à exprimer l'essence et la nature de l'Être souverain. (2).

(1) ΑΒΡΑΞΑΣ. Α, 1 — Β, 2 — Ρ, 100 — Α, 1 — Ξ, 60 — Α, 1 — Σ, 200. Voir les auteurs cités ci-dessus, surtout Travasa, Stor. critic. della vita di Basilide, c. 2.

Beausobre, qui semble toujours excuser Basilide quand il n'entreprend pas de le justifier, prétend que le mot *abraxas* a été composé de deux mots grecs ἁβρὸς et σάω : assurément, Basilide ne s'en serait pas douté.

(2) Pluquet : Dictionn. des hérés. art. BASIL. et les auteurs cités ci-dessus.

A ces rêves, Basilide ajouta des principes qui tenpaient à corrompre les mœurs. Après sa mort, son fils Isidore hérita de sa doctrine et s'efforça de la propager. Cependant, il n'approuvait pas que son père eût fait de l'homme une machine, et soutint contre lui les droits de la liberté ; mais il s'abandonna à tous les crimes dont Basilide lui avait donné l'exemple (1).

Carpocrate. Il était réservé à Carpocrate de les surpasser l'un et l'autre en corruption et en impiété. Natif d'Alexandrie (2), il fréquenta les écoles de sa patrie, et, comme tant d'autres philosophes hérétiques, il y puisa les éléments dont il devait former son système. Un cœur gâté et disposé à tous les vices, un esprit faux et enclin aux opinions extravagantes, une imagination ardente, une ambition démesurée, un fanatisme outré, telles furent les qualités qui firent de Carpocrate le chef d'une secte, dont les mœurs firent rougir la nature et étonnèrent le crime lui-même, et dont les principes outragèrent en même temps la foi et la raison. Carpocrate, qui aspirait au titre de chef de parti, et qui voulait passer pour le

(1) Clem. Alex. Stromat. l. VI, n° 6.—Theodor. Hæretic. fab. l. I, c. 4.—Cave, Histor. litter. tom. I, p. 57.—Travasa, Stor. critic. della vita di Basil. sub. fin.

(2) Clem. Alex. Strom. l. III.—Theodor. Hæretic. fab. l. 1.—Travasa, Stor. critic. della vita di Carpocrate, c. 1.—Mosheim, Inst. christ. sæc. 2, p. 2, n° 14.

plus grand des hérésiarques, admit tous les blasphèmes de Simon, de Saturnin et de Basilide contre Jésus-Christ (1).

Il chercha, dans la philosophie, la solution du grand problème qui tourmentait alors les philosophes, l'origine du bien et du mal ; au lieu de soumettre à la foi les principes philosophiques, il ajusta la religion aux opinions des philosophes. D'après les idées de Platon, il supposait que les âmes étaient emprisonnées dans des corps, pour y expier leurs fautes passées.

Toutes les connaissances dont ces âmes avaient été douées dans leur premier état, s'étaient effacées, et voilà pourquoi tous les hommes naissent dans l'ignorance; heureux si, à force d'efforts, ils parviennent à reconquérir quelques réminiscences de leur premier savoir!

L'âme de Jésus-Christ, qui dans son premier état avait moins oublié Dieu que les autres, était aussi plus facilement sortie de l'ignorance à laquelle le péché condamne tous les hommes; ses efforts avaient attiré sur lui les faveurs de l'Être suprême, et Dieu lui avait communiqué une force qui l'avait rendu capable de résister aux anges, et de remonter au ciel malgré eux. Car l'homme,

(1) Iren. Cont. hær. l. 1, c. 25.—Tertull. De animâ, c. 35.—Epiphan. Hæres. 26.—August. De hæres. c. 7. — Theodor. Hæretic. fab. lib. I.

pour arriver à sa fin dernière, devait combattre les génies dominateurs du monde: avec quelles armes? avec les armes mêmes du péché, ou de ce qui passe pour tel, répondait Carpocrate. Semblable au voyageur à qui l'Evangile conseille de céder à son ennemi sur la route, pour ne pas s'attirer de plus grands malheurs, l'homme, ajoutait-il, devait vaincre par ses crimes l'exigence des mauvais esprits. C'était même une espèce de tribut qu'il devait leur payer, pour s'arracher à leur empire. D'ailleurs, à l'en croire, ce qu'on appelait crime et vertu, n'était tel que par la force des préjugés; mais dans l'essence des choses, il n'y avait aucune différence, si ce n'était celle de la forme, dans les actions matérielles des hommes. Carpocrate admettait encore d'autres principes qui ne tendaient à rien moins qu'à détruire la propriété, à anéantir la famille et à faire de la société humaine un troupeau de brutes; théories abominables, dont le dédain ferait justice, parce qu'elles nous paraîtraient incroyables, si de nos jours encore le communisme, le fouriérisme et d'autres monstres du même genre, n'étaient pas venus effrayer le monde par de pareilles doctrines (1).

(1) Sur les erreurs de Carpocrate, voir S. Iren. Cont. hæres. l. I, c. 24, 25.—Clem. Alex. Strom. l. 3.—Euseb. Hist. eccl. l. IV, c. 7.—Epiphan. Hæres. 26.—Tertull. l. c. et de Animâ, c. 23.— Mosheim,

Les carpocratiens avaient leurs enchantements, leurs secrets et leur magie, comme l'école plotinienne et les sectes qui attribuaient la formation du globe et les vicissitudes humaines, à des génies sujets à toutes les passions des hommes. Bien plus, ils faisaient une profession publique de la magie, et vantaient leur supériorité dans cet art infernal (1). A cette preuve de sa doctrine, l'impie Carpocrate ajoutait encore le témoignage prétendu de l'Ecriture ; il poussait même l'impudence jusqu'à supposer des livres, des évangiles, sous le nom de quelque auteur sacré, pour appuyer ses infâmes théories (2).

Jamais, peut-être, on ne poussa plus loin que ce philosophe hérésiarque l'abus de l'éclectisme, pour former

Hist. eccl. 2e siècle. 2e part. c. V, §. 14.—Tillemont, Mém. eccl. Des hérés. des carpocr. et des adam.—Travasa, Stor. crit. della vita di Carpocr. c. II.—Pluquet, Diction. des hérés. art. CARPOCRATE.

Sur les théories modernes, semblables à celles de Carpocrate, voir le Rapport de M. Girod (de l'Ain) sur l'affaire de Darmès, et le Rapport de M. le comte de Bastard sur l'affaire de Quénisset.

(1) Euseb. Hist. eccl. l. IV, c. 7. — H. Valesius, Annot. in hunc loc. — Iren. Cont. hæres. l. I, c. 25. et Annot. Massuet in h. loc. — —Epiphan. Hæres. 27, n° 3.—Tillemont, Des hérés. des carpocrat. et des adam.—Pinchinat, Diction. histor. critic. chronol. art. CARPOCR. —Travasa, l. c. — Bernino, Storia di tutte le eresie, eres. di Carpocr. —Pluquet, ibid.

(2) C'était une imposture commune à tous les gnostiques.

un système de religion. On frémit à la vue de l'audace avec laquelle ce sacrilége associe l'Evangile et toute l'Ecriture sainte à ses propres théories, au pythagorisme, au platonisme et à l'orientalisme, altérant les paroles de l'Esprit saint, comme les opinions arbitraires des philosophes, pour les faire cadrer toutes également avec son système (1).

L'orientalisme paraît lui avoir fourni la doctrine des génies; le platonisme, celle de l'origine de l'âme et des réminiscences qu'elle a ici-bas, de ce qu'elle a vu dans l'autre monde, ainsi que la communauté des biens et des femmes. Enfin il adopta les rêves du pythagorisme sur la transmigration des âmes, d'un corps dans un autre; car il prétendait que, si l'homme mourait sans avoir satisfait à ses passions charnelles, le premier des anges créateurs du monde renverrait son âme dans un autre corps, pour payer ce dernier tribut aux mauvais génies. On se figure facilement quelles horribles conséquences devaient découler de ce principe; mais les actions abominables de ces sectaires passent même tout ce que l'imagination

(1) Colberg. De origin. et progress. hæres. c. III.—Massuet, Dissert' 1ª in oper. S. Iren. art. 3.—Travasa, Stor. crit. della vita di Carpocrate, c. II.

Pour preuve du synerétisme de Carpocrate, Colberg et Massuet, aux endroits cités de leurs ouvrages, confrontent la doctrine de cet hérésiarque avec celle de Platon, et montrent jusqu'à l'évidence l'abus qu'il en a fait.

pourrait feindre de plus lubrique, si une âme honnête pouvait en supporter l'idée sans horreur. Et ces êtres dégradés se disaient chrétiens ! ils se donnaient même le titre fastueux de gnostiques, comme plus instruits que tous les autres des vérités qui intéressent l'humanité !

Ce n'était point assez pour Carpocrate d'avoir mêlé la doctrine de l'Evangile aux erreurs de la philosophie, d'avoir autorisé ses crimes du nom et des sentences de Jésus-Christ ; il lui fallait encore, pour ajouter la dérision au blasphème et au sacrilége, associer l'image de ce divin Sauveur aux images de Platon, d'Aristote, d'Homère et de Pythagore, et le forcer en quelque sorte d'approuver tant d'infamies, et de partager avec ces faux sages, devenus ses égaux, les impudiques honneurs de ce prodige de lubricité et de ses dignes disciples (1).

Tant d'horreurs ont fait penser à plusieurs auteurs que Carpocrate avait été le chef des hérétiques connus sous le nom de gnostiques (2). Il serait plus exact de dire que Carpocrate a été le chef d'une secte de gnostiques, distingués des autres par son nom, mais non

(1) Iren. cont. hæres. l. I, c. 25, n° 6.—Epiphan. Hæres. 27, n° 7.—August. Hærcs. 7.—Tillem. Mém. eccl. Hérés. des carpocr. — Baronius, Ann. 120, c. 37, 38, et alii benè multi.

(2) Euseb. Hist. eccl. l. IV, c. 7.—Niceph. Callix. Hist. eccles. l. IV, c. 2.—Van-Vast, Hist. hæret. sæc. 2.—Orsi, Stor. eccles. l. III, §. 23.—Mambart, Antiq. christian. §. 1, n° 21.

le fondateur du gnosticisme. Peut-être est-ce là le sens des écrivains que nous avons en vue. Le gnosticisme paraît même avoir existé parmi les philosophes, avant de s'introduire parmi les chrétiens (1). Les pythagoriciens et les platoniciens, adonnés à la recherche des vérités d'un ordre plus élevé, c'est-à-dire, comme ils le disaient, à la considération des choses éternelles et immuables, à la contemplation des idées, se flattaient de posséder la véritable notion des essences, la science par excellence (γνῶσιν) (2). Les chrétiens qui savaient que cette prétention convenait seulement à une religion venue du ciel, et révélée par la vérité incarnée, soutenaient au contraire avec raison, que les disciples de Jésus-Christ étaient seuls les véritables gnostiques, et que l'arrogance des philosophes était confondue par leurs propres erreurs; mais ceux-ci, qui s'étaient établis les réformateurs de la nouvelle religion, s'attribuèrent exclusivement un titre peu convenable, selon eux, à des hommes dont ils corrigeaient la doctrine, et déjà du temps des apôtres, comme nous l'avons vu, leurs prétentions trompaient les simples (3). Dans la

(1) Mamachi, Origin. et antiquit. christian. l. I, §. 7. — Bingham, Origin. et antiquit. eccles. l. I, c. 1, §. 3.—Travasa, Stor. critica della vit. di Carpocr. c. 7.

(2) Clem. Alex. Strom. l. VI, p. 774 (edit. Oxon.) et l. II, n° 11.

(3) II. Timoth. III, IV. — D. Chrysost. Theodoret. et alii pleriq.

suite, les hérésies se multipliant avec les présomptueux, tous les sectaires voulurent se parer de ce titre, et leurs vices le rendirent si méprisable, si honteux, que les chrétiens, après avoir établi la différence entre les vrais et les faux gnostiques, l'abandonnèrent enfin à leurs rivaux; et ce nom désigna généralement les philosophes orgueilleux qui, pendant les trois premiers siècles de l'Eglise, voulant corriger la doctrine de l'Evangile par celle de Platon, de Pythagore, des Egyptiens et des Chaldéens, formèrent ou adoptèrent des systèmes philosophico-théologiques plus extravagants les uns que les autres. Tous voués à la cause de l'erreur, ils levaient, pour ainsi dire, contre la vérité, des drapeaux d'une couleur différente, et marchaient contre elle à la suite des divers chefs qu'ils avaient choisis et dont ils prenaient le nom. Ainsi les simoniens, les basilidiens, les carpocratiens étaient des gnostiques distingués des autres par le nom des hérésiarques dont ils adoptaient les erreurs(1). Carpocrate

patres in hunc loc. Les gnostiques s'étaient si bien reconnus au portrait qu'en fait S. Paul dans cette lettre, que lorsque la mort eut enlevé les témoins oculaires qui pouvaient les contredire, ils refusèrent de recevoir cette lettre comme authentique, et l'attribuèrent à quelque chrétien intéressé. C'est ce qu'on peut voir dans le 2e livre des Strom. n° 11.—Pluquet, Diction. des hérés. art. GNOSTIQUES.

(1) J. Fr. Buddæus, Eccles. apost. p. 576.—Travasa, Stor. critic. della vita di Carpocrate, c. VII.—Tennemann, Manuel de l'hist. de la

ne fut donc point le chef de tous les gnostiques, mais il en fut le plus fanatique et le plus corrompu, si l'on en excepte toutefois son fils Epiphane. Doué de talents extraordinaires, Epiphane les consacra tous à propager les erreurs de son père et celles qu'il y ajouta. Il chercha dans la doctrine de Platon, dont Carpocrate l'avait imbu, des principes pour justifier ses crimes. Le fruit de ses études fut un traité de la justice, dans lequel il définit la justice divine : *une communauté avec égalité* (1). Aussi dévergondé dans ses mœurs que hardi dans ses opinions, Epiphane déduisit, développa avec une incroyable intrépidité toutes les conséquences que supposait un tel principe, et sa vie les traduisit si fidèlement que déjà vieillard décrépit, au sortir de l'enfance, il termina à l'âge de dix-sept ans une vie qui n'avait été qu'un tissu de crimes et d'infamies (2). Les gnostiques ses sectateurs,

Epiphane.

Philos. (traduct. de M. V. Cousin) §. 199.—Mosheim, Hist. du Christ. 2e siècle, 2e partie.

(1) Clem. Alex. Strom. l. III, p. 428.—Grabe nous a conservé de cet ouvrage quelques fragments que l'on trouve dans le Spicilége des PP. sæc. 2, p. 61. On les trouve aussi parmi les Œuvres de saint Irén. (édit. de Venise) p. 1, dans l'Append. p. 350.—Dodwel, Dissert. IV in Iren. §. 25 (edit. Oxon. 1689.) Cotel. ecc. gr. monum. tom. 1, col. 76 (edit. Lutet. Paris. 1678). — Le Quien, in Annot. ad. S. J. Damasc. oper. tom. 1, p. 84 (édit. Paris. 1712.)

(2) Clem. Alex. Strom. l. III, l. c.—Epiphan. Hæres. 32, n° 3.—Travasa, Stor. critic. della vit. di Carpocr. c., VI sub. fin.

dont la débauche était la religion, dont la gloire était l'opprobre de la raison, élevèrent des autels à sa mémoire et lui offrirent des sacrifices (1).

Après Epiphane, parurent les adamites qui rivalisèrent avec lui d'excès et de turpitudes (2). Bientôt Valentin, résumant toutes les opinions des gnostiques et des écoles qu'il avait fréquentées à Alexandrie (3), vint encore flétrir la raison humaine d'un nouveau système. Dans le *plérôma*, c'est-à-dire, dans la demeure impénétrable Valentin.

(1) Id.—Ibid.

(2) Theodor. Hæret. fabul. l. 1, c. 6.—Tillem. De l'hérés. des Carpocr. et des Adam.—Herman., Hist. des hérés. des adam.—Travasa, Stor. crit. della vita di Prodico, et la plupart. des histor. eccles.

(3) Epiphan. Hæres. 31, n° 11. — Tertull. De præscript. c. 30.—Massuet, Dissert. l. in Iren. art. 1, n° 25 at seq.—Orsi, Stor. eccles. l. III, §. 43. Ces auteurs, et d'autres qu'il serait trop long de citer, disent que Valentin était platonicien; S. Philastre de Brescia (Hæres. 38, p. 30) l'appelle Pythagoricien; Mosheim (Institut. histor. christ. maj. p. 191) et Brucker (Hist. critiq. philosoph. tom. 3) le font orientaliste; J. Fr. Buddée (De Hær. Valent. dissert. ajoutée à son Introd. à la philos. des Hébr. p. 565, (edit. Halæ Saxon. 1720) le dit judaïsant. Tous ces titres, en effet, peuvent se donner à un syncrétiste qui avait puisé dans tous ces divers systèmes, les éléments du sien, comme l'ont observé Tillemont (Mém. eccl. De l'hérés. des valent.) Travasa (loc. cit.) Appiano Buonafede (Storia d'ogni Filosofia, c. LXXIII) et le P. Orsi (Stor. eccl. l. III, §. 43.)—L'abbé Pluquet a donné au système de Valentin une suite fort ingénieuse; mais elle fait plus d'honneur à son esprit qu'à cet hérésiarque, à qui un pareil arrangement paraît avoir été tout-à-fait étranger.

Beausobre, toujours fidèle à sa haine contre l'Eglise, n'a pas manqué d'excuser les absurdités de Valentin, en leur donnant un sens

de la divinité, il plaçait trente éons. La sagesse (Σοφία) conçut un violent désir de comprendre la nature de l'Être suprême, et par la seule force de ce désir, elle enfanta Achamoth. Celle-ci, exilée du *plérôma*, tomba dans une masse informe de matière, elle lui donna un certain arrangement, et avec la coopération d'un autre éon nommé Jésus, elle produisit le *Démiourgos*, seigneur et créateur de toutes choses. Ce *Démiourgos* sépara la matière subtile, de celle qui était plus grossière; de la première, il fit le ciel visible; l'autre servit à la formation de la terre; ensuite il forma l'homme, dans la composition duquel il entra une égale portion de ces deux matières réunies. Mais Achamoth, mère du *Démiourgos*, y ajouta une autre substance spirituelle et céleste qui perfectionna cette nouvelle créature. Fier de son ouvrage, le *Démiourgos* ne voulut pas que le monde adorât d'autre Dieu que lui, et il envoya des prophètes aux mortels pour leur intimer ses prétentions. L'exemple du *Démiourgos* réveilla l'ambition des éons, qui présidaient aux autres parties de cet univers. Alors un d'en-

auquel personne n'avait pensé jusqu'à lui, pas même leur auteur; ceci ne surprend point de la part d'un tel écrivain; nous ne nous arrêterons pas non plus à la brochure moins sérieuse que comique dans laquelle Faydit, pour se donner la consolation de contredire Tillemont, fait l'éloge de Valentin et de son système; le dédain a depuis long-temps fait justice de ce pamphlet.

tre eux, nommé Christ, descendit sur la terre, sous la forme d'un corps aérien, pour châtier l'orgueil du *Démiourgos* et faire connaître au monde le Dieu suprême. Jésus, un des premiers éons, s'unit substantiellement à lui, le jour que Jean le baptisa dans les eaux du Jourdain. Le *Démiourgos* s'apercevant que cet homme divin ébranlait les fondements de son empire, s'efforça de le faire périr d'une mort honteuse ; mais sa vengeance fut trompée, car il ne resta entre les mains des Juifs que ce corps aérien que Christ avait revêtu pour se rendre sensible aux humains, et ce fut sur cette espèce de fantôme que se déchargèrent les coups des bourreaux, ministres de la colère du *Démiourgos*. Christ et Jésus étaient remontés au *plérôma*, après avoir rempli la mission dont ils étaient chargés, c'est-à-dire, après avoir enseigné aux hommes que ceux qui renonceraient au Dieu des Juifs et à ceux des Gentils, pour s'attacher au Dieu suprême, iraient, après leur mort, autour du *plérôma* jouir d'un bonheur éternel. Tel est en abrégé le nouveau système de religion que Valentin opposa à l'enseignement légitime de l'Eglise. Quelque absurde qu'il soit, il trouva cependant beaucoup de partisans, surtout dans les écoles d'Egypte, où fermentaient alors ces nouvelles idées, ce mélange confus de chaldaïsme, de mythologie, de christianisme, de judaïsme, de théogonies, de platonisme, de superstitions, de pythagorisme, de magie et de toutes les

étrangetés qu'enfantaient chaque jour des têtes exaltées.

Au souvenir de ces débauches d'imagination, un enfant de l'Eglise admire avec reconnaissance la sagesse du Seigneur, qui, en révélant aux hommes une religion céleste, leur a donné le moyen de la distinguer du chaos des systèmes, et la certitude de la retrouver toujours pure et intègre dans l'infaillible autorité de son chef visible. Que serait devenu l'enseignement de l'Evangile, si Jésus-Christ l'avait livré aux disputes des hommes, s'il n'avait établi sur la terre une hiérarchie ecclésiastique, avec la mission d'enseigner sa doctrine, de l'interpréter et de l'expliquer aux peuples? Aussi les hérétiques se sont-ils toujours élevés contre un principe qui les condamne. Les gnostiques les premiers, rejetant l'autorité des apôtres et de leurs successeurs, se mirent à commenter les saintes Ecritures à leur manière, et s'efforcèrent de rompre la tradition qui leur attestait la vérité et la légitimité de l'enseignement des ministres de l'Eglise. Mais saint Irénée, évêque de Lyon, opposa des obstacles insurmontables à leurs pernicieuses tentatives.

S. Irénée. Irénée élevé dans l'Asie-Mineure sous les yeux de saint Polycarpe, avait puisé dans les leçons de ce grand évêque et dans la conversation d'autres disciples des apôtres, une foi vive et un amour tendre pour Jésus-Christ; des études sérieuses et variées l'avaient familiarisé avec les

sciences sacrées et profanes, et placé au premier rang parmi les plus savants hommes de son temps. « Il sur-
» passait, dit Moelher (1), en érudition, tous ceux qui,
» avant lui, avaient pris la défense de l'Eglise ; quant
» à la clarté du jugement, à l'habileté et à la supériorité
» de l'esprit, il peut être placé à côté d'Origène ; tan-
» dis que, pour la manière de concevoir et de traiter
» les dogmes surtout contre les hérétiques, il n'a été
» surpassé par aucun Père des siècles suivants... Son style
» simple et sans art se change en une dialectique vigou-
» reuse par l'effet de la vivacité et de la finesse de son
» esprit... Ces dons firent d'Irénée un des astres les plus
» brillants de l'Église. Mais son principal mérite, comme
» écrivain, est d'avoir été le premier qui ait reconnu
» l'importance du principe de la tradition catholique,
» qui en ait développé toute la valeur comme preuve,
» et qui s'en soit servi concurremment avec le reste de
» de la doctrine de l'Église, comme d'une arme
» invincible contre les hérétiques. » Tel fut l'adversaire contre lequel toutes les sectes gnostiques à la fois eurent à se défendre. Il les attaqua dans son *Exposition et réfutation des hérésies*, véritable arsenal qui a fourni aux défenseurs de la foi leurs armes les plus terribles. Saint Irénée divise son sujet en cinq livres. Dans le premier,

(1) Moelher, Patrologie, trad. par M. Cohen, art. s. IRÉNÉE.

il expose leurs systèmes, surtout celui des valentiniens, qui, dit-il, résume tous les autres, et il a soin de n'avancer que ce qu'il avait vu, étudié, examiné. A ces absurdes productions d'une raison en délire, il oppose la foi de l'Eglise catholique, une, simple et constamment la même; tandis que les hérétiques, dès qu'ils sont plus d'un, quoique de la même école, se mettent aussitôt en contradiction les uns avec les autres. Il le prouve par quelques exemples, et en particulier, par celui de Marc, dont les disciples étaient venus infecter de leurs erreurs la chrétienté de Lyon.

Dans le second livre, saint Irénée réfute les dogmes des gnostiques, d'abord par le moyen de la dialectique : il montre que leurs idées, d'un *plérôma,* séjour des éons, en opposition avec le monde, de la création du monde par les anges, et de son origine par la chûte d'un éon, contredisent l'idée fondamentale de la nature de Dieu. Après leur avoir opposé la doctrine de l'Eglise, dont ils s'étaient éloignés par une interprétation sophistique de l'Ecriture sainte, il montre que leur dogme des éons est imaginaire, et que leur système n'est autre que la mythologie païenne, sous une forme différente. Les gnostiques disaient que Jésus-Christ et les apôtres représentaient les douze éons du *plérôma*, et que la souffrance du douzième éon était représentée par la trahison de Judas. Saint Irénée oppose à des interprétations de ce

genre le principe herméneutique, d'après lequel on ne doit point fonder les dogmes de la foi sur des ressemblances équivoques, mais sur les paroles divines de l'Ecriture. Enfin, il aborde et réfute les opinions de ceux d'entre les gnostiques qui distinguaient des hommes *pneumatiques*, des hommes *psychiques* et des hommes *hyliques*, soutenaient que le bien et le mal sont des préjugés sans fondement, et admettaient le ridicule système de la métempsychose.

Dans le troisième livre, saint Irénée confirme, par l'autorité de l'histoire, les arguments par lesquels il a battu les gnostiques dans le livre précédent : il en appelle à la tradition et à l'Ecriture sainte, que les hérétiques admettaient ou rejetaient selon le besoin du moment. A leurs innovations, il oppose le principe de la tradition, et montre que l'Eglise enseigne, sans altération aucune, par toute la terre, la doctrine qu'elle a reçue de Jésus-Christ et des apôtres ; au lieu que les hérétiques enseignant une doctrine d'un jour, portent écrites sur leur front, et la fausseté de leurs croyances et leur propre condamnation. Ensuite, notre saint docteur prouve, par les livres de l'ancien et du nouveau Testament, la vérité du dogme catholique d'un seul Dieu, créateur des choses visibles et invisibles, fondateur de l'ancienne et de la nouvelle alliance, Père de notre Seigneur Jésus-Christ, et réfute les objections que

faisaient ses adversaires contre l'autorité de saint Paul et d'autres apôtres. Pour mieux réfuter les théories des gnostiques sur la personne de Jésus-Christ, saint Irénée expose les décisions des apôtres sur l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine. Il défend la divinité de Jésus-Christ contre les ébionites qui la lui disputaient, et son humanité véritable contre les docètes, l'universalité de la rédemption contre les encratites, et contre Marcion, la justice de Dieu dans les récompenses et les peines qu'il distribue aux hommes.

Dans le livre suivant, saint Irénée approfondit les mêmes questions et appuie les mêmes vérités sur des preuves tirées des paroles de Jésus-Christ; il y établit que le Dieu de l'ancienne alliance ne diffère point du fondateur de la nouvelle et du Père de Jésus-Christ; il prouve, contre les marcionites, par des raisons intrinsèques et extrinsèques, l'origine divine de l'ancien Testament, son union et sa liaison nécessaire avec le nouveau, qui lui est infiniment supérieur, et fait voir que les prétendues contradictions qu'y découvraient les hérétiques, ne sont qu'apparentes. L'unité et la divinité de l'ancienne et de la nouvelle alliance invinciblement prouvées, saint Irénée en déduit l'universalité du christianisme dans tous les temps et sur tous les peuples, déduction qu'il prouve par plusieurs passages des saintes Ecritures. Ici notre saint docteur établit un magnifique

contraste entre la certitude et la noblesse de la foi d'un véritable chrétien, et l'incertitude et l'absurdité des opinions des hérétiques, dont le fidèle est le juge. Il défend ensuite, contre le système des gnostiques, la liberté naturelle de l'homme et d'autres vérités qui s'y rattachent. Dans le cinquième livre, saint Irénée développe le dogme de la rédemption ; il le considère dans son accomplissement, dans ses effets, dans ses suites. Il s'attache surtout à prouver la vérité de la résurrection, sur laquelle les gnostiques élevaient plus de difficultés. En terminant, il expose assez au long les rapports des fidèles avec Jésus-Christ, les choses qui arriveront à la fin du monde, et l'état des âmes après la mort.

Saint Irénée, qui s'était chargé, à lui seul, de la cause de l'Eglise contre les gnostiques, ne paraît combattre directement que ces sectaires ; mais toutes les hérésies sont réfutées et condamnées dans son admirable ouvrage.

Il n'entre pas dans notre plan de faire connaître toutes les sectes qui cherchèrent alors, dans les opinions des philosophes et dans l'Ecriture sainte, les éléments de leurs systèmes de religion ; il nous suffit d'avoir montré que le gnosticisme, par un absurde éclectisme, fraya la voie à une école plus astucieuse et plus perfide. L'éclectisme des gnostiques, fruit de la présomption, tendait surtout à réformer, sur les idées des philosophes

païens, une religion que de pauvres ignorants avaient annoncée au monde, au nom de leur Dieu ; mais leurs systèmes étaient si ridicules, qu'ils n'avaient servi qu'à faire ressortir davantage la beauté du christianisme ; l'éclectisme de l'école plotinienne, au contraire, sans s'arrêter à réformer une religion si sublime, se préoccupa des succès qu'elle obtenait dans le monde, des pertes qu'elle faisait continuellement éprouver au paganisme et à la philosophie, et des coups terribles qu'elle portait à l'un et à l'autre : dès lors, cette école jura une haine implacable à Jésus-Christ, à ses disciples, à sa religion, et se dévoua tout entière à la défense de la superstition et de la philosophie ; et, afin que sa cause ne parût point inférieure à celle des chrétiens, elle choisit, dans les philosophes païens, les éléments d'une théologie qu'elle pût opposer à l'Evangile.

De l'an 138 à l'an 168.



Docteurs chrétiens.

VI. Nous avons déjà observé qu'à l'apparition du christianisme, les écoles philosophiques se divisèrent en trois partis divers, qui eurent des adhérents dans les siècles suivants. Des philosophes, trop fiers et trop corrompus pour embrasser, sans réserve, une religion de foi et de pureté, prétendirent expliquer ou modifier ses mystères et anéantir sa morale; de ce parti, sortirent les gnostiques. D'autres, non moins pervers, s'irritèrent de ce qu'une nouvelle religion venait présenter à leur raison un flambeau que repoussait leur orgueil, ou leur

enseigner des vérités qu'ils n'avaient pu découvrir; ils ne virent en elle qu'une rivale de la philosophie, et s'en déclarèrent les adversaires; de ce nombre furent les stoïciens et les philosophes des autres sectes, mais surtout les éclectiques de l'école plotinienne, qui, dans la suite, rallièrent sous leur drapeau presque toutes les sectes philosophiques. Enfin, il y eut des philosophes qui, amis sincères de la vérité, la cherchaient avec sollicitude, et l'embrassèrent avec ardeur, dès que le christianisme l'eût fait briller à leurs yeux. Dès lors ils consacrèrent leur vie et leurs talents à combattre leurs anciennes illusions. Des génies nés dans le sein du christianisme continuèrent leur glorieuse entreprise, et, pour le faire avec le même avantage, ils s'appliquèrent aussi à l'étude de la philosophie païenne, qu'ils devaient nécessairement connaître pour la réfuter. Toujours l'on vit, dans l'Eglise, une chaîne illustre de docteurs, aussi distingués par leurs talents et leur science que par la sainteté de leur vie, transmettre dans toute sa pureté, de siècle en siècle, la doctrine qu'ils avaient reçue des apôtres de Jésus-Christ, et s'appliquer à repousser l'erreur, qui, semblable à une hydre, se présentait toujours à eux sous mille formes différentes, pour leur arracher ou souiller, du moins, ce précieux dépôt.

Déjà Castor Agrippa avait arraché le masque dont les

basilidiens couvraient leurs turpitudes (1) ; après lui, Quadratus, évêque d'Athènes, et Aristide, philosophe converti de cette ville, vengèrent la religion chrétienne des reproches et des calomnies des païens, et leur apprirent à la distinguer du gnosticisme avec lequel ils affectaient de la confondre (2). Les docteurs qui les suivirent dans la même carrière, firent les mêmes éloges de la pureté de la religion ; mais ils s'appliquèrent particulièrement à opposer sa lumière aux ténèbres de la philosophie ; car les païens, et surtout les philosophes, prétendant que leurs anciens sages étaient supérieurs à l'Evangile, repoussaient de tout leur pouvoir une religion prêchée par des inconnus, et d'ailleurs si odieuse à leur orgueil et à leur ambition. Aussi les docteurs chrétiens, après s'être bornés à repousser les calomnies des païens, jetèrent-ils eux-mêmes le gant à leurs adversaires, dont l'animosité contre Jésus-Christ ne put soustraire le philosophisme à de si vigoureuses attaques (3).

S. Justin. Dès le début de la lutte, l'illustre Justin porta les plus terribles coups à la philosophie païenne. Grec d'origine, et samaritain de naissance, saint Justin s'adonna de

(1) Euseb. Hist. l. IV, c. 7.
(2) Euseb. Hist. l. IV, c. 3.—Hierony. De Script. eccl. et Epist. ad Magn. orat.
(3) Baltus, Défense des SS. PP. accusés de platonisme, l. II. cc. 2, 3.

bonne heure à l'étude de la sagesse ; il crut la trouver dans les écoles les plus renommées de l'époque ; et comme des maximes pompeuses, un extérieur sévère, un semblant de vertu faisaient passer les stoïciens pour les plus parfaits d'entre les philosophes, saint Justin s'adressa à un habile philosophe de cette secte ; mais il s'aperçut ensuite que toute la grandeur d'âme et la vertu qu'étalaient ces hommes superbes, se réduisaient à un méprisable égoïsme. Il s'adressa donc à un péripatéticien qui vendait la sagesse à prix d'argent. Cette sordide avarice dégoûta Justin de son école et de ses leçons ; il alla chercher des maîtres plus éclairés et moins intéressés. Il se mit sous la conduite d'un pythagoricien, fameux dans toute la secte ; avant de l'initier à la philosophie de Pythagore, celui-ci demanda à son nouvel élève s'il savait la musique et les mathématiques, et l'avertit qu'il ne pouvait pas avancer dans cette science divine, s'il ne faisait ce premier pas. Justin pensant qu'on pouvait être philosophe sans être musicien ou mathématicien, quitta le pythagoricien pour s'adresser à un disciple de Platon. Il espérait qu'un philosophe, honoré du titre de *divin*, aurait légué à son école une science profonde, une doctrine divine. Les premières leçons de son nouveau maître semblèrent même le confirmer dans une si douce persuasion ; il s'imagina croître de jour en jour en science et en sagesse ; il fut surtout ravi de la contem-

plation des choses incorporelles, il lui sembla même que bientôt il serait élevé jusqu'à Dieu; plein de ce désir, Justin alla un jour chercher, dans la solitude, le recueillement nécessaire à la contemplation des idées; sur sa route, il rencontra un vénérable vieillard avec lequel il entama, sur la philosophie, une longue et intéressante conversation. Le sage inconnu lui montra, dans un langage sublime, l'insuffisance et la vanité de tous les systèmes de philosophie, et lui prouva que les prophètes seuls et Jésus-Christ, avaient révélé aux hommes de grandes vérités, que la raison n'avait pas même aperçues à travers les ténèbres, dont l'orgueil et la corruption l'avaient environnée. Ce discours fit une vive impression sur l'esprit droit de Justin, et l'engagea à se livrer à l'étude des livres saints. Dieu fit bientôt briller à ses yeux la vérité qu'il cherchait avec tant d'ardeur. Dès lors, il renia Platon et se déclara hautement disciple de Jésus-Christ, et se dévoua tout entier à la défense de sa religion.

Vers le commencement du règne d'Antonin-le-Pieux, il adressa aux païens, sous le titre de *discours et d'exhortations*, deux brûlants manifestes dans lesquels il justifiait sa conduite, et prouvait la supériorité du christianisme sur la philosophie qu'il venait d'abandonner. Dans ses *Discours aux Grecs*, saint Justin leur expose les motifs de sa conversion; des institutions indignes,

les dieux criminels dépeints par Homère et par Hésiode, des héros efféminés, des solennités d'où l'on n'excluait que la pudeur, telles sont, dit-il, les causes qui l'ont dégoûté du paganisme. A ces désordres, le saint docteur oppose la morale pure, la doctrine sublime de l'Evangile, et termine en engageant les Grecs à devenir ce qu'il est, comme il a été lui-même, ce qu'ils sont.

Il se propose un but plus vaste encore dans son *Exhortation aux Grecs*; il démontre que la vérité se trouve dans les Ecritures et non dans les auteurs païens, et s'efforce de mettre ses anciens coreligionnaires dans la voie qui l'a conduit à la lumière. D'un autre côté, les philosophes n'épargnaient rien pour retenir les peuples dans les ténèbres de l'erreur. Justin s'attaque donc à la philosophie et surtout à celle de Platon, dont l'éclat trompeur éblouissait davantage, et opposait à la religion les plus sérieux obstacles. Après avoir flétri les dieux et leur culte, il provoque les philosophes, les fait rougir à la vue de leurs erreurs, les accuse et les convainc de favoriser et d'entretenir les esprits aveuglés dans les ombres de l'idolâtrie. Il leur reproche ces perpétuelles contradictions, qui obscurcissent la vérité et témoignent de leur ignorance autant que de leur orgueil. Parlant ensuite de Platon et d'Aristote, dont les noms en imposaient davantage, saint Justin ajoute : « Voyons jusqu'où s'étend la

science de ces deux grands philosophes : Platon, comme fraîchement arrivé des cieux, où il paraît avoir tout examiné, nous débite que Dieu y habite dans une substance de feu. Aristote, au contraire, inventant un cinquième élément, dit que Dieu réside dans je ne sais quelle substance éthérée (1). Il me serait facile, ajoute saint Justin, de vous montrer que ces deux philosophes, objet de votre vénération et de votre admiration, ne s'entendent pas mieux sur tout le reste. Ainsi, Platon apporte trois principes de tous les corps naturels : Dieu, la matière et l'idée; Dieu, comme auteur de tout; la matière, comme le sujet sur lequel il opère; l'idée, comme le modèle qu'il se propose. Aristote ne reconnaît que deux principes : Dieu et la matière... » Saint Justin continue à montrer qu'ils se contredisent aussi sur la nature de l'âme, c'est-à-dire, sur les vérités les plus importantes pour l'homme, et conclut qu'on ne saurait prendre des guides plus infidèles et même plus aveugles (2). « Vous attacherez-vous exclusivement à Platon, reprend le saint Docteur? mais Platon n'est pas plus d'accord avec lui-même qu'avec les autres : Ici, il n'admet que trois principes

(1) Just. Cohort. ad Græc.

(2) Ibid.—Voir les Notes de D. Maran sur ces différents passages, et le P. Baltus, Défense des SS. PP. accusés de platonisme, l. II, cc. 3, 4.

des choses, Dieu, la matière et l'idée; là, il en ajoute un quatrième, l'âme du monde. Ailleurs, il soutient la matière éternelle, ce qu'il nie un peu plus loin. Dans un endroit, il fait de l'idée un principe distinct, existant en elle-même; dans un autre, il veut qu'elle ne subsiste que dans la pensée de Dieu. » Après avoir rapporté les contradictions de plusieurs autres philosophes, saint Justin ajoute ces graves paroles : « Nous leur rendons grâces cependant, de ce que par leurs dissensions, ils nous ont avertis de recourir à des guides plus sûrs (1)... à ceux que nous autres chrétiens nous reconnaissons pour nos maîtres. Persuadés qu'ils ont tous été les organes de la vérité même, nous embrassons, nous professons, dans une consolante sécurité, la doctrine unanime qu'ils nous ont laissée au nom du Dieu qui parlait par leur bouche » (2).

Cependant le paganisme et la philosophie frémissaient contre la religion chrétienne, et accueillaient par des sarcasmes les touchantes et solides exhortations de ses apologistes. On s'opiniâtrait à lui attribuer tous les crimes des gnostiques, et chaque fois qu'une calamité venait affliger l'empire, c'étaient les dieux qui vengeaient sur les Romains, l'insulte qu'elle faisait à leurs noms et à leur culte. Le grand saint Justin prit en main la cause sacrée

(1) Ibib.
(2) Ibid.

du christianisme et la porta au trône de César. Il présenta à l'empereur Antonin-le-Pieux cette magnifique apologie qui justifie, avec tant de dignité, la religion chrétienne contre les violences féroces de la calomnie. Il la commence sur ce ton solennel que semblait exiger la grandeur de sa cause :

« A l'empereur Titus-Œlius-Adrien, Antonin-le-Pieux, » Auguste César; à Vérissime, son fils, philosophe; à » Lucius, philosophe, fils de César selon la nature, et » de l'empereur par adoption ; au sacré sénat et à tout » le peuple romain, pour les innocents de toute condi- » tion qui sont injustement haïs et persécutés, Justin, » fils de Priscus Bacchius, natif de Flavia, en Palestine, » l'un de ces persécutés, présente cette requête. » Les empereurs se piquaient de littérature et de philosophie, et à tous leurs titres ils ajoutaient celui de philosophe; c'est pourquoi saint Justin invoque également et la sagesse qu'ils professaient, et l'autorité dont ils étaient dépositaires. « Princes, dit-il, la piété, la philosophie n'estiment que la vérité et se conservent indépendantes de tout préjugé : j'entends dire partout que vous honorez la philosophie et la piété, que vous respectez la justice et cultivez les bonnes doctrines: or, princes, nous venons vous demander une justice qui nous est due, et qui servira vos intérêts et votre réputation, puisque les faits confirmeront les bruits de la renom-

mée. » Le saint Docteur, entrant ensuite en matière, prouve que les chrétiens sont injustement accusés et condamnés, que dans leur croyance seulement se trouve la vérité, et que leur religion est appuyée sur des fondements inébranlables; enfin, il réfute victorieusement les odieuses calomnies des idolâtres, expose fort au long la conduite des chrétiens, la pureté de leurs mœurs, l'innocence de leurs assemblées, la sainteté de leurs cérémonies, la profondeur de leurs mystères (1).

Une défense présentée avec tant de noblesse et de simplicité, fit une salutaire impression sur l'esprit d'Antonin et le disposa même en faveur du christianisme; mais le calme de l'Eglise dépendait alors de tant de causes différentes, qu'il ne pouvait être que local et passager (2).

D'ailleurs, la mort d'Antonin-le-Pieux vint bientôt faire évanouir les espérances de paix qu'il avait données à toute la chrétienté. Marc-Aurèle, son fils adoptif, lui succéda, et avec lui la philosophie siégea sur le trône (3).

(1) Just. Apol. 2 quæ hab. 1.—Hieronym. Epist. 84.—P. Halloix, Vit. div. Just.—Tillemont, Vie de S. Justin, art. 13 et 14. — Pagi, in Baron. Ann. ad ann. 148, §. 3, 4, 5, 6.—Orsi, Stor. eccles. l. III, § 46 et suiv.

(2) Oros. l. VII, c. 14.—Tillem. ibid. art. 16.

(3) Capitolin. in Marc. Aurel.—Tillemont, Hist. de M. Aurèle.—Leland, Nouv. Démonst. évang. I. part. c. XIV, §. 4.

Nous voudrions pouvoir nous associer aux éloges que des écrivains anciens et modernes lui ont prodigués; mais, accoutumés à juger le mérite d'un homme plutôt d'après sa conduite que d'après de stériles sentences, quelque pompeuses qu'elles soient, nous ne saurions trouver dans la vie de cet empereur philosophe, des faits ou même des qualités qui justifient tant d'excessives louanges ; en effet , fataliste superbe , il affectait , pour ce qui ne le regardait pas, une indifférence qui lui faisait négliger ses devoirs les plus importants: fils, époux , père de courtisanes , il laissa Faustine , son épouse , et Lucille , sa fille , vivre en Messalines; jamais un mot de reproche ne sortit de sa bouche pour blâmer leurs infamies (1); bien plus , il distribua des récompenses et des dignités aux incestueux qui l'outrageaient dans ses droits les plus sacrés (2); et comme pour consacrer ou légitimer tant d'horreurs, lorsque la mort eut arraché Faustine à ses crimes, Marc-Aurèle plaça cette courtisane à côté de Vénus , et, avec le consentement du sénat , lui éleva des temples , des autels , des statues ; enfin, il confia à un collége de prêtresses le soin de lui offrir des sacrifices (3). Il prodigua les mêmes faveurs à Lucius

(1) Jul. Capitol. in Marc. Antonin. philos. n°s 19 et 26.
(2) Ibid. n° 23.
(3) Jul. Capit. ibid. n° 26.—Dio cass. in Marc. Antonin. philos. n° 31.

Vérus, son collègue : ce jeune prince efféminé, moins retenu, moins dissimulé que Marc-Aurèle, s'abandonna, sans réserve, à tous les penchants de la chair, souilla le trône impérial de ses turpitudes, et le stoïque Marc-Aurèle se taisait. Digne imitateur de Faustine, Lucius Verus obtint, comme elle, les honneurs de l'apothéose, des temples et des sacrifices, pour prix de de ses infamies... Et l'on viendra nous vanter, comme vertueux, un homme qui jugeait la plus honteuse des passions et tousles crimes, dignes des honneurs divins !

Sans doute, Marc-Aurèle ne donnait point l'exemple d'une telle dépravation; mais sa tolérance ne le justifie pas, et si l'histoire ne l'accuse pas de crimes qu'il n'a point commis, elle ne lui pardonne pas de les avoir divinisés, ni d'avoir donné aux filles et aux femmes romaines, deux courtisanes pour modèles; car il était du devoir d'un homme, d'un époux, d'un père, d'un empereur, de veiller aux bonnes mœurs dans sa famille, et à la morale publique dans tous ses états.

Nous ne dirons rien ici du faible de ce prince pour la superstition; nous ne le considérons que comme philosophe; l'amour pour sa profession, c'est-à-dire, l'amour-propre, lui fit commettre des folies que nous passerions volontiers sous silence, si notre but ne nous commandait au moins de les rappeler. On était si persuadé, dans l'empire, de la prédilection de ce prince

pour la philosophie, que lorsqu'un ambitieux voulait parvenir à quelque emploi, ou obtenir quelque faveur, il se transformait en sage, cachait ses projets sous les livrées de la philosophie, et infailliblement Marc-Aurèle accordait au manteau philosophique des faveurs qu'il refusait souvent au vrai mérite (1).

Dans le voyage qu'il fit en Orient, après la révolte d'Avidius Cassius, partout Marc-Aurèle combla de ses largesses les hommes de sa profession ; il assura de nouveaux revenus aux écoles d'Alexandrie (2); la ville d'Athènes, où il vint, peu de temps après, se faire initier aux mystères d'Eleusis, partagea avec la capitale de l'Egypte les faveurs impériales (3) ; mais rien n'égala le crédit dont les philosophes jouissaient à Rome.

Meme période. — De l'an 138 à l'an 168.



Persécution de M. Aurèle.

VII. Il s'était formé, dans cette cité, à l'ombre du palais impérial, une société de discoureurs avides, qui, dans l'intention d'exploiter les faveurs du philosophe couronné, flattaient ses penchants et encensaient sa vanité ; les plus habiles étaient toujours les mieux récompensés. Quoique divisés d'opinions, ils se coalisèrent ensemble contre la religion chrétienne, dont les progrès

(1) Jul. Capitol. I, 23.

(2) Jul. Capitol. in Marc. Anton. philosoph. 26, 27.

(3) Iid. Ibid.—Tillemont, Hist. de Marc-Aurèle.

rapides les importunaient (1). Crescent se montra le plus acharné. Privé de toute bonne qualité, plein de vices, chargé de crimes, dépourvu d'instruction, philosophe par son costume, cynique dans ses discours et sa conduite, épicurien dans ses mœurs, imposteur par métier, Crescent était le digne chef de cette cabale (2). On représenta au prince la nécessité d'anéantir cette race de chrétiens, qui, au mépris de la philosophie, ne voyaient de vertu réelle que dans leur religion, blâmaient comme vicieuse, la morale de Zénon, de Platon et de Pythagore, et tendaient même à détrôner les dieux de l'empire pour leur substituer leur Jésus, crucifié à Jérusalem. Quelle honte pour un prince philosophe, si, sous son règne, une secte si méprisable venait à prévaloir !...

Marc-Aurèle ne résista point à de telles sollicitations : il abandonna les chrétiens à la méchanceté des philosophes, aux caprices des gouverneurs, des magistrats, aux fureurs de la populace, et le sang chrétien coula dans tout l'empire (3).

(1) Tatian. adv. Græc. orat. — Baron. Annal. Eccles. ad ann. 161, § X.—Tillemont, Hist. de Marc-Aurèle.

(2) Tatian. ibid.—Justin. l. Apol. quæ 2ª est. — Baron. ibid. § X. XI. — Tillemont, Vie de S. Justin, art. 10. —Peverelli, Storia delle persecuzioni, persecuz. di M. Aurel.—Orsi, Stor. eccles. l. IV, § 7.

(3) Voir, sur la persécution de Marc-Aurèle et sur toute la vie de

Celse écrit contre la religion.

Tandis que les bourreaux égorgeaient les chrétiens, les philosophes applaudissaient à leurs souffrances et les calomniaient. Celse, leur fidèle interprète, reproduisait, dans son *Discours* prétendu *véritable*, leurs déclamations cent fois répétées et cent fois confondues. Celse, épicurien de profession, ne croyait ni aux dieux ni aux démons, et méprisait également toutes les sectes, excepté celle d'Epicure; mais il avait bien compris que la doctrine de ce philosophe était peu propre à combattre la morale et l'enseignement de l'Evangile; il emprunta donc à diverses écoles, surtout à celles de Platon, de Pythagore et de Zénon, des arguments plus spécieux en faveur de sa cause; ainsi ouvrait-il la voie que devaient bientôt encombrer l'école de Plotin et toutes celles qui en sortirent. Les éclectiques alexandrins ont même marché si fidèlement sur ses traces, que plusieurs critiques l'ont regardé comme leur chef. En effet, la secte plotinienne usa des mêmes moyens pour

ce prince, Jul. Capitol. in Marc. Anton. philos.—Les Mémoires de Marc-Aurèle lui-même (de rebus suis) expression d'un orgueil raffiné.—Tillemont, Hist. de Marc-Aurèle et de sa persécut. — Bruck er Histor. critic. philosoph. tom. II, de M. Aurel.—Peverelli, Storia delle persecuzioni. — Orsi, loc. cit. — Spedaliori, Confutazione dell'Esame del cristianesimo, sezione III^a, c. 3.—M. l'abbé Rorhbacher a fait sur ce prince une dissertation aussi judicieuse que piquante.. On la trouve dans l'Université catholique, tom. X, p. 64 et suiv.

parvenir au même but, celui de combattre la religion par la philosophie, en sorte que l'éclectisme alexandrin paraît basé sur le libelle du philosophe épicurien. Cet ouvrage, où Celse recueillit sans ordre toutes les calomnies que l'on débitait depuis plus d'un siècle contre le christianisme, n'est point parvenu jusqu'à nous en entier; mais Origène, qui y opposa une réfutation divisée en huit livres (1), nous en a donné des extraits dont nous devons au lecteur une analyse fidèle.

Dès le commencement de l'ouvrage, Celse, pour donner plus de poids à ses injures, avertit ses lecteurs qu'ayant lu les livres de l'ancien et du nouveau Testament, il a pu acquérir une connaissance complète de la religion chrétienne. Après un pareil avis, on s'attend à une attaque sérieuse et solide; mais bientôt on s'aperçoit qu'il est impossible d'accumuler dans un même ouvrage, plus d'inepties, de traits d'ignorance ou de mauvaise foi.

1er *Livre :* Les chrétiens, dit Celse, se livrent à toute sorte d'infamies, dans leurs assemblées. — Leur doctrine est empruntée des barbares et se ressent de son origine. — Leur morale n'a rien de nouveau, puisqu'elle a été pratiquée et enseignée par les philosophes. — Ils se

(1) Orig. Lib. VIII cont. Cels. — Schoell, Hist. de la Littér. grec. prof. l. V, c. 41.

vantent de posséder exclusivement le pouvoir de faire des miracles; mais ce pouvoir n'est autre que l'art plus étudié de faire des prestiges. Les merveilles de Jésus ne découlaient point d'une source différente, et s'il a condamné la magie, c'est qu'il prévoyait que d'autres emploieraient les mêmes moyens, pour produire les mêmes effets. C'est sans doute pour tenir caché ce secret mystérieux, ainsi que la folie religieuse dont il est la base, qu'on interdit aux chrétiens tout examen arbitraire, et qu'on impose à leur intelligence, ces lois ridicules : *Noli inquirere, crede potius, et fides te servabit.... Mala est hujus vitæ sapientia, bona autem stultitia.* — Moïse a dérobé aux sages plus anciens que lui, tout ce qu'il a dit de raisonnable. Les Juifs, trompés par leur législateur, ont adoré le *monde* comme Dieu unique; ils en ont reçu le culte des esprits et l'art de la magie. Les chrétiens sont-ils plus sages, eux qui adorent comme Dieu un homme né d'hier? Celse ajoute ensuite, contre ce divin et aimable Sauveur, contre sa très-sainte mère, contre les apôtres, des injures cyniques que les Juifs ont insérées dans leur *Talmud*, mais que nous n'avons pas le courage de reproduire ici.

2° *Livre* : Prenant le rôle d'un juif zélé pour sa loi, Celse reproche aux Israélites convertis d'avoir laissé la foi de leurs pères, pour prendre le parti d'un homme justicié. Suivent de nouveaux blasphèmes con-

tre Jésus-Christ, dont il nie la mission et l'origine divine. Le Fils de Dieu, ajoute-t-il, s'il voulait descendre sur la terre, aurait dû se montrer aux hommes comme le soleil qui éclaire la nature.

3ᵉ *Livre:* A peine établi, le christianisme s'est divisé en plusieurs sectes, qui opèrent toutes dans les ténèbres d'abominables mystères... toutes, elles adorent comme leur Dieu et comme leur chef, un homme crucifié... leur culte est donc moins raisonnable que celui des païens; aussi leur religion n'a-t-elle pour adhérents que des ignorants et des malfaiteurs.

4ᵉ *Livre :* Les juifs et les chrétiens disputent vainement entre eux de la venue de Dieu sur la terre, puisqu'il ne convient point à Dieu de quitter le séjour de sa gloire et de son repos : d'ailleurs, ne serait-ce qu'après tant de siècles que Dieu se serait avisé de sauver les hommes ? — Tout ce que débitent les chrétiens sur la vie future, sur la fin du monde, est tout au plus propre à effrayer les simples. — Il faut encore ranger au nombre des fables l'Histoire de la création, du déluge, de la tour de Babel, et tant d'autres rapportées dans la Bible. — Dieu n'a rien créé, car Dieu étant éternel, il ne peut rien produire qui ne soit éternel; or, le monde, les hommes, les animaux, tous les êtres sensibles ne participant point à l'éternité de Dieu, ne lui doivent point leur existence; ils la tiennent des génies, des

dieux d'un ordre inférieur. Tout n'a pas été fait pour l'homme : il n'est point le roi de la nature, le chef-d'œuvre de la création, comme le prétendent les chrétiens ; au contraire, Dieu se communique spécialement aux animaux ; il leur révèle l'avenir et les charge d'en instruire les humains, en sorte qu'ils ont plus de sagesse, plus de prudence, plus de prévoyance que l'homme, puisqu'ils sont plus étroitement unis à la divinité, à laquelle aussi ils sont beaucoup plus chers que les êtres raisonnables. En lisant de pareilles inepties, il n'est personne qui ne s'associe au vœu qu'Origène forme ici pour son adversaire : Je vous souhaite, lui dit-il, les faveurs et l'affection de votre dieu... (L. IV n. 97). Celse conclut ce quatrième livre par cette absurde proposition : Dieu se charge de veiller sur l'ensemble du monde ; mais il en abandonne les détails au destin.

5e *Livre :* Celse suppose d'abord que les Juifs adorent le ciel, les génies ou les démons ; pourquoi donc, se demande-t-il ensuite, n'adorent-ils point les astres, les plus beaux ornements et les parties les plus brillantes du firmament ? N'est-il pas absurde de dire que le *tout* est Dieu sans que les parties du *tout* soient divines ? comme s'il était permis, ajoute-t-il, d'honorer ces esprits qui apparaissent en songe, et non les interprètes de la divinité ; ces génies célestes qui dirigent la nature,

produisent la pluie, la chaleur et les fruits, et nous donnent la connaissance de Dieu (1).

Le dogme de la résurrection des corps, si clairement enseigné dans nos livres saints, était, pour Celse, non-seulement un mystère, mais encore une absurdité; car enfin, disait-il, comment pourrait-il se faire que l'âme, qui est dans un corps comme dans une prison, pour y expier ses fautes, se réunît encore à lui, après avoir subi son temps? quelle est l'âme qui voudrait s'unir à un corps putréfié?... etc... Fier de ces niaises déclamations, Celse s'adresse de nouveau aux Juifs, et se répand en louanges sur la constance de ceux d'entre eux qui ont dédaigné ou persécuté le christianisme, il trouve fort convenable que les peuples s'attachent au culte publiquement établi au milieu d'eux, et condamne toute innovation en cette matière, car; selon lui, les intelligences préposées aux diverses nations, leur inspirent le culte qui leur est le plus utile (c'est-à-dire, pour expliquer la pensée de Celse, qu'il n'était permis à aucun païen, à aucun juif, à personne, d'embrasser la religion chrétienne). Pour être conséquent à lui-même, il fait suivre cette proposition d'un reproche sévère adressé aux Juifs, de ce qu'ils s'attribuaient à eux seuls la connaissance du vrai Dieu, et

(1) Orig. cont. Cels. l. V, n. 2—6.

un culte digne de sa grandeur ; puis, revenant aux chrétiens, il les accuse tous indifféremment des crimes des gnostiques et de toutes les sectes hérétiques, parmi lesquelles il sait bien distinguer l'Eglise catholique : Les chrétiens, dit-il, reconnaissent le même Dieu que les Juifs ; la *grande église* l'avoue ; elle admet même leurs livres sacrés et tout ce qu'ils racontent ou enseignent. Plusieurs d'entre eux, cependant, pensent le contraire, et veulent un autre Dieu par lequel le Fils aurait été envoyé : tous s'accordent à commettre dans les ténèbres, des horreurs plus honteuses que les mystères tant reprochés aux adorateurs d'Antinoüs.

6e *Livre :* Celse arrive aux accusations banales de platonisme faites à Jésus-Christ et aux premiers chrétiens ; accusations reproduites d'abord par les éclectiques de l'école de Plotin, plus tard par les sociniens, puis par les protestants, bientôt après par les philosophes modernes, et enfin par certains catholiques, ou méchants, ou simples ou ignorants. Il compare la doctrine chrétienne sur le souverain bien, avec celle de Platon, laquelle lui paraît bien supérieure. Platon, du moins, n'imagine point une révélation ; il n'impose pas à la raison la nécessité de croire ; il ne se donne pas pour un envoyé céleste. Toutes les sectes chrétiennes exigent une foi aveugle aux paroles de leurs chefs... Faudra-t-il donc tirer au sort le nom du maître auquel on doit

s'attacher? Jésus-Christ a dérobé à Platon ses plus belles maximes de morale, et ses disciples, loin d'être plus sages que ce grand philosophe, se livrent sans remords et sans honte à un dévergondage humiliant... Puis Celse énumère tous les crimes des gnostiques qu'il affecte de confondre avec les disciples légitimes de Jésus-Christ (1). — Les anciens ont considéré le monde comme engendré du Dieu suprême, et l'ont appelé pour cette raison, le Fils de Dieu ; les chrétiens ignorants, prenant à la lettre cette dénomination symbolique, ont fait Dieu père de famille. Après cette grossière calomnie, Celse accumule les objections sur l'Incarnation de Jésus-Christ, sur le lieu, la manière et le temps de sa naissance, sur tous les mystères de sa vie... Pourquoi Dieu envoya-t-il son Fils aux Juifs, plutôt qu'aux Chaldéens, aux Egyptiens ou aux Athéniens, peuples assurément plus sages et plus vertueux que les Juifs?... Dieu ne savait-il donc pas qu'il envoyait son Fils à des gens corrompus, iniques, qui mettraient en croix le corps auquel son esprit se serait uni?... On lui répond qu'il le savait si bien que plusieurs siècles auparavant il avait fait annoncer, par ses prophètes, tout ce qui est arrivé à Jésus-Christ.

7e *Livre* : Celse attaque donc les prophéties : il trouve

(1) Origin. cont. Cels. l. VI, nos 27, 41.

fort étrange que les chrétiens qui les admettent, rejettent les oracles des dieux.. ensuite confondant, ou par ignorance, ou par malice, les prophètes avec Simon le magicien, Ménandre et d'autres hérétiques qui se disaient également *fils de Dieu* ou *esprits de Dieu* ; il ajoute : J'ai connu plusieurs de ces imposteurs qui vont par le monde débiter des doctrines auxquelles un homme sage ne saurait donner son attention... Il s'indigne de ce qu'on n'a point demandé aux oracles du paganisme plutôt qu'aux prophètes, la voie qui conduit à Dieu... Et puis, ne valait-il pas mieux adorer Hercule, Esculape, Orphée, Anaxarque, Epictète, que ce Jésus, dont l'histoire n'offre rien de comparable à la grandeur d'âme de cet esclave illustre ? Le Dieu des chrétiens a-t-il d'ailleurs donné quelque précepte, enseigné quelque vérité, prononcé quelque sentence qu'il n'ait empruntée à Platon ou à d'autres sages ?...

8e *Livre.* On doit adorer Dieu et les génies dont il emploie le ministère dans le gouvernement et l'administration de ce monde... On ne peut servir deux maîtres, disent cependant les chrétiens... Mais, est-ce donc que Dieu éprouverait quelque sentiment de jalousie ? ne lui rend-on pas, au contraire, d'autant plus d'honneur, qu'on adore un plus grand nombre de génies, émanés de son âme divine ? Au reste, les chrétiens ont-ils bien le droit de se vanter de n'adorer qu'un seul Dieu ? n'ado-

rent-ils pas aussi un homme auquel ils accordent tous les attributs de la divinité ?... Ils s'abstiennent de certaines victimes, de certains sacrifices pour ne point participer à la table des démons ; et cependant les fruits, les grains qu'ils mangent, l'eau, le vin qu'ils boivent, l'air qu'ils respirent, sont les bienfaits de quelques démons qui ont la charge d'y présider... Aussi, le châtiment s'attache-t-il à leur impiété : la haine publique, les fers, les cachots, les tourments, la mort vengent nos dieux de leurs outrages et attestent l'impuissance du leur. Les païens, au contraire, reçoivent, dans les prospérités, la récompense de leur piété ; et dans les oracles, la divination et les augures, des témoignages non équivoques de la satisfaction de la divinité. Les chrétiens souffrent les tourments avec une joie inexplicable, dans l'espérance de trouver une couronne immortelle dans l'autre vie ; les païens, mieux fondés que ces misérables, attendent aussi, dans l'autre monde, un bonheur dont leur prospérité présente n'est que l'avant-goût... Comment les chrétiens osent-ils prétendre convertir le monde à une pareille doctrine ? Nous ne craignons point de le leur prédire, leur projet insensé ne se réalisera jamais. — Celse a été mal inspiré : deux cents ans après lui ce projet insensé était réalisé.

Telles sont les objections les plus formidables que le défenseur du paganisme put opposer à notre auguste reli-

gion ; trop belle et trop pure pour donner prise à son adversaire, elle le réduisit toujours à emprunter les armes de la calomnie pour la combattre ; en effet, tout le plan d'attaque de Celse a pour base le mensonge, l'ignorance ou la mauvaise foi ; mais la forme attrayante qu'il dut donner à ses objections, l'ignorance qui cachait aux païens la beauté, la sainteté, l'origine divine du christianisme, la haine de la plupart et des plus puissants d'entre eux, les clameurs des philosophes, le grossier sensualisme dans lequel était plongée toute la société, la vie infâme des gnostiques qui persistaient à se dire les plus éclairés des chrétiens, et d'autres circonstances encore donnèrent à ce libelle une force qu'il était bien loin d'avoir en lui-même, et lui valurent des succès effrayants, jusqu'à ce qu'enfin Origène vint réduire la calomnie au silence. Assurément Celse ne méritait pas d'avoir un si grand génie pour adversaire ; mais la religion l'exigeait pour la représenter dignement et la venger aussi de tous les ennemis futurs qui devaient lui opposer les mêmes injures, avec la même effronterie, mais avec plus d'adresse.

L'ouvrage de Celse a été la source féconde où tous les impies ont puisé le venin de leurs doctrines (1). Nos

(1) Bullet, Etablissement du christianisme, p. 74 et suiv. — Valsecchi, Relig. vincitrice, part. II, c. 6, n° 5 et passim.

modernes philosophes, surtout, dédaignant les réponses d'Origène, ont si fidèlement reproduit les injures, les calomnies et les blasphèmes de leur devancier, qu'après avoir traduit ce fameux *Discours de la vérité*, on se surprend à lire un pamphlet du XVIIIe siècle : on n'y trouve pas, il est vrai, le détail de ces assemblées nocturnes où les chrétiens se nourrissaient de chair humaine; mais de longues tirades contre l'inquisition, des déclamations virulentes contre les papes, contre les missionnaires, contre tout le clergé, remplissent ces lacunes et prouvent que ces esprits forts ne sont pas moins aptes à inventer des calomnies qu'à les copier, et que, quoique nés au sein du christianisme, ils savent conserver des cœurs païens, dévorer même toutes les absurdités, plutôt que de croire à nos mystères. Mais de toutes les objections de Celse, il n'en est pas qui ait été remaniée plus souvent et avec plus de confiance que la ridicule accusation du platonisme, intentée à Jésus-Christ. Il faut être bien étranger à l'histoire pour admettre une assertion si impie, sur le seul témoignage d'une haine désespérée; aussi l'ignare philosophisme du dernier siècle s'est-il empressé de se faire l'écho stupide des blasphémateurs païens des premiers siècles de l'Eglise, à répéter niaisement, après Celse, que Jésus-Christ avait puisé sa doctrine dans Platon, parce que cet épicurien l'avait dit, à redire aux ba-

dauds de leur siècle ce que Celse disait à ceux de son temps, que le paganisme avait produit d'aussi beaux caractères que Jésus-Christ, tels que Marc-Aurèle, Epictète et d'autres encore; et, fiers d'avoir su répéter ce que leur avait appris leur maître, ils se sont flattés de détrôner Jésus-Christ, et de réinstaller l'idolâtrie, décorée du nom de raison, sur les ruines de la religion chrétienne; dans le délire de l'orgueil et de l'impiété, ils ont prédit la ruine du culte rendu à Jésus-Christ, comme Celse avait prédit aux premiers chrétiens qu'ils ne parviendraient point à l'établir sur la terre : Celse et ses imitateurs ont passé avec leurs siècles; ils gisent dans la poussière, et la religion est debout. Ce serait ici le lieu de repousser en passant l'odieuse accusation de Celse, si sottement reproduite par la tourbe philosophique du dernier siècle, et par les héritiers de leur orgueil et de leur impiété. Nous rougissons, en vérité, que dans des siècles chrétiens, le nom sacré de notre divin Sauveur soit si souvent accolé à ceux des Socrate, des Platon, des Epictète et d'autres philosophistes que l'on ne cesse de nous vanter comme des hommes parfaits, que l'on admire toujours parce que, sans doute, ils ont dédaigné les autres. Nous devrions donc, disons-nous, nous arrêter à réfuter des préjugés accrédités par le paganisme et la philosophie, en faveur de ces célèbres pédants. Mais la question est trop grave pour la traiter légèrement;

nous y consacrerons une dissertation particulière dans laquelle nous espérons, sinon d'éclairer des gens qui ne veulent point voir, au moins de montrer aux esprits droits le ridicule, l'injustice, l'impiété de ces accusations et de ces blasphèmes; trop heureux de contribuer ainsi à la gloire du divin et aimable Sauveur à laquelle nous nous sommes consacrés !! Il nous suffira de rappeler ici les réponses que le grand Origène opposait aux assertions menteuses de son adversaire.

« Vous dites que la doctrine de Jésus-Christ se trouve dans Platon, avec cette différence toutefois qu'elle est exposée avec plus d'esprit et plus d'élégance dans le philosophe grec : soit ; mais comment se fait-il qu'avec tant d'esprit, tant d'éloquence, Platon n'ait jamais pu persuader la doctrine, précisément la même que les disciples de Jésus-Christ, hommes grossiers et ignorants, sur un ordre tout simple de leur maître, ont déjà fait embrasser à des provinces, à des royaumes entiers (1) ? Nous avouons qu'au flambeau de la raison que Dieu accorde à l'homme, vos sages ont pu découvrir quelques vérités ; mais quel usage en ont-ils fait; ils les ont retenues captives dans l'injustice, ils les ont livrées comme un aliment à leurs disputes; loin de les persuader aux autres, ils n'ont pas su s'en pénétrer eux-mêmes; ces

(1) Orig. contr. Cels. l. VI, n. 1.

sages fameux, dont vous vantez la doctrine et l'éloquence, ne les a-t-on pas vus descendre au Pyrée, et là se prosterner devant une idole ; ne les a-t-on pas entendus ordonner de sacrifier, pour eux, un coq à Esculape (1)? Je nie, au reste, que Platon ait le premier trouvé les vérités dont vous lui faites honneur ; lisez nos Ecritures qui ont été écrites plusieurs siècles avant le fils d'Ariston, et vous les y trouverez enseignées avec plus de clarté, avec plus de douceur, avec plus d'éloquence encore que dans votre froid moraliste (2). » Les autres docteurs chrétiens ont repoussé, avec plus de vigueur encore, une si odieuse accusation ; ils en ont toujours vengé la religion comme d'un crime. Et cependant, du sein de la réforme et de la philosophie, sont sortis des esprits téméraires qui n'ont pas balancé de faire aux Pères de l'Eglise, le reproche que Celse fait ici à Jésus-Christ. — Avec une impudence qu'on ne saurait qualifier, ils les ont accusés d'avoir puisé, dans le platonisme, des dogmes, des préceptes, des rites, des usages qu'ils ont eu, dit-on, l'imprudence d'introduire dans l'Eglise. Les Pères, de leur côté, protestent contre cette calomnie ; ils combattent Platon avec d'autant plus de vigueur

(1) Ibid. n. 2.
(2) Ibid. n. 3 et seq. — Valsecchi, La Religione vincitrice, 2e vol. (Réfutation de Fréret, c. VI. § 5.)

et de persévérance, qu'il fournissait aux païens leurs armes les plus puissantes ; n'importe, il faut que de par la réforme ou la philosophie, les Pères aient été platoniciens. En veut-on la preuve ? Les Pères, il est vrai, ont quelquefois combattu certaines opinions de Platon ; mais aussi combien de fois n'ont-ils pas avoué que Platon avait découvert plusieurs vérités ? donc, les Pères ont été disciples de Platon ; singulière conséquence en vérité!.. Parce que les Pères ont dit qu'au flambeau de la raison, les philosophes, en général, et Platon, en particulier, avaient aperçu quelques vérités, ils seront sectateurs de ce philosophe ! Dites donc aussi que Bossuet était Luthérien et Calviniste, puisqu'en les combattant il avouait que ses adversaires reconnaissaient la divinité de Jésus-Christ. Mais les absurdités les plus étranges sont peu capables d'ébranler des esprits décidés à satisfaire, à tout prix, leur orgueil, ou leur passion, ou leur haine contre la vérité. Les protestants ont vu dans l'Eglise, des dogmes, des cérémonies qui les importunaient ; afin de s'autoriser à les rejeter, ils ont rompu audacieusement la chaîne de la tradition, ont rêvé et soutenu que dès le second siècle, les docteurs et les Pères de l'Eglise avaient emprunté à la philosophie, les dogmes qu'ils ne veulent pas admettre, et au paganisme, les rites et les cérémonies que l'Eglise pratique dans ses temples ; après

quoi ils ont dit fièrement que l'Eglise avait indignement abusé du dépôt de la religion.

Les sociniens ne comprenant pas les mystères du christianisme, les ont gratuitement rangés parmi les chimères que les écrivains ecclésiastiques avaient empruntées sans aucun discernement, de la philosophie païenne, et surtout du système de Platon.

Le philosophisme moderne, avorton de la réforme, était trop petit, trop ignorant, trop bassement vaniteux pour connaître et avouer les grandeurs de la foi et les vérités de la religion ; lorsque, par hasard, il a su voir, dans le christianisme, quelque sentence ou quelqu'enseignement passable, il a cru s'en faire honneur en répétant, après les hérétiques, que cette proposition était tirée de Platon, que le christianisme était un enfant de la philosophie, mais enfant déréglé ensuite, corrompu et rendu méconnaissable par le fanatisme.

Voilà les motifs véritables qui ont fait débiter aux hérétiques et aux philosophes un paradoxe si étrange. Tout l'étalage de science et d'érudition sur lequel les uns l'ont appuyé ; toute l'effronterie de l'ignorance et de l'impiété avec laquelle les autres l'ont défendu, ne servent qu'à pallier la honte de leurs desseins secrets.

Certes, si les païens portaient la même haine aux docteurs chrétiens, ils leur montraient plus d'estime ; les

efforts qu'ils faisaient pour les combattre, trahissaient bien les craintes que leur inspiraient ces redoutables adversaires; et, que les novateurs et les philosophes nous disent si le succès des Pères a justifié les appréhensions des païens. Nous ne citerons ici que l'exemple de saint Justin (et ce trait nous ramène au fil de l'histoire).

Les sarcasmes dont Celse avait rempli son livre, plusieurs philosophes couraient les proférer dans les diverses provinces de l'empire, tandis que d'autres les débitaient du haut de leurs chaires; ceux de Rome, surtout, se faisant les échos des vociférations calomnieuses dont retentissaient les provinces, les faisaient parvenir aux oreilles de Marc-Aurèle, et l'excitaient à sacrifier la religion chrétienne aux vœux et aux intérêts de la philosophie; leur fanatisme obtint enfin, de l'autorité, la sentence de mort du christianisme (1), et aussitôt d'un bout à l'autre du monde romain se font entendre ces cris forcenés : Mort aux chrétiens... les chrétiens aux lions... Cependant, l'illustre Justin, qui avait placé sa chaire dans Rome, à côté de la chaire pestilentielle des philosophes païens, éleva une voix intrépide au milieu de ces cris de vengeance et de mort; peu content de combattre, dans ses leçons, Crescent et sa coterie, il publia, en faveur de l'innocence opprimée, une nouvelle

(1) Jul. Capitol. in Marc. Anton.—Orsi, Stor. eccles, l. IV, §. 7.

apologie qui le multipliât, pour ainsi dire, partout où il ne pouvait pas la défendre en personne. Il savait bien que cet acte de générosité fournirait à ses ennemis l'occasion d'assouvir leur haine; mais rien n'était capable d'ébranler ce grand cœur, quand il s'agissait de la religion. « Je sais, dit-il, que mes ennemis ont juré ma perte; ils me dresseront des embûches, ils me cloueront à un poteau, ou ils me livreront aux bêtes féroces; n'importe, je me dévouerait pour le bien de mes frères, trop heureux si je puis éteindre dans mon sang le feu de la persécution. » En effet, les philosophes de Rome, furieux des reproches de Justin, tramèrent sa ruine; Crescent, surtout, l'ignoble Crescent, conservait, pour le jour de la vengeance, le souvenir des affronts que lui avait fait essuyer ce terrible adversaire dans plusieurs disputes publiques, et des reproches dont il avait souvent flétri ses vices (1). Justin fut donc dénoncé, jugé, condamné. Il marcha au supplice comme à un triomphe (2),

(1) Tatian. Orat. adv. Græc.—Euseb. Hist. eccles. l. IV, c. 16.—Just. Apol. 2ª, n. 3.—D. Maran, Dissert. in oper. S. Just. — Poverelli, Storia delle persecuz.—Orsi, Stor. ecc. l. IV, § 7.

(2) Les mêmes et de plus, Tillem. Vie de S. Just. art. 32, 33.—Ruinart. act. sinc. Mart. S. Just. Si l'on veut des détails sur ce saint, on les trouve dans le P. Le Nourry, appar. in Biblioth. Patr.—D. Cellier, Hist. génér. des aut. eccl.—D. Maréchal, Concord. des Pères. — Maran, loc. cit.

et la grandeur d'âme avec laquelle il reçut le coup de la mort, releva sa cause et humilia ses adversaires.

De l'an 168 à l'an 178

Docteurs chrétiens. Tatien.

VIII. Mais la haine et les menaces de ces philosophistes n'empêchèrent point d'autres voix de condamner leur lâche conduite. Tatien, qui eut le malheur de ne point mourir avec saint Justin, éleva le premier une voix généreuse pour venger la mémoire de son illustre maître, et vouer à l'indignation publique la jalousie de ses ennemis. De philosophe platonicien, devenu disciple de saint Justin, il partagea les travaux de ce grand homme et continua même son ouvrage quelque temps encore après sa mort. Instruit à fond de la religion et de la philosophie païenne (1), il arrache à l'une et à l'autre, d'une main sûre et ferme, le masque qui couvrait leurs erreurs, et expose triomphant leur ignominie aux regards et au dédain de la raison. Il fallait assurément un grand courage pour oser contredire des hommes fiers, hautains, et tout puissants, sous un empereur philosophe; or, non-seulement Tatien réfute leurs systèmes, mais encore il les tourne en ridicule et les livre au mépris des hommes; tantôt avec le sourire du dédain, il

(1) Tatian. orat. adv. Græc. passim.—Præs. n. 29-35.—Euseb. Hist. eccl. l. IV, c. 14.—Le Nourry, Appar. ad Bibl. PP. de Tatiano.—Travasa, Stor. critic. della vita di Taziano, c. II.—Massuet, Dissert. I. in Iren. Oper.—Marao, In Annot. ad Orat. Tatian. contrà Græc.

leur jette une ironie cruelle; tantôt avec la sévérité d'un esprit indigné, il leur adresse des reproches sanglants, et sur leur ignorante vanité et sur la turpitude de leurs mœurs (1).

« Quelle maxime si belle, leur dit-il, avez-vous donc débitée dans vos leçons? quel est celui d'entre les plus fameux de vos sectes qui n'ait pas affiché une impudente arrogance? » Tatien rappelle ici quelques traits honteux de la vie de plusieurs anciens philosophes, ainsi que les contradictions qui se rencontrent dans leurs systèmes, et ajoute: « Diogène, faisant rouler son tonneau, crie, à qui veut l'écouter, qu'il est sobre et frugal, et meurt enfin d'indigestion; le sage, le grand Platon, est vendu par Denys à cause de sa gourmandise; Aristote fixe des limites à la Providence, met son bonheur dans les choses qui lui plaisent.... Puis-je ne pas me moquer d'Aristote et de ses disciples qui voudraient nous persuader que la Providence divine gouverne seulement les régions situées au-dessus de la lune, et qu'ils se chargent eux-mêmes de veiller aux choses sublunaires? et de pareils hommes se disent philosophes! Héraclite qui, dit-on, n'avait pas eu d'autre maître que lui-même, me

(1) Baltus, Défense des SS. PP. accus. de Platon. l. II, c. 15. — Appiano Buonafede, Storia d'ogni filosofia, c. 72. — Orsi, Stor. eccl. l. IV, § 10.

crie à satiété : Je me suis étudié. Dois-je l'en féliciter ? faut-il aussi admirer sa mort ? Vous savez qu'Héraclite, autant habile dans la médecine que dans la philosophie, employa, contre l'hydropisie, un remède qui l'en guérit pour toujours.... Empédocle aspirait à la divinité, et probablement il y serait parvenu, si les feux de l'Etna n'avaient pas rabattu sa fière prétention. Je me moque également des contes de Phérécide, de Pythagore, héritier de ses rêves, et de Platon, son imitateur, quoi qu'en disent quelques-uns.... Ainsi donc, ô Grecs, ne vous laissez point éblouir par les fastueuses apparences de ces charlatans qui n'ont de philosophe que le nom ; qui se combattent, se méprisent, se détestent mutuellement, vous donnent, pour des vérités, les rêveries de de leur imagination, étalent leur arrogance dans les places les plus fréquentées, et achètent, par leurs bassesses, la faveur des grands.... Car, enfin, que font parmi vous de beau et de grand ces prétendus philosophes ? ils vous découvrent une de leurs épaules, portent çà et là des mains armées de grands ongles, si l'on ne doit pas plutôt dire de griffes ; peignent leur énorme chevelure et nourrissent une barbe touffue : ils vous disent sans cesse qu'ils n'éprouvent aucun besoin; oui, pourvu qu'un corroyeur fasse leur besace, qu'un tailleur d'habits façonne leur manteau, qu'un tourneur travaille leur bâton, que la cuisine et le cuisinier du riche satisfassent

leur gourmandise (1). Cynique, tu nies Dieu et tu te ravales jusqu'à la brute; pour toi, la philosophie est un métier; tu insultes à ceux qui te refusent le lucre que tu crois dû à tes déclamations.... Un académicien se glorifie d'être le disciple de Platon, et voilà qu'un épicurien se moque et du maître et de sa doctrine. Veux-tu suivre Aristote? le disciple de Démocrite ne te le pardonnera point. Pythagore, après Phérécide, enseigne la transmigration des âmes, et vous apprend sérieusement que la sienne a été dans le corps d'Euphorbe, tandis que le péripatéticien combat l'immortalité de l'âme. Dans vos bruyantes disputes, vous soutenez, en tumulte, des doctrines discordantes; vous ne vous entendez que pour calomnier ceux dont la doctrine est unanime... Tu dis que Dieu est corporel : je soutiens, moi, que Dieu est un pur esprit; tu veux que le monde soit impérissable : je prétends le contraire.... Tu dis que les hommes seront jugés dans l'autre vie, par Minos et Rhadamante : non, Dieu seul les jugera. L'âme seule est immortelle, dit quelqu'un parmi vous; je dis, moi, que le corps participera aussi à ce glorieux privilége.... Pourquoi vous offensez-vous donc, ô Grecs? Pourquoi traitez-vous de scélérats ceux qui suivent le Verbe de Dieu? Nous mangeons, dites-vous, de la chair humaine : vous êtes des

(1) Tatian. Orat. cont. Græc. n° 25.

subornés payés pour nous calomnier. Eh ! que voit-on chez vous ?.. Les membres de Pélops sont servis sur la table de vos dieux anthropophages : Saturne mange ses enfants, Jupiter dévore Mattis.... Vous nous reprochez vos crimes.... » (1)

Plus loin, revenant encore aux philosophes, Tatien les apostrophe en ces termes : « Pourquoi débitez-vous des maximes que démentent vos actions criminelles ? vains et superbes dans la prospérité, vous êtes les plus lâches des hommes dans le malheur... vous vous produisez en public avec un faste dédaigneux, et vous vous retirez dans quelques rues désertes pour y donner vos leçons... pour moi, je vous ai quittés, lorsque je vous ai connus ; je méprise vos systèmes, je ne m'attache qu'à la doctrine du Verbe de Dieu (2). »

Plût au ciel que Tatien eût soutenu, jusqu'à la mort, par sa conduite, la noblesse de ce langage ! mais séduit par l'éclat de ses talents et de ses victoires, il sépara sa gloire de celle du Seigneur, et Dieu, se retirant de lui, l'abandonna à sa vaine complaisance. Le malheureux Tatien tomba bientôt dans le gnosticisme ; mais impatient de rester confondu dans la foule, il modifia les opinions de son parti, et attira à lui une nouvelle fac-

(1) Tatian. Orat. cont. Græc. n° 19.
(2) Tatian. Orat. cont. Græc. n° 19.

tion de gnostiques, auxquels il donna le nom d'encratites (1).

Bardesane. Ce ne fut pas le seul exemple d'apostasie que la religion eut à déplorer à cette époque : Bardesane, non moins illustre par ses talents et sa science que par les triomphes remportés sur la philosophie païenne, fut aussi entraîné dans l'hérésie par l'amour de la célébrité, et sacrifia à l'amour-propre tous les mérites dont l'avait enrichi son zèle pour la gloire de Dieu, semblable, dit saint Epiphane, à un vaisseau qui, chargé de précieuses marchandises, vient échouer et périr au port avec tous les passagers, après avoir bravé

(1) Iren. l. I, §§. 20, etc.—Epiphan. Hæres. 46.—Euseb. Hist. eccl. loc. cit. Hierony. De Script. eccl. c. 29.—Travasa a fait aussi la vie de Tatien, comme des autres hérétiques; mais pour ce qui regarde les temps qui ont précédé l'apostasie de cet apologiste, il s'est éloigné de son exactitude ordinaire, en suivant avec trop peu de circonspection le témoignage d'auteurs protestants, qu'il cite presque exclusivement à l'appui de ses opinions. Les protestants et leurs copistes ayant entrepris d'établir *à priori* que tous les Docteurs ou Pères de l'Eglise avaient souillé la doctrine de l'Evangile de la philosophie dont ils étaient entichés, il n'est pas étonnant que les uns aient vu dans l'apologie de Tatien, ou les doctrines de Platon, ou celles des éclectiques, ou celles des orientalistes, ou celles des orphéites, etc; car divers yeux y ont vu tout cela; mais on a prouvé à tous qu'ils avaient mal vu.—Le Nourry, Dissert. de Tatiano, c. II in Appar. ad Biblioth. PP.—Maran, Aonot. ad Orat. Tat. cont. Græc. passim.—Massuet, Dissert. in Iren. oper.— Appiano Boonafede, Stor. d'ogni filosofia, c. 72.

les flots et les tempêtes (1). En effet, doué de talents brillants, d'une éloquence brûlante et des autres qualités qui font les grands orateurs, Bardesane dirigea d'abord toutes les ressources de son génie contre l'hérésie et la philosophie. Les philosophes si souvent battus par ce formidable adversaire, tâchèrent de le vaincre par la persuasion, et de gagner à leur parti toute la gloire qu'il procurait à la religion chrétienne; le stoïcien Apollonius de Chalcide, un des précepteurs de Marc-Aurèle, essaya plusieurs fois de le corrompre, lui faisant briller aux yeux les honneurs et les richesses, s'il voulait abandonner le christianisme, pour plaire à l'empereur. Bardesane repoussa avec indignation ces perfides insinuations, et continua à faire à la philosophie tout le mal qu'il put. Malheureusement, celui que n'avaient pu ébranler les plus flatteuses promesses, tomba au souffle de la vanité et se mit aussi à la tête d'un parti de gnostiques (1); exemple effrayant de l'inconstance et de la légèreté de l'esprit humain. Mais les plaies que Tatien et Bardesane avaient faites à la philosophie, n'étaient pas moins profondes.

(1) Epiphan. Hæres. 56.

(2) Euseb, Hist. eccl. l. IV, c. 30. — Hieron. De Script. eccles. c. 33.—Orsi, Storia eccles. l. IV, c. 15. et tous les historiens ecclésiastiques.

D'autres savants apologistes lui portèrent de nouveaux coups, en repoussant les attaques qu'elle livrait à la religion, d'un commun accord avec le fanatisme de la superstition. Athénagore L'illustre Athénagore descendit courageusement dans l'arène, et releva le combat qu'avaient abandonné ces deux apostats. C'était un philosophe d'Athènes (1), qui, ami sincère de la vérité, la chercha vainement dans les diverses écoles. Il s'adressa donc à la religion qui rejetait et condamnait tous les systèmes à la fois ; l'étudia, l'examina avec cette droiture d'esprit que Dieu ne manque point d'exaucer. Il admira la beauté, la sublimité des dogmes de cette nouvelle religion ; il y trouva la vérité qu'il cherchait, et y reposa son esprit fatigué de tant de recherches inutiles(2). Dès lors tous ses grands talents furent consacrés à combattre les erreurs qui l'avaient si long-temps déçu, ou à défendre le christianisme contre les assauts de l'iniquité. La calomnie propagée par les philosophes et les ministres des dieux,

(1) C'est ce que nous apprenons du titre même de son apologie ; mais on croit assez généralement qu'étant venu fréquenter les écoles d'Alexandrie, il fut dégoûté de l'anarchie qui y régnait ; que s'étant tourné alors vers le christianisme, il l'embrassa avec reconnaissance quand il l'eut étudié ; il acquit même une connaissance si profonde de nos dogmes, qu'il mérita d'être placé à la tête de l'école chrétienne d'Alexandrie, comme nous le dirons bientôt.

(2) Præfat. ad Oper. Athen. et les historiens ecclésiastiques.

poussait alors contre la religion des cris plus furieux que jamais ; et Marc-Aurèle accueillait toujours avec complaisance des sarcasmes qui tendaient indirectement à la gloire de la philosophie et de la superstition païenne. Dans de si graves circonstances, Athénagore se chargea de défendre l'innocence auprès du philosophe couronné et de son collègue (1). Il lui présenta donc une apologie dans laquelle il mit au grand jour les injustices, les menées dont les chrétiens étaient victimes. Dans toute cette pièce, véritable chef-d'œuvre d'art oratoire, au jugement même de plusieurs critiques protestants (2), on admire l'adresse avec laquelle Athénagore sait s'insinuer dans l'esprit du prince : comme Marc-Aurèle se piquait surtout de justice et de philosophie, l'apologiste fait valoir ces deux titres en faveur de la religion; mais séparant la cause de la philosophie, de celle des philosophes et des sophistes, il ne critique pas avec moins de force les erreurs et les vices de ces derniers. Après un touchant tableau de l'amour mutuel des chrétiens et de leur charité envers leurs ennemis, Athénagore continue en ces termes :

(1) Baron. Annal. eccl. ad ann. 79, n° 39.—Pagi, Crit. in hunc loc.—Mamachi, Orig. et antiq. chr. l. II, c. 16.

(2) Voir entre autres, J. Fr. Buddée, Isagoge, l. II, c. 6.—Brucker, Hist. crit. philos. De philos. Patrum in specie, c. 3.

« Je parle à des princes philosophes : ils ne s'offenseront pas, je le sais, de la liberté de mes paroles : de tous ceux qui combinent si habilement des syllogismes qui aplanissent des difficultés grammaticales, découvrent l'étymologie des mots, enseignent ce que c'est que l'homonyme, le synonyme, le sujet, l'attribut, et prétendent avec un tel jargon enseigner le bonheur à leurs auditeurs; de tous ceux-là, dis-je, quel est celui qui a le cœur assez pur, assez innocent, assez candide, non-seulement pour ne pas haïr ses ennemis, mais pour les aimer, pour bénir ceux qui le maudissent, pour appeler le bonheur sur ceux qui attentent à ses jours? Aucun : tous au contraire s'acharnent sur un ennemi et machinent contre lui toutes sortes de maux; diseurs de fastueuses maximes, ils n'en mettent jamais aucune en pratique (1). »

Cette pièce, ainsi que le beau traité du même auteur sur la résurrection des morts, est pleine d'esprit et de raison, d'une éloquence noble, d'une érudition ménagée, et suppose une connaissance approfondie de tous les dogmes de la religion. Des hérétiques et leurs échos, tout en admirant l'art avec lequel ces ouvrages sont composés, veulent au contraire qu'ils soient pleins d'i-

(1) Athenag. Legat. pro christ. — Orsi, Storia eccles. l. IV, §. 33. — Le Nourry, Appar. ad Bibl. PP. l. c. et alii benè multi.

dées platoniciennes (1). On dirait vraiment que ces critiques ont un prisme particulier à travers lequel ils voient tous les faits d'une couleur différente de celle qui leur est naturelle. Sans doute, Athénagore a pu se rencontrer avec Platon, lorsque celui-ci a dit la vérité sur un même sujet; il a pu même alléguer son témoignage auprès d'un prince jaloux du titre de philosophe ; mais est-ce à dire pour cela qu'il a été platonicien? ou bien, parce qu'il a cité à un philosophe, plusieurs auteurs philosophes, en faveur de ses sentiments, faut-il dire qu'il a été éclectique? En ce cas, il ne se fait pas une seule polémique, où les champions ne soient du parti de leurs adversaires (2).

Méliton, évêque de Sardes s'associa à la noble protestation et à la gloire d'Athénagore ; il adressa aussi à Marc-Aurèle, un écrit apologétique dans lequel, avec la même adresse et la même éloquence, il combattait les mêmes erreurs et réfutait les mêmes calomnies (3). D'autres grands docteurs, tels que saint Appolinaire d'Hiéraple (4), saint Denys de Corinthe (5), saint Pinyte de Méliton.

(1) Mosheim, de Eccl. per recent. plat. turb. §. 5.--Brucker, loc. cit. et alii.
(2) Voir le P. Appiano Buonafede, Storia d'ogni filosofia, c. 72.
(3) Euseb. Hist. eccl. l. IV. c. 26.—Orsi, Stor. eccl. l. IV, c. 39.
(4) Euseb. Hist. eccl. l. IV, c. 27.
(5) Id. ibid. c. 27.

Cnosse (1), en Crète, ajoutèrent à de si sages réclamations l'imposante autorité de leur nom, de leurs talents et de leur science, et publièrent également en faveur des chrétiens, de savants écrits contre les païens, contre la philosophie et contre les monstrueuses hérésies qu'elle enfantait chaque jour. L'illustre saint Théophile les flétrissait toutes dans ses profonds traités à Autolyque. Autolyque était un savant idolâtre, autant prévenu contre la religion chrétienne qu'il était admirateur de la superstition et de la philosophie païenne ; Théophile, que l'amour et l'examen de la vérité avaient attiré de l'idolâtrie au christianisme (2), voulut l'instruire ou lui fermer la bouche par ce savant ouvrage. En toute occasion, il réfute les philosophes, les met en contradiction avec eux-mêmes, les tourne en ridicule, se rit de leurs erreurs et dévoile la honte de leur morale (3).

S. Théophile.

Hermias.

Mais aucun adversaire ne causa, peut être, plus de dépit à la philosophie que le spirituel Hermias (4). Il n'a écrit contre les diverses sectes philosophiques qu'une

(1) Euseb. Hist. eccl. l. IV, c. 23.

(2) Id. Ibid. l. IV, c. 24.—Les mêmes dans les historiens ecclés. surtout dans Ceillier, Hist. des écriv. ecclés. et dans N. Alexandre, Hist. eccl.

(3) Euseb. Hist. eccl. l. IV, c. 24.—Orsi, Stor. eccl. l. IV, §. 36.

(4) Cave, Hist. litter. Script. eccl. art. HERMIAS.—Brucker, Hist. crit. philos. de Herm. Schoel, Hist. de la Littér. grec. l. V, c. 68.

satire assez courte, mais si piquante, si fine, si mordante, qu'elle pourrait soutenir la parallèle avec les meilleures pièces de Lucien (1). Il y met en regard la sagesse des chrétiens avec la folie des païens : d'un côté, on admire des principes justes et féconds, une doctrine que semblent environner la splendeur de la vérité, une simplicité majestueuse, et qui toujours s'accorde avec elle-même; on voit de l'autre d'importants charlatants qui vantent leurs opinions, comme des saltimbanques vantent leurs drogues; occupés pour ainsi dire, à fatiguer, à tromper, à déshonorer la raison, ils se combattent, se contredisent, et s'insultent mutuellement; leurs systèmes sont des chaos; leur morale est un désordre honteux; leur physique, une pure fiction (2).

Comme cette pièce résume, avec autant de précision que d'esprit, les erreurs des différentes écoles philosophiques, nous croyons devoir l'insérer tout entière, pour réunir, dans un seul tableau, tout ce que nous avons dit jusqu'ici des aberrations des philosophes (3).

« Saint Paul, dans son *Epître aux Corinthiens*, dit

(1) Houteville, La Relig. prouvée par les faits, Disc. prélim.

(2) Hermias, Irrisio, philosoph. On la trouve réunie aux Œuvres de S. Justin, et dans la Biblioth. des PP.

(3) M. Guillon, Biblioth. choisie des Pères de l'Egl. tom. I.

Hermias, taxe de folie la sagesse du siècle, et le jugement qu'il en porte n'a rien que d'incontestable. Il faut, à mon avis, remonter jusqu'à l'apostasie des anges rebelles, pour trouver la cause des contrariétés et des oppositions de sentiments qui divisent nos philosophes. Demandez-leur ce que c'est que l'âme : Démocrite vous répond que c'est un feu ; les stoïciens, une substance aérienne ; d'autres, une intelligence ; Héraclite, le mouvement. Tantôt on vous dira que c'est un souffle, une émanation des astres ; avec Pythagore, un nombre moteur, une monade ; avec Hippon, une eau génitale ; avec Dinarque, une harmonie. Ceux-ci l'appellent du sang ; ceux-là un esprit ; vingt autres définitions semblables. O Ciel ! que de contradictions, que de rêveries ! Et tous ces sophistes, tous ces philosophes, vous les voyez bien plus ardents à disputer entr'eux, qu'à travailler à la découverte de la vérité.

» Passe encore qu'ils ne s'entendent pas sur la nature de l'âme ; sont-ils plus d'accord sur le reste ? par exemple, sur ses propriétés. Les uns font consister son plaisir dans le bien ; d'autres, dans le mal ; un troisième parti, à n'être ni bien ni mal. Quant à sa nature, « elle est immortelle, » dit l'un. « Non, dit l'autre, elle est condamnée à mourir. » Selon celui-ci, elle subsistera pendant quelque temps ; selon celui-là, elle passe dans le corps d'une bête. « Oui, dit un autre, mais non pour y

rester ; ce sera pour y subir trois transmigrations diverses. » Il en est qui fixent sa durée à mille ans. Bonnes gens, qui ne sauraient prolonger leur propre existence par-delà cent ans, et qui promettent à d'autres des milliers d'années ! Quel nom donner à ces opinions ? Est-ce chimère, démence, absurdité, ou plutôt tout cela à la fois ? Si ce qu'ils nous débitent est la vérité, qu'ils tiennent donc tous le même langage ; que l'un approuve ce que l'autre avance, et dans ce cas, Messieurs, je serai volontiers de votre avis : mais quand on les voit se partager sur la nature de l'âme, la mettre en pièces, le moyen de supporter une dissidence aussi révoltante ?

» Que suis-je donc, au dire de ces docteurs ? Celui-ci me fait immortel, quel bonheur ! Celui-là, mortel, quel sujet d'affliction ? Un autre me fait résoudre en atomes indivisibles ; me voilà eau, me voilà air, me voilà feu : bientôt après je ne suis plus ni eau, ni air, ni feu, mais je deviens bête fauve ou poisson ; je suis de la famille des thons et des dauphins. Que je vienne à m'examiner, j'ai peur de moi-même ; je ne sais plus de quel nom m'appeler, homme ou chien, loup, taureau, oiseau, serpent, dragon ou chimère, tant il plaît à messieurs les philosophes de me faire subir de métamorphoses diverses. Transformé dans toutes les bêtes du monde, bêtes de terre, d'eau, d'air, bêtes de formes différentes, bêtes sauvages ou domestiques, muettes ou

bruyantes, intelligentes ou brutes, je nage, je vole, je m'enlève dans les airs, je rampe, je cours, je repose; et puis, voici encore Empédocle qui vient me faire plante.

» Que si nos philosophes s'entendent si peu les uns avec les autres quant à la nature de l'âme, bien moins encore m'apprendront-ils ce que c'est que les dieux, ce que c'est que le monde. Sont-ce là des esprits forts, ou plutôt ne sont-ils pas faibles à l'excès? Car, enfin, puisqu'ils ignorent jusqu'à la nature de l'âme, connaîtront-ils mieux l'essence divine? Leur propre corps est, pour eux, une énigme, pénètreront-ils mieux le mystère de la nature et le secret de l'organisation des êtres? sur tout cela pas plus d'accord entr'eux. Que j'aille à l'école d'Anaxagore : « Il y a, me dit-on, une intelligence qui est le principe de tout, qui gouverne tout, qui appelle l'ordre au sein du chaos, maintient l'harmonie au sein des éléments, imprime le mouvement à la matière immobile, revêt de ses ornements la nature qui n'en avait aucun. »

» Voilà du moins un philosophe dont je suis satisfait; voilà le système qu'il me faut, quand Mélissus et Parménide se jetant à la traverse, ce dernier, avec son style poétique, me dit que tout ce qui existe est un, infini, immobile, homogène dans toutes ses parties. A quoi m'en tenir? Parménide détrône Anaxagore; je m'en

tiendrai donc à Parménide, et me voici rangé sous sa bannière, lorsque Anaximène, enflant sa voix, me crie de toutes ses forces : « Tout ce qui est n'est que de l'air ; condensé, il devient eau ; raréfié, c'est la matière éthérée, le feu ; rendu à sa nature, il redevient matière fluide. » Bon pour cette doctrine-là ; Anaximène sera mon maître. Mais Empédocle, le visage enflammé : « Vous n'y entendez rien, s'est-il écrié du haut de l'Etna. Les principes de toutes choses sont la discorde et l'union ; l'une éloigne, l'autre rassemble, et c'est de leur opposition que tout prend son origine. Par le mot *tout* je comprends ce qui est semblable et ce qui est dissemblable, ce qui est infini et ce qui est fini, ce qui est éternel et ce qui a commencé. » Courage, Empédocle ! je m'attache à vous ; je vous suis jusqu'au sommet de l'Etna. « Arrêtez, me dit Protagoras, se précipitant sur mes pas. Le terme, la mesure de toute chose, c'est l'homme ; les choses, c'est ce qui tombe sous les sens ; ce qui n'y tombe pas, n'existe pas même dans les idées et dans les formes de la substance et de la nature. » Je suis enchanté de Protagoras ; tout, ou presque tout, est pour l'homme, et se rapprorte à l'homme : un tel système caresse agréablement mon orgueil. D'autre part, survient Thalès qui m'apporte la vérité : « C'est l'eau qui est le principe de tout ; tout est composé d'eau, et se réduit en eau ; la terre même nage dans les eaux. »

Thalès est le plus ancien des philosophes de l'Ionie; rien qui puisse prévaloir contre une telle autorité. Pourtant, son compatriote Anaximandre soutient qu'elle a un principe antérieur, à savoir le mouvement éternel, par qui tout naît et tout se détruit : c'est donc à ce dernier qu'il faut ajouter foi. Mais comment échapper à la célébrité d'Archélaüs, qui démontre que l'universalité des choses provient du chaud et du froid? Toutefois un contradicteur s'élève : c'est Platon. Il étale la pompe de son langage pour nous apprendre que les principes de toutes choses, ce sont Dieu, la matière et l'idée. Me voilà convaincu, le moyen de ne pas en croire un philosophe qui fait marcher son Jupiter sur un char de triomphe? Cependant son disciple Aristote, jaloux de la gloire de son maître, vient à la charge, établissant deux autres principes qu'il nomme l'actif et le passif : l'actif ou l'éther, incapable de rien recevoir d'aucune cause; le passif, qui se partage en quatre qualités : le sec, l'humide, le chaud et le froid, dont le mélange et la fusion réciproque entretiennent la perpétuelle succession des êtres.

» Mais je n'en puis plus à force d'être ballotté et secoué par le flux et le reflux d'opinions et de systèmes : en conséquence, je me range du parti d'Aristote, pour m'en tenir enfin à quelque chose, quand voilà encore de nouvelles agitations qui me viennent de la part des

philosophes qui ont, sur Aristote, le droit d'ainesse. C'est Phérécyde qui donne pour principes Jupiter, Tellus et Saturne. « Jupiter, c'est l'air; Tellus, la terre; Saturne, le temps : l'air produit, la terre reçoit, le temps donne la naissance. » C'est Leucippe qui traite tout cela de rêveries, établissant pour principes les infinis, les immobiles et les plus petits : « Les parties les plus petites s'élèvent et forment l'air et le feu ; les parties les plus crasses occupent les régions inférieures, et forment la terre et les eaux. » Jusqu'à quand prendrai-je les leçons de pareils maîtres, pour n'y rien apprendre de vrai ? Peut-être qu'à la fin Démocrite me mettra sur la voie. Je l'écoute : « Les principes des choses sont ce qui est et ce qui n'est pas ; ce qui est, c'est le plein ; ce qui n'est pas, c'est le vide, et c'est dans le vide que le plein fait tout, par les changements qu'il opère dans la matière, et par la figure qu'il leur donne. » Je pourrais consentir à croire Démocrite et à rire avec lui, si le pleureur Héraclite ne venait me dire à son tour : « C'est le feu qui est la première cause, par ces deux qualités de rareté et de densité, dont l'une agit, l'autre reçoit ; l'une réunit et l'autre divise. »

» Pour le coup, en voilà assez ; la fumée de tant d'extravagances me monte à la tête. Mais Epicure vient me demander grâce pour son beau système des atomes et du vide ; avec ses atomes tout s'explique : la multipli-

cité et la variété de leurs combinaisons suffit pour la génération et la reproduction des êtres. Je n'ai rien à vous répondre, bon Epicure, si ce n'était que Cléanthe, mettant la tête hors de son puits, se moque de vos atomes. Il soutient, lui, qu'il n'y a que deux principes de toutes choses : Dieu et la matière; que la terre se change en eau, l'eau en air ; que le feu gagne la terre ; que l'âme du monde pénètre et circule partout ; que chacun de nous est une portion de cette âme universelle. A travers cette nuée de philosophes perce un nouvel essaim de docteurs venus d'Afrique ; Carnéade et Clitomaque, escortés de leurs nombreux sectateurs, ne parlent qu'avec mépris de tout ce qui les a précédés. Selon eux, il n'y a qu'obscurités impénétrables ; pas une vérité qui n'ait son alliage d'erreur et de mensonge. — A quoi bon perdre le temps à d'aussi laborieuses recherches, pour n'apprendre que ce qu'il faudra désapprendre bientôt ? Car enfin, s'il n'y a rien qui soit accessible à l'intelligence, si la vérité n'est nulle part sur la terre, cette philosophie si vantée ne saisit que des ombres, et la science n'est qu'un mot.

» Parlerons-nous de la vieille bande des graves et taciturnes pythagoriciens ? Ils nous annoncent une philosophie aussi enveloppée que les mystères de Cérès. Leur grand cheval de bataille, c'est *Le maître l'a dit.* Après quoi ils s'expliquent ainsi : « Le principe de tout, c'est

la monade, c'est-à-dire, l'unité et les différentes figures ou différents nombres des monades font les éléments. » C'est de ces éléments que les Pythagoriciens font connaître la nature, la forme, la mesure ; ils savent, à point nommé, quel est le nombre des triangles rectangles, et des équilatéraux dont chacun des éléments est composé. Ils vous apprennent que le feu est d'une figure pyramidale, l'air octogone, l'eau un solide de vingt côtés, la terre un cube, et c'est de cette manière que Pythagore compose et mesure tout l'univers.

» A la voix de l'oracle, je vais donc laisser là, maison, patrie, famille, plus de liens qui m'attachent à la terre; je franchis les espaces de l'air, et, la toise à la main, je vais, à la suite de Pythagore, mesurer l'univers, à commencer par le feu. Ce n'est pas assez que Jupiter en ait la pleine connaissance : il faut que moi-même, esprit sublime, génie supérieur, je me transporte dans le ciel, que j'en parcoure l'étendue, autrement gare à Jupiter ! Dès que j'y serai parvenu et que j'en aurai donné des leçons à Jupiter lui-même, dès que je lui aurai appris combien il y a d'angles dans l'élément du feu, alors il me sera libre de descendre de la voûte éthérée, et, me résignant à vivre d'olives, de figues et de légumes, je m'enfonce dans les mers pour en mesurer l'étendue et la profondeur jusqu'à une toise, jusqu'à un pouce et moins encore, et en rendre compte à Neptune, le

souverain des mers. Un jour me suffit pour prendre toutes les dimensions de la terre ; je suis bien sûr de ne pas me tromper, même d'une once : je saurai, à n'en pouvoir douter, le nombre des étoiles qui brillent au firmament, des animaux qui peuplent le monde, des poissons qui nagent dans les eaux. Je mettrai, par la force de mon génie, l'univers tout entier dans une balance ; je saurai, sans beaucoup d'efforts, ce qu'il pèse ; me voilà, grâce à mes sublimes contemplations, maître souverain de l'univers.

» Par malheur, Épicure, du plus loin qu'il m'aperçoit : « Mon ami, s'est-il écrié, vous n'êtes pas au bout ; vous n'avez fait encore que mesurer un seul monde ; il vous en reste des milliers à parcourir et bien plus étendus. » Réduit à voyager par de nouveaux cieux et par d'autres mondes multipliés à l'infini, je me remets en route, muni de quelques provisions. J'atteints les bornes de l'Océan, j'entre dans un nouveau monde comme dans une autre cité, puis dans un troisième, dans un quatrième, sans trouver de terme nulle part. — O esprit insatiable ! es-tu bien convaincu à la fin que dans ce monde il n'y a qu'ignorance, ténèbres, conception faible, science mensongère, abîme sans fonds ? Est-ce qu'il n'y aurait rien de plus utile et de plus nécessaire ? Est-ce donc là ce qui fait le bonheur des villes et des sociétés ?

» Philosophes raisonneurs, je vous présente cette légère esquisse de vos belles découvertes; soyez juges vous-mêmes : quels travers ! quelles honteuses contradictions ! nul point d'appui, rien de fixe ni d'intelligible dans vos systèmes, rien qui repose sur l'évidence et sur la raison. »

Nous pourrions ajouter à ces noms illustres, d'autres apologistes non moins remarquables, qui, comme eux, confondirent à la fois la superstition et la philosophie, son plus ferme soutien, et avertirent les philosophes qu'il leur fallait autre chose que des calomnies, des injures, des violences, des mépris, pour abattre une religion basée sur des fondements si solides et défendue par de si grands docteurs.

De l'an 178 à l'an 200.

Ecole chrétienne d'Alexandrie.

IX. D'ailleurs, le christianisme avait alors des écoles, dont la réputation éclipsait déjà celle des écoles païennes: elles n'avaient d'abord été établies que pour enseigner les principes de la religion aux prosélytes et aux catéchumènes; mais elles acquirent avec le temps une importance assez grande pour balancer l'influence des écoles philosophiques, et les détruire même après une lutte de plusieurs siècles. Alexandrie, comme nous l'avons déjà vu, était le séjour de toutes les erreurs, le rendez-vous de toutes les sectes et le foyer de tous les systèmes; de cette cité, où elle siégeait comme au centre de son empire, la philosophie étendait sa domination

sur la Grèce et sur l'Orient, et animait toutes les écoles répandues dans ces vastes provinces. C'est pourquoi les évêques à qui fut confiée l'église d'Alexandrie, eurent toujours soin de mettre à la tête de l'école fondée par saint Marc, des hommes aussi distingués par leurs vertus que par leurs talents et leur science; il y a même apparence qu'ils s'en chargèrenr eux-mêmes, jusqu'à ce que, le cercle de leur juridiction étant élargi et leurs occupations s'étant accrues avec leurs attributions, ils furent obligés de se décharger de ce soin, sur des personnages dignes de leur confiance et d'un emploi si difficile (1).

Comme les philosophes étaient alors les plus acharnés et les plus dangereux ennemis du christianisme, les savants hommes qui présidaient l'école chrétienne d'Alexandrie, s'appliquaient autant à réfuter leurs systèmes, qu'à prouver la vérité et la divinité de la religion. Il fallait donc qu'ils les approfondissent tous, et qu'ils en

(1) Sur l'école d'Alexandrie, on peut voir Bingham, Origin. et antiquit. eccl. l. III, c. 10, § 5. — Euseb. Hist. eccl. l. V, c. 10. — Philipp. Sidet. apud Dodwel., Dissertat. Irenaïc. — Le Quien, Ori. christian. tom. II, p. 382.—Le Nourry, Apparat. ad Biblioth. max. Dissert. I, c. 10.—Baltus, Défense des SS. PP. accusés de platon. l. I. —Cave, Hist. litt. script. eccl. p. 47, 48, 50. On peut encore voir Heumann, Via ad Hist. litter. c. IV, § 16. — Travasa, Stor. crit. d'Ario, l. I, c. 7.—Tillemont, Mém. ecclés. tom. V, p. 437. — Andrès. — Hemer. de Schol. publ. c. 10.

eussent une connaissance aussi parfaite que de leur propre cause, afin de ne point donner de prise aux nombreux et jaloux adversaires qu'ils avaient en présence. Ces illustres docteurs ne manquèrent point à leur mission : ils se rendirent si habiles dans la philosophie, que les plus fiers d'entre les sophistes païens ne purent s'empêcher de rendre hommage à leur savoir. Aussi incapables d'épargner l'erreur, que zélés pour propager la connaissance de la vérité, ils réfutaient l'une, montraient et prouvaient l'autre partout où elle se trouvait; c'est pourquoi, peu contents de convaincre les philosophes païens et de remporter sur eux un stérile triomphe, ils tâchaient encore de les persuader et de les attirer à la Foi; ils leur démontraient que l'enseignement de la religion chrétienne n'était point opposé aux lumières naturelles, comme l'avaient osé dire d'injustes préjugés, mais qu'il en était au contraire la splendeur; en sorte que, lorsque leurs philosophes, avaient parlé le langage de la raison, ils avaient exprimé des vérités enseignées et expliquéespar le christianisme; ils leur découvraient, dans leurs systèmes, plusieurs propositions de ce genre à travers d'innombrables erreurs; ils ajoutaient que la véritable philosophie étant la science de la vérité connue par le raisonnement, elle ne se trouvait ni dans le système de Platon, ni dans celui de Zénon, ni dans les autres, mais dans le corps de doc-

trine que pourraient former ces vérités éparses, si on les recueillait; qu'en ce sens, la philosophie, ou l'usage légitime de la raison, ou les lumières naturelles elles-mêmes étaient un bienfait divin, un moyen accordé aux hommes de reconnaître, d'adorer et d'aimer la religion descendue du ciel; ensuite, le flambeau de la raison à la main, les docteurs chrétiens conduisaient les esprits jusqu'à cette auguste religion, dans laquelle ils leur montraient à découvert toutes les vérités qu'ils n'avaient pu apercevoir ailleurs qu'à travers d'épais nuages, cette douce et brillante splendeur que leur avaient dérobée les ombres de leur philosophie. Des esprits droits et dociles, pénétrés d'admiration, à la vue de tant d'éclat, embrassaient avec reconnaissance la vérité, qu'ils avaient si longtemps et si vainement cherchée, et la céleste religion dans laquelle ils l'avaient enfin trouvée; leur soin unique était dès lors de réfuter les systèmes menteurs des philosophes et de propager la religion de Jésus-Christ, leur nouveau maître. D'autres, enflés d'orgueil, ne voulaient point avouer leurs égarements passés, et au lieu d'ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile, ils s'enfonçaient de plus en plus dans les ténèbres, du sein desquelles ils vomissaient leurs blasphèmes contre l'importune vérité. De ce nombre furent les *Eclectiques*, communément appelés *Alexandrins*, c'est-à-dire, ceux que forma l'école de Plotin; trop lâches, pour s'avouer trom-

pés, trop superbes pour reconnaître la supériorité de la religion sur leur philosophie, ils s'acharnèrent à soutenir le paganisme ébranlé, et à créer de nouveaux obstacles au christianisme, qu'ils auraient voulu renverser. Par un horrible abus de la méthode indiquée par les docteurs chrétiens et usée par des philosophes qui cherchaient la vérité de bonne foi, de choisir (ἐκλέγω) dans les divers systèmes les vérités qui s'y trouvaient éparses, les Plotiniens réunirent toutes les opinions qui pouvaient favoriser leur projet, et en composèrent un système qu'ils jetèrent sur le passage de la religion. Il ne faut donc pas confondre l'éclectisme des Pères ou des docteurs chrétiens des premiers siècles, avec l'*Eclectisme alexandrin* dont les gnostiques avaient déjà donné l'exemple, et que l'école de Plotin réduisit à une forme plus perfide et plus dangereuse. Mais sous quelque forme que l'erreur se présentât, elle n'échappa ni aux regards, ni aux coups des vengeurs de la vérité; soit qu'elle se parât des grands noms de Platon, de Pythagore, de Zénon et d'autres non moins fameux; soit qu'elle marchât entourée de la calomnie, de la haine, de l'iniquité, de la violence et de la force brutale, jamais elle ne put ni tromper, ni effrayer ses savants et indomptables adversaires (1). C'est ainsi que les docteurs

(1) Bergier, Dictionn. théolog. art. Eclectisme et Platonisme.

placés à la tête de l'école chrétienne d'Alexandrie, portaient à la philosophie païenne un intrépide défi, jusqu'au centre de son empire.

Athénagore.

Le premier de ces savants hommes dont l'histoire nous ait transmis le nom, est l'illustre Athénagore (1) que nous avons vu défendre la religion avec tant de talents et de courage. La philosophie lui fournit autant de triomphes qu'elle lui opposa d'adversaires, du sein de ses nombreuses écoles d'Alexandrie.

Pantænus.

Après la mort d'Athénagore, Pantænus fut chargé de soutenir la réputation qu'il avait attirée à l'école chrétienne. Né dans les ténèbres du paganisme, Pantænus avait d'abord cherché dans la philosophie, la vérité qu'il désirait connaître; mais dégoûté par ses incertitudes, il s'adressa à la religion chrétienne, et ce fut elle qui dissipa tous ses doutes, et calma toutes ses inquiétudes. Dès lors, il voua à la gloire de Jésus-Christ sa science, ses talents et sa vie: il donna tant de preuves de son zèle et de son savoir; il acquit une connaissance si profonde de nos dogmes, qu'on le jugea capable de les enseigner, à la place d'Athénagore, en présence de toutes les sectes insolentes d'Alexandrie. Egal à sa mission, Pantænus la

(1) Philipp. Sidet. ap. Dodwell. in Dissert. Iren. ad calc. — Fabric. Lux evang. c. 9. — Ceillier, Hist. génér. des aut. eccl. art. ATHÉNAG. —Mamachi, Orig. et antiq. christ. l. II, c. 31.

remplissait avec un succès qui l'a fait mettre parmi les plus savants hommes de son siècle, lorsque son évêque lui assigna dans les Indes, un théâtre plus vaste, plus dangereux, plus digne de son zèle. Après l'avoir arrosé de ses sueurs, pendant plusieurs années, il revint en Egypte, où il passa le reste de ses jours à enseigner la religion, et termina, dit Ruffin (1), par une fin admirable, une vie pleine de gloire et de mérites (2).

Clément d'Alexandrie.

Clément, qui à la splendeur de son nom ajoute encore la gloire d'avoir été disciple de saint Pantænus et maître d'Origène, avait succédé au premier dans la chaire des catéchèses. Un génie vaste, des talents transcendants, une connaissance approfondie des sciences divines et humaines, un amour ardent pour la religion pour laquelle il avait renoncé à la philosophie païenne, une érudition

(1) Ruff. Hist. eccl. l. V, c. 10.

(2) On voit par un passage d'Origène, dans l'Hist. eccles. d'Eusèbe (l. VI, c. 19) que S. Pantænus s'était beaucoup appliqué à l'étude de la philosophie, et qu'il s'était servi de cette science avec un grand avantage, pour attirer plus facilement les philosophes et les autres païens au christianisme, mais on ne voit nulle part que ce grand et saint personnage ait fait de la religion et de la philosophie l'horrible mélange dont l'accusent avec une imperturbable assurance, Schoel (Hist. de la Littér. græcq. prof. l. V, c. 68, art. CLEM. D'ALEX.) et plusieurs de ses coreligionnaires.

Voir sur S. Pantænus, Clem. Alexand. Strom. l. I. — Euseb. Hist. eccl. l. V, c. 10, 11, l. VI, c. 14, 19.—Hieronym. de Vir. illustr. et Epist. ad Magn. orat.—Baronius, Annal. eccl. ad ann. 185, n° 1, 2.—
—Orsi, Stor. eccles. l. V, § 1.

immense, un grand ascendant sur les ennemis du christianisme, le rendirent digne d'un poste si éminent; en effet, bientôt ses succès étonnants vinrent justifier le choix de son évêque et l'approbation de l'Eglise. Les écoles tumultueuses d'Alexandrie se trouvèrent confondues en présence de ce colosse de science; les terribles anathèmes qu'il lança contre leurs systèmes achevèrent de les humilier (1).

Clément d'Alexandrie nous a laissé dans ses ouvrages la véritable méthode qu'employaient les docteurs de cette brillante académie : après avoir combattu, dans son *Exhortation aux Gentils*, les erreurs de l'idolâtrie; après avoir donné aux fidèles, dans son *Pédagogue*, les instructions nécessaires, en leur proposant Jésus-Christ comme le *seul* maître qu'ils doivent écouter, il entreprend dans ses *Stromates* ou *Mélanges*, de guider les chrétiens dans une étude plus approfondie de la religion, et de les conduire à la perfection, de leur apprendre à discerner ce qu'il peut y avoir d'utile dans les écrits des

(1) Euseb. Hist. eccl. l. V, c. 11 et Præpar. evang. l. II, c. 3.—Hierony. De Vir. illustr. et Epist. ad Magn. orat.—Ceillier, Hist. génér. des écriv. eccl. art. CLÉM. D'ALEX.—Tillemont, Mém. eccl. art. CLÉM. D'ALEX.—Le Nourry, Appar. ad Bibl. max. PP. dissert. I.—Orsi, Stor. eccl. l. V, §. 2, 3.—Baron. Annal. eccles. ad ann. 196, §. 22, 23.—Houtteville, La Religion prouvée par les faits, Discours hist. et critiq.

philosophes païens, et de les précautionner contre les promesses fastueuses et les illusions du gnoticisme qui se vantait de donner, seul, l'intelligence des plus hautes vérités du christianisme. Quoique le huitième livre des *Stromates* ne semble avoir aucun rapport au reste de l'ouvrage, il entre cependant dans le plan général de l'auteur. Dans les livres précédents, il avait dévoilé la honte de la philosophie en exposant ses erreurs et son impuissance, et l'avait forcée de faire hommage à la religion des vérités qu'elle avait aperçues ; dans le huitième, il donne aux chrétiens les principes d'une philosophie conforme à l'enseignement de l'Evangile (1).

Les premiers apologistes, obligés de défendre la religion autant contre les calomnies des philosophes que contre les violences des persécuteurs, n'avaient, pour se venger de la philosophie païenne, qu'à lui opposer le tableau de ses erreurs, de ses contradictions, de ses variations; et ils ne lui épargnaient point cette humilia-

(1) Tournemine, Journ. de Trévoux, 1717, mars, p. 381.

Sur les œuvres et la doctrine de Clément d'Alexandrie, voir le Nourry, Ceillier, Tillemont, cités ci-dessus, et de plus le P. Baltus, Défense des SS. PP. accusés de platonisme, l. I, c. 5; l. III. c. 15; l. IV, c. 2, 3, 4, 15; jugement des SS. PP. sur la morale de la philos. païenne, l. I. c. 3 et suiv. —Orsi, Stor. eccl. l. V, c. 32.—Appiano Buonafede, Stor. e indole d'ogni filoso. c. 72. — M. D'Alzon, Préf. de sa Traduct. des Strom.—Annales de philos. chrét. 1839, 31 octobre.—Schoel, op. cit... l. V, c. 78.

tion; mais à l'époque à laquelle nous sommes parvenus, les docteurs de l'école d'Alexandrie usaient d'un mode plus conciliant; ce n'est pas à dire, pour cela, qu'ils flattassent les erreurs et les sectes philosophiques; au contraire, ils montraient à celles-ci que, loin de marcher à la lumière de la vérité, elles tâtonnaient dans les ténèbres; mais en même temps ils excitaient les esprits généreux, et enflammaient leur ardeur, en célébrant les louanges et la noblesse de la véritable philosophie, en lui assignant une origine dans les cieux, en la représentant comme le don le plus précieux que Dieu eût accordé aux Gentils, avant la révélation; ensuite ils leur montraient l'alliance qui régnait entre la raison et la religion, et leur prouvaient que celle-ci est la souveraine et la perfection de l'autre. Voilà comment l'illustre Clément d'Alexandrie entendait la philosophie. Que les hérétiques et les esprits forts le traitent de platonicien, d'orientaliste, de pythagoricien, de syncrétiste, qu'importe? ne sait-on pas que les uns ne calomnient les Pères de l'Eglise que pour excuser Luther ou Calvin; que les autres ne se font leurs échos que pour justifier leurs prétentions à la philosophie de Voltaire, ou à un important indifférentisme? Qu'on le dise éclectique, si l'on veut, à la bonne heure; mais qu'on ne se méprenne point sur le vrai sens de ce mot : en lisant les ouvrages de Clément, on voit un génie indépendant, qui, sans

maître et sans guide, mesure et parcourt librement le domaine de la science, comme l'empire de sa propre raison ; quelquefois, il se rencontre avec Platon, ou avec d'autres chefs d'école, lorsque ceux-ci ont pensé et parlé juste ; alors il pense et parle comme eux, non en disciple aveugle, mais plutôt en maître qui donne aux jugements de ces anciens philosophes l'approbation d'une raison éclairée par la foi. Tel est le sens qu'il faut attacher aux paroles suivantes de Clément d'Alexandrie :

« Quand je parle de philosophie, je n'entends ni celle » de Platon, ni celle de Zénon, ni celle d'Aristote, ni » celle d'Epicure, mais tout ce que les sectes ont dit » de vrai, tout ce qu'elles ont enseigné de juste; c'est » ce choix, dis-je, que j'appelle philosophie : (τοῦτο » σύμπαν το ἐκλεκτικὸν φιλοσοφιαν φημί. ») Or, c'est sur un tel passage et sur d'autres semblables que Brucker et plusieurs de ses coreligionnaires, ont fondé le reproche de syncrétisme, dont ils affectent de charger la mémoire de Clément d'Alexandrie. A la vérité, on trouve dans les ouvrages de cet illustre docteur, des endroits dont l'obscurité semble favoriser la malice de ses accusateurs ; mais d'autres endroits plus clairs et plus précis, l'excusent assez aux yeux des lecteurs libres de toute préoccupation. D'ailleurs, c'est être injuste envers un auteur respectable que de vouloir lui prêter, sur quelques erreurs dont les plus grands génies ne sont point exempts, le

système médité d'altérer les dogmes de notre divine religion, par le mélange des erreurs philosophiques ; lui-même proteste sans cesse contre cette prévention inique, et distingue souvent les lumières de la raison d'avec celles que donne la foi.

La vie de Clément rendit hommage à la pureté de son enseignement et de sa doctrine : toujours occupé à défendre la religion contre la fausse sagesse du siècle, il l'honora constamment par ses vertus. La persécution excitée sous Septime Sévère contre le christianisme, ayant interrompu le cours de ses leçons, il chercha d'abord dans la retraite un abri contre la hache des bourreaux, conformément à l'avis de notre Seigneur, de ne point braver la persécution, et se retira ensuite en Cappadoce, où la Providence semblait l'avoir appelé, pour consoler, dans ce pays, quelques chrétientés que les malheurs des temps avaient privées de leurs pasteurs (1)

De l'an 200 à l'an 244.



Nouvelles tentatives de la philosophie contre la religion.

X. La retraite de Clément fut un triomphe pour les philosophes alexandrins. En même temps, la nouvelle persécution releva les espérances de la philosophie païenne, dont le règne avait cessé avec celui de Marc-Aurèle. Elle crut qu'elle allait de nouveau reprendre

(1) Euseb. Hist. eccles. l. VI, c. 11.—Tillemont, Mém. ecclés. Vie de Clem.—Balt. Jugem. des SS. PP. l. I, c. 3.

sur les esprits la prépondérance que lui avait ravie le christianisme. Septime Sévère s'était déclaré pour elle; et sa cruauté bien connue lui donnait l'espoir d'en être secondée; d'ailleurs, Julia Domna, son épouse, qui prétendait à la réputation de femme d'esprit, cherchait ses admirateurs dans les écoles philosophiques. Ses faveurs rassemblèrent donc autour d'elle une foule de philosophes courtisans, dont-elle était l'oracle (1). Elle les constituait en académie dans son propre palais, où elle tenait toujours le cercle. Dans ces réunions, on agitait des questions conformes à la vanité, à la frivolité des beaux esprits qui les composaient; mais la religion chrétienne était le sujet le plus ordinaire de leurs déclamations, ou l'objet de leurs complots; les échafauds dressés dans tout l'empire, à l'ordre de Sévère, n'étaient point capables de satisfaire leur haine : tandis que le sang chrétien ruisselait sous la hache des bourreaux, le nom de Jésus-Christ, auquel il rendait un si glorieux témoignage, retentissait dans l'univers, et son culte se répandait, au détriment du paganisme, au-delà des bornes de l'empire romain. Ce club philosophique s'occupa donc des moyens de faire ce que la persécution ne pou-

(1) Philostr. in Vit. Apollon. Tyan. l. I, c. 3.—Dio. l. 75. — Seviez, Hist. de Julia Domna, dans le 1er vol. de l'Hist. des emper. rom.— Tiraboschi, Stor. delle Litter. ital. l. II, § 8.

vait pas obtenir, c'est-à-dire, de détruire la religion, odieuse rivale de leur philosophie, en ruinant son divin chef dans l'estime des peuples. On résolut, sur la décision de Julia Domna, d'inventer un personnage destiné à supplanter Jésus-Christ. On se mit à l'œuvre ; on rassembla des rapsodies, on recueillit des bruits populaires, on inventa des fables, on supposa des faits, chacun mit en commun les richesses de son imagination, ses fictions, ses rêves, ses illusions ; on essaya ensuite d'ajuster tous ces lambeaux à un seul homme ; et le fruit de tant de labeurs fut le ridicule... Apollonius de Tyane... Dans le siècle précédent, la philosophie avait donné à l'égoïsme un grand nombre de ses sectateurs, pour l'opposer, sous le nom de vertu, à l'admirable piété des chrétiens, ou du moins pour partager avec celle-ci l'estime des hommes ; mais loin de pouvoir éclipser la splendeur des vertus chrétiennes, il ne peut jamais être qu'une burlesque caricature. Le philosophisme dut donc imaginer des moyens plus capables de soutenir son crédit chancelant ; et lui, qui s'était toujours fait gloire de chercher la vérité, il appliqua toute son industrie à mettre en système le mensonge et l'imposture, pour combattre le vérité même et la dérober à tous les regards ; il requit aussi la coopération de la magie et de la théurgie, et, avec leurs secours, il se vit bientôt en état de disputer, par ses prestiges, au christianisme, l'ad-

miration efficace que lui attirait l'éclat des miracles. Le roman de Philostrate, dont le héros est Apollonius de Tyane, fut comme le manifeste qu'il jeta dans le monde, le plan de son système et le prospectus de ses projets. Telles étaient, dès le commencement du troisième siècle, les extrémités auxquelles le christianisme avait réduit la philosophie : convaincue de ses erreurs et de sa vanité, elle eut honte d'avouer ses égarements, et, obstinée à se tromper et à tromper ses adhérents, elle se rendit aux passions d'un parti, ou aux caprices des factions, et prit en main la cause du paganisme, contre cette sagesse même qu'elle aurait dû reconnaître et embrasser la première.

Docteurs chrétiens.

Mais Dieu n'abandonna point sa religion au milieu des nouveaux dangers que lui préparait le philosophisme désespéré : il suscita, pour sa défense, des hommes extraordinaires que ces champions de l'idolâtrie n'eurent pas même le courage de contredire en face; aussi effrontés en leur absence que timides en leur présence, les philosophes unirent leurs insultes et leurs injures aux vociférations des populaces, et demandèrent avec elles la mort des chrétiens, pour se venger du christianisme.

Alors, la grande voix de Tertullien vint retentir dans l'empire, et dominant ces cris de haine et de fureur, elle publia l'apologie de la religion chrétienne, l'injustice

de ses persécutions, la honte de la philosophie et l'infamie du paganisme (1).

Origène. En même temps, l'illustre Origène faisait trembler les sectes philosophiques d'Alexandrie. Dévoré, dès son enfance, du désir de la science, ce génie, le plus vaste, peut-être, qui ait jamais paru, cultiva les sciences avec tant d'ardeur et de succès, qu'à l'âge de dix-huit ans il fut jugé capable de remplacer un des plus savants hommes de son siècle, dans la première école de l'univers; à cet âge, Origène était déjà un grand homme, un savant respectable, dont les philosophes les plus exercés et les plus habiles d'entre les païens comme d'entre les chrétiens, ne faisaient pas difficulté de suivre les leçons, ou de consulter les profondes connaissances (2). Ce qui relevait encore l'éclat de si grands talents et de tant de savoir, c'était l'admirable modestie qui les accompagnait et la noblesse du but qu'Origène se proposait dans ses études; la gloire de la religion nourrissait en lui le désir de tout savoir, en même temps qu'elle réglait sa conduite : il ne s'instruisit des systèmes de la philosophie, ou des dogmes de la superstition païenne, que pour

(1) Apolog.—Tillemont, Mém. eccl. Vie de Tertull.

(2) S. Hierony. De Vir. ill.—Euseb. Hist. eccl. l. VI, c. 3, 4, 16, 19, 24.

les combattre, les réfuter et les confondre (1). Sa vertu brilla d'une splendeur toute nouvelle, lorsque l'adversité vint le visiter : des opinions hardies auxquelles les vastes génies sont souvent exposés, se glissèrent dans ses ouvrages. Mais inviolablement attaché à l'enseignement et à l'autorité de l'Eglise, Origène, aussi vertueux, aussi modeste que savant, déclara d'avance qu'il les anathématisait, si l'autorité compétente les jugeait contraires à la foi (2). Cependant des disciples trop zélés pour la gloire de leur maître, épris d'une admiration légitime sans doute, mais excessive, pour ses talents et sa vertu, se persuadèrent facilement que l'autorité d'un si grand homme était infaillible dans les matières théologiques et philosophiques, et soutinrent, comme autant de dogmes, les opinions qu'Origène lui-même n'avait hasardées qu'avec la réserve du doute et sous des formes problématiques. D'un autre côté, des hérétiques, jaloux de mettre leurs erreurs à l'abri d'un si grand nom, les insérèrent dans plusieurs exemplaires

(1) Euseb. Hist. eccl. l. VI, c. 19. — Ceillier, Hist. génér. des aut. eccl. tom. II, c. 38.—Tillemont, Mém. eccl. Vie d'Origène.—Duguet, Confér. ecclés. tom. I, 11e et 12e dissert.—Le P. Halloix, Origenes defensus. — Maran, De divin. Christ. lib. IV-XIV.— Les PP. De La Rue, dans leurs Notes au texte d'Origène ; en particulier, les notes du P. C. de La Rue sur les Origeniana d'Huet. — Baltus, Défense des SS. PP. passim.—App. Buonafede, Storia d'ogni filosofia, c. 73.

(2) Præf. ad libr. De princip.

de ses écrits, ce qui était très-facile en des temps où la transcription était le seul moyen de multiplier les ouvrages. Ces circonstances, réunies à d'autres étrangères à ses écrits et à sa conduite, suscitèrent à Origène des poursuites capables d'ébranler une humilité moins solide que la sienne ; l'Eglise, toujours attentive à conserver intact le dépôt de la Foi et des traditions apostoliques, ne pardonna ni aux erreurs, ni aux opinions mêmes qui se mettaient, pour ainsi dire, sous la sauve-garde d'un nom si imposant : un synode particulier auquel les autres églises souscrivirent ensuite, condamna les unes et les autres comme hétérodoxes et contraires à la doctrine constante de l'Eglise (1). Origène, se contentant de protester contre les interpollations des hérétiques, n'opposa à l'autorité supérieure que ce langage humble, modeste, noble et tranquille (2) dont une grande âme est seule capable ; en même temps, les nombreux disciples qui, en sortant de ses leçons, allaient cueillir la palme du martyre, rendaient un éclatant témoignage à la vivacité de son zèle et à la pureté de ses intentions (3). Dès-lors, la cause de ce grand homme partagea même les

(1) Euseb. Hist. eccl. l. VI, c. 16, 15. — Tillemont, Mém. ecclés. — Origène, art. 19 et les auteurs cités ci-dessus.

(2) Tillemont, ibid.—Bergier, Dictionnaire théolog. art. ORIGÈNE.

(3) Euseb. Hist. eccl. l. VI, c. 3.—Tillemont, Origène, art. 5.

plus vénérables, les plus saints d'entre les princes de l'Eglise : les uns, poursuivant, dans Origène, les erreurs qui couraient sous son nom, provoquèrent sa condamnation ; les autres, frappés de la constance et de la grandeur de sa vertu, soutinrent son innocence et son orthodoxie, et rejetèrent sur les corrupteurs de ses ouvrages les accusations qui planaient sur lui (1).

Si Origène eût eu l'âme moins grande, le caractère moins noble et la piété moins sincère, il aurait pu opposer un parti terrible au ressentiment et aux poursuites imprudentes et précipitées de Démétrius, évêque d'Alexandrie ; l'influence extraordinaire qu'exerçait son nom sur toutes les classes de la population, aurait pu établir un schisme et hâter ainsi les maux affreux auxquels Arius livra cette malheureuse église. Mais Origène courba humblement le front sous la main de la Providence, adora ses décrets, et s'immola à la paix de la religion, ajoutant ainsi aux triomphes de la foi, la gloire d'avoir pu captiver un tel génie provoqué par des circonstances si irritantes. Origène alla donc faire ailleurs le bien qu'il ne lui était plus permis de faire en Egypte ; il laissa la chaire des catéchèses à Héraclas, un de ses plus illustres disciples, et fonda à Césarée, en Pa-

(1) Tillemont, Orig. art. 26, 38, 39.

lestine, une école, sur le modèle de celle d'Alexandrie (1).

Héraclas.

Il semble qu'il était impossible de remplacer dignement Origène dans la chaire, d'où des circonstances malheureuses venaient de le faire descendre ; mais le Seigneur, qui dispense toujours avec sagesse, à son Église, et les épreuves et les secours, s'était réservé dans Alexandrie une succession de ces puissants génies devant lesquels se taisent le philosophisme et l'impiété. Les sectes tumultueuses de cette cité, eurent bientôt lieu de s'apercevoir qu'en les délivrant d'un adversaire importun, la retraite d'Origène avait amené à la tête de l'école chrétienne un chef non moins redoutable : en effet, à une connaissance profonde de la religion, Héraclas ajoutait encore une étude sérieuse de tous les systèmes philosophiques qui partageaient les sectes diverses. Héraclas était un de ces nombreux philosophes que la voix des docteurs chrétiens avait tirés des ténèbres de la philosophie païenne (2). Sous la direction d'Origène, il se rendit assez habile dans les sciences divines, pour que ce grand maître pût lui confier l'instruction des catéchumènes, tandis qu'il s'occuperait lui-même tout entier à satisfaire l'empressement, ou à résoudre les difficultés

(1) Euseb. l. VI, c. 26.—Tillemont, Orig. art. 20, 21.
(2) Euseb. Hist. eccl. l. VI, c. 3.

des savants et des philosophes qui accouraient à ses leçons (1). Ce fut alors que, pour se rendre plus utile au prochain et à la religion, il entreprit d'épuiser, sous la conduite de quelque habile maître, tout ce que les anciens et les modernes avaient écrit sur la philosophie. Héraclas, voué au même emploi et au même but, se livra aux mêmes études, et rivalisa de succès avec son illustre maître devenu son condisciple (2).

Ammonius-Saccas était bien digne d'avoir pour auditeurs deux personnages si distingués ; la direction habile qu'il donna à leur ardeur et à leur génie aurait seule suffi pour établir sa réputation, si les succès prodigieux qu'avait déjà obtenus son enseignement, ne l'avaient pas placé parmi les plus grands philosophes de son siècle. Des derniers rangs de la société où il était né, son génie le porta jusqu'au sommet de la science et de la gloire : afin de faire valoir les talents que le Seigneur lui avait donnés, Ammonius ouvrit, à Alexandrie, une école chrétienne (3), qu'il ne faut pas confondre avec celle Ammonius Saccas.

(1) Euseb. Hist. eccl. l. VI, c. 15.

(2) Euseb. Hist. eccl. VI, c. 19.—Baltus, Défense des SS. PP. acc. de plat. l. I, c. 2.

(3) Porphyre qui, pour satisfaire sa haine contre la religion chrétienne, se déshonora par des mensonges, osa écrire qu'Ammonius, né de parents chrétiens, renonça à sa foi, lorsqu'il eut étudié la philosophie. « Cependant le fait est faux, dit Basnage, car Eusèbe,

des catéchèses ; celle-ci, en effet, se proposait d'expliquer aux païens les dogmes de la religion chrétienne, de leur prouver la divinité de son origine, de leur montrer qu'elle était supérieure, et non contraire à la raison, et que toutes les fois que la philosophie avait pu atteindre quelques vérités dans l'ordre morale et métaphysique, elle s'était rencontrée avec la religion. De là, les docteurs chrétiens concluaient ou laissaient conclure ce que les premiers apologistes avaient hautement publié, que la philosophie était tombée dans des erreurs honteuses; mais rentrant ensuite dans les limites de leur enseignement, ils laissaient les philosophes se désoler sur des ruines ; leur mission était remplie, parce que leur but était atteint, mais leurs succès restaient incomplets jusqu'à ce qu'ils eussent substitué aux systèmes détruits, un corps de doctrine qu'avouât la raison, et qui reflétât le christianisme. Ammonius s'aperçut de ce besoin et résolut d'y satisfaire, persuadé que c'était le moyen le plus efficace de concilier avec le christianisme, une ville, qui depuis sa fondation était le foyer des sciences et le siége de la

» qui avait profité des travaux d'Ammonius, soutient que Porphyre » ne l'a maltraité qu'en haine de la religion chrétienne; d'ailleurs » Porphyre joignait l'ignorance à la malice, et il était si mal instruit de ce qu'il écrivait, qu'il donne à Origène un père et une » mère païens, quoique son père, Léonide, eût souffert le martyre.» Hist. de l'Eglise, l. XI, c. 4, § 10.

philosophie. Après avoir acquis de tous les systèmes une connaissance désespérante pour ses adversaires, après les avoir tous examinés, jugés, corrigés au flambeau de la religion, il ne craignit point d'aller établir sa chaire dans le Bruchium même, où la philosophie païenne semblait s'être retranchée. Mais, au lieu d'insulter son ennemi, Ammonius le calma par sa prudence et son esprit de conciliation : il avait en tête le platonisme, le péripatétisme, le pythagorisme, le stoïcisme et d'autres sectes qui, quoique plus réservées et plus timides, depuis que les apologistes et les docteurs chrétiens avaient humilié leur orgueil, comptaient cependant encore des adhérents fanatiques.

Aux divers systèmes que les différentes sectes regardaient comme leurs codes, Ammonius opposa, non un nouveau système, mais l'enseignement d'une raison indépendante de tout préjugé, de toute préoccupation, et éclairée des lumières de la foi. Cependant, loin de jouir du spectacle de la philosophie humiliée, il s'appliquait à donner aux chefs des sectes philosophiques, tous les éloges qui n'étaient point des mensonges, et à montrer à leurs disciples que, désunis sur plusieurs points, ils avaient néanmoins tenu le même langage sur une même question, lorsqu'ils avaient parlé celui de la raison; que, d'accord pour le fond des choses, ils ne différaient que dans les formes. Ensuite appuyant ses asser-

tions par des citations nombreuses que lui fournissait toujours son immense érudition, il confrontait ensemble Platon, Aristote et d'autres encore, et exposait la conformité de leurs vues, de leurs opinions sur une même vérité, sans dissimuler toutefois que souvent l'un contredisait l'autre ; que tenant des routes opposées pour arriver à la connaissance de la vérité, il était nécessaire que quelqu'un d'entre eux tombât dans le précipice de l'erreur. De cette confrontation, Ammonius amenant ses auditeurs au but qu'il se proposait, ajoutait que sa philosophie, à lui, n'était autre que ces vérités dégagées de toute obscurité et présentées sans nuage; et comme les questions de l'immortalité de l'âme, des destinées de l'homme, des attributs de Dieu et surtout de sa providence étaient alors celles qui s'agitaient le plus souvent dans les écoles, il était facile à un docteur chrétien de donner à ces grandes vérités un développement, une explication, une splendeur qui captivassent des esprits si long-temps tenus en suspens par le langage indécis et timide de la philosophie païenne. Des intelligences ainsi éclairées n'éprouvaient plus aucune répugnance à se rapprocher d'une religion qui savait si bien instruire et perfectionner la raison, et à s'humilier devant les vérités mystérieuses qu'elle ne voulait pas livrer à l'investigation des hommes. Aussi Ammonius eut-il le bonheur de voir un grand nombre de phi-

losophes et de savants païens déserter le drapeau de l'erreur, pour se ranger à sa suite sous celui de la religion chrétienne, et de hâter même cette heureuse réaction commencée par les apologistes et l'école des catéchèses. Un enseignement si solide et si lumineux attirait autour de la chaire du philosophe chrétien une foule innombrable d'auditeurs : quoique différant entre eux d'opinions et de religion, ils s'accordaient à louer l'éloquence, la profondeur, la science, l'érudition du grand orateur, et le nom illustre d'Ammonius jetait autant d'éclat sur le christianisme, qu'il inspirait de crainte et de dépit à un philosophisme, qu'une noire et fière envie tenait opiniâtrément attaché à l'erreur (1).

(1) Nons savons que ce que nons venons de dire d'Ammonius contredit beancoup d'opinions, mais nous sommes persuadés de la vérité de nos assertions. Voir Enseb. Hist. eccles. l. VI, c. 19. — Hieronym. de Vir. illnst. Henric. Vales. Annot. ad Amm. Marcel. l. XXII, c. 16.—Baron. Annal. eccl. an. 234, § 2 et seq. et Pagi in Baron. ibid.—J. Lami, De erudit. apostol. in voc. *Bajuli*. — Baltus, Défense des SS. PP. accusés de platonisme, l. I, c. 3.—Tillemont, Mém. eccl. Vie d'Ammonius.—Ceillier, Hist. génér. des aut. eccl. Vie d'Ammonius, tom. II, p. 544 et suiv. — Malleville, Histoire critique de l'Eclectisme. (Le Journal des savants, 1767, avril, contient l'analyse de cet ouvrage.) — Bergier, Diction. théol. art. PLATONISME. — Oudin, De Script. eccl. sæc. 3, art. AMMONIUS.—P. Labbe, Dissert. de Script. eccl. verbo AMMONIUS.—Bayle, Diction. histor. art. AMMONIUS.—Basnage, Hist. de l'Église, l. II, c. 4, § 10.—Leland, Nouvelle Démonstr. évang. I. p. c. XXI, § 4. — Duvoisin, Démonst. évangel. — Manhart, Biblioth. domest. tom. IV, lib. VIII, p. 33.

HISTOIRE

DE

L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN.

LIVRE SECOND.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉCOLE DE PLOTIN, A ROME, EN 244, JUSQU'A LA MORT DE PORPHYRE, EN 305.

I. Système théologico-philosophique des éclectiques alexandrins.
II. Plotin à Rome.—Olympius à Alexandrie.—Docteurs chrétiens : Saint Denis—Pierius—Anatole—Origène.
III. Commencements de Porphyre. — Dernières années de Plotin.—Sa mort — Ses qualités.
IV. Ecrits et doctrine de Plotin.
V. Porphyre succède à Plotin.—Son influence sur toute la secte.—Ses écrits.
VI Dioclétien persécute les chrétiens, tandis que Hiéroclès les outrage dans ses écrits.—Docteurs chrétiens : Lactance—Eusèbe.
VII. Mort de Porphyre.—Esprit et qualités de ce philosophe.

Système théologico-philosophique des éclectiques alexandrins.

I. Tandis que le Christianisme poursuivait ainsi ses pacifiques triomphes, la philosophie méditait un dernier effort pour recouvrer son empire et son crédit, et disputer à son rival le suffrage du genre humain. Elle faisait un appel général aux sectes qu'elle avait enfan-

tées, et les liguait ensemble contre leur ennemi commun.

Plotin songeait alors à tenter ce coup de désespoir, pour sauver le philosophisme et le paganisme : esprit superbe, inquiet, fantasque, nébuleux et fertile en fantômes, cet homme réunissait toutes les qualités propres au chef de cette coalition philosophique. Né à Lycopolis en Egypte et élevé dans les superstitions de ce pays, Plotin passa sa jeunesse dans l'obscurité; ce ne fut qu'à l'âge de vingt-huit ans qu'il vint fréquenter les écoles d'Alexandrie. Pendant le long séjour qu'il y fit, il put observer d'un côté les disputes et les dissidences qui démoralisaient les sectes; de l'autre, l'uniformité, la simplicité, la beauté de l'enseignement des chrétiens; il déplora la décadence vers laquelle l'Evangile précipitait le paganisme et la philosophie, et résolut de prévenir la chute de l'un et de l'autre; c'est pourquoi il se préoccupa dès lors des moyens de faire taire toutes ces dissensions, d'accorder ensemble toutes ces sectes, de s'en déclarer le chef et de marcher à leur tête contre le christianisme. Il imagina donc un syncrétisme dont le but était de faire concourir toutes les superstitions, tous les systèmes à former un corps de doctrine et de morale capable de faire oublier et de remplacer la religion chrétienne. Pour nous conformer à l'usage, nous donnerons à ce projet

le nom impropre d'*Éclectisme*; mais afin de le distinguer de cette méthode sage et légitime, dont nous avons déjà parlé, nous le surnommerons *Alexandrin*, soit parce qu'il a été conçu et enseigné dans la capitale de l'Egypte, soit parce qu'il a été le dernier travail des sectes qui, dans cette ville, avaient déjà vomi tant de monstres contre l'Eglise. On lui donne aussi quelquefois le nom de *néo-platonisme*, parce qu'il était surtout basé sur les opinions de Platon; mais alors, il ne faut pas le confondre avec la secte des néo-platoniciens qui, peu de temps avant Jésus-Christ et dans les premiers siècles de l'Eglise, s'efforcèrent de rendre à Platon le sceptre de la philosophie que les stoïciens lui avaient enlevé; enfin, comme Pythagore n'avait pas moins contribué que Platon à l'édification de cette Babel, on l'appela *néo-pythagorisme*, ou *platonico-pythagorisme*. Sous quelque nom qu'il se présente, ce système n'est ni plus raisonnable, ni moins hostile à la religion chrétienne. Avant de raconter les efforts que firent les éclectiques alexandrins pour assurer son triomphe et le substituer à l'Evangile, nous croyons devoir l'exposer ici aux yeux du lecteur, afin de lui faire connaître dès à présent, le terrain sur lequel vont se trouver en présence une religion auguste descendue du ciel pour le bonheur du genre humain, et un philosophisme orgueilleux qui combat en désespéré, pour conserver son em-

pire sur les esprits, et conjurer la ruine dont il se voit menacé (1).

Nous l'avons déjà vu, les Apologistes chrétiens enveloppant dans la même cause la fausse sagesse des philosophes et les ignominieuses superstitions des païens, avaient livré à l'une et aux autres, des attaques victorieuses; appuyés sur la bonté de leur propre cause, ils avaient d'abord laissé passer sur eux, les sombres nuages de la calomnie et de l'injure, sans s'en émouvoir; ou bien ils les avaient dissipés par l'éclat de leurs vertus; mais faisant ensuite briller la céleste lumière de la religion sur les ténèbres du philosophisme et sur les turpitudes du paganisme, ils les exposèrent à la risée des hommes désabusés; tantôt ils flétrissaient, ou tournaient en ridicule les contradictions, les erreurs, l'impuissance, la présomption, les vices des philosophes, tantôt ils détrônaient les dieux et faisaient rougir les peuples de l'infamie de leur culte; le philosophisme et le paganisme chancelaient sous leurs coups, et déjà menaçaient ruine, lorsque l'école plotinienne prenant leur défense, se présenta pour relever le gant que les docteurs chrétiens avaient jeté aux sectes et aux

(1) Ce système, fidèlement extrait des ouvrages sortis de la secte, a été observé et remarqué par divers auteurs, tels que Mosheim,

supertitions. Elle se proposa donc le double but de réhabiliter le philosophisme et le paganisme dans l'opinion publique et de rétablir l'un et l'autre sur les ruines du christianisme. M. Matter avec lequel nous aimerions à nous accorder plus souvent, a reconnu et avoué quelquefois le véritable but des Éclectiques : « En toutes choses, dit-il, ils voulaient ramener leurs contemporains à la sagesse antique. Ils mettaient cependant les idées les plus modernes à la place des anciennes traditions; ce ne fut plus le sanctuaire qui domina, ce fut l'école venant au secours du sanctuaire.... En effet, les nouveaux platoniciens enchaînaient toute leur philosophie aux institutions, aux symboles, aux mythes, au culte et aux mystères dont ils observaient la décadence avec tant de douleur. Le rôle des philosophes se trouva bien changé depuis ces temps, où Socrate et Platon étaient considérés comme les ennemis de la religion publique; ils en étaient devenus les soutiens... En se chargeant d'un rôle si nouveau, les philosophes se donnèrent une latitude extrême, appe-

De Turbat. per recent. platon. Eccles.—Thomasius, Orat. de syncret. peripatet. — Brucker, Histor critic. philos. de sect. eclect. Leland, Nouv. Démonstr. évang. p. I. c. 6.— Conringius Annot. in Hug. Grotii, De verit. relig. christ. l. II, § 12.—Olearins, Dissert. de sect. eclect. Baltus, Défense des SS. PP. accus. de platon. l. III, c. 3. — Dœllinger, Hist. eccles. c. IV. — Houtteville, La Relig. prouv. par les faits, Disc. prélim. p. cxxxvii et suiv.

lant à leur secours le monde ancien tout entier, et dépouillant jusqu'au christianisme (1). »

« Les nouveaux platoniciens, dit ailleurs le même » écrivain, *enrichirent* leur enseignement de ceux de tous » les sanctuaires de l'Egypte et de l'Asie... Ils offrirent » tout ce butin aux sanctuaires de la Grèce, pour mieux » les défendre contre l'église chrétienne.... (2). »

Le premier soin des éclectiques alexandrins, fut de faire disparaître, des divers systèmes philosophiques, les

(1) Histoire univers. de l'Eglise chrét. 1re période, c, VI, tom. I, p. 104.

(2) Histoire du gnosticisme, sect. III, c. 7, tom. 2e, p. 459.

M. Cousin ne s'est pas trompé non plus sur le véritable but de l'éclectisme; mais il ne l'a pas exposé avec la même franchise : il a même enveloppé son aveu d'expressions si pompeuses et si adoucies, que les amis de la vérité ne peuvent lui en savoir gré : « L'éclectisme » alexandrin, dit-il, n'était rien moins qu'une tentative hardie et » savante pour terminer la lutte des nombreux systèmes de la philo- » sophie grecque, et faire aboutir ce riche et vaste mouvement *à* » *quelque chose de positif et d'harmonique, qui pût passer des écoles* » *dans le monde, servir de forme à la vie, et raffermir la société anti-* » *que ébranlée.* Ce système était le platonisme enrichi de tous les dé- » veloppements que lui avaient apportés six siècles de gloire et de » contradictions, les lumières de plusieurs sciences nouvelles, ou » nouvellement agrandies, et toutes les idées des autres écoles que » l'on put combiner avec le platonisme, en lui laissant toujours la » suprématie. L'esprit général du temps y mêla de fortes teintes de » mysticité et de superstition. »

La vérité que M. Cousin semble vouloir cacher à ses lecteurs, Duvoisin l'explique clairement en ces termes : « Les progrès de

contradictions dont les chrétiens se prévalaient avec tant d'avantage : ils les attribuèrent d'abord à l'ignorance des commentateurs et des disciples, qui n'avaient pas su saisir la pensée de leurs maîtres. Platon et Aristote étaient les deux patriarches les plus vénérés de la philosophie ; et les païens opposaient surtout leur nom et leur autorité aux prédicateurs de l'Evangile ; ceux-ci avaient donc attaqué ces deux fameux philosophes avec plus de vigueur que tous les autres ; ils s'étaient attachés à montrer que non-seulement ils ne s'entendaient pas entre eux, mais encore que Platon contredisait Platon, qu'Aristote ne s'accordait pas mieux avec lui-même, et que ces deux fidèles organes de la philosophie, loin d'éclaircir les questions les plus impor antes, les avaient au contraire environnées d'incertitudes et de ténèbres, à travers lesquelles les hommes n'auraient jamais pu les découvrir, si la religion chrétienne n'était venue dissiper ces nuages. Les éclectiques s'efforcèrent donc de concilier ensemble Aristote et Platon ; et les violences qu'ils firent subir au texte de ces auteurs, prouvèrent trop bien

» la philosophie et des lumières n'ont eu aucune part à la chute
» du paganisme ; au contraire, ce sont les philosophes : c'est un
» Porphyre, un Jamblique, un Libanius, un Julien (tous éclectiques)
» qui s'en déclarent les défenseurs, lorsqu'il est près de succomber
» aux attaques du christianisme. » Démonst. évang. c. VIII, § 3.

que leurs efforts tendaient non à découvrir, ou à confirmer la vérité, mais à donner un démenti à la religion chrétienne(1). On aurait donc tort de demander à cette école le véritable sens des écrits de Platon, car, loin de s'attacher à pénétrer ses pensées, les éclectiques lui ont prêté leurs propres sentiments, l'ont fait parler à leur gré et selon les intérêts de leur secte ; ils ont rendu Platon beaucoup plus sage et plus éclairé qu'il n'avait réellement été, afin de l'opposer avec plus d'assurance et de succès à Jésus-Christ, dont ils voulaient ruiner la religion. Comme les circonstances changeaient souvent leur position, les Éclectiques qui cherchaient dans les écrits de Platon, moins le sens de ses paroles, que des moyens d'attaque et de défense, varièrent aussi souvent dans leurs interprétations, parce qu'ils ne consultaient que l'intérêt du moment; l'obscurité ordinaire de leur *divin philosophe* ne favorisait que trop leur mauvaise foi (2).

(1) L. Holstenius, De vitâ et scriptis Porphyrii, c. 9. — Thomasius, l. I, pag. 337. — B. Pereira, De commun. rerum omn. princip. et affect. l. IV, c. 10.—Baltus, loc. cit.

« Hoc solemne recentioribus à Plotino usque platonicis, ut mille » aliena dogmata philosophi illius (Platonis) doctrinæ sive ad- » texant, sive substituant, et tamen pro gemino universa ven- » ditent platonismo, quasi Plato, si non ità sensit, certè debuerit ità » sentire, ut ipsi comminiscuntur.» (Alb. Fabric. Biblioth. græc. tom. VIII, p. 516.)

(2) «Malè, meo quidem judicio, sibi consulunt qui ex Procli *Introductione* in theologiam platonicam, et ex aliis ejusmodi libris, Plato-

Les docteurs chrétiens avaient surtout reproché à la philosophie d'abandonner ou de négliger les grandes questions, de Dieu, des destinées de l'homme, de l'immortalité de l'âme, des devoirs de l'homme envers Dieu, envers soi-même et envers le prochain, et d'autres semblables, pour se livrer tout entière à des sophismes, à des questions futiles, vaines et ridicules, toutes inutiles aux hommes dans cette vie et pour leur condition future. Jamais, ajoutaient-ils, la philosophie n'a offert aux hommes un seul chef capable de les éclairer sur leurs véritables intérêts, de les diriger dans l'accomplissement de leurs devoirs de les conduire à leur fin dernière. Il fallait aux humains un docteur, un chef, un modèle, un médiateur céleste, capable de les instruire, de les con-

» nis de Deo et rebus divinis sensus metiuntur. Quibus quidem libris non id exponitur quod reapsè Plato docuit, sed quod eum docuisse volebant homines ventosi et metaphysicis inflati somniis, qui Platonem Christo, servatori nostro sanctissimo, semper opponebant novumque disciplinæ genus condere studebant, quod christianæ disciplinæ progressus moraretur. Nullam verò certam normam in Platone interpretando hanc familiam secutam esse sed unicè ingenii sui commentis obtemperasse, vel dissensiones illæ in quibus positi sunt, declarant. Citiùs enim gryphes equis junxeris, quàm concordiam inter Procli, Plotini, Jamblichi, Porphyrii et aliorum, de mente Platonis sententias sanxeris. Nec id mirandum est, quæ voluerunt in Platone universa hos magistros reperisse. Nam, ut taceam, nixil difficile et arduum hominibus esse qui ingenio, quo valent, abutuntur, tanta est Platonis obscuritas et inconstantia, ut incredibile dictu sit.» (Mosheim, Annot. in Cudw. tom. I, p. 352.

duire, de régler leurs actions, et de satisfaire pour eux à la justice divine.

Les éclectiques tentèrent d'affaiblir la justesse et la gravité de ces reproches, et d'enlever aux chrétiens le privilége exclusif de marcher à la suite d'un maitre infaillible ; ils renoncèrent aux futilités et aux niaiseries qui avaient provoqué le blâme de leurs adversaires, et s'occupèrent enfin, mais pour la profaner, de cette science sublime qui révèle à l'homme, la nature, les perfections de Dieu, la grandeur de ses propres destinées et les moyens de s'en rendre digne et de les atteindre (1). Ils ne négligèrent pas tout-à-fait les autres parties de la philosophie, mais ils les mirent en dernière ligne, préoccupés et pressés qu'ils étaient d'établir des règles et un système de morale assez raisonnables pour répondre aux reproches des chrétiens : forcés de rendre hommage à la céleste morale de cette religion dont ils tramaient la ruine, ils lui empruntèrent plusieurs règles de conduite et les vérités les plus brillantes et les plus positives, qu'ils exprimèrent même souvent dans son langage (2) ; ils célè-

(1) Jamblichus, Vit. Pythag. c. 12 sub. fin.—De myster. Ægypt. sect. X, c. VIII, p. 179. — Hierocles, passim in Comment. in aurea carm. Pythag. — Simplicius, in Commentar. in Epicteti Enchirid. et presque tous les écriv. de cette secte.

(2) « Lorsque les nouveaux platoniciens ont élevé leur système con- » tre *celui* des chrétiens, ils en ont adopté les vérités les plus bril-

rent toujours leurs larçins; leur orgueil se résolut à dévorer en secret l'humiliation à laquelle l'avait réduit la nécessité de mendier, pour ainsi dire, des pardons auprès de sa rivale, plutôt que d'avouer franchement la beauté, la supériorité de la religion de Jésus-Christ; mais les docteurs chrétiens surent bien distinguer leurs richesses dans le butin du syncrétisme, et les montrèrent plusieurs fois à leurs adversaires (3). Ceux-ci ca-

» lantes et les plus positives, en les déduisant des mythes les plus » antiques de la Grèce, ou plutôt en les y transportant. Julien fit la » même chose lorsqu'il voulut restaurer cet hellénisme qui tombait » de toutes parts avec ses monuments, et dont il était l'enthou- » siaste le plus passionné. » M. Matter, Hist. crit. du gnostic. tom. I, p. 95.

Long-temps avant lui, Mosheim avait dit : Certum est Platonicos altero et tertio post natum Servatorem sæculo, cùm generatìm disciplinam suam magno studio ad christianæ dogmata religionis accommodasse, tùm sigillatìm id egisse, ne inter tres divinitatis personas quas christiani profitentur, et tria principia sua multum interesse discriminis videretur. Etenim crescentibus in dies christianorum opibus, et deficiente eorum quibus dii curæ erant, multitudine, nihil rebus Deorum consultius esse putabat hæc familia, quem sua facere quodam modo præcepta illa quæ præ cæteris in religione christiana eximia, præclara, sublimia omnium confessione erant, cumque his veteres superstitiones colligare. (Annot. in Cudworth. tom. 1. pag. 873.

(1) Euseb. Præpar. evang. l. XI, c. 19.—Theodor. serm. 2 de curand. græc. affect. — August. De Civit. Dei, l. XII, c. 20, l. XIII, c. 19. — Baltus, Défense des SS. PP. accusés de platon. l. IV, c. 7.—Brucker, De sectâ eclect.—Mosheim, de Turb. per recent. plat. Eccl. passim, præsert. § 18.—Olearius, de Philosoph. eclecti. cc. 3, 5,7. Le Clerc, Biblioth. chois. tom. III, p. 80. — Fabricius, Alb. Prolegom. ad Mar.

chaient leur honte et leur dépit sous la morgue stoïcienne, ou derrière les grands noms d'Aristote et de Platon. Ce dernier avait donné pour but de la philosophie et pour la fin dernière des hommes, l'intuition des idées et la contemplation des êtres spirituels, et surtout de Dieu, le premier et la source de tous; les Éclectiques Alexandrins s'emparant de l'opinion de ce philosophe, l'opposèrent à l'enseignement de l'Evangile, sur le même sujet; mais ils la commentèrent, et la modifièrent, d'après les nouvelles idées et d'après le système des émanations que le gnosticisme avait mis en vogue. Ils en déduisirent une série infinie d'êtres spirituels, parmi lesquels ils établirent plusieurs catégories. Comme, dans leur système, l'âme humaine faisait partie de cette série, ils devaient montrer l'ordre dans lequel celle-ci, dégagée par diverses expiations du poids de toutes les choses caduques et corporelles, pouvait arriver jusqu'à Dieu, son premier principe, le contempler et s'unir intimement à lui. Ils trouvèrent dans la théurgie, le secret et la vertu d'élever les âmes jusqu'à ce degré sublime de gloire. L'âme parvenue aux vertus théurgiques

vitam Procli, p. 6, et d'autres protestants font la même observation, mais c'est pour en tirer cette inconcevable conclusion, que ces mêmes auteurs chrétiens ont altéré la pureté de la religion, en mêlant à ses dogmes des rêves platoniciens !

se sentait agitée d'une fureur divine; ensuite ravie en extase, elle contemplait à plaisir l'essence de Dieu. C'est ainsi que ces esprits orgueilleux prétendaient faire mentir les disciples de Jésus-Christ, qui enseignaient que leur divin maître était seul capable de conduire les hommes à Dieu.

Les chrétiens avaient fait sentir l'absurdité du paganisme, l'extravagance du culte idolâtrique et de ses cérémonies : on avait pu les égorger, mais leurs arguments, loin d'avoir perdu leur valeur, acquéraient au contraire plus de vigueur, à mesure que la religion étendait ses conquêtes. Les Éclectiques sentirent bien que le règne des mensonges païens était passé, et que les théogonies ne pouvaient plus soutenir les regards de la raison débarrassée de ses anciennes illusions; ils se résignèrent donc à faire des concessions au christianisme ; mais de crainte qu'ils ne parussent reconnaître sa supériorité, ils se plaignaient qu'on avait mal entendu les sages, les législateurs et les poètes qui avaient écrit sur les dieux et la religion ; que des hommes ignorants avaient pris au pied de la lettre, les figures et les allégories dont leurs ancêtres avaient enveloppé leurs pensées. Se constituant ensuite leurs interprètes, les Éclectiques prétendirent imposer comme le vrai sens des théogonies, des explications qu'ils avaient puisées dans les idées de leur temps. A les en croire, le paganisme reconnaissait un seul Dieu

tout-puissant et infiniment sage ; les génies auxquels ce Dieu avait confié le gouvernement du monde, avaient été pris pour autant de dieux, et adorés comme tels par un vulgaire ignorant ; ce culte même n'avait rien de répréhensible, puisque l'Être suprême était adoré dans ses ministres; les chrétiens avaient donc tort de condamner une religion qu'ils n'avaient pas comprise, de tourner en ridicule des dieux que le paganisme éclairé reconnaissait inférieurs au premier, au principe de tous les êtres (1). Mais une réponse si arbitraire n'excusait pas toutes les superstitions païennes; l'Eclectisme Alexandrin forma avec le temps un système de religion plus complet, quoique plus absurde; nous en donnons ici la substance (2). La secte reconnut un être absolu, abime de divinité, mais caché dans le profond océan de son essence; de cette source inépuisable elle fit sortir une infinité de dieux inférieurs, de génies, à chacun desquels elle distribua son département, dans le gouvernement des choses du monde, et remplit de ces êtres fantatistiques l'espace immense qu'elle supposait séparer l'homme de la divinité, afin que, par leur moyen, le

(1) Porphyr. de Abstin. à carn. l. 1, § 57.—Oros. Histor. l. VI, c. 1. Celse avait déjà trouvé le même expédient pour se débarrasser des objections des chrétiens. (Cels. ap. Origen. l. VIII. — Mosheim, De Turbat. per rec. platon. Eccl. § 20.)

(2) Porphyre a composé la plupart de ses ouvrages dans le sens

Dieu souverain répandît ses bienfaits sur la terre, et que les mortels pussent faire parvenir jusqu'au trône de la divinité leurs vœux et leurs prières. Le culte des païens était donc, dans les principes de cette secte, d'autant plus pieux, d'autant plus louable, d'autant plus agréable à Dieu qu'il se rendait à un plus grand nombre de génies ou de dieux inférieurs (1). Les éclectiques divisaient ces génies en deux classes principales : l'une comprenait les génies bienfaisants ; les mauvais formaient l'autre : ils établissaient aussi deux moyens de se mettre en rapport avec eux, la *goëtie* et la *théurgie* ; par la *goëtie*, on invoquait les mauvais génies quand on voulait se venger d'un ennemi, attirer quelques malheurs sur la terre, ou connaître l'avenir et les choses secrètes (2). La *théurgie* était surtout le culte des bons génies, de ceux qui approchaient de plus près l'être absolu ; elle consistait à leur offrir des prières, des sacrifices appelés *télètes* ; mais, pour obtenir les heureux effets de ces invocations, il

de ce système et dans l'intention de le faire prévaloir ; il faut lui joindre Plotin (lib. de Amore. Ennead. 3, lib. V, Proclus. Comment. in remp. Platon. Julien, orat. 7,) et tout ce que la secte a eu de plus fameux écrivains.

(1) S. August. De Civit. D. l. VIII et passim. — Mourgues, Plan du pythagor. lett. 7°.

(2) Aug. De Civit. D. l. X, c. 9. Vives et Coquæus in Annot. in eumd. loc.

fallait que l'âme eût été purifiée par l'étude de la philosophie, par l'initiation aux mystères et enfin par les cérémonies et les pratiques mêmes de la théurgie. La purification complète de l'âme était mise à de trop hautes conditions pour que tous les hommes pussent y parvenir; aussi n'était-il permis qu'aux philosophes de prétendre à ce point de perfection; encore devaient-ils y arriver par degrés, car les *qualités politiques* les conduisaient au pouvoir de purifier, et alors d'*hommes honnêtes* (σπουδαῖος) ils devenaient *hommes spirituels* (δαιμόνιος); du pouvoir de purifier, ils passaient au pouvoir de contempler, qui leur valait le glorieux titre d'*hommes divins* (θεῖος); enfin, ils s'appelaient *pères divins* (θεοπάτωρ) quand ils parvenaient à la puissance théurgique, puissance qui soumettait à leur autorité même les génies inférieurs (1).

On conçoit que des hommes qui avaient à leurs ordres tous les dieux inférieurs, ne durent point être embarrassés pour faire des prodiges : il leur en fallait pour montrer aux chrétiens que leur secte enfantait aussi des thaumaturges ; d'ailleurs les disciples de Jésus-Christ alléguaient pour une des preuves de la divinité de leur maître et de sa religion, les miracles qu'il avait opérés et

(1) Jamb. De Myst. Ægypt. — Psell. De Omnif. doctr. c. 55. — On consultera avec fruit Ledermüller, Dissert. de theurgia et virtut. theurg.—Mourgues, Plan théol. du pyth. lettre 9e.—Maffei, art. Mag.

ceux qui s'opéraient chaque jour en son nom, dans l'Eglise. Les Éclectiques pensèrent qu'une fois en possession d'une telle preuve et du pouvoir de la renouveler, ils auraient encore le droit et les moyens de convaincre les chrétiens de calomnie et de blasphème, eux qui condamnaient si hautement le culte et l'impuissance des divinités du paganisme. On se mit donc à composer des romans merveilleux dont les héros étaient toujours pris parmi ceux de la philosophie ; on leur fit opérer des miracles d'autant plus surprenants que l'imagination des romanciers était plus fertile et plus hardie. Avec de si fantasques créations, les Éclectiques se promirent d'éclipser l'histoire sublime de l'Evangile, ou du moins, d'associer leurs héros à la gloire de Jésus-Christ ; et afin de leur assurer un rang si honorable, ils travestirent souvent le Nouveau Testament et parodièrent la vie admirable du Sauveur des hommes. Ce fut dans cette intention que Porphyre et Jamblique imaginèrent la vie de Pythagore ; Philostrate, celle d'Appollonius ; Eunape, Marin, Isidore, Damascius, celles des philosophes de leur secte (1). Héritiers de la puissance de leurs patriar-

ann. ch. l. II, c. 7.—Académ. des inscript. et belles lettres. Du rapport de la magie avec la théologie païenne, par Bonancy, tom. VII, p. 23 et suiv.

(1) Nous pourrions citer un grand nombre d'autorités, si la suite de l'histoire que nous écrivons, n'était une preuve continuelle de ce

ches, les éclectiques alexandrins firent aussi des miracles, dans l'obscurité, il est vrai, mais ils n'en étaient que plus merveilleux.

C'était se jouer également de Dieu et des hommes, et les éclectiques alexandrins, acharnés à la ruine de la véritable religion, n'étaient pas hommes à reculer devant la honte et l'impiété des moyens; il leur importait peu d'outrager la raison et la vérité dont ils se disaient les partisans dévoués, pourvu qu'ils créassent au christianisme un obstacle de plus. Ainsi, croyant que l'art des jongleries pourrait en imposer, sinon aux personnes sages, au moins à un vulgaire imbécile, ils cherchèrent dans la magie et la théurgie, des perstiges qui pussent leur tenir lieu de miracles; car, une fois reçu que l'éclectisme donnait aux adeptes le pouvoir d'en opérer, les chrétiens ne pouvaient plus tirer des miracles de Jésus-Christ et de ses disciples, aucune conséquence en faveur de la religion, et contre le paganisme, que les éclectiques ne se crussent permis de revendiquer (1).

que nous avançons. On peut voir, en attendant, Mosheim, De Turb. per recent. platon. Eccles. § 25.—Brucker, De sect. eclect. tom. II, p. 377.—Godef. Olearius, Præf. Philostrato prætermiss. — Kuster, in Annot. ad vit. Pythag. à Jambl. scrip. p. 7 et suiv. — Episc. Wigorn. Epist. ad Rich. Burtleium.

(1) Mosheim, loc. cit. et id. ibid.— Conringius, Annot. in Hug. Grot. — De Verit. rel. christ. l. II, § 42.—Maffei, Arte magica anni-

En effet, lorsqu'ils eurent environné la mémoire des plus fameux philosophes, de la gloire menteuse des prodiges, lorsqu'ils eurent attribué à leur secte le pouvoir d'en faire, ils prétendirent audacieusement que les miracles ne prouvaient point la divinité de Jésus-Christ, puisqu'ils ne prouvaient point celle des philosophes et des thaumaturges de leur secte : Pythagore, Apollonius et d'autres sages illustres, disaient-ils, ont fait aussi des merveilles, cependant nous ne les regardons pas comme des dieux; des miracles ne donnent donc pas droit à votre Jésus d'aspirer aux honneurs divins; il peut tout au plus être mis à côté de nos grands hommes et marcher leur égal. Les plus fanatiques de la secte, plus méchants ou moins fourbes, trouvèrent ces concessions indignes de la philosophie, et loin d'accorder à Jésus-Christ la sagesse, ils lui refusèrent même la probité; mais les hommes de la secte, dont la méchanceté était plus profonde, persistèrent à céder à Jésus-Christ le titre de sage, pour lui arracher plus sûrement sa qualité divine. Afin de donner plus de poids à leur sentiment, ils le prêtèrent à Apollon lui-même, et dictèrent à sa prêtresse des oracles dans lesquels ils affectaient surtout de

bilata, l. XI, c. 7. Au reste, la suite de cette histoire nous fournira des preuves malheureusement trop abondantes, de la vérité de notre assertion.

nier sa divinité, tout en rendant hommage à sa sagesse, à sa puissance, à sa vertu (1). Mais comment accorder ces éloges apparents avec la haine qu'ils portaient aux chrétiens ? Pourquoi admirer le maître, et détester les disciples ?.... Rien n'embarrasse des hommes décidés à mentir ; les Éclectiques répondaient que Jésus-Christ n'avait point enseigné la doctrine professée par les chrétiens ; que, loin de condamner les dieux, comme ses soi-disant disciples, il les avait honorés et avait entretenu avec eux des relations intimes (2). Dès les commencements de la secte, cette imposture obtint une faveur qui dut satisfaire la perfidie des Éclectiques : on vit des esprits modérés qui, ne pouvant adopter toutes les calomnies et les injures jetées d'abord par le fanatisme des juifs et des païens contre la personne adorable du Sauveur, reconnurent et honorèrent en lui les vertus et les lumières d'un sage. L'empereur Alexandre Sévère avait placé son portrait, dans son *Laraire*, à côté de celui d'Orphée, d'Abraham et d'Apollonius, auxquels il rendait également ses hommages (3).

(1) Euseb. Démonstr. évang. l. III, c. 8. — Lactan. Instit. divin. l. IV, c. 13.—Aug. De Civ. Dei, l. XIX, c. 23.—Mosheim, Dissert. de Turb. per recent. Plat. Eccl. § 23.

(2) Aug. de Concord. Evang. l. I.—De Civ. Dei, l. XIX, c. 23. Vives et Coquæus in Annot. ad hunc loc. Aug.

(3) Lamprid. in Alexan. 26-28.

Si ce prince ne reçut point de l'Éclectisme, l'estime qu'il témoignait à Jésus-Christ, son exemple prouve du moins que les païens modérés de son temps ne mettaient plus ce divin Sauveur au rang des criminels ; peut-être même la fourberie des Éclectiques favorisa-t-elle cette opinion, pour ne point blesser des convictions respectables par un langage trop passionné, ou pour assurer à leur dessein un succès plus complet ; quoi qu'il en soit, cette tactique perfide opposa de sérieux obstacles à la propagation de l'Evangile ; elle tendait à détruire l'effet des miracles et donnait le change aux païens peu éclairés, qu'une preuve si évidente aurait pu amener au christianisme. Nous sommes bien loin cependant d'admettre l'étrange assertion de certains écrivains qui, aimant mieux débiter des sottises que de ne pas calomnier l'Eglise, ont représenté le catholicisme comme un avorton de l'Éclectisme alexandrin, nous ne citerons ici qu'un passage de Mosheim, non pour outrager nos lecteurs, mais pour justifier ainsi à leurs yeux l'importance que nous attachons à une histoire exacte de l'Éclectisme alexandrin.

« Cette nouvelle philosophie, dit Mosheim, imprudemment adoptée par Origène et par plusieurs autres » chrétiens, nuisit beaucoup à la cause de l'Evangile et » à la noble simplicité de ses dogmes. Dès-lors, les » docteurs chrétiens commencèrent à introduire, dans

» la religion, leurs subtilités, à envelopper des ténèbres
» d'une vaine science, quelques-unes des principales
» vérités de la religion, qui étaient le plus clairement
» révélées, et à la portée des plus simples, et à ajouter
» aux préceptes de notre Seigneur plusieurs ordonnan-
» ces de leur façon : de là encore ces hommes mélanco-
» liques, connus sous le nom de *mystiques*, dont le
» système, quand on le détache de la doctrine de Pla-
» ton, sur la nature et l'origine de l'âme, n'est qu'un
» composé informe, sans vie et sans consistance. Mais
» ce ne furent pas là tous les maux que produisit la phi-
» losophie d'Ammonius : sous le spécieux prétexte de
» la nécessité de la contemplation, elle donna lieu à ce
» genre de vie, caractérisé par l'indolence et la paresse,
» auquel se consacrent encore aujourd'hui des milliers
» de moines qui, séparés de la société, ne peuvent la
» servir ni par leurs exemples, ni par leurs instructions.
» Nous pouvons aussi imputer à cette philosophie toutes
» ces cérémonies vaines et ridicules qui ne servent qu'à
» voiler la vérité et à nourrir la superstition. On ne fini-
» rait pas si on voulait détailler tous les fâcheux effets
» de cette nouvelle philosophie, ou plutôt de cette ten-
» tative absurde de concilier le faux avec le vrai, les
» ténèbres avec la lumière ; ce qui en résulta, surtout
» dans les siècles suivants, fut qu'elle aliéna de la reli-
» gion chrétienne bien des personnes, et qu'elle substi-

» tua, à la pureté de l'Evangile, un mélange indécent » de platonisme et de christianisme (1). »

Nous ne connaissons rien de plus indécent que le langage de Mosheim ; l'indignation succède à la pitié quand on voit un homme si savant se jouer de ses lecteurs et de la vérité de l'histoire : il faut avoir du courage pour oser braver toutes les convenances et publier de fanatiques déclamations pour des faits historiques. Au reste, la passion a conduit au même point de mauvaise foi, les auteurs auxquels nous avons associé Mosheim, et dont les banales calomnies contre l'Eglise, sont aussi reproduites en substance, dans le passage cité.

A les en croire donc, 1° les Pères, à commencer par Origène, ont été éclectiques alexandrins ; les docteurs chrétiens antérieurs avaient été platoniciens; 2° l'Éclectisme alexandrin a altéré la simplicité de l'Evangile et les dogmes de la foi; 3° l'Éclectisme alexandrin a donné lieu à la vie monastique; 4° l'Éclectisme alexandrin a introduit, dans la religion, les cérémonies de l'Eglise; 5° l'Éclectisme alexandrin a produit beaucoup d'autres fâcheux effets qu'il serait trop long, ajoutons, et trop difficile d'énumérer.

Quoiqu'on réfute de pareilles niaiseries en les repro-

(1) Hist. ecclés. anc. et mod. 2e siècle, 2e part. chap. I, § 12.

duisant, nous répondrons ici quelques mots à chacun de ces griefs, en attendant que nous les examinions plus longuement dans une dissertation particulière, ne serait-ce que pour donner un nouveau démenti à des mensonges si souvent confondus, si souvent répétés.

1° Les docteurs chrétiens ont été Éclectiques, disent les hérétiques et leurs copistes, fondés sur leurs préjugés.

Nous qui sommes fondés sur le témoignage des faits, nous disons le contraire; et voici pourquoi : de votre aveu, l'Éclectisme alexandrin se proposait la ruine du christianisme, le triomphe de la philosophie et du paganisme, et c'est vrai; de votre aveu, l'Éclectisme alexandrin couvrit du voile de l'allégorie les turpitudes du paganisme pour le préserver des coups des chrétiens; il feignit des prestiges, pour les opposer aux miracles de Jésus-Christ et de ses disciples; c'est encore vrai; de votre aveu, l'Éclectisme alexandrin travestit souvent les préceptes, les enseignements de l'Evangile, et parodie même quelquefois l'histoire de Jésus-Christ, nous le disons comme vous; enfin, de votre aveu, les docteurs chrétiens, les Pères de l'Eglise ont démasqué la perfidie de l'Éclectisme, l'ont attaqué, l'ont réfuté; oui, cela est vrai; et de là vous concluez que ces mêmes Pères, ces mêmes docteurs ont été Éclectiques! nous concluons, nous, précisément le contraire; voyez de quel côté se trouve la raison.

Celse, vous devez le savoir, a, le premier, ébauché le système développé ensuite par les Éclectiques alexandrins ; or, Origène que vous citez avec tant de complaisance, a réfuté ce philosophe au moment même que Plotin et Porphyre le soutenaient et l'appuyaient de leur autorité ; il l'a réfuté précisément parce que cette nouvelle secte se prévalait de la diatribe de cet épicurien et la répandait dans le monde ; et la réfutation d'Oririgène est un chef-d'œuvre de raison ; vous devez l'avoir lu, vous qui le condamnez : serait-ce d'après cette réfutation que vous condamneriez ce grand homme, comme Éclectique ? Eh bien ! d'après cette réfutation, nous jugeons, nous, qu'Origène était l'ennemi déclaré des Éclectiques alexandrins, à moins toutefois qu'il ne vous ait égalé en inconséquence. On trouve dans les ouvrages d'Origène, des erreurs, des opinions qui ne s'accordent point avec l'Evangile, nous ne le dissimulons point ; les plus grands génies tombent souvent dans de grands écarts ; que ces erreurs soient véritablement d'Origène, ou que des faussaires les lui aient attribuées, ce n'est point ce que nous avons à examiner ici ; reconnaissons seulement qu'il y a des erreurs dans ses ouvrages ; mais vous qui avez écrit l'histoire de l'Eglise, vous avez dû lire les canons des conciles qui ont condamné Origène ; or, si l'Eglise a condamné Origène, pour s'être éloigné de l'Evangile, elle n'a donc pas permis que la philosophie, recom-

mandée même par un si grand nom, altérât les dogmes de l'Evangile. Ce que nous disons d'Origène, disons-le de tous les autres auteurs ecclésiastiques auxquels des erreurs ont pu échapper; l'Eglise n'a fait grâce à aucun d'eux, toutes les fois qu'elle a vu l'intégrité, la pureté des dogmes de l'Evangile menacées par l'esprit humain; et c'est pour cela que l'Eglise a conservé intacte et pure la doctrine de Jésus-Christ (1).

2° Vous dites, vous, cependant, que l'Éclectisme alexandrin a altéré la simplicité de l'Evangile et les dogmes de la Foi.... Nous savons bien que, pour excuser ou justifier la réforme il vous fallait trouver dans l'Église quelque chose à réformer; mais pour votre honneur, précisez l'accusation; nous désirerions savoir, si vous le trouvez bon, l'époque funeste à laquelle les abus se sont introduits dans l'enseignement de l'Eglise et ont corrompu les dogmes de la religion, le nom du téméraire qui a glissé dans la doctrine de l'Evangile les erreurs de l'Éclectisme, sans que personne s'en soit aperçu, enfin, les

(1) Nous nous attachons seulement ici au reproche d'éclectisme que l'on a fait aux Pères, car on les a accusés tantôt de platonisme, tantôt d'orientalisme, tantôt de syncrétisme; quelquefois on a avancé qu'ils ignoraient l'art du raisonnement et qu'ils étaient trop simples pour être philosophes : l'expérience avait déjà prouvé que c'est le propre de l'erreur de détruire de ses propres mains ce que déjà elle avait élevé.

erreurs qui, mêlées aux vérités de l'Evangile, ont passé à l'état de dogmes; pour nous, partant du dernier anneau de la chaîne des traditions ecclésiastiques, nous sommes remontés sans interruption jusqu'à Jésus-Christ; à la vérité, sur notre route nous avons rencontré Luther, Calvin et d'autres téméraires qui s'efforçaient de briser cette chaîne mystérieuse; mais elle a résisté à leurs efforts, elle est restée indissoluble. Que si vous ne voulez pas faire un si long trajet, prenez l'Evangile d'une main, et de l'autre la doctrine de l'Eglise, et voyez si dans celle-ci il y a quelque chose qui répugne à celui-là; montrez-nous dans l'une, des choses qui ne se trouvent pas dans l'autre, ou implicitement, ou explicitement, toujours avec évidence; vos assertions pourront alors mériter quelque considération; mais vous ne serez point fâchés que dans une matière aussi grave, nous ne vous croyions point sur parole.

3°. L'Éclectisme alexandrin a donné lieu à la vie monastique, à ce genre de vie, ajoute Mosheim, caractérisé par l'indolence et par la paresse. Il y aurait ici deux choses à réfuter, l'imposture et la calomnie : le dédain fera justice de l'une et de l'autre; est-il permis à un auteur d'insulter à ce point des lecteurs judicieux? A qui persuadera-t-on qu'une secte acharnée à la ruine du christianisme ait procuré à l'Eglise une institution destinée à présenter au monde le spectacle sublime de

toutes les vertus, à perpétuer la vie, ou, si l'on veut, l'esprit du christianisme lui-même? à qui prétend-on faire croire que les déclamations furibondes des Éclectiques alexandrins contre les chrétiens, ou les travers ridicules de ces saltimbanques ont peuplé les déserts de la Thébaïde, et enfanté, dans les siècles suivants, tant d'ordres religieux dont la religion s'honore? Qu'on demande à l'histoire si ce sont les leçons de Plotin, de Porphyre, de Jamblique et de leurs confrères, ou les exemples de la secte qui ont poussé au désert les Paul, les Antoine, les Hilarion, les Benoît, les Bruno, les Bernard et tant d'autres (1); mais pourquoi renvoyer à l'histoire des hommes déterminés à la sacrifier à leur aveugle passion? Ils ont bonne grâce vraiment d'attribuer à l'Éclectisme l'institution monastique, contre laquelle les Éclectiques se déchaînèrent avec une fureur que les hérétiques et les incrédules seuls ont su égaler. Nous en appelons au bon sens : à qui convient le reproche d'Éclectisme, ou aux solitaires déchirés par les Éclectiques, ou à ceux qui ont répété, souvent dans les mêmes termes,

(1) M. Guizot, qui paraît l'avoir consultée, a fort bien reconnu que *le christianisme*, et non l'Éclectisme, *avait fait les moines* (Univ. cathol. tom. V, pag. 234); mais il s'est trompé sur les motifs qui portaient ces âmes généreuses à renoncer au monde. La profession du culte catholique lui aurait découvert, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, la vérité tout entière.

les calomnies, les injures, les sarcasmes des Éclectiques contre les solitaires? Mais, pour excuser leurs moines apostats, il fallait bien que ces écrivains outrageassent nos héros et nos saints !

4°. L'Éclectisme alexandrin a introduit dans la religion les cérémonies ecclésiastiques, ces cérémonies vaines et ridicules qui ne servent qu'à entretenir la superstition.

Les accusations les plus ridicules n'étonnent plus de la part de nos censeurs, après celles que nous venons d'entendre ; quand on a le courage d'accuser les moines et les ermites d'Éclectisme, pourquoi n'aurait-on pas celui de soutenir que les catholiques sont superstitieux, idolâtres et théurges? Voyez dans quelle inconséquence les jette la manie de calomnier l'Eglise : ils avancent ici que les cérémonies ecclésiastiques dérivent des opérations théurgiques et des pratiques ou criminelles ou superstitieuses de l'Éclectisme alexandrin ; plus loin, ils soutiendront que les cérémonies de l'Eglise donnèrent lieu aux opérations de la théurgie. Si vous leur prouvez que l'Eglise n'a point emprunté de l'Éclectisme des cérémonies qu'elle possédait long-temps avant l'établissement de cette secte, ils vous reportent alors aux temps antérieurs à Jésus-Christ, et vous montrent, dans le paganisme, des cérémonies trop semblables aux vôtres, pour que l'Eglise ne les y ait point puisées. Ainsi, tandis

que des hommes extraordinaires, dont l'Eglise se glorifie, allaient dans les déserts imiter les disciples de Brahmah, ou mettre en pratique les leçons de Plotin et de Jamblique, l'Eglise elle-même adoptait les cérémonies du paganisme ou les opérations théurgiques; en même temps, l'école de Plotin empruntait de l'Eglise ses cérémonies superstitieuses, et formait des misanthropes capables de disputer aux moines la gloire de la mortification et de l'abnégation. En résumé : 1° les cérémonies de l'Eglise dérivent des opérations théurgiques pratiquées par l'Éclectisme; — 2° l'Éclectisme a emprunté de l'Eglise les opérations théurgiques; 3° le paganisme a fourni à l'Eglise toutes ses superstitions; conséquences dignes, comme on le voit, de pareils principes.

5° L'Éclectisme alexandrin a produit beaucoup d'autres fâcheux effets qu'il serait trop long de détailler. Nous sommes bien fâchés que le censeur n'indique pas ces malheureux effets, sinon en détail, au moins en général : nous aurions été curieux d'apprendre comment la messe, la confession, la confirmation, l'extrême-onction, par exemple, ont passé de l'école éclectique dans l'Eglise; comment la secte de Plotin a enseigné, aux évêques contemporains, à chanter les vêpres, à donner la bénédiction, et, sans doute aussi, à invoquer les saints, à faire des processions et mille autres choses de ce genre dont

le détail aurait été fort piquant ; c'est fâcheux qu'il ait paru trop long.

Mais c'est nous arrêter trop long-temps à de méprisables déclamations; revenons aux maux réels que l'Éclectisme causa ou tenta de causer à la religion. Enflammée de haine contre elle, cette secte emprunta au mensonge toutes ses armes, et se retrancha furieuse dans son système. Ce plan d'attaque ne présenta pas d'abord cet ensemble de combinaisons que nous avons fidèlement extraites des principales productions de cette école ; mais le fonds et l'esprit lui servirent toujours de règle. Il était impossible qu'un ouvrage enfanté par la passion ne fût pas exposé à des modifications ; c'est pourquoi le système philosophico-théologique des Alexandrins reçut toutes les formes que lui firent donner les circonstances plus ou moins favorables au but pour lequel on l'avait inventé. Tantôt fiers et triomphants, les Éclectiques marchaient la tête levée, le blasphème à la bouche, le rire sur les lèvres, à travers les bûchers sur lesquels étaient immolés les enfants de cette religion dont ils avaient juré la ruine ; tantôt suivis des regards de la justice humaine comme de l'œil de la Providence, ils tramaient, dans l'ombre, des complots contre Dieu et contre les rois ; toujours ils accommodaient leur tactique aux circonstances dans lesquelles ils se trouvaient. D'ailleurs, un système combiné pour réunir et coaliser toutes

les superstitions, toutes les opinions, contre la religion chrétienne, laissait à chacun des Éclectiques la liberté d'y ajouter les fantômes de son imagination ; en effet, les principaux de la secte vinrent tour-à-tour graver leur nom sur un monument, qui devait transmettre à la postérité, et la honteuse défaite du philosophisme, et le glorieux triomphe de la religion.

De l'an 244 à l'an 250.



Plotin à Rome

II. Plotin paraît le premier. Après avoir fréquenté les écoles païennes et chrétiennes d'Alexandrie, ce philosophe était allé, à la suite de l'armée de Gordien, étudier à sa source la philosophie orientale, plus favorable à ses desseins et plus conforme à son génie (1). De retour de sa course en Orient, il vint enseigner à Rome le système qu'il méditait et combinait depuis si longtemps, soit qu'Alexandrie lui opposât trop de rivaux, ou des adversaires trop redoutables, soit que la capitale de l'empire lui parût un théâtre plus digne de lui. En outre, Rome réunissait alors les plus violents ennemis du christianisme ; et la cour des Césars, ouverte à la philosophie, y attirait une foule de sophistes, avides des faveurs des princes et des grands. Il n'admit d'abord à ses leçons, ou plutôt à ses entretiens philosophiques, que ceux qu'il jugeait dignes d'entendre sa doctrine et

(1) Porphyr. Vit. Plotin. c. III.

capables de la croire. Comme Plotin invitait ses auditeurs à lui proposer tous leurs doutes et toutes leurs difficultés, ceux-ci lui adressaient des questions si nombreuses, si puériles et si bruyantes, que l'ordre des leçons en était souvent troublé, et qu'il devenait impossible au maître de répondre à toutes, et de se faire entendre de ses interlocuteurs. D'ailleurs, l'enseignement nébuleux de Plotin, loin d'éclaircir les questions et de porter la lumière dans les esprits, les jetait au contraire dans l'incertitude et la confusion. On le pria donc de consigner ses idées dans des écrits que l'on pût méditer à loisir, et se nourrir ainsi l'esprit d'une doctrine qui, enseignée de vive voix, pouvait à peine l'effleurer. Plotin se rendit aux instances de ses disciples; il composa quelques ouvrages sans titres, laissant à ses lecteurs la liberté de leur donner ceux qui leur paraîtraient plus convenables. Mais Plotin fut aussi incompréhensible dans ses écrits que dans ses leçons : un esprit aussi ténébreux ne pouvait point exprimer, en termes clairs et précis, des rêves obscurs, inintelligibles et souvent contradictoires. Cette obscurité même acquit à Plotin un immense crédit, et lui fit des adhérents, dit Brucker, d'autant plus enthousiasmés de l'étendue de son génie,

(1) Porphyr. Vit. Plotin, c. III.

de la profondeur de sa doctrine, qu'ils ne l'entendaient pas (1). Parmi eux, on remarquait des sénateurs et des matrones du plus haut rang; d'illustres personnages, épris de sa doctrine, quittèrent la toge pour revêtir le manteau, ou préférèrent à l'épée le bâton philosophique. Le préteur Rogatien acheta même, au prix de toute sa fortune, le plaisir de vivre en extase. L'amour de la philosophie s'étant emparé de lui, il renvoya tous ses esclaves, renonça à ses biens, à ses dignités, aux embarras et aux soins de l'administration, pour philosopher plus à son aise et vivre sans souci aux dépens de ses confrères. Un si beau zèle et de si grands sacrifices lui avaient gagné l'estime et l'amitié de son maître. Plotin ne tarissait jamais sur ses louanges; il s'applaudissait d'avoir formé un tel philosophe, et le proposait pour modèle à tous ses disciples, mais le bonheur de Rogatien ne tenta personne.

Si nous en croyons Porphyre, Plotin jouissait à Rome d'une si grande estime auprès des habitants, que plusieurs d'entre eux lui confiaient, en mourant, l'éducation de leurs enfants et l'administration de leur héritage, comme à un *tuteur divin* (2). Ce philosophe répondit à tant de confiance avec une exactitude, une inté-

(1) Brucker, Histor. critic. philosoph. tom. II, p. 228.

(2) ὡς θεῖον φύλακα. Porphyr. ibid. c. IX.

grité au-dessus de tous les éloges. On se persuade difficilement qu'un homme qui avait si peu d'ordre dans la tête, réglât si bien les affaires d'autrui, et que, selon le même historien, poussant la négligence, ou, si l'on veut, l'indifférence pour sa personne, jusqu'à se refuser les soins de la vie, il gérât en si habile administrateur les biens de ses pupilles. Les faits supposés vrais, il est assez facile de se figurer le désintéressement d'un philosophe somptueusement entretenu et magnifiquement logé par ses opulents disciples. Que ne peut, d'ailleurs, l'amour de la gloire mondaine, sur un cœur qui ne palpite que pour elle? Porphyre ajoute que Plotin était l'arbitre de tous les différents, et que toujours il jugeait les causes à la grande satisfaction des parties litigantes. A ces pompeux éloges, Porphyre en ajoute beaucoup d'autres qui trahissent son dessein. « En effet, dit le savant » Tiraboschi, ne reconnaît-on pas ici l'imposture éhontée de Porphyre, qui, enflammé d'une haine implacable contre le christianisme, mettait en œuvre tous les moyens d'effacer la gloire de son divin fondateur, et dans cette intention, métamorphosait d'anciens et de modernes philosophes en thaumaturges extraordinaires, dont il opposait les prestiges aux miracles de Jésus-Christ (1)? »

(1) Mà in cotali gloriosi raconti chi è che non conosca la sfacciata

On a aussi vanté sa chasteté ; mais Porphyre laisse échapper certains aveux bien propres à inspirer quelques soupçons sur ce point : *Audiebant Plotinum etiam mulieres nonnullæ admodùm suæ sapientiæ deditæ ; quarum in numero erat Gemina, in cujus etiam laribus habitabat ; item Geminæ hujus filia, nomine similiter Gemina ; Amphiclia quoque Aristonis filia et filii Jamblichi uxor. Multi quin etiam viri, multæ et mulieres generis nobilitate pollentes, cùm morti jam propinquarent, filios suos, tùm mares, tùm feminas unà cum omni eorum substantiâ Plotino tanquam sacro cuidam divinoque custodi tradebant atque commendabant. Quocircà Plotini domum plenam jam puerorum virginumque videres* (1) »... *erat in cognoscendis moribus sagacissimus, et indolem hominum tam clarè perspiciebat ut et facta detegeret et familiarium unusquisque qualis evasurus esset prædiceret. Itaque cùm mulieri nomine Clione penès ipsum unà cum filiis habitanti castamque agenti viduitatem pretiosum monile furto subreptum fuisset.* Après avoir dit que Plotin reconnut le voleur à sa mine, et que, pour mieux s'en assurer sans

impostura del mensognero Porfirio che ardendo d'odio implacabile contro dei cristiani, usava d'ogni arte peroscurare le glorie del divino loro autore, et degl'antichi e dei moderni filosofi, faceva atal fine uomini maravigliosi e operatori di strani prodigi che a quei di Cristo rassomigliassero (Storia della Letteratura italiana, I. II, c. 5.

(1) Vit. Plot. c. IX.

doute, il le fit mettre à la question ; Porphyre continue en ces termes : *Similiter quales singuli apud illum versati pueri futuri essent mirificè prædicebat. Velut de Polemone prædixit : « ad amorem hic proclivior erit, nec ad ætatem maturam perveniet » atque ità contigit, etc.* (1).

Baronius rappelle ces traits ; puis il ajoute : *At nescio an philosophorum cicuta ei satis fuerit ad carnis concupiscentiam exstinguendam, cùm præsentia semper adessent et antè oculos posita tot tantaque luxuriæ incentiva ; quibus etiam cessantibus, non sit humanarum virium, sed Dei munus eam impertientis, continentia* (2).

Plotin avait du crédit, non-seulement auprès de la multitude, mais même à la cour de l'empereur Gallien. Ce prince, un des hommes les plus corrompus de son siècle, se piquait aussi de philosophie et de bienveillance envers les philosophes : il leur ouvrait son palais, les admettait à sa table, à ses conversations et au nombre de ses amis. Certes, le philosophisme put être fier d'un disciple qui avait puisé, dans son enseignement, des sentences fastueuses pour justifier ses désordres et sa lâcheté ; ainsi, afin de glorifier l'ingrate indifférence avec laquelle il supportait la captivité de Valérien, son

(1) Porphyr. Vit. Plot. c. XI.

(2) Annal. ecclesiast. ad ann. 234, § 15.

père, il la faisait passer pour du stoïcisme et disait froidement : « Ne sais-je pas que mon père est sujet aux accidents de la fortune (1) ? » Il ajoutait que le malheur de son père lui était glorieux, puisqu'il y était tombé par un excès de candeur et de loyauté ; or, concluait-il, sans doute, il ne lui convenait point d'arracher l'empereur à une position si honorable, encore moins de s'opposer aux arrêts du destin.

Salonine, épouse de Gallien, et comme lui, protectrice déclarée des philosophes, étalait aussi le même cynisme. Plotin, pour mettre à profit les sentiments de ses deux augustes patrons et leurs dispositions favorables à son école, leur demanda et en obtint l'autorisation de bâtir dans la Campanie une cité destinée à recevoir une colonie de philosophes néo-platoniciens, qui formeraient une république régie d'après les lois de Platon, du nom duquel la cité devait s'appeler *Platonopolis ;* mais quelques observations firent avorter l'entreprise de Plotin : des amis de Gallien, redoutant pour ce prince le ridicule auquel il allait attacher son nom, lui persuadèrent de

(1) Tillemont, Hist. des emp. Vie de Valérien et de Gallien. — Crévier, Hist. des emper. romains, l. XXVI. Gallien.

Gallien prétendait renouveler l'exemple de ce sage qui, à la nouvelle de la mort de son fils tué dans un combat, n'avait exprimé sa douleur que par cette laconique et stoïque réponse : « Je savais que mon fils était mortel. »

ne point prêter son autorité à un projet si insensé (1); cette république ne pouvait exister que dans l'imagination de Platon, ou dans le cerveau de ses admirateurs. Ainsi, tandis que la philosophie appuyée de la protection, de l'estime et de l'affection des princes, essayait vainement d'imposer ses lois à une seule ville, la religion chrétienne, depuis deux cents ans haïe, méprisée, rebutée, persécutée, s'avançait triomphante à la conquête du monde, et sur son passage, les peuples tombaient à ses pieds, vaincus par sa patience et sa charité (2).

Nous triomphons de la gloire de notre adorable religion; nous sommes fiers de lire même dans les annales de la philosophie, que l'Evangile seul peut former des sociétés heureuses et durables; nous sommes fâchés toutefois que le projet de Plotin n'ait pas reçu au moins un commencement d'exécution ; car, si ce philosophe eût pu réunir pour quelques jours des disciples aussi parfaits que Rogatien, le spectacle à la fois comique et honteux que cette société eût présenté au monde, aurait mieux fait ressortir la beauté de la société religieuse, et aurait jeté sur le philosophisme une confusion ineffaçable.

La ridicule issue de son entreprise, n'ôta pas à Plotin le crédit dont il jouissait à Rome; la renommée por- Olympius à Alexandrie.

(1) Porphyr.—Vit. Plat. c. XII.
(2) Baron. Ann. eccl. ad ann. 264.—XII.

la même son nom et sa gloire en Orient et en Egypte, où sa réputation lui suscita des envieux. L'histoire fait mention d'un certain Olympius, qui, après avoir fréquenté avec Plotin les diverses écoles d'Alexandrie, en avait ouvert une, à son tour, dans la même ville. Son but et ses efforts tendaient, comme ceux de Plotin, à relever le philosophisme et le paganisme de leur commune humiliation; mais il était entouré de trop nombreux et de trop terribles adversaires, pour réussir dans son pernicieux projet.

Docteurs chrétiens. L'école des catéchèses était toujours le boulevard de la religion contre le paganisme et la philosophie. Depuis la retraite d'Origène, elle avait toujours été tenue par des hommes auxquels une science vaste, une éminente vertu donnaient une autorité imposante sur les sectes bruyantes d'Alexandrie. A Héraclas avait succédé saint Denys, qui fut aussi élevé après lui sur le trône épiscopal de cette grande cité (1). Saint Denys avait

Piérius laissé la chaire des Catéchèses à Piérius, qu'on appelait le nouvel Origène, mais que l'Église a couronné d'une gloire plus pure, en l'associant à celle de ses saints (2).

(1) Euseb. Hist. eccl. l. VI, c. 29.—Tillemont, Mém. ecclés. Vie de S. Denys d'Alexandrie.

(2) Euseb. Hist. eccl. l. VII, c. 32.—Hieronym. De Vir. illust. c. 87. —Photius, Biblioth. cod. 32-118 et 119. — Tillemont, Mém. eccl. tom. V, p. 437.

C'était ce grand homme surtout qui faisait échouer toutes les tentatives d'Olympius et des autres philosophes. En même temps l'illustre Anatole enseignait au Bruchium, probablement à la place d'Ammonius, une philosophie épurée et dégagée des anciennes erreurs. Anatole, dit Eusèbe (1), versé dans toutes les sciences exactes et philosophiques, ne le cédait à aucun des plus savants hommes de son temps. Eunape parle aussi d'un philosophe du même nom, le premier des philosophes de son siècle, dit-il, après Porphyre (2). Henri de Valois (3), Baronius (4) et d'autres auteurs pensent que l'Anatole d'Eusèbe est le même que celui dont parle Eunape. Baronius ajoute que la haine déclarée de Porphyre contre le christianisme a seule déterminé la préférence de l'historien éclectique. Fabricius et Cave en font deux personnages différents. Quoi qu'il en soit, Anatole, le philosophe chrétien, d'accord avec l'école des Catéchèses et saint Denys, déconcertait dans Alexandrie les efforts d'Olympius et de toutes les sectes. D'autre part, la réfutation qu'Origène venait d'opposer à la diatribe de Celse, mettait le philosophisme en émoi et renversait Anatole

(1) Euseb. Hist. eccles. l. 7.
(2) Eunap. in Vit. Jambl.
(3) Henric. Vales. in Annot. ad Euseb. Hist. eccl. l. VIII, c. 32.
(4) Baron. Annal. eccl. ad ann. 283, § 11.

de fond en comble le nouveau système des éclectiques alexandrins (1).

Origène réfute Celse.

Ce grand homme, retiré alors à Césarée en Palestine, y enseignait la philosophie et la religion avec un succès prodigieux. Il avait d'abord dédaigné de répondre au livre de Celse, de confondre des calomnies, des injures qui se détruisaient d'elles-mêmes; mais comme les philosophes le répandaient partout avec profusion, et opposaient ces accusations aux chrétiens, avec d'autant plus de jactance qu'elles étaient restées jusqu'alors sans réponse, Ambroise, gnostique converti par Origène, engagea son maître et son ami à confondre enfin le mensonge et la calomnie. Origène réfuta donc l'ouvrage de Celse avec la supériorité et le succès que promettait son vaste génie. Cette réponse, dit un écrivain distingué, a toujours passé pour l'apologie du christianisme la meilleure qu'il y eût dans l'antiquité, autant pour l'érudition profane et sacrée que pour l'élégance et la pureté de la diction, pour le nerf et la chaleur du style, et pour la force du raisonnement; en sorte qu'Eusèbe renvoyait à cette apologie tous ceux qui voulaient se convaincre parfaitement de la vérité de notre sainte religion et de la frivolité de tout ce que peuvent dire ses ennemis pour la déprimer et la noircir.

(1) Tillem. Vie d'Origène.

Celse prenant en main la cause de l'erreur, avait employé les moyens que celle-ci fournit à ses défenseurs : la mauvaise foi et les injures ; il avait insulté Jésus-Christ, ses disciples et son auguste religion, pour exalter les philosophes et le paganisme. Origène, dont l'érudition était aussi vaste que sa dialectique était vigoureuse, rétablit les faits, dédaigne les injures et les calomnies, découvre et détruit les sophismes, établit la vérité, et ruine l'erreur ; il répond à tout sans emportement comme sans faiblesse. Et comme Celse, s'abandonnant aux saillies de la passion, n'avait point observé de méthode dans ses attaques, Origène obligé de le suivre pas à pas, n'en garde aucune dans sa défense ; mais il considère les mêmes vérités sous tous leurs points de vue et les appuie toujours sur de nouvelles preuves.

Dans le *premier livre*, il montre d'abord la légitimité des assemblées des chrétiens, que Celse disait contraires aux lois, et la supériorité de la morale évangélique sur celle des philosophes. Il accorde à son adversaire que, Dieu ayant mis au fond du cœur de tous les hommes, des principes communs sur la règle des mœurs, tous ont pu et dû s'y conformer ; mais il ajoute que la loi écrite a développé ces principes.

Celse accusait les chrétiens d'une puérile crédulité ; Origène lui apprend que la religion ne défend pas l'examen des vérités qu'elle enseigne, qu'elle ne force pas

la raison à admettre sans motif tout ce qu'on lui propose ; il lui prouve que la foi est nécessaire, dans la religion et même dans le commerce de la vie, à tous les hommes et à Celse lui-même, qui cependant se vantait de tout savoir, et qu'il est injuste de refuser à Dieu la foi que les philosophes prêtent si aveuglément à des chefs trompeurs. Après avoir expliqué ces paroles de saint Paul : *Si quelqu'un d'entre vous pense être sage selon le monde, qu'il devienne insensé pour devenir sage ; car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu*, paroles dont Celse faisait l'abus le plus étrange, Origène défend Moïse contre les injustes calomnies de l'Épicurien, et fait voir combien il l'emporte sur tous les sages du paganisme, soit poëtes, soit philosophes, qu'il a tous précédés. Il passe ensuite avec son adversaire, à la vie de Jésus-Christ. Celse reprochait à ce divin Sauveur d'être né depuis peu d'années dans l'obscurité, d'une mère pauvre, d'avoir mené une vie misérable, et beaucoup d'autres griefs du même genre.

Puisque Jésus n'a paru au monde que depuis quelques années, répond Origène, comment se fait-il que déjà sa doctrine se soit répandue dans tout l'univers ? Quelle autre croyance fit jamais d'aussi rapides progrès, en si peu de temps, et à travers tant d'obstacles ? Comment un homme né dans la pauvreté, sans éducation, sans aucune teinture des sciences, a-t-il pu concevoir un

plan de religion au-dessus des forces humaines, l'exécuter, le faire adopter partout, à la place des superstitions? Comment a-t-il pu remplir la terre de son nom, mettre en mouvement tout l'univers? Où donc un homme qui, de l'aveu de ses détracteurs, ne dut rien à l'étude ou à l'éducation, a-t-il pu puiser les connaissances également certaines et sublimes qu'il est venu apporter au monde sur l'essence divine, sur la fin de l'homme, et les persuader aux savants comme aux ignorants, sans violence, sans artifices, mais par la prédication de douze apôtres, dont toute la science était la parole de leur maître et pour lesquels notre critique professe un si profond mépris?...

A ces raisons que nous ne pouvons qu'indiquer, Origène ajoute l'accomplissement des prophéties, et montre que l'ancienne loi préparait la nouvelle. En sorte qu'en embrassant la doctrine de Jésus-Christ, les juifs convertis n'ont pas renoncé à la loi de leurs pères, comme Celse le leur reprochait. C'est ce que prouve Origène dans le *second livre* de son ouvrage, où il montre que les prophéties relatives au Messie ne se sont accomplies qu'en Jésus-Christ. Il entre dans les détails de la vie du Sauveur et venge sa conduite des blasphèmes de Celse. Celui-ci ne niait point les miracles de Jésus-Christ, mais il les attribuait à la magie et les assimilait aux tours de force des saltimbanques, alors si communs

parmi les païens et les gnostiques. Origène, rétablissant les faits défigurés par son adversaire, prouve que les prodiges opérés par Jésus-Christ étaient de véritables miracles; que le pouvoir d'en faire lui était propre, puisqu'il avait pu en faire part à d'autres; d'où il conclut que Jésus-Christ est vraiment Dieu, comme Celse avait conclu qu'il était un homme ordinaire. Dans le *troisième livre*, Origène fait voir la supériorité de la doctrine du Sauveur sur les fables du paganisme et justifie les chrétiens contre leur calomniateur, qui les accusait de n'admettre parmi eux que des ignorants, des insensés, des criminels.

Il prouve dans le *quatrième*, la convenance, la nécessité et la vérité de l'Incarnation du Verbe de Dieu. Celse disait que l'homme n'avait point mérité une telle condescendance de la part de Dieu; que les fourmis, les abeilles, les animaux étant plus sages que les hommes, avaient plus de droits à ses faveurs. « D'où suivrait, reprend Origène, que les bêtes sont plus chères à Dieu que tous les fameux philosophes dont la sagesse excite l'admiration de Celse, qu'elles l'emportent de beaucoup en science sur Socrate et Platon. Voilà donc notre superbe critique réduit à désirer le sort des bêtes, et il doit nous savoir gré de souhaiter qu'il leur ressemble. »

Origène commence le *cinquième livre* de son ouvrage par cette belle prière : « Daigne le Seigneur purifier mon

intention et donner à mes raisonnements cette force divine, sans laquelle la foi de ceux à qui je désire être utile, ne serait établie que sur la sagesse des hommes, afin qu'éclairé par l'Esprit saint, je puisse, par son secours, comprendre sa divine parole, abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu, et confondre l'orgueil de Celse, qui ose insulter à notre Jésus, à Moïse et aux prophètes; et que la vertu d'en haut, dont la voix des prédicateurs de l'Evangile reçoit toute son efficacité, s'imprime aussi à mes discours. »

Le savant apologiste, suivant son adversaire dans tous ses écarts, justifie contre lui la doctrine de l'Eglise sur l'Incarnation du Verbe, sur les anges et sur la fin du monde; il prouve que l'on peut et que l'on doit changer de religion, lorsque celle dans laquelle on est né, éloigne de Dieu, au lieu d'y conduire.

Le *sixième livre* est employé tout entier à montrer combien l'enseignement de Jésus-Christ et des apôtres l'emporte sur la doctrine des philosophes, à laquelle Celse ne voyait cependant rien de comparable. Les apôtres ont mal parlé; les philosophes ont bien écrit; c'est à cette assertion que peuvent se réduire les déclamations du censeur épicurien contre la doctrine de l'Evangile. Les apôtres, répond Origène, voulant faire connaître à toutes les classes de la société la science du salut, se sont mis à la portée de toutes les intelligences,

même des plus bornées; ils ont enseigné simplement une magnifique doctrine ; les philosophes qui ont voulu se faire admirer, ont revêtu leurs idées d'un style fleuri, ils ont écrit pour ceux qui pouvaient les comprendre. Nous accordons qu'ils ont pu écrire des vérités ; car Dieu ne refuse à personne les lumières de la raison ; et c'est pourquoi l'apôtre saint Paul leur a reproché de retenir la vérité dans l'injustice, ce qu'il n'aurait pas eu droit de faire, si les philosophes n'avaient pas eu le moyen de connaître le Créateur. Oui, nous l'avouons, ils peuvent connaître la vérité, mais ils ne l'honorent point. Après avoir exprimé quelques belles idées sur le souverain bien, ils descendent au Pyrée pour adresser leurs vœux à Diane, comme à une divinité, et participer aux fêtes qu'une multitude imbécile célèbre en son honneur. Après avoir bien disserté sur l'âme et sur la félicité qui lui est réservée, si elle a bien vécu, ils se dégradent jusqu'à sacrifier un coq à Esculape. On les voit, ces hommes si fiers de leur sagesse et de leur théologie, se prosterner aux pieds d'une idole qui représente un homme mortel, et adorer, avec les Egyptiens, les oiseaux, les quadrupèdes et les reptiles; s'il en est qui ne se soient pas rabaissés jusqu'à ce point-là, ils ne restent pas moins convaincus d'avoir retenu la vérité dans l'injustice. Parce que les sages et les savants du siècle avaient abusé du principe qu'ils avaient reçu du

ciel, pour connaître et honorer la vérité, *Dieu a choisi les insensés selon le monde, pour confondre les sages ; ce qu'il y a de plus vil et de plus faible, pour confondre les forts ; ce qui n'est pas, pour confondre ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie en sa présence.*

Tous nos docteurs, nos prophètes, nos apôtres, éclairés de l'esprit de Dieu et animés de son amour, ont enseigné la vérité sans mélange d'erreur, et l'ont honoré dans leurs œuvres. Celse dira-t-il qu'ils ont puisé dans Platon tout ce qu'ils ont dit de vrai? Du moins ce ne sera point Moïse, qui vivait long-temps avant ce philosophe. Pour les apôtres, postérieurs au fils d'Ariston, est-il vraisemblable que Paul ait quitté ses tentes ; Pierre, sa barque ; Jean, ses filets, pour étudier Platon, et que de Platon mal entendu, ils aient pris les admirables connaissances qu'ils nous ont transmises sur la Divinité?

A l'appui de ces assertions, Celse apportait plusieurs passages de Platon, où ce philosophe avait exprimé en termes aussi obscurs que pompeux quelques pensées plus ou moins conformes à certaines vérités prêchées par les chrétiens ; Origène lui oppose autant de passages de l'Écriture, dans lesquels les prophètes, antérieurs à Platon, enseignaient les mêmes vérités avec plus de magnificence, d'exactitude et de clarté que le philosophe grec. Celse avait entendu parler vaguement de la doctrine ridicule de quelques hérétiques, entr'autres des ophites,

et il affectait de mettre leurs fables et leurs infamies sur le compte des véritables chrétiens. Origène lui prouve qu'il ne connaît pas mieux les systèmes de ces sectes que l'Écriture sainte, et que d'ailleurs les disciples de Jésus-Christ n'ont rien de commun avec ces hérétiques.

L'accusation de magie revient encore ici : les chrétiens, dit Celse, en font grand usage; mais leurs prestiges ne surprennent que des êtres ignorants ou débauchés ; ils ne sauraient tromper les philosophes. Origène lui fait cette réponse : « J'ai déjà réfuté cette calomnie; je n'ai à ajouter ici qu'une petite anecdote : Méragène, qui n'était point chrétien, mais philosophe de profession, rapporte que d'autres philosophes de réputation n'eurent d'autre motif de s'attacher à Apollonius de Tyane, que son habileté dans cet art infernal. Pour nous, qui adorons, par Jésus, le grand Dieu de l'Univers, nous pouvons assurer, d'après une longue expérience, que nous sommes inaccessibles aux démons et à la magie, tandis que nous conformons notre vie aux préceptes de l'Évangile. »

Celse répète ensuite que les chrétiens ont puisé leur doctrine dans les philosophes ou les poètes païens, et il prétend le prouver par les faits. Origène lui prouve encore le contraire et continue à lui opposer des passages analogues des prophètes, plus anciens de plusieurs siècles que les auteurs allégués par son adversaire.

Puis il justifie l'histoire de la création d'après la Genèse et montre que Dieu a tout créé par son Verbe, dont il explique aussi la nature et les bienfaits; de là Celse le ramène de nouveau à prouver la grandeur des mystères de la vie mortelle de Jésus-Christ, et la dignité du sacrifice de la croix.

Mais, demandait Celse, comment se fait-il qu'un Dieu *omniscient* n'ait pas su qu'il envoyait son Fils à des hommes pervers qui le feraient mourir? « Oui, reprend Origène, Dieu le savait ; il a même fait annoncer par ses prophètes toutes les circonstances de la vie et de la passion de Jésus. » Celse, qui avait prévu cette réponse, attaquait les prophéties auxquelles il opposait les prétendus oracles du paganisme. C'est pourquoi Origène défend, dans le *septième livre*, les prophéties de l'ancien et du nouveau Testament; il prouve que l'Esprit saint inspirait les prophètes, et que les prêtresses d'Apollon, au contraire, étaient les organes des démons, lorsqu'elles n'étaient pas les instruments de la supercherie et de l'imposture, comme elles l'étaient toujours de l'infamie. Celse, après avoir déclamé contre les prophéties, renouvelait ses blasphèmes contre Jésus-Christ, et mettait en avant les sages du paganisme. « Qu'il nous nomme enfin ces fameux sages, répond Origène, et nous lui prouverons que ce ne sont que des aveugles, incapables de conduire et de diriger les autres. »

L'épicurien proposait Platon dont il prouvait la science et la sagesse, par ce passage : *Il est difficile de trouver le Créateur et le Père de cet univers : et après l'avoir trouvé, il est impossible de le découvrir à tout le monde.* « Ce qui était difficile ou impossible à Platon, reprend Origène, Jésus-Christ l'a fait par amour pour les hommes; le Verbe de Dieu *s'est fait chair*, pour leur révéler les vérités que personne autre que lui ne pouvait leur enseigner. Sa doctrine accessible à toutes les intelligences, élève l'âme, éclaire l'esprit, embrase le cœur de tous ceux qui ne la rejettent point.

Platon dit qu'*il est difficile de trouver le Créateur* ; si Platon l'a trouvé, comment a-t-il osé adorer des êtres qui n'avaient rien de commun avec la divinité ? Quant à nous, nous soutenons que la nature humaine ne saurait ni chercher le Créateur, ni le connaître sans le secours du Dieu qu'elle cherche. Il se révèle à ceux qui, en s'efforçant de le trouver, avouent qu'ils ont besoin de son assistance. Après avoir développé cette pensée, Origène montre que la morale des chrétiens est aussi pure que leurs dogmes sont sublimes. Puis il répond à cette singulière interpellation de Celse : « Puisque vous vouliez innover, pourquoi n'avez-vous pas choisi pour l'objet de votre culte, quelqu'un qui fût mort glorieusement? » Il citait ensuite Hercule, Esculape, Orphée, Anaxarque, Epictète, dont il vantait l'héroïsme. Origène

lui dit donc que, quand même on pourrait mettre tous ces héros ou ces sages tant vantés au rang des hommes distingués par leur probité, on ne pourrait pas, sans se rendre coupable de sacrilége, leur rendre un culte divin. « Votre Epictète, ajoute-t-il, a montré, il est vrai, beaucoup de courage dans la douleur que lui causait son maître ; notre Jésus ne dit rien au milieu de tourments plus affreux encore : sa douceur se conserva inaltérable dans toutes les circonstances douloureuses de sa passion : il se taisait quand on le déchirait de coups, quand on le couvrait d'injures, quand on le couronnait d'épines, quand on le clouait à une croix. » Après avoir ainsi vengé le maître, Origène relève en passant quelques grossières injures de Celse contre les disciples.

Au commencement du *huitième livre*, il adresse au Seigneur une prière semblable à celle que nous avons rapportée plus haut, puis il montre la sainteté et la légitimité du culte que les chrétiens rendent à Dieu et à son Fils; ce qui le porte à s'étendre sur l'essence et les attributs de la divinité, à parler des deux natures du Verbe incarné, à prouver par les faits la puissance du nom de Jésus. Ce divin Sauveur était alors le but des attaques des éclectiques alexandrins ; à l'exemple de Celse, ils affectaient de le rabaisser au niveau des prétendus sages du paganisme ; c'est pourquoi Origène s'attache dans tout son ouvrage et surtout dans le der-

nier livre, à réfuter un blasphème qui menaçait déjà de s'accréditer.

Cette réfutation, unie aux efforts de Piérius, d'Anatole et d'autres grands docteurs chrétiens, porta un coup accablant à l'Éclectisme naissant; mais la mort de cet homme extraordinaire délivra cette secte d'un de ses plus redoutables adversaires. Origène termina à Tyr une vie traversée de toutes sortes de vicissitudes, employée tour-à-tour à combattre les ennemis de la religion, à justifier lui-même son enseignement et à repousser des imputations ou fausses ou fondées, mais elle fut signalée presque tout entière par d'éclatants triomphes sur le philosophisme et l'hérésie, et par un exercice souvent héroïque de la vertu.

De l'an 250 à l'an 270.

Commencements de Porphyre.

III. Au moment que s'éteignait cette grande lumière de la religion, entrait dans la lice un homme capable de combattre contre son ombre encore redoutable, et de réparer les pertes de l'Éclectisme : doué de talents transcendants, d'une imagination brillante et féconde, d'une mémoire prodigieuse, d'un génie vaste, d'une éloquence ravissante, animé d'une haine implacable contre la religion chrétienne, et plein d'expédients pour la satisfaire, Porphyre donnait à prévoir dès lors ce que l'Eglise avait à craindre, et ce que l'Éclectisme pouvait espérer de lui. Porphyre, l'ennemi peut-être le plus redoutable que le christianisme ait eu à combattre, naquit

de parents illustres, dans le voisinage de Tyr, vers l'an 233 (1). Après sa première éducation, il suivit quelque temps les leçons d'Origène, qui, obligé de fuir sa patrie, était allé enseigner la religion et la philosophie, tantôt à Césarée, tantôt à Tyr; mais, loin d'en tirer les fruits qu'en recueillaient saint Grégoire, surnommé Thaumaturge, son frère Athénodore et d'autres esprits sincères, Porphyre en fit dans la suite l'abus le plus étrange; il sembla même n'avoir étudié la méthode d'un si grand maître, que pour la combattre avec plus d'avantage. De l'école d'Origène, il passa dans celle de Longin (2). Ce célèbre rhéteur avait d'abord entretenu des rapports intimes avec Plotin; mais, il se sépara de lui, et alla ouvrir une école de belles lettres à Athènes; ses leçons et ses ouvrages le placèrent incontestablement à la tête de tous les rhéteurs et de tous les sophistes de son siècle. Sous un maître aussi habile, Porphyre cultiva l'éloquence avec tant de succès, qu'il laissa bien loin derrière lui la foule de ses condisciples. Cependant le nom de Plotin retentissait dans le monde; la renommée en racontait mille merveilles, dont fut frappée l'imagination ardente de Porphyre; il céda à l'envie de s'attacher à

(1) Pagi, Crit. in Baron. Annal. ad ann. 302, § 9 et seq.

(2) Eunape. in Vit. Porphyr.

un si grand philosophe, et quitta l'école de Longin, pour aller à Rome se livrer entièrement à la conduite de Plotin; mais celui-ci ayant suspendu alors ses leçons, Porphyre retourna en Asie ou en Egypte, dans l'intention de venir rejoindre les éclectiques que le nom du *grand philosophe* ralliait autour de sa chaire. Il revint en effet à Rome, au bout de dix ans. Plotin et Amélius, le plus intime de ses disciples, le reçurent avec empressement, et n'épargnèrent ni faveurs, ni flatteries, pour s'attacher un homme qu'ils prévoyaient devoir être un jour le soutien et l'ornement de leur secte. Porphyre ne trompa point l'attente de son nouveau maître. Amélius fut chargé de l'initier à la doctrine de Plotin et de lui résoudre toutes les difficultés qui pourraient s'y rencontrer (1); ce qui a fait dire à quelques auteurs que Porphyre avait aussi été disciple d'Amélius; mais il fut bientôt lui-même en état de donner des leçons aux autres. Plotin conçut pour lui une tendresse paternelle, et il avait coutume de l'appeler: « la gloire de son école, et le modèle de ses disciples. » Il se déchargea sur lui du soin de répondre aux objections que l'on faisait contre sa doctrine, et lui confia la rédaction de ses ouvrages. La faveur dont Porphyre jouissait auprès de

(1) Porphyr. Vit. Plotin.—Eunap. Vit. Porphyr.

Plotin, ne l'empêcha pas de cultiver l'amitié de Longin, quoique celui-ci lui rappelât souvent avec amertume la préférence qu'il avait donnée à un autre maître ; mais, dit Brucker, l'enseignement de l'illustre philologue était trop modéré pour cet homme atrabilaire ; il fallait à sa fière mélancolie l'enthousiasme de l'Éclectisme. Porphyre se livra avec tant d'ardeur à la doctrine de Plotin, qu'il faillit lui sacrifier sa vie : pénétré de l'enseignement de son maître, il tomba dans une espèce de frénésie : les imperfections de la matière, les misères de la nature humaine, le malheur de l'âme enfermée dans sa prison de boue, se présentaient toujours à son esprit et assiégeaient son imagination. De ces noires pensées, naquit en lui la haine des hommes et de la vie ; il se mit à fuir la société ; il tâcha de se fuir lui-même ; il chercha des lieux solitaires où il avait toujours le malheur de se retrouver ; pour s'arracher plus sûrement à tant d'importunités, il résolut de mettre un terme à ses jours ; mais l'air sombre et morne qu'il portait sur sa figure, révéla son projet (1). Plotin, aussi habile physionomiste que profond philosophe (2), ne put voir sans frémir le danger que courait son disciple

(1) Porphyr. in Vit. Plot. — Eunap. in Vit. Porphyr. — Brucker, De Sect. eclect. in Porphyr.
(2) Porphyr. ibid. c. XI.

et son ami ; il se hâta donc de détruire l'effet produit par ses leçons et d'arracher Porphyre au triste état où elles l'avaient jeté. « Ce qu'il y a de singulier, dit l'en-» cyclopédiste (1), c'est que celui-ci se prend pour un » homme sensé : écoutez-le : ***studium nunc istud, Por-» phyri, tuum, non sanæ mentis est, sed animi atra bile » furentis.*** Un troisième, continue l'auteur cité, qui » eût été témoin, de sang-froid, de l'action outrée » et du ton emphatique de Plotin, n'aurait-il pas été » tenté de lui rendre à lui-même son apostrophe et de » lui dire, en imitant son action et son emphase : ***stu-» dium nunc istud, Plotine, tuum, honestæ revera men-» tis est, sed animi splendida bile furentis.*** » Plotin l'engagea à dissiper dans les distractions d'un voyage, des pensées si noires. Porphyre y consentit enfin et se retira à Lylibée, auprès d'un certain Probus, homme de lettres et philosophe célèbre dans ce pays.

Dernières annees de Plotin.

Plotin continua dans Rome à donner des leçons et à faire des prodiges du goût de la secte. Un des plus merveilleux qu'en raconte Porphyre, son historien, c'est le maléfice par lequel il causa d'affreux tourments à Olympius d'Alexandrie. Ce philosophe ne pouvait sans dépit, voir son crédit éclipsé par la gloire de son con-

(1) Encyclop. art. ÉCLECTISME.

frère; il chercha donc dans la goëtie les moyens de lui nuire (1). Mais Plotin, initié plus avant dans les mystères de la magie, eut toujours l'adresse de faire retomber ses maléfices sur Olympius lui-même. A peine en eût-il ressenti les premières atteintes, que les lui renvoyant, il s'écria dans son enthousiasme, en présence de plusieurs de ses disciples : « Maintenant, maintenant le corps d'Olympius se replie et se plisse comme une bourse; oui, maintenant ses membres se déchirent, ses os craquent et se brisent (2). » Un châtiment si terrible convainquit Olympius de son impuissance, le corrigea de sa témérité et lui fit pour toujours perdre l'envie de se mesurer avec un rival qui avait à son service non un génie quelconque, mais un dieu d'un ordre supérieur (3); voici la preuve que Porphyre nous en donne : Un prêtre des dieux égyptiens étant venu à Rome, fut présenté à Plotin par un de ses amis. Après les premiers compliments, il lui offrit des preuves de sa sagesse et de la faveur dont il jouissait auprès des dieux, et l'invita à une cérémonie où il lui promit de lui faire voir son démon. Plotin accepta cette offre comme un service et se

(1) Porphyr. Vit. Plot. c. X.—Boulenger, adv. Magos, p. 4 39.—Brucker, loc. cit.

(2) Porphyr. loc. cit.—Idem, ibid.

(3) Porphyr. loc. cit.

rendit au temple d'Isis avec le magicien d'Egypte. Celui-ci se mit aussitôt à faire les cérémonies et à répéter la formule ordinaire d'enchantement par lesquelles il avait coutume d'évoquer les démons ; mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'au lieu d'un démon, un dieu se présenta dans toute sa majesté ! Plotin, qui vivait familièrement avec lui, ne s'en étonna point ; mais l'Égyptien, suspendu entre la terreur et le respect, resta d'abord dans un profond silence, qu'il rompit enfin par ce cri d'admiration : « Vous êtes heureux, Plotin, vous qu'inspire et dirige un dieu du premier ordre (1). » Notre théosophe le savait bien ; il était tellement pénétré du sentiment de son bonheur et de sa dignité que, content de s'entretenir familièrement avec son dieu, il dédaignait d'aller dans les temples adorer ceux du vulgaire. Amélius, son disciple, lui proposa un jour, d'aller assister à un sacrifice théurgique. « Ce n'est point à Plotin, répondit-il gravement, à aller trouver les dieux, c'est aux dieux à venir trouver Plotin (2). » Telles étaient les

(1) *μακάριος εἶ θεὸν ἔχων τὸν δαίμονα, καὶ τοῦ ὑφειμένου γένους τὸν σύνοντα.* Porphyr. loc. cit.

(2) *ἐκείνους δεῖ πρὸς ἐμὲ ἔρχεσθαι, οὐκ ἐμὲ πρὸς ἐκείνους.* Porphyr. loc. cit. —Baltus, Défense des SS. PP. accus. de platonisme, l. III, c. 4.— Brucker, in Plotin. « Il faut assurément une rare sagacité pour rattacher ce propos à quelque doctrine métaphysique, et pour n'y pas

merveilles que les Eclectiques alexandrins opposaient dès-lors aux miracles du christianisme.

Cependant Plotin, que la faveur des dieux et sa propre dignité élevaient au-dessus du reste des humains, accomplissait avec impatience le décret rigoureux du destin qui le retenait parmi les êtres corporels ; cette masse de matière, qu'on appelait son corps, lui causait une telle indignation qu'il ne consentit jamais à la regarder comme une partie de lui-même (1). Il y avait au nombre de ses disciples des hommes fort habiles dans la médecine ; mais il refusa constamment leurs services et le secours de leur art ; jamais, dit Porphyre, il ne voulut employer d'autres remèdes que celui des frictions, contre les nombreuses infirmités qui l'assiégeaient (2) : car le corps, selon lui, étant le cachot dans lequel l'âme avait été jetée pour expier ses fautes passées, il n'était pas raisonnable de réparer ses ruines, pour prolonger l'exil et le malheur d'un esprit infortuné ; il convenait au contraire de hâter la destruction entière de cette prison, afin que, libre de ses chaînes, l'âme pût aller s'u-

trouver beaucoup d'orgueil et même d'impiété.» (Daunou, Biog. univ. art. PLOTIN.

« Vit-on jamais une théologie plus cavalière ? » (Bayle, Dict. hist. art. PLOTIN, note *G.*)

(1) Porphyr. Vit. Plotin. c. I.

(2) Id. ibid. c. II.

nir à l'âme universelle dont elle était émanée, ou occuper la place qui lui aurait été désignée. Dans cette persuasion, Plotin tenait secret le temps, le lieu de sa naissance et le rang de sa famille. Jamais il ne souffrit qu'on fit son portrait ; Amélius l'ayant un jour prié de se laisser peindre : Eh quoi ! reprit Plotin avec vivacité, n'est-ce donc point assez de traîner partout avec nous l'image dont la nature nous a enveloppés, croyez-vous qu'il faille encore laisser aux générations futures l'image de cette image, comme un spectacle digne d'intérêt (1) ? »

Bayle (2), ravi de cette réponse, s'écrie dans un transport d'admiration : « Qu'il y a de grandeur dans cette » pensée ! Il n'y a que de petites ames qui le puissent » contester... Notre siècle n'en était point digne (de » Plotin); on rampe trop aujourd'hui, on fait trop de » cas du corps et des biens de la fortune. On ne voit » plus de Plotin. »

Ce ne serait point là le plus grand mal de notre temps : nous ne voyons pas que notre époque soit plus heureuse, depuis qu'on a voulu faire revivre parmi nous, son système et sa mémoire. Quant à nous, nous connaissons trop le génie de cet homme et de sa secte, pour imaginer

(1 Porphyr. Vit. Plot. c. I.—Brucker, de sect. eclect. in Plotin.

(2) Bayle, Dict. histor. art. PLOTIN, note *A*.

du sublime dans sa réponse à Amélius. Nous n'y voyons au contraire que le raffinement de l'amour-propre, qui, pour obtenir plus sûrement satisfaction, défend qu'on la lui fasse. Plotin ne fut point déçu : Amélius, le plus intime et le mieux entendu de ses disciples, prit sur lui d'introduire, dans l'auditoire de son maître, un habile peintre de portraits. Celui-ci, placé face à face avec l'illustre philosophe, le considéra attentivement, grava tous les traits dans son imagination; il les reproduisit ensuite de mémoire, avec le secours d'Amélius, et bientôt Plotin eut le plaisir de se voir peint en beau (1).

Lors même que nous n'aurions, sur la partie pratique de la philosophie de Plotin, d'autres données que celles que vient de nous fournir Porphyre, son panégyriste, nous serions en droit de conclure que le chef des éclectiques alexandrins n'avait pas des idées saines sur les questions les plus importantes pour l'humanité; qu'il ignorait également la nature de l'homme, son principe, sa fin dernière, ses devoirs envers Dieu, envers soi-même, envers le prochain. Que l'on mette à côté de ses rêveries, la doctrine sublime de la religion touchant l'origine de l'homme et ses destinées; que l'on déduise les conséquences de ces deux théories et l'on verra ce qui en

(1) Porphyr. Vit. Plot. c. I.

résulterait pour l'individu, pour la famille et la société.

La science et les prodiges de Plotin ne purent fixer auprès de lui les innombrables disciples que Porphyre fait accourir à ses leçons. Quelques-uns cédèrent à leur dégoût et l'abandonnèrent ; d'autres, après avoir appris à son école la science des maléfices, se séparèrent de lui pour exercer plus librement la magie (1); plusieurs enfin, indignés des prestiges et de l'orgueil de cet homme, embrassèrent la religion chrétienne, que tant d'extravagances leur avaient fait mieux apprécier.

Amélius lui-même ne put supporter la vue des infirmités de son maître : il le quitta pour toujours et alla propager en Asie les doctrines éclectiques, et y soulever les esprits contre le christianisme. Il établit son école dans la ville d'Apamée, d'où il espérait répandre plus facilement son venin dans les provinces voisines, et détruire ainsi les heureux effets qu'avaient produits dans ce pays, les leçons, les voyages et les prédications d'Origène.

Mort de Plotin.

Plotin, abandonné de ses disciples, fut recueilli par les héritiers de Zéthus, le plus sincère de ses anciens amis. Il mourut quelque temps après, en Campanie, dans la maison de plaisance de ses hôtes. Si nous en

(1) S. August. Epist. ad Diosc. sub fin.

croyons Porphyre, il mourut d'une esquinancie, entre les bras d'un seul de ses disciples, nommé Eustochius (1); mais Julius Firmicus Maternus nous a laissé une description de ses derniers moments, qui montre que sa fin fut digne de sa vie : « Son sang, dit-il, se glaça d'abord dans ses veines; une pourriture fétide et puante se répandit ensuite dans tous ses membres; et bientôt tout son corps fut un cadavre putréfié, qu'une ame animait encore (2). » Julius Firmicus Maternus semble regarder cette maladie comme un châtiment du destin, dont Plotin n'avait pas toujours reconnu la puissance. « Plotin, reprend Tillemont, n'était pas fort coupable en ce qu'il s'était opposé à la fatalité; mais il l'était beaucoup en ce que, disciple d'un maître chrétien, il n'avait pas voulu plier son orgueil sous le joug de la foi (3). » Plotin affecta toutefois jusqu'au bout le ton et l'emphase d'un enthousiaste : comme il sentit approcher sa fin, il ne voulut point paraître céder à la nature ; il voulut, au contraire, persuader que sa mort était un dernier et décisif triomphe remporté sur son corps; et résumant en peu de mots toute sa doctrine : « Je m'efforce, dit-il, de réunir ce qu'il y a en moi de divin à ce qu'il y a de divin dans tout

(1) Porphyr. l. c.
(2) J. Fir. Mater. l. I, c. 3, q. 9 et ap. Baron. ad ann. 271, § IV.
(3) Tillemont, Mém. eccles. tom. III (in-4°) p. 286.

l'univers. » Ou, comme traduit l'encyclopédiste : « Je m'efforce de rendre à l'ame du monde la particule divine que j'en tiens séparée (1). » Porphyre, qui a parsemé l'histoire de sa vie des prodiges les plus extraordinaires, ne manque pas d'entourer son lit funèbre de circonstances merveilleuses. Ainsi, au moment où il rendait le dernier soupir, un dragon glissa rapidement sous son lit et disparut aussitôt; c'était certainement son démon familier, ou Esculape lui-même qui, sous la forme d'un dragon, était venu recevoir son âme (2). Amélius

Apothéose de Plotin

ayant appris la mort de son maître, n'oublia rien de son côté pour lui assurer une place parmi les dieux; car les premiers éclectiques comprirent de quelle importance il était pour eux, de donner un Dieu pour chef à une secte destinée à combattre, à balancer ou à supplanter même une religion qu'on disait fondée par un Dieu; c'est pourquoi ils donnèrent à Plotin des qualités divines, lui attribuèrent toutes les vertus, exaltèrent la sublimité de sa doctrine, le firent auteur d'un grand nombre de prodiges; et lui donnèrent, dans la hiérarchie des génies, un rang proportionné à tant de sagesse et de puissance;

(1) Καὶ φήσας πειρᾶσθαι τὸ ἐν ἡμιν θεῖον ἀνάγειν πρὸς τὸ ἐν τῷ παντὶ θεῖον. Alb. Fabric. a lu : τὸν ἐν ὑμῖν θεὸν. — Porphyr. Vit. Plot. c. II. — Synésius, Epist. 137 sub. fin.

(2) Porphyr. Vit. Plot. c. II.

les premiers, ils lui élevèrent des autels et lui offrirent des sacrifices. Afin d'autoriser un apothéose si gratuit, les éclectiques firent parler les Dieux. Amélius consulta l'oracle d'Apollon et lui demanda si Plotin méritait un culte divin; la réponse fut, comme on devait s'y attendre, on ne peut plus favorable à la mémoire de Plotin et à l'intérêt de sa secte. Peu content de donner aux questions d'Amélius une réponse catégorique, l'oracle s'étendit complaisamment sur les louanges du nouveau dieu, et sur les titres qu'il avait à la divinité. Semblable à un poète que transporte la gloire du héros créé par son imagination, Apollon invoque les neuf sœurs et les engage à unir leurs voix à la sienne pour chanter dignement les louanges de l'immortel Plotin (1).

« Muses, s'écrie-t-il hors de lui-même, je vous invoque : à mes chants unissez vos concerts :

» Je te salue, génie sacré, toi qui, après avoir brisé tes entraves corporelles, as librement pris ton essor vers le céleste séjour.

» Tu jouis enfin du terme heureux auquel tu tendais à travers les tempêtes de la vie, que tes désirs ap-

(1) Apollon était en verve : l'hymne qu'il fit en l'honneur du nouveau Dieu, n'a pas moins de cinquante vers : pour nous, à qui ce sujet n'inspire pas à beaucoup près le même intérêt, nous nous contenterons de donner ici la traduction libre des passages qui peuvent faire connaître l'esprit et la doctrine de l'école plotinienne.

pelaient sans cesse, que ton esprit pénétrait toujours et que les dieux te montrèrent si souvent.

» Car, exempt des ténèbres qui aveuglent les hommes, lors même que tu luttais contre les tempêtes des passions, tu contemplais des merveilles que les sages eux-mêmes ne purent point apercevoir. Mais maintenant, délivré de ta prison mortelle, tu trônes à côté des immortels.

» C'est là, c'est dans ces lieux de délices que tu participes à la table des dieux, que tu partages les plaisirs de l'amitié, les caresses du tendre et aimable Cupidon, avec les justes Minos et Rhadamanthe, avec l'équitable Œacus, avec le divin Platon et le grand Pythagore. Jouis, glorieux génie, jouis à jamais du bonheur éternel que tu as conquis par tes travaux.

» Et nous, Muses, finissons nos concerts; j'ai chanté sur ma lyre d'or l'hymne que je devais à une âme sainte.... (1) »

(1) Ἀλλ' ἄγε, Μουσάων ἱερὸς χορὸς, ἀπύσωμεν
Εἰς ἓν ἐπιπνείοντες ἀοιδῆς τέρματα πάσης,
Ὕμμι καὶ ἐν μέσσοισιν ἐγὼ Φοῖβος βαθυχαίτης.
Δαῖμον, ἄνερ τὸ πάροιθεν, ἀτὰρ νῦν δαίμονος αἴσῃ
Θειοτέρῃ πελάων, ὅτ' ἔλυσας δεσμὸν ἀνάγκης
Ἀνδρομέης . . . .
. . . .
Καὶ τότε μὲν σκαίροντι, πικρὸν κῦμ' ἐξυπαλύξαι
Αἱμοβότου βιότοιο καὶ ἀσηρῶν ἰλίγγων,

C'est sur ce ton qu'Amélius fit chanter à l'oracle les louanges de son maître.

Qualités de Plotin.

Il appartenait à Porphyre d'interpréter le dieu. Ce philosophe, initié aussi avant qu'Amélius dans la doctrine et les intentions de Plotin, a donné, d'un oracle fabriqué par le mensonge, une longue explication qui

Ἐν μεσάτοισι κλύδωνος ἀνωΐστου τε κυδοιμοῦ,
Πολλάκις ἐκ μακάρων φάνθη σκοπὸς ἐγγύθι ναίων.
Πολλάκι σεῖο νόοιο βολὰς, λοξῇσιν ἀταρποῖς
Ἱεμένας, φορέεσθαι ἐρωῇσι σφετέρῃσιν.
. . . .
Οὐδέ σε καμμύσθην βλεφάρων ἔχε νήδυμος ὕπνος,
Ἀλλ' ἄρ ἀπὸ βλεφάρων κετάσας κηλῖδα βαρεῖαν
Ἀχλύος, ἐν δίνῃσι φορεύμενος, ἔδρακες ὄσσοις
Πολλά τε καὶ χαρίεντα, τά κεν ῥέα οὔτις ἴδοιτο
Ἀνθρώπων ὅσσοι σοφίης μαστῆρες ἔπλευν.
Νῦν δ' ὅτε δὴ σκῆνος μὲν ἐλύσαο, σῆμα δ' ἔλειψας
Ψυχῆς δαιμονίης, μεθ' ὁμήγυριν ἔρχεαι ἤδη
Δαιμονίην ἐρατοῖσιν ἀναπνείουσαν ἀήταις
Ἔνθ' ἔνι μὲν φιλότης, ἔνι δ' ἵμερος ἁβρὸς ἰδέσθαι
Εὐφροσύνης πλείων καθαρῆς . . . .
. . . .
. . . . ἧχι νέμονται
Μίνως καὶ Ῥαδάμανθυς ἀδελφεοὶ, ἧχι δίκαιος
Αἰακὸς, ἧχι Πλάτων, ἱερὴ ἴς, ἧχί τε καλὸς
Πυθαγόρης, ὅσσοι τε χορὸν στήριξαν ἔρωτος
Ἀθανάτου, ὅσσοι τε γενεὴν ξυνὴν ἐλάχοντο
Δαίμοσιν ὀλβίστοις, οἷσιν κέαρ ἐν θαλίῃσιν
Αἰὲν εὐφροσύνῃσιν ἰαίνει... κ. τ. λ.

tend à appuyer l'imposture, et qui prouve qu'ils agissaient tous de connivence. Notre but exige que nous en donnions ici l'analyse, pour ne rien omettre de ce qui peut faire connaître l'esprit qui animait les premiers chefs de l'*Eclectisme alexandrin*, et les misérables menées par lesquelles ils s'opposaient aux progrès de l'Evangile.

D'après Porphyre, l'oracle déclare que Plotin fut de mœurs douces, d'un caractère aimable et tranquille; que, détaché des choses de ce monde, il éleva toujours son esprit vers la Divinité et l'aima constamment de tout son cœur; qu'il ne cessa jamais de lutter contre les flots amers de cette cruelle vie; que s'étant efforcé de s'élever par tous les degrés indiqués dans les ouvrages de Platon, vers l'Être suprême qui surpasse tout entendement, il avait joui de la vision intuitive du Dieu souverain; qu'il lui avait été donné de le considérer, non par l'entremise des idées, mais en lui-même, dans cette nature qu'aucune intelligence ne peut percevoir. Porphyre interrompt ici son commentaire pour nous dire qu'il a été favorisé une fois du même bonheur, puis il ajoute que la fin à laquelle Plotin dirigeait toutes ses pensées, était une union intime avec le grand Dieu qui est dans tout et partout (τῷ ἐπὶ πᾶσι Θεῷ) et que quatre fois il avait eu l'inappréciable avantage d'y parvenir, non en puissance seulement, mais par un acte

ineffable. En outre, continue Porphyre, l'oracle dit que les dieux eux-mêmes avaient dirigé Plotin dans la voie droite; qu'ils avaient fait briller à ses yeux une lumière divine, en sorte qu'il avait écrit ses ouvrages au milieu des célestes splendeurs. Aussi vit-il des choses que les plus sages des philosophes ne soupçonnèrent point. Après avoir chanté les actions et les vertus de Plotin, l'oracle célèbre son bonheur et nous le montre au sein des délices, jouissant de la familiarité des dieux, de Minos, de Rhadamanthe, d'Æacus, de Pythagore, de Platon et d'autres sages non moins illustres (1). C'est ainsi que s'entendaient les disciples de Plotin pour assurer à leur maître une place distinguée dans le séjour des bienheureux, à côté des fabuleuses divinités du paganisme. Observons en passant combien les idées chrétiennes avaient déjà modifié celles des païens : ils retenaient encore leurs Champs-Elysées, mais ils n'en conservaient plus le nom; ils en épuraient les plaisirs, leur donnaient un aspect plus convenable à des esprits et n'y admettaient que ceux dont la réputation de sagesse était bien établie. Les apologistes chrétiens avaient expliqué la religion pour la mieux défendre, et développé les magnifiques enseignements de l'Evangile

(1) Porphyr. Vit. Plot. c. 23.

sur la fin de l'homme et sur ses futures destinées; il fut donc facile aux philosophes païens de modifier leurs idées là-dessus; ils firent une espèce de paradis plus digne d'esprits immortels; mais ils n'y admirent que les leurs; c'est pourquoi nous trouvons ici Plotin dans la compagnie de Minos, de Rhadamanthe et d'autres semblables bienheureux.

Des écrivains dont les vues étaient plus droites et la critique plus saine que celles de Porphyre, ont mieux servi, selon nous, la mémoire de Plotin, en contestant la vérité des assertions de ses imprudents panégyristes; il en est qui, pour excuser tous les travers de ce philosophe, ont avancé qu'il avait le cerveau dérangé; c'est en effet le témoignage le plus favorable que l'histoire puisse rendre à sa conduite. De nos jours, cependant, Plotin a trouvé des admirateurs intrépides qui n'ont pas craint de ratifier presque toutes les louanges dérisoires de ses disciples : on lui a prodigué à l'envi les titres pompeux de *grand homme*, de *génie vaste*, de *penseur profond*, d'*esprit sublime*, et beaucoup d'autres qui ne lui convenaient pas mieux. Plusieurs, ne pouvant accorder ces éloges avec le chaos de sa doctrine, se sont résignés à la contradiction. Ainsi M. Buhle, en parlant des Ennéades de Plotin : « Ces livres, dit-il, sont précisément ceux où les spéculations extravagantes des Alexandrins se peignent de la manière la plus évidente : la philosophie de

Plotin est obscure et inintelligible ; pour prendre quelque intérêt à son système, pour apprécier la manière dont il extravague, il faut se mettre à la place d'un homme qui s'abandonne sans réserve aux égarements d'une imagination échauffée et presque en délire. » Puis il ajoute : « Si l'on n'exige pas des idées claires et précises, auxquelles correspondent des objets réels, on admirera dans Plotin un esprit très-profond et, dans son système, un chef-d'œuvre de philosophie transcendantale (1). »

Qu'on imagine, si l'on peut, un chef-d'œuvre de philosophie composé d'obscures extravagances, et un génie très-profond qui extravague ! D'autres, pour justifier leurs éloges, ont supposé à Plotin un sens profond, caché sous un langage mystérieux, et à force de torturer ses phrases, de subtiliser ses expressions, ils lui ont fait dire des choses raisonnables et bien enchaînées. C'est le reproche que Mosheim fait, avec beaucoup de raison, au savant Cudworth.

« On cherche en vain, dit-il, l'arrangement que loue Cudworth dans les écrits de Plotin, esprit confus et déréglé; mais ce savant homme l'y a mis plutôt qu'il ne

(1) Buhle, Hist. de la Philosophie, dans la collect. connue sous ce titre : Histoire des Sciences et des Arts, par une société de savants, Gœttingue, 1800, tom. 1, p. 632.

l'y a trouvé ; car il avait pour les platoniciens, parmi lesquels Plotin s'est distingué, une estime telle, qu'il expose souvent leurs raisonnements, non comme ils sont énoncés, mais comme ils auraient dû l'être. Il faut passer cette faiblesse à ses qualités et à ses mérites (1). »

Quelques-uns n'ont pas pris la peine de concilier Plotin avec lui-même, ni de prêter à ses ouvrages l'ordre qu'ils n'ont pas, mais ils fondent leur estime sur cette bienveillante assertion, que la doctrine de ce philosophe, bien étudiée, bien connue, forcerait l'admiration.

« La philosophie de Plotin, dit M. Matter, n'a besoin que d'être connue pour être admirée. Peu de mystiques anciens ou modernes sont plus sages et plus éloquents

(1) Hanc distributionem (sententiarum variarum in Fatum, Plotino gratis à Cudwortho attributam) ægerrimè apud Plotinum invenias : vir doctissimus ex illis quæ Plotinus, homo et ordinis et ornatûs planè negligens, disserit, elicuit eam potius quam disertè traditam reperit. Magno erat, quod alias monuimus, Cudworthus ergò illos studio, qui Platonem in philosophando ducem sibi elegerunt ; in quibus non postremum Plotinus locum tenet. Itaque sæpius sic eorum ratiocinationes proponit quemadmodùm enuntiari et explicari debuissent, non sicut enuntiatæ à philosophis illis et explicatæ sunt. Ferenda est hæc in homine egregio imbecillitas, cæterisque ejus meritis condonanda. Mosheim, annot. in Syst. intel. Cudw. l. I, c. I. § 1. Il répète plusieurs fois ailleurs la même observation. Le même reproche s'adresse aussi à Tenneman, etc.

que lui, lorsqu'ils ont à disserter sur des objets pour lesquels Plotin convient lui-même qu'il n'y a pas de langage. « A notre avis, répond M. Daunou, tout ce qui, en philosophie, est inexprimable en langage humain, clair et précis, n'est que ténébreux et fantastique (1). »

On s'accorde toutefois à reconnaître dans ce philosophe un esprit enthousiaste et superstitieux, mais on attribue ce défaut à l'esprit et aux besoins de son temps (2). Il y a, dans cette phrase banale, une arrière-pensée que nous devons découvrir : Plotin a été le chef d'une secte dont le but et les efforts tendaient à la ruine du christianisme ; ou plutôt, il a coalisé et réuni sous son drapeau toutes les superstitions, toutes les sectes, pour les opposer à la religion de Jésus-Christ. Or, on sait qu'après avoir pris dans les plus célèbres philosophes, un corps de doctrine et de morale, capable, selon lui, de faire oublier l'Evangile, il chercha dans la théurgie les moyens offensifs que ne pouvait pas lui fournir la philosophie, c'est-à-dire, l'art de faire des prestiges, au lieu

(1) Biogr. univ. Art. Plotin.
Creuzer, éditeur et admirateur outré de Plotin, dit aussi que la doctrine de ce philosophe est admirable, quoique obscure et exprimée dans un style barbare.

(2) Tenneman, Manuel de l'Hist. de la Philosophie, § 215, et passim. MM. de Gérando, Cousin, Schoell, etc., ont tenu le même langage.

de miracles. La superstition et l'enthousiasme étaient donc vraiment les besoins de la secte dont Plotin était le chef, comme la haine de la religion en était l'esprit; mais ces besoins n'étaient point communs à ses contemporains : voilà ce qu'il aurait fallu exprimer. Le double projet de l'Éclectisme alexandrin donne la raison de ce système philosophico-théologique et explique l'analogie qui se rencontre quelquefois entre certaines propositions de son premier chef, et quelques passages des Evangélistes; car la nécessité d'épurer le paganisme pour le mieux soutenir, le fit souvent recourir à l'enseignement de la religion, ce qui n'était pas difficile à un élève d'un maître chrétien. C'est là précisément ce que ne paraissent pas avoir compris les admirateurs modernes de Plotin. Ils n'ont voulu voir en lui qu'un sage généreux qui entreprenait de rendre à la philosophie son ancienne splendeur, de l'épurer des erreurs qu'avaient signalées la réflexion et l'expérience, au lieu d'un enthousiaste syncrétiste qui entreprenait de fondre dans une harmonieuse unité, les théories des philosophes et la religion du peuple, afin qu'elles se prêtassent un mutuel secours contre la religion chrétienne (1).

(1) M. l'abbé Dœllinger, Hist. ecclés. c. XIV.

Même période



Écrits et doctrine de Plotin

IV. Nous avons déjà remarqué que Plotin refusa longtemps d'exposer ses idées par écrit ; en effet, il n'avait aucune des qualités nécessaires à un écrivain ; il lui manquait surtout la clarté et le discernement ; mais cédant enfin aux sollicitations de ses disciples, il écrivit ses leçons, dans le même ordre, à peu-près, qu'il les débitait, c'est-à-dire, sans suite, sans enchaînement et sans ensemble. De la réunion de ces fragments nombreux et souvent contradictoires, dit Schoell, il résulta une telle confusion, que, pour l'honneur de son maître, Porphyre se vit obligé de les mettre en ordre, de les présenter sous une forme moins rebutante et d'en former un système (1). Ces divers traités, remplis de spéculations mystiques et de raisonnements obscurs, sont au nombre de cinquante-quatre. Porphyre les divisa en six sections, qu'il subdivisa en neuf chapitres ou traités, et auxquelles il donna pour cela le titre d'*Ennéades* ; mais Porphyre n'a pas toujours pris la peine d'éclaircir le texte, ni de le donner dans toute sa pureté. Un autre disciple de Plotin, nommé Eustochius, entreprit le même travail et s'éloigna peu de la distribution adoptée par Porphyre ; dans la suite, Proclus fit des commentaires sur les Ennéades, et Dexippe les défendit contre les péripatéticiens.

(1) Schoell, Hist. de la Littérat. grecq. prof. l. V, c. 62.—Brucker, Histor. critic. philos. de sect. eclect. in Plot.

L'amalgame de vérités, d'opinions, d'erreurs, qu'entreprirent les éclectiques, supposait une unité assez vaste pour renfermer tous les contraires, c'est-à-dire, le panthéisme même (1).

Plotin part donc de l'unité absolue, comme d'un principe nécessaire, source et terme de toute réalité ou plutôt la réalité elle-même, réalité originelle et primitive. Selon lui, la fonction de la philosophie est de connaître l'unité, (τὸ ὄν, τὸ ἕν, τὸ ἀγαθόν) ce qui est le principe et l'essence de toutes choses, et de le connaître en soi, non par l'entremise de la pensée ou de la réflexion, mais par un moyen bien supérieur, par l'intuition immédiate (παρουσία) qui devance la marche de la réflexion (2). Le but de sa philosophie, selon Porphyre, c'est l'union im-

(1) Pour le résumé que nous donnons ici du système de Plotin, nous suivons surtout l'analyse succincte qu'en a faite Tenneman, dans le Manuel de l'histoire de la philosophie, traduite par M. Cousin (§ 204 et suiv.) parce qu'elle nous a paru la plus exacte, la plus claire et la mieux coordonnée. Nous devons avertir cependant que l'ordre dans lequel Tenneman présente le système de Plotin, lui donne un certain air de raison qu'il est bien loin d'avoir dans le chaos des Ennéades. En outre, notre savant auteur, content de lier les idées de Plotin, ne se fait point scrupule de retrancher ce qui serait trop ridicule, et de prêter à tout le système une forme convenable.

(2) Ennead. V, l. III, 8, lib. 5. 7 et suiv.—Enn. VI, l. IX, 3 et 4.

médiate avec le Dieu suprême, l'Etre absolu (1). L'unité primitive n'est point une chose, mais le principe de toutes choses, le bien et le parfait absolus, ce qui, en soi est simple, et ne tombe point sous les conceptions de l'entendement; elle n'a ni quantité, ni qualité, ni raison, ni âme; elle n'est ni en mouvement, ni en repos, ni dans l'espace, ni dans le temps; c'est l'être sans aucun accident, dont on peut concevoir l'idée, en songeant qu'il se suffit constamment à lui-même; elle est exempte de toute volonté, de toute pensée, de tout besoin, de toute dépendance; ce n'est point un être pensant, c'est elle-même en acte; c'est le principe, la cause de tout, le centre commun de toutes choses (2). » Dans l'unité absolue de Plotin, il est facile de reconnaître le père inconnu, le *Plérôma*, le divin abîme des gnostiques. Voici comment ce philosophe fait dériver le système des êtres, de cette unité primitive :

Du sein de l'unité absolue émane l'intelligence suprême (νοῦς) second principe, principe parfait, qui contemple l'unité et qui n'a besoin que de lui seul pour être. L'intelligence est l'image, le reflet de l'unité; elle

(1) Enn. V, l. I. 1 et 2.
Nous avons dit plus haut dans quel but Plotin et sa secte émirent et soutinrent ce principe.
(2) Ennead. VI, l. IX. 1 et suiv.

est tout ensemble l'objet conçu, le sujet qui conçoit, l'action même de concevoir, trois choses identiques entre elles avec elle-même (1). De l'intelligence émane à son tour l'âme universelle, l'âme du monde (ψυχὴ τοῦ παντός, ou τῶν ὅλων) (2). Tels sont, selon Plotin, les trois principes de toute existence réelle, et ils ont eux-mêmes leur principe dans l'unité (3).

» Cette triade de Plotin, ajoute ici M. l'abbé Maret (4), a peu de rapport avec la Trimourti indienne, qui n'est que la personnification des trois attributs de Brahma : la production, la conservation et la destruction. Ce n'est pas non plus la triade de Pythagore, qui ne parait désigner que le principe producteur, et ses deux productions primitives, l'esprit et la matière.

» Nous ne pouvons y retrouver la triade de Platon : ce philosophe concevait Dieu comme la substance des idées; la matière increéée était le second principe co-éternel à Dieu ; enfin l'âme du monde, participant de la nature de Dieu et de celle de la matière, et devenant l'organi-

(1) Enn. VI, l. VIII. 16.—Enn. VI, l. VII. 59 et passim.

(2) Ennead. II, l. IX. 1.—Ennead. III, l. V-3, l. I. 3 et 6, l. II. 1.

(3) Tenneman, l. c. § 206.

(4) Essai sur le panthéisme dans les sociétés modernes, pag. 144 et suiv. (2e édit.)

sation du monde, formait le troisième. Il y a dans la conception de Plotin quelque chose de supérieur aux conceptions antérieures, et qui n'était peut-être qu'un emprunt fait aux idées chrétiennes, quoiqu'il existe un intervalle infini entre le dogme chrétien de la Trinité, et la triade de Plotin. »

Ce que l'auteur cité avance ici avec tant de réserve, d'anciens Pères de l'Eglise, ou écrivains ecclésiastiques et de savants critiques modernes, le donnent comme un fait positif, et certes leurs raisons et leur autorité sont bien capables de dissiper le doute. Théodoret, après avoir reproduit les explications arbitraires que les éclectiques avaient données de la triade de Platon, les accuse eux-mêmes d'avoir puisé dans le dogme chrétien les notions plus claires qu'ils avaient émises et surtout celles de Plotin dans son livre des trois substances principales; puis il ajoute : « Comme ces philosophes ont vécu après l'avènement de notre Sauveur, ils ont inséré dans leurs écrits plusieurs notions empruntées à la théologie chrétienne; ainsi Plotin et Numénius, expliquant un passage de Platon, prétendent qu'il a établi trois principes éternels, le *bien*, la *pensée*, l'*âme* du monde; ils appellent *bien* celui que nous nommons le Père; la *pensée* ou l'*intellect*, celui que nous appelons le Fils, ou le Verbe, et enfin la vertu qui anime et vivi-

fie tout, celui que les saintes Ecritures appellent le Saint-Esprit (1).

Il est évident, en effet, que la doctrine néo-platonicienne des trois hypostases ne serait point venue au jour sans le dogme de la Trinité chrétienne ; et si les philosophes d'Alexandrie la développèrent d'une manière si diverse, c'était un effet naturel, partie du désaccord où ils tombaient en se servant du dogme chrétien, seulement comme de point de départ, et en voulant l'arranger ensuite à leur manière ; partie aussi des erreurs panthéistiques, dont ils ne pouvaient se débarrasser (2).

« L'âme suprême est le produit de l'intelligence ; elle en est la pensée, pensée à son tour féconde et plastique.

(1) Theodor. Græc. affect. Curat. serm. 2 de principio. — Zimmermann fait, à ce propos, la remarque suivante : « Christianorum objectionibus ad angustias compulsi et ad incitas redacti, viamque » non invenientes quâ ratione platonicam philosophiam stabilirent et » defenderent, ea, quæ deformia et *ἀσύστατα* deprehendebant, longè » aliâ ratione explicabant, imò divinæ Trinitatis mysterio capti, et » tamen revelationi, quæque eam exhibebat, christianæ religioni honorem deferre recusantes, ipsi ratiocinatiunculas ejus modi et vacuos sine sensu sonos effinxerunt, ut voces saltem *nihili*, ut ità » dicam, haberent quas præstantissimis christianorum doctrinis opponerent ; quod istorum temporum litterariam historiam percurrenti erit longè clarissimum. » De Atheismo Platon. in Amœnit. litterar. tom. XIII, p. 93 et seq.—Consulter aussi Mosheim, Annotat. in Cudworth, tom. I, pag. 872.—Voir la note 2, pag. 166.

(2) Dœllinger, l. c.

Elle est donc elle-même intelligence, seulement avec une connaissance et une vision plus obscure, parce qu'elle contemple les objets non en elle-même, mais dans l'intelligence, étant douée d'une force active qui dirige ses regards hors d'elle. C'est une lumière non originale, mais réfléchie, principe du mouvement et du monde extérieur. Son activité propre est dans la contemplation (θεωρία) et dans la production des objets par cette même contemplation. C'est par cette action qu'elle produit les idées, ou les âmes, seules réalités véritables, les âmes des dieux, des hommes, des animaux et des élémens(1). L'âme du degré le plus bas, dirigée vers la matière, est aussi une force appliquée à la former; c'est la faculté sensitive et végétative, ou la nature (φύσις) (2).

« La nature est une force intuitive, motrice, informant la matière, force plastique et vivifiante, pensée créatrice (λόγος ποιῶν); car forme (εἶδος, μορφή) et pensée (λόγος) sont une seule et même chose. Tout ce qui se passe dans la nature, est l'œuvre de l'intuition, et est fait pour elle (3).

La forme et la matière, l'âme et le corps, sont insé-

(1) Ennead. V, l. I. 6, 7. — I.. V. I4.
(2) Ennead. VI, l. II. 22.
Cudworth, Syst. intell. (vers. Mosheim) c. IV, § 36; tom. I, p. 854.
(3) Ennead. III, l. VIII.

parables ; la matière émane de l'âme, mais comme le dernier produit au-delà duquel nul autre n'est plus possible, terme dernier d'où rien ne peut sortir, et qui ne conserve plus rien de l'unité et de la perfection (1). Par elle-même la matière n'est que privation ; quelquefois Plotin conçoit la matière informe comme quelque chose de réel, qui est donné sans avoir été produit par l'âme (2).

Il y a un monde de l'intelligence et un monde des sens : celui-ci n'est que l'image de l'autre. Le monde de l'intelligence est un tout invariable, absolu, vivant, sans séparation dans l'espace, sans changement dans le temps ; là, l'unité est dans la pluralité, et la pluralité est une. Dans le monde des sens, image du précédent, les plantes, la terre, les pierres, le feu, tout est vivant, car ce monde est une idée amenée à la vie. Le feu, l'air, l'eau sont une vie et une idée, une âme habitant la matière, comme principe plastique. Il n'est rien dans la nature, qui soit privé de raison : les bêtes mêmes ont de la raison, seulement d'une autre manière que les hommes (3).

(1) Ennead. I, l. VIII. 7.—Enn. III, l. IV. 9.
(2) Ennead. III, l. IV-1.
(3) Ennead. VI, l. IV, VIII, IX.—Enn. VI, l. IV. VII. Tenneman, Man. de l'hist. de la philos. § 209 et suiv.

Chaque objet est unité et multiplicité. Au corps appartient la multiplicité divisible et décomposable, dans l'espace; il en est autrement pour l'âme, substance inétendue, immatérielle, être simple, sans corps et avec un corps qui a deux natures, l'une supérieure et indivisible, l'autre inférieure et divisible (1).

« Dans le monde, tout est nécessaire, tout est l'œuvre d'une production nécessaire, et d'un principe qui n'est séparé d'aucun de ses produits (2). Toutes les choses dépendent les unes des autres par un commun enchainement. De cette liaison des choses se tire la magie naturelle et la divination (3). Quant au mal, Plotin le regarde tantôt comme une négation nécessaire, tantôt comme quelque chose de positif, tel que la matière, le corps, et, dans ce dernier cas, tantôt comme donné hors de l'âme et cause de son imparfaite production; quelquefois, comme siégeant dans l'âme et son produit imparfait. Ainsi, remarque Tenneman, il tombe dans la même faute qu'il reproche aux gnostiques (4), dans un optimisme, un fatalisme contraire à la moralité (5).

L'unité, Dieu, étant la perfection même, est le but

(1) Ennead. IV, l. I, II, III, VI.
(2) Ennead. VI, l. V. 3, 8, 10.—Ennead. IV, l. IV. 4, 5 et passim.
(3) Ennead. III, l. II. 65.—Enn. IV, l. IV. 32, 4.
(4) Enn. I, l. VIII.—Enn. II, l. IX.—Tenneman, l. c. § 213.
(5) Enn. I, l. VIII. 5—Enn. III, l. II. 18.

vers lequel tendent toutes choses qui tiennent de lui leur être et leur nature, et ne peuvent devenir parfaites que par lui. Les âmes humaines ne peuvent arriver à la perfection et à la félicité que par la contemplation de l'unité suprême, dans un entier détachement de tout ce qui est divers et multiple, et en se plongeant dans le sein de l'Être. En cela consiste la vertu qui peut se réduire à deux sortes, savoir : la vertu inférieure (πολιτική) propre aux âmes qui se purifient, et la vertu supérieure, celle des âmes purifiées, et qui consiste dans l'union intime par la contemplation avec l'Etre divin (ἕνωσις); sa cause est la divinité elle-même qui nous éclaire et nous échauffe. Les âmes doivent obtenir de la divine beauté un charme qui lui ressemble, et être échauffées du feu céleste (1). »

Telle est la doctrine panthéistique par laquelle Plotin prétendait sauver le paganisme, le culte de tous les dieux. Nous en avons déjà vu les conséquences pratiques dans l'histoire de sa vie ; la suite de cet ouvrage nous en montrera de plus déplorables encore.

Dans les Ennéades de ce philosophe, on remarque un écrit contre les gnostiques, Marsile Ficin (2) et après lui Tillemont (3) ont conclu de cette espèce de réfuta-

(1) Enn. III, l. II–9, 10.
(2) Marsil. Ficin. in Comment. Plot. c. VII.
(3) Tillemont, Mém. ecclés. tom. III, p. 286.

tion, que son auteur n'avait pas beaucoup d'éloignement pour le christianisme. Nous voudrions pouvoir nous prêter à une interprétation si bienveillante, mais rien de ce que nous savons de Plotin ne semble l'autoriser; l'ouvrage lui-même, l'autorité de Porphyre nous forcent, au contraire, de croire que le fanatisme seul lui dicta ce livre. On se rappelle que lorsque le platonisme commençait à lever la tête en Egypte, les doctrines orientales s'introduisaient en même temps en Afrique; la plupart de ceux qui les embrassèrent se flattaient d'avoir, avec beaucoup d'autres connaissances, le secret des mystères de Zoroastre, et ne craignaient pas de publier que Platon les avait toujours ignorés, ou qu'il ne les avait point entendus, enfin qu'il n'avait jamais enseigné une si belle doctrine; et pour donner un nouveau poids à leurs prétentions, ils se mirent à composer, sous le nom de Zoroastre, des ouvrages remplis d'extravagances qu'eux seuls, en effet, étaient capables d'émettre et d'expliquer (1).

L'audace des gnostiques piqua autant qu'elle indigna les platoniciens; ceux-ci attaquèrent les ouvrages supposés avec d'autant plus de vigueur que l'honneur de leur maître était compromis dans cette lutte. Plotin, un des admirateurs les plus enthousiastes de Platon, ne

(1) Porphyr. in Vit. Plotin.

pouvait manquer d'y prendre part ; et ce fut à ce propos qu'avec le secours d'Amélius et de Porphyre, il composa son livre contre les gnostiques (1). Or comment un ouvrage composé pour défendre l'honneur de Platon, prouverait-il que son auteur n'était point éloigné du christianisme ? d'ailleurs, dans cet ouvrage, comme dans les autres, Plotin revient souvent à ses préoccupations, quoiqu'il ne s'y livre point à des attaques que son sujet ne demandait pas (2).

L'analyse que nous avons donnée des doctrines de Plotin, n'est, pour ainsi dire, que la forme honnête de son système ; nous devrions maintenant démêler dans ce chaos l'intention qu'il cachait et l'esprit qui l'animait, et citer à l'appui de nos assertions les nombreux passages qui pourraient les justifier ; ainsi, nous verrions ce philosophe, chercher des explications morales dans l'his-

(1) Brucker, Hist. crit. philos. tom. II, p. 368.

(2) M. Matter pense même que Plotin n'écrivit contre les gnostiques que pour satisfaire sa haine contre le christianisme ; voici comment il s'en explique : « Ils ne diffèrent les uns des autres (les écrivains chrétiens et païens postérieurs à l'établissement du christianisme) qu'en ce que les païens rejettent le christianisme, tandis que les chrétiens le regardait comme l'une des révélations les plus sublimes. C'est ce qui nous explique, ajoute le même auteur, la position de Plotin, qui est plein d'idées analogues à celles des gnostiques, et qui les réfute cependant dans un traité particulier, parce qu'il est l'ennemi de tout ce qui tient au christianisme. » (Histoire du Gnostic. tom. I, p. 55.

toire infâme des amours de Vénus, et inventer des interprétations plus ou moins spécieuses de l'abominable vie des dieux du paganisme : mais nous croyons avoir suffisamment rempli cette tâche dans le récit abrégé de la vie de Plotin, tiré tout entier de ses propres ouvrages et de l'histoire qu'en à écrite Porphyre, son disciple.

De l'an 270 à l'an 286.



Porphyre succède à Plotin et s'applique à combattre la religion.

V. Ce philosophe toujours retiré en sicile, traçait en secret sur une plus large échelle, un plan d'attaque contre le christianisme. Jusqu'alors les éclectiques s'étaient à peu près bornés à calomnier les chrétiens, à tourner en ridicule leurs mystères et leurs cérémonies. Plotin, leur chef, vivait dans les nuages d'une métaphysique inaccessible, d'où il ne descendait que pour se présenter aux hommes comme un demi-dieu, bien supérieur aux héros du christianisme, à Jésus-Christ lui-même, en science et en sagesse. Mais Porphyre, dont l'esprit était plus pénétrant et la malice plus profonde, comprit que de tels moyens n'étaient pas capables de procurer la fin de l'Éclectisme, l'anéantissement de la religion chrétienne et le triomphe du paganisme. Il vit bien qu'on ne détruirait point par des déclamations, beaucoup moins par le charlatanisme, une doctrine tendant à établir le culte d'un Dieu unique, éternel, tout puissant, dont l'œil providentiel observe tout le genre humain et chaque homme en particulier, les suit dans leurs voies, pénère et découvre d'un regard infaillible les replis de leurs

cœurs, punit d'un supplice éternel les actions criminelles des uns, et accorde aux bonnes actions des autres une éternité de gloire et de bonheur; une religion qui prescrit les moyens, la manière, et donne la force d'apaiser le tumulte des passions désordonnées, de guérir l'âme des affections terrestres, de l'élever à la contemplation de la vérité et à l'amour du souverain bien, qui enfin tend à établir parmi les hommes une union si intime, une amitié si tendre, que tous se regardent comme enfants d'un même père, et membres d'une même famille.

Porphyre savait encore qu'un homme qui, non-seulement avait prêché de vive voix une doctrine si sainte et si belle, mais qui en avait même parfaitement retracé l'idéal dans sa conduite et dans ses mœurs, qui par une patience divine au milieu des plus affreux tourments, avait appris aux hommes à braver les horreurs de la mort, et avec un tel succès que depuis deux siècles une foule innombrable de ses disciples, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, conformaient leur vie à ses préceptes, embrassaient ses conseils, crucifiaient leur chair, domptaient leurs passions, sacrifiaient à sa doctrine et à sa morale, les honneurs, les richesses, et échangeaient, pour l'amour de leur maître, les commodités et les plaisirs de la vie, contre la pauvreté, l'abjection, les opprobres, les prisons, les fers, les écha-

fauds, les bûchers, les roues, tous les supplices et la mort la plus cruelle ; Porphyre, disons-nous, comprenait que celui dont la doctrine et les exemples pouvaient inspirer un pareil dévouement, n'était point un homme ordinaire.

Le spectacle inouï que les chrétiens présentaient au monde, autorisait certes le culte rendu au fondateur de leur religion ; les plus obstinés incrédules ne pouvaient point d'ailleurs se dissimuler les miracles journaliers de ses disciples, leur commerce intime avec le ciel et leur empire sur les démons ; il fallait convenir, à la vue de tant et de si étonnants prodiges, que la religion chrétienne n'était pas l'ouvrage d'un simple mortel. Ces diverses considérations firent sentir à Porphyre que, pour la combattre avec avantage, il fallait l'attaquer avec plus de ruse. Voici donc la tactique infernale à laquelle il eut recours et de laquelle les éclectiques s'écartèrent peu dans la suite. Pénétré de l'esprit de sa secte, il se proposa de renverser le christianisme et de rétablir le paganisme, après l'avoir réformé. Le premier était fondé sur Jésus Christ, Dieu-homme ; la divinité de Jésus-Christ était prouvée par les prophéties, par les œuvres de Jésus-Christ lui-même, par sa doctrine sublime, par les miracles dont il appuyait ses paroles, par ses vertus surhumaines, sans mélange d'aucun vice, par ses prophéties, par son admirable constance au milieu des souffrances

de la passion, par sa résurrection et son ascension, par la propagation prodigieuse de sa religion et par les miracles que ses disciples opéraient en son nom. Ces fondements une fois sapés, le christianisme devait conséquemment tomber en ruines. Porphyre commença donc par nier l'authenticité des prophéties, surtout de celles de Daniel, les plus précises de toutes. Quant aux œuvres de Jésus-Christ, il avouait qu'elles avaient été dignes d'admiration, ainsi que ses discours; mais il soutenait en même temps qu'il n'avait rien fait, rien dit, rien enseigné, au-dessus des forces et de l'intelligence umaines; que Pythagore et d'autres sages de l'antiquité, et de son temps, le célèbre Plotin, ayant montré la même sagesse dans les discours, la même sainteté dans les actions, la même constance dans de fâcheuses épreuves, la même puissance dans les prodiges, ils étaient en tout égaux à Jésus-Christ; mais puisque les premiers ne jouissaient point des honneurs de la divinité, pourquoi les accorderait-on à Jésus-Christ, qui n'était qu'un sage, digne, comme eux, d'admiration, mais non d'un culte divin?

Porphyre jugeant bien que son autorité ne suffrirait pas pour détruire une vérité si bien établie et si répandue, inventa ou divulga des oracles qui confirmassent son assertion, et qui, tout en accordant à Jésus-Christ une grande sagesse, lui niassent la vérité, et rejetassent le

culte rendu jusqu'alors à sa mémoire, sur l'ignorance, l'imbécilité, l'imposture ou la mauvaise foi de ses indignes disciples.

Comme il avait supposé des oracles, Porphyre inventa des faits et des vertus : il attribua à la philosophie et surtout à sa secte, des prodiges, des mœurs comparables au moins à ce que la religion chrétienne avait offert de plus grand et de plus saint. Afin de pouvoir soutenir avec moins de honte la cause du paganisme, il lui donna une forme honnête et le dota d'une d'une morale dont nous allons exposer les principaux points.

1° Rien ne se fait de rien : l'âme émane donc d'un principe plus noble qui est Dieu ; et il faut la ramener à sa divine origine (1).

2° Les âmes existaient avant que d'être unies à des corps ; elles sont tombées, et l'exil a été leur châtiment. Depuis leur chute, elles passent successivement en différents corps (2), où elles sont retenues comme dans des prisons. L'exil d'une âme est plus ou moins dur, selon que sa chute a été plus ou moins lourde (3).

3° Les âmes rendent leur esclavage plus dur par un enchaînement de crimes (4).

(1) De antr. nymph. (edit. Rom.) p. 132.—Sentent. 42.
(2) Sentent. 33.
(3) Ibid. et 42.
(4) Ibid.

4° Pour arracher l'âme à tant de misères, il faut mater le corps, mortifier les sens, leur ôter toute influence, tout pouvoir sur elle (1).

5° Or la fin que se propose l'Éclectisme, c'est de délivrer l'âme de ce triste état, de la rendre à la noblesse de son origine, à son premier bonheur, à la contemplation des idées, à l'union avec Dieu.

Mais l'âme ne peut pas, dès cette vie, jouir de sa félicité tout entière. Cependant dès cette vie même il est donné à des âmes parfaites et privilégiées de jouir momentanément de la vision intuitive de Dieu (2).

6° Pour que l'âme puisse remonter à sa cause et s'unir à jamais à son principe, il est nécessaire de rompre les liens qui l'attachent à la matière. La philosophie lui fournit deux moyens d'obtenir ce but : la purification rationnelle et la purification théurgique, qui élèvent successivement l'âme à quatre degrés différents de perfection, dont le dernier est la *théopatie*.

7° Chaque degré de perfection a ses vertus propres : il y a quatre vertus cardinales : la prudence, la force, la tempérance et la justice; chaque vertu a ses degrés.

(1) De antr. Nymph. ubi sup.
(2) Porphyr. in Vit. Plot.

8° Les vertus sont ou politiques, ou purgatives, ou parfaites (celles de l'âme purifiée) (1).

L'Éclectisme cependant ne s'en tint pas toujours à la division établie par Porphyre, car il admit ensuite des vertus ou des qualités physiques, des vertus morales, politiques, purgatives, exemplaires, théorétiques, théurgiques, divines. Une fois parvenue à ce dernier degré, l'âme était absorbée par la divinité (2).

9° Les vertus ou qualités physiques ne sont que les avantages de conformation; on doit s'en servir comme d'instruments pour seconder l'âme dans ses efforts généreux.

10° Les vertus morales et politiques, appelées aussi pratiques, sont propres à l'homme sensé qui, après avoir travaillé long-temps à se rendre heureux par la pratique de ces vertus, s'occupe à procurer le même bonheur à ses semblables. On les appelle politiques, parce qu'elles intéressent la société (3).

11° Les vertus théorétiques appartiennent à la philosophie. Ce sont les vertus de celui qui s'applique à purifier sa vie, descend en lui-même, s'y renferme et médite dans le silence des passions (4).

(1) Sentent. 34.—Macrob. somn. Scip. l. I, c. 7.
(2) Marin. in Vit. Procl.—Simplic. comm. in Epict.
(3) Porphyr. l. c.
(4) Porphyr. l. c.

12° Les vertus purgatives élèvent l'homme au-dessus de sa condition, par la privation de tout ce que n'exige pas la nature (1).

13° Comme la purgation s'entend de l'acte même et de l'état d'une âme purifiée, les vertus purgatives doivent aussi être considérées sous ce double rapport; car, ou elles purifient l'âme, ou elles ornent l'âme purifiée. Dans ce dernier état, l'homme a sacrifié tout ce qui l'attache à la vie : son corps lui devient un fardeau onéreux ; il en souhaite la dissolution ; il est mort philosophiquement; or la mort philosophique est l'état le plus voisin de la vie des dieux (2).

14° Les vertus théurgiques nous rendent capables et dignes, dès cette vie, de nous entretenir avec les dieux et d'entrer en communion avec eux. Parvenu à ce degré éminent, l'homme est élevé au-dessus de la nature : il a le droit d'évoquer les dieux et de commander aux démons (3).

Si, à la séparation du corps d'avec l'âme, celle-ci n'a pas usé de ces moyens philosophiques, pour se puri-

(1) Porphyr. Sentent. 9.—Voir aussi Macrob. c. XIII et Julien, Orat. 6.

L'ouvrage de Porphyre, *De regressu animæ*, si souvent cité par saint Augustin, n'était que le développement de cette assertion.

(2) Porphyr. l. c.

(3) Porphyr. l. c.

lier de toute souillure ; si elle emporte avec elle des traces secrètes de dépravation, elle est condamnée à animer successivement de nouveaux corps.

Ce sont là les principaux points de la morale que Porphyre faisait entrer dans son système général de religion, ou plutôt dans le vaste plan d'attaque qu'il avait formé contre le christianisme : il le poursuivit jusqu'à son dernier soupir avec une infernale persévérance.

Après lui avoir donné un commencement d'exécution dans les ouvrages qu'il composa en Sicile, il vint le développer à Rome, du haut de la chaire de son maître, auquel il succéda (1).

Comme Plotin, il prétendait être en commerce avec la divinité dont il se disait aussi l'organe et l'interprète (2). « Il se flattait, dit Daunou (3), d'être initié à une » science (la théurgie) qui, par le moyen des génies, » procurait aux humains, tout ce qu'ils pouvaient dési- » rer d'utile et d'agréable. Il bénissait la théurgie qui » lui avait gagné l'amitié de ces dieux intermédiaires,

(1) Eunap. Vit. Porphyr.

(2) Eunap. l. c. Luc. Holsten. in Vit. Porphyr. — Brucker, in Porphyr.—Fabric. Alb. Biblioth. græc. tom. IV, etc.

(3) Biograph. univ. art. PORPHYRE. Il est curieux de voir de quelles précautions Daunou fait précéder cet aveu.

» et il trouvait dans leur commerce d'inexprimables dé-
» lices, au milieu des chagrins et des orages de la vie ;
» déjà il avait entendu un oracle et chassé un démon ;
» il avait fini par voir Dieu en personne. C'est lui qui
» l'affirme : Dieu apparut à Plotin, dit-il, et il eut la
» communication intime de cet être suprême ; j'ai été
» assez heureux pour m'approcher une fois en ma vie,
» de l'Être divin et pour m'unir à lui ; j'avais soixante-
» huit ans (1). » Il y avait alors près de vingt ans que Porphyre occupait à Rome la chaire de Plotin, expliquait, commentait son système et le modifiait selon les circonstances dans lesquelles se trouvait le christianisme ; car cette auguste religion fut toujours le but de ses attaques, et le sujet ordinaire de ses déclamations.

Les calamités dont l'empire fut affligé à cette époque, lui fournirent une matière abondante de calomnies : la peste qui depuis Gallien dépeuplait l'empire romain, était, selon lui, le juste châtiment que les dieux infligeaient à la terre, pour avoir abandonné leur culte, et embrassé celui d'un homme crucifié. « Eh quoi ! disait-il sans cesse, vous vous étonnez que la peste ravage vos provinces ! comment pourrait-il en être autrement depuis qu'Esculape et tous les dieux vous ont abandonnés, indignés de la préférence que vous donnez sur eux, à je

(1) Porphyr. in Vit. Plot. — Daunou, loc. cit.

ne sais quel Jésus (1)? » Ces sarcasmes unis aux instigations des ministres des faux dieux et aux sollicitations furieuses de la mère d'Aurélien, magicienne de profession et prêtresse des mêmes divinités, réveillèrent la cruauté naturelle de ce prince (2), et lui arrachèrent un édit sanglant contre la religion, qu'aux premiers jours de son règne, il avait paru vouloir dédommager des persécutions de Dèce et de Valérien. La main de Dieu le frappa avant qu'il pût être témoin des succès de sa barbarie; mais il laissait après lui des exécuteurs fidèles de ses dernières volontés, et la persécution devint d'autant plus atroce après la mort d'Aurélien, que pendant un interrègne de six mois, rien ne réglait la cruauté des bourreaux. L'état de choses qui suivit l'interrègne, ne fut pas plus favorable au christianisme : des révolutions rapides et successives élevèrent de nouveaux princes au pouvoir pour les en renverser ensuite. Après l'empereur Aurélien, Tacite, Probus, Carus, Carin et Numérien paraissent tour-à-tour sur le trône ensanglanté des Césars, et bientôt ils y sont immolés, comme sur un brillant échafaud, par des traîtres ou des compétiteurs plus habiles. Au milieu de tant de bouleversements qui don-

(1) Theodor. Græc. affect. cur. serm. XII, de Virtute activ. sub finem.—Bossuet, Hist. univ.
(2) Peverelli, Stor. delle persecuz.

naient aux magistrats et à tous les païens la liberté de satisfaire impunément leur rage contre la religion chrétienne, les philosophes poursuivaient leur projet avec toute l'activité d'une haine qu'excitaient encore les circonstances.

Écrits de Porphyre.

Porphyre, leur coryphée, élevé sur la chaire d'Éclectisme, la plus brillante de l'empire, dirigeait de là toute sa secte et la guidait dans ses attaques contre le christianisme. Ses écrits lus avec avidité dans les écoles des provinces, les animaient toutes de son esprit, leur développaient son plan d'attaque en même temps qu'ils le leur expliquaient par son exemple.

Ce fut alors que, dans l'intention de doter sa secte, de saints, de héros, de modèles à imiter, et d'opposer des rivaux à Jésus-Christ et à ses disciples, il composa des romans, dont Plotin, Pythagore et d'autres philosophes étaient les héros, et sous sa plume, des charlatants devenaient tout-à-coup des hommes à miracles. Peu attentif à la vérité ou à la vraisemblance du récit, pourvu qu'il obtînt son but, il consultait toutes les rapsodies, recueillait tous les bruits populaires sur les personnages de son choix, et les publiait comme des faits indubitables, quoique le ridicule qui les accompagnait, en trahît l'origine ; car, à tout prix, il lui fallait des merveilles et des sages, pour exécuter son projet. Que ces prétendus prodiges fussent reçus comme vrais, ou réputés faux, Porphyre

se promettait toujours un plein succès de son imposture; en effet, si les prodiges attribués à Pythagore, ou à d'autres thaumaturges semblables, étaient réputés vrais, le paganisme en recevrait l'appui que les miracles fournissaient à la religion chrétienne; et c'est là précisément le but que se proposa Philostrate, dans son histoire d'Apollonius; si, au contraire, ils étaient reconnus faux et supposés, ceux du christianisme ne passeraient point pour mieux fondés; et le mépris déversé sur les uns, devait retomber sur les autres. Les écrits de Lucien justifiaient malheureusement ces infernales prévisions et encourageaient cette perfide tactique.

Il suffit d'ailleurs de rapprocher l'Evangile de l'histoire prétendue de Pythagore, écrite par Porphyre, et plus tard reproduite par Jamblique, pour s'apercevoir que ces deux hommes ont calqué leur roman sur la vie admirable du Sauveur des hommes. En effet, pourquoi Pythagore, issu d'Apollon, est-il doué d'une âme divine, et proclamé par l'oracle, comme le bienfaiteur de l'humanité, si ce n'est pour singer les glorieux mystères de l'Incarnation et de l'Annonciation? Pourquoi des nautonniers le prennent-ils pour un dieu, si ce n'est parce que les nautonniers de l'Evangile s'étaient écriés, pleins de reconnaissance et d'admiration: Quel est donc cet homme qui commande, en souverain, aux flots et aux tempêtes? N'est-ce point parce que Jésus-Christ a eu la

gloire de réconcilier le ciel avec la terre, que ces auteurs ont fait jouer à Pythagore le rôle de médiateur entre Dieu et les hommes? N'est-ce point pour l'égaler à Jésus-Christ, image, connaissance du Père, Dieu des sciences, qu'ils lui ont attribué la connaissance de tout ce qui est au ciel et dans ce monde (1) ?.. On pourrait multiplier les questions; il faudrait toujours y donner la même réponse ; mais l'imposture est assez évidente aux yeux de qui veut la voir.

Le troisième livre de l'ouvrage de Porphyre sur la vie et les doctrines des philosophes, exposait nettement les vices et les travers de Socrate, soit qu'il craignît que les vices reprochés à ce philosophe ne retombassent sur sa profession, soit qu'il voulût que sa sincérité sur un point trop connu, donnât du poids à ce qu'il avait rêvé sur Pythagore, dont la vie et les actions, cachées dans la nuit des temps, apparaissaient dans un lointain plus mystérieux. Mais l'artifice de son récit et de son langage, loin de voiler sa mauvaise foi, découvre

(1) Mosheim, De turbat. per recent. platon. Eccles. § 20, et Histoire de l'Egl. 3ᵉ siècle, 1ʳᵉ p. c. II, § 9. — Brucker, Histor. crit. philos. tom. II. p. 259.—Heumann, Act. philos. tom. I. — Mosheim, Dissert. de studio Ethnicor. christianos imitandi. — Ulmann, Etudes critiques et théologiques, 2ᵉ cahier (1831).

Baltus, Défense des SS. PP. accusés de plat. passim. — Jugem. des SS. PP. sur la mor. des phil. païens.

au contraire en lui, le parti pris de faire prendre le change à ses lecteurs ; ce dont il nous serait plus facile de nous convaincre, dit Brucker (1), si nous avions son ouvrage *sur la conformité de la philosophie de Platon avec celle d'Aristote* (2), dans lequel, par un misérable syncrétisme, il devait, à la façon de sa secte, confondre arbitrairement les opinions de ces deux philosophes. Il est probable, ajoute le même auteur (3), qu'il ne se montrait pas plus sage dans ses livres *sur la philosophie d'Homère*, comme on peut le conjecturer de quelques passages de son ouvrage sur l'*antre des nymphes* décrit par ce poète ; réduisant tout à des allégories gratuites, il le fait parler en véritable disciple de Plotin.

Comme nous parlerons souvent des explications allégoriques des éclectiques, il est à propos de citer ici celle que Porphyre a donnée de l'antre des nymphes, pour mettre dès à présent nos lecteurs au fait d'un subterfuge si fréquemment employé par cette école. Voici la description que Porphyre a si ingénieusement interprétée : « Sur les bords de l'île d'Ithaque et le port de Phorcyne, vieillard marin, deux roches escarpées s'avancent au milieu des flots, protégent ce port et le mettent

(1) Brucker, Hist. crit. philos. tom. II, p. 259.
(2) Quod una sit Platonis et Aristotelis secta.
(3) Brucker, l. c.

à l'abri des vents qui bouleversent les vagues de la haute mer. Sans être arrêtés par aucun lien, les navires demeurent immobiles sitôt qu'ils sont entrés dans cette vaste enceinte. A l'extrémité du port s'élève un olivier aux feuilles allongées ; tout près de cet arbre est un antre agréable et frais, retraite sacrée des nymphes que nous nommons les Naïades. Là sont des urnes ou des amphores, où les abeilles viennent déposer leur miel; là, sur de grands métiers en marbre, les nymphes ourdissent une toile éclatante de pourpre, ouvrage admirable à voir, et dans l'intérieur coule sans cesse une eau limpide. Cette grotte a deux entrées : l'une, qui regarde Borée, est destinée aux hommes ; l'autre, en face du Notus, est plus mystérieuse : les mortels ne la franchissent jamais; c'est le chemin des dieux (1). » Cette description contient de grandes beautés littéraires que le poète connaissait; sans doute, mais elle renferme un mystère profond, auquel il ne pensa jamais, et que Porphyre a su y découvrir. Selon ce philosophe, l'antre est le monde dont la matière est ténébreuse, et dont la beauté résulte de l'ordre que Dieu y a établi. Les nymphes auxquelles il est consacré, sont les âmes en réserve qui doivent habiter des corps. Ces corps sont représentés à leur tour par les urnes et les amphores où des essaims d'abeilles vien-

(1) Odys. l. XIII, ver. 102-112.

nent déposer leur miel. Le travail des abeilles correspond aux opérations des âmes dans les corps. Les métiers de marbre où les nymphes tissent des robes de pourpre, figurent les os sur lesquels s'étendent les nerfs et les veines. Les fontaines qui arrosent la grotte, tiennent la place des mers, des rivières, des lacs qui baignent le globe terrestre. Les deux pôles sont figurés par les deux entrées de la grotte. Par l'une, les âmes descendent ici-bas ; par l'autre, elles retournent aux cieux. On conçoit que cette manière de commenter les auteurs païens mettait les éclectiques fort à l'aise; aussi en usèrent-ils toujours avec plus de liberté que de bonheur.

L'esprit qui inspirait les œuvres de Porphyre, se montre plus à découvert dans sa *Philosophie tirée des oracles* (1). Comme nous l'avons déjà dit ailleurs, il alléguait des oracles qui ne tendaient à rien moins qu'à ravaler Jésus-Christ au rang des Pythagore et des Socrate, et à convaincre ses disciples d'ignorance et d'imposture. Il avançait que certains oracles avaient rendu hommage à la piété de Jésus-Christ, tandis qu'ils avaient, au contraire, flétri l'impiété, l'immoralité, la mauvaise foi de ses prétendus disciples. Il citait ensuite l'oracle de la déesse Hécate, qui parlait de Jésus-Christ comme d'un homme

(1) Περὶ τῆς ἐκ λογίων φιλοσοφίας.

illustre par sa piété, dont le corps avait cédé aux tourments, mais dont l'âme jouissait au ciel, de la gloire des justes. Afin de ne pas être réduit à louer aussi ses disciples, la même déesse disait que cette âme bienheureuse, par une fatalité inexplicable, avait inspiré l'erreur à ceux que le destin n'avait point doués de la connaissance du grand Jupiter; et c'est pourquoi ils étaient ennemis des dieux. Cependant, gardez-vous bien de le blâmer, ajoutait l'oracle; plaignez seulement l'erreur de ceux dont je vous ai raconté la malheureuse destinée (1). Paroles pompeuses, reprend Bossuet, et entièrement vides de sens, mais qui montrent que la gloire de notre Seigneur a forcé ses ennemis à lui donner des louanges (2).

L'ouvrage de Porphyre, le plus perfide, et peut-être le plus funeste à la religion chrétienne, fut son *Traité de l'Abstinence des viandes* (3); c'est un exposé complet de la théologie éclectique, et un pompeux éloge des philosophes ou des païens, qui avaient étalé un luxe trom-

(1) Porphyr. De la philosoph. d'après les orac. — Euseb. Démonst. évang. l. III, c. 6. — Præpar. évang. l. V. —Theodor. Affect. Græc. cur. serm. 10 de oraculis.—August. De Civ. D. l. XIX, c. 23 et Annot. Coquæi in hunc loc.—Mosheim, De Turbat. per recent. Plat. Eccles. § 23.

(2) Bossuet, Disc. sur l'Hist. univ. 2e p. c. 12.

(3) Περὶ ἀποχῆς τῶν ἐμψύχων.

peur de tempérance et de sobriété. Après avoir formé ce code de morale sur les idées chrétiennes, il en faisait le bien propre de la philosophie, pour enlever au christianisme le glorieux privilége d'enseigner et d'inspirer seul la pureté des mœurs. Cet ouvrage, divisé en quatre livres, était adressé à un ancien pythagoricien qu'on supposait avoir abandonné l'école et les maximes de son maître, pour être libre dans le choix de ses aliments. Porphyre fait semblant de vouloir le ramener à la doctrine qu'il a abjurée, en lui montrant qu'elle est la plus saine et la plus pure, et que les raisons sur lesquelles elle se fonde, sont les plus importantes et les plus puissantes. D'abord il expose les arguments que le pythagoricien apostat pouvait faire valoir en sa faveur, puis il les détruit par des raisons plus plausibles, qui se réduisent presque toutes à la nécessité de mortifier les sens pour conserver l'esprit tranquille.

Dans le second livre, Porphyre traite de l'immolation des victimes, et s'élève avec force contre les sacrifices. Il parle des divers ordres que les éclectiques établissaient parmi les dieux, de leur nature, de leurs fonctions, il distingue les bons des mauvais génies, et ajoute que ceux-ci seulement respirent avec satisfaction l'odeur des victimes, et que ce sont eux qui perpétuent ce barbare usage sur la terre : la piété fait donc un devoir de le faire cesser.

Le troisième livre contient des preuves d'un autre genre : persuadé, comme Celse, Apollonius et Plotin, que les animaux étaient doués de raison, Porphyre affirme que la justice doit s'étendre jusqu'à eux, et qu'il n'est pas plus permis de tuer un animal qu'un homme, puisque ses droits sont les mêmes. Voici comment Porphyre prouvait que les animaux étaient doués de raison. Les animaux, disait-il, ont un véritable langage ; or, le langage est l'expression de la pensée ; mais peut-on penser sans être doué de raison? Les animaux pensent, puisqu'ils parlent à leur manière ; ils sont doués de raison, puisqu'ils pensent. Tous, il est vrai, n'entendent pas leur langage (1), mais, parce que vous n'entendez

(1) Apollonius, d'après Philostrate, avait le privilége de le comprendre ; nous verrons que plusieurs éclectiques jouirent du même avantage. De notre temps, quelques philosophes ont aussi fait une étude particulière de la langue des animaux. Dupont de Nemours est même parvenu à donner à cet idiome des règles fixes, en faveur de tous ceux qui auraient envie de s'adonner à un genre de littérature si ancien et cependant si peu connu.

Ce grammairien lut à l'Institut, au commencement de ce siècle, un long Mémoire où il exposa le résultat de ses recherches. Ce travail, loin de réunir tous les suffrages des contemporains, attira à son auteur des critiques mortifiantes. M. de Féletz publia, sur ce Mémoire, dans le *Spectateur français au XIXe siècle*, deux articles dont nous reproduisons ici quelques passages, parce qu'il ne dépeint pas moins les travers de Porphyre et des autres éclectiques alexandrins, que ceux du philosophe moderne. « M. Dupont de Nemours,

pas l'idiome d'une nation, direz-vous que cette nation n'a point de langage? Oui, les animaux ont une langue par le moyen de laquelle ils se communiquent leurs idées; par conséquent, ils pensent, ils réfléchissent,

» dit M. de Féletz, prêt à *traduire de l'animal en langue humaine*, » se recueille un instant devant l'Institut, et croit devoir lui rendre » compte des procédés au moyen desquels il a pu s'initier dans la » connaissance de tant de langues diverses. Ces procédés sont bien » simples : ils consistent à vivre familièrement avec les animaux, et » surtout avec les oiseaux; à les observer soigneusement, comme a fait » M. Dupont de Nemours, qui y a employé deux hivers et a eu *grand* » *froid aux pieds et aux mains*. Figurez-vous M. Dupont de Nemours » au milieu de la neige et des frimas, loin du village, dans un sau- » vage réduit, bien silencieux, l'œil au guet, l'oreille attentive, un » crayon et un petit livre blanc à la main. Les corbeaux ni les au- » tres animaux n'ont pas peur des livres. Figurez-vous, dis-je, cet » illustre membre de la première académie du monde, écoutant » gravement la conversation des corbeaux, la notant sur ses ta- » blettes, et rapportant, pour fruit de ses études, de ses veilles et » de ses deux hivers, vingt-cinq mots de cette langue, bien distincts » et bien harmonieux, au lieu d'un cri assez vilain, et toujours le » même, que nous leur attribuons.

» Ainsi, grâce à la patience et au courage de M. Dupont de Ne- » mours, nous apprendrons, au coin de notre feu et les pieds bien » chauds, que les corbeaux disent : *cra, cré, crou, crouou, grass, gress,* » *gross, grouss, grououss*, etc..... Je passe les autres mots de ce » dictionnaire, et j'admire cette langue.

» Des corbeaux, M. Dupont de Nemours passe aux pies, et du dic- » tionnaire de ceux-là, à l'arithmétique de celles-ci. Nous avons vu » que cette arithmétique, d'après M. Leroy, ne s'élevait qu'à qua- » tre, et que *la force de la tête* de la pie *était épuisée*, et ne pouvait

ils raisonnent, ils délibèrent, ils se déterminent. Porphyre étaye ses assertions d'un énorme échafaudage d'érudition, et il conclut enfin que l'homme doit exercer

» suffire à des additions ou à des soustractions d'un nombre plus » élevé ; mais il croit très-possible que quelque *pie d'élite* parvienne » *à compter sur ses deux pattes jusqu'à huit*, et ne se fasse ainsi une » arithmétique octogésimale, comme nous nous en sommes fait une » décimale. Après quoi elle professera cette science, et l'apprendra » du moins à sa famille.

» Après avoir appris la grammaire des oiseaux, M. Dupont de Ne- » mours a appris leur poésie et leur musique. . . . .
. . . .

» Je ne parlerai point de l'*âme sensible* d'une abeille qui *acquitte* » *une dette contractée* envers un malheureux ver, parce qu'ayant été » ver elle-même, elle doit compatir aux maux qu'elle a soufferts, » *non ignara mali ; rien n'est plus naturel*, dit M. Dupont de Ne- » mours. Je passerai sous silence une foule d'autres merveilles qu'il » raconte, et de conséquences merveilleuses qu'il en tire. Mais, que » dis-je? des merveilles ! M. Dupont de Nemours n'en reconnaît » point dans tout ce qu'il rapporte des animaux : c'est, au contraire, » pour éviter les *miracles*, qu'il rapporte tous ces prodiges. *Dieu*, dit- » il, *ne fait point de miracles pour les chardonnerets, pas plus que* » *pour nous qui ne valons guère mieux*. Il n'est point réduit *à inter-* » *venir ainsi dans le sort de tant de petites familles*. L'instinct, dit- » il ailleurs, serait une sorte de *révélation* ; et c'est pour qu'il n'y » ait ni révélation, ni miracle, que M. Dupont de Nemours a imaginé » que les marsouins, les araignées, les pies, les rossignols, et tous » les animaux combinaient, réfléchissaient, parlaient, faisaient des » calculs, des poésies, des chansons et de la musique. » (*Specta- teur français* au dix-neuvième siècle, tome IV, page 245 et suiv.)

la justice, non-seulement envers ses semblables, mais encore envers les animaux (1).

Le quatrième livre est consacré presque tout entier aux louanges des philosophes, des législateurs, des ministres des dieux, des peuples mêmes que l'on dit s'être distingués par leur frugalité, ou abstenus tout-à-fait de la chair des animaux. Et, afin de ne pas rester inférieurs aux moralistes chrétiens qu'il copie, toutes les fois qu'il parle raison, il termine son ouvrage par une exhortation à peu près chrétienne, à la chasteté du corps, à la pureté de l'âme, à la sainteté de l'un et de l'autre, employant des termes consacrés par le christianisme avec les vertus qu'ils expriment (2).

Dans les écrits cités jusqu'à présent, Porphyre ne livrait à la religion que des attaques indirectes et couvertes ; mais il garda moins de réserve et déploya plus d'audace et d'impiété dans l'ouvrage qu'il avait déjà composé en Sicile (3) contre le christianisme. Il était divisé en quinze livres et supposait une lecture, une érudition immense.

(1) De Abstin. l. III.—Mosheim, in Annot. in Cudw. Syst. intellect. c. I, § 35 et c. V, sect. IV, § 32.

(2) L'abbé Ricard, Œuvres morales de Plutarque, tom. XIII, p. 374 et suiv.

(3) Pagi, in Baron. ad ann. 302.—Tillemont, Hist. des emp. tom. IV, —Brucker, Histor. crit. philos. tom. II, p. 246 et seq. — L. Holst. Dissert. de Vit. et script. Porphyr. c. III.

Porphyre, en effet, avait lu toute l'Ecriture sainte, dans l'intention d'y chercher et d'y trouver des arguments contre les chrétiens : il se figura y avoir découvert un grand nombre de contradictions, dont on croit qu'il avait rempli son premier livre. Dans le douzième, il attaquait les prophéties de Daniel; comme elles lui paraissaient trop claires, pour avoir été faites avant l'évènement, il les attribuait gratuitement à quelque imposteur du temps d'Antiochus ; mais les docteurs chrétiens firent bonne justice de cette assertion comme de toutes les opinions de l'auteur (1).

Voilà, à peu-près, tout ce que nous savons d'un ouvrage dans lequel l'auteur avait distillé tout son venin.

De l'an 286 à l'an 305.

Persécution de Dioclétien.

VI. La haine de Porphyre dut être satisfaite, lorsqu'il vit l'univers inondé du sang chrétien. Dioclétien, successeur de Numérien, avait hésité long-temps à publier un édit qui allait dépeupler son empire ; mais, obsédé par le césar Galérius, il porta la sentence de mort que son cœur réprouvait. Comme cette affreuse persécution a été l'ouvrage de la secte éclectique, plus encore que de la superstition, notre but veut que nous entrions, à ce sujet, dans quelques détails ; nous les emprunterons au brillant auteur des *Martyrs*, exactement d'accord ici avec l'histoire.

(1) Hieronym. comm. in Dan. c. XIV, v. 44-45 et passim.

« Dioclétien a d'éminentes qualités. Son esprit est vaste, puissant, hardi; mais son caractère, trop souvent faible, ne soutient pas le poids de son génie ; tout ce qu'il fait de grand et de petit découle de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Ainsi, l'on remarque, dans sa vie, les actions les plus opposées: tantôt c'est un prince plein de fermeté, de lumière et de courage, qui brave la mort, qui connaît la dignité de son rang, qui force Galerius à suivre à pied son char triomphal, comme le dernier des soldats; tantôt c'est un homme timide qui tremble devant ce même Galerius, qui flotte irrésolu entre mille projets, qui s'abandonne aux superstitions les plus déplorables et qui ne se soustrait aux frayeurs du tombeau qu'en se faisant donner les titres impies de Dieu et d'Eternité.

Soit faiblesse, soit calcul, soit nécessité, Dioclétien a voulu partager sa puissance avec Maximien, Constance, et Galérius. Maximien, guerrier assez brave, mais prince ignorant et grossier, n'a aucune influence à la cour; Constance est relégué au fond des Gaules; Galère, redoutable par ses vices, reste auprès de son prince et le domine. Né dans les huttes des Daces, ce gardeur de troupeau a nourri dès sa jeunesse, sous la ceinture du chevrier, une ambition effrénée. Galerius semble porter sur son front la marque ou plutôt la flétrissure de ses vices; c'est une espèce de géant dont la voix est ef-

frayante et le regard horrible. Comme un homme qui fut affamé la moitié de sa vie, Galérius passe les jours à table et prolonge dans les ténèbres de la nuit, de basses et crapuleuses orgies.

» Outre la soif insatiable du pouvoir, et l'esprit de cruauté et de violence, Galerius apporta encore à la cour une autre disposition bien propre à troubler l'empire: c'est une fureur aveugle contre les chrétiens. La mère de ce César, paysanne grossière et superstitieuse, offrait souvent dans son hameau des sacrifices aux divinités des montagnes. Indignée que les disciples de l'Évangile refusassent de partager son idolâtrie, elle avait inspiré à son fils l'aversion qu'elle sentait pour les fidèles. Galérius a déjà poussé le faible et barbare Maximien à persécuter l'Eglise; mais il n'a pu vaincre encore la sage modération de l'empereur. Dioclétien estime les chrétiens au fond de l'âme, il les a rapprochés de sa personne et leur donne un libre accès à son palais; l'impératrice Prisca et sa fille, la princesse Valérie, ont embrassé la loi du Seigneur. Galérius sait l'espèce de faveur dont les chrétiens jouissent à la cour, et sa rage en est plus animée.

» Rome, vieillie et dépravée, nourrit dans son sein un troupeau de sophistes, Porphyre, Jamblique et d'autres semblables dont les mœurs et les opinions seraient un objet de risée, si nos folies n'étaient trop souvent le

commencement de nos crimes. Ces disciples d'une science vaine attaquent les chrétiens, vantent la retraite, célèbrent la médiocrité, vivent aux pieds des grands et demandent de l'or. Ceux-ci s'occupent sérieusement d'une ville à bâtir, toute peuplée de sages qui, soumis aux lois de Platon, couleront doucement leurs jours en amis et en frères ; ceux-là rêvent profondément des secrets de la nature cachés sous les symboles égyptiens ; les uns voient tout dans la pensée, les autres cherchent tout dans la matière : ou bien, à l'imitation des fidèles, ils veulent enseigner la morale au peuple, rassemblent la foule dans les temples et au coin des rues, et vendent, sur des tréteaux, une vertu que ne soutiennent point les œuvres et les mœurs. Divisés pour le bien, réunis pour le mal, gonflés de vanités, se croyant des génies sublimes, au-dessus des doctrines vulgaires, il n'y a point d'insignes folies, d'idées bizarres, de systèmes monstrueux que ces sophistes n'enfantent chaque jour.

» Hiéroclès marche à leur tête, et il est digne, en effet, de conduire un tel bataillon (1). Ce favori de Ga-

(1) Qui auctor et consiliarius ad faciendam persecutionem fuit. (Lactan. De mort. persec. c. XVI.) Alius eamdem materiam mordaciùs scripsit qui erat tùm è numero judicum, et qui auctor imprimis faciendæ persecutionis fuit. (Institut. Divin. l. V, c. 21.)

lérius est un de ces hommes que les révolutions introduisent au conseil des grands et qui leur deviennent agréables par une lâche complaisance à satisfaire leurs vices et leurs passions. Hiéroclès essaie d'empoisonner l'esprit du malheureux césar : il présente au monde le spectacle hideux d'un prétendu sage qui corrompt, au nom des lumières, un homme qui règne sur les hommes (1). »

L'ambitieux et féroce Galerius, animé au carnage par les fureurs de sa mère et l'hypocrisie de Hiéroclès, pressait à son tour Dioclétien d'immoler enfin une race, selon lui, non moins hostile aux princes de la terre qu'aux dieux de l'Olympe.

L'empereur, qui mesurait toute la portée d'une si barbare résolution, résista long-temps aux importunes et menaçantes sollicitations du césar; enfin, il céda; mais n'osant pas encore attacher son nom à un acte qui devait armer une moitié de son empire contre l'autre, il soumit cette question à un conseil extraordinaire; c'était livrer le sort de la religion à ses plus ardents ennemis, car Galérius eut soin d'introduire, avec lui, dans l'assemblée, Hiéroclès et de lâches philosophes qui, voués à la ruine du christianisme, voyaient, dans ce césar, l'homme de leurs désirs, l'instrument de leur

(1) Les Martyrs, liv. IV.

haine, flattaient bassement et nourrissaient ses passions pour les lancer plus cruelles contre les adorateurs du vrai Dieu; avec eux y entrèrent des prêtres des idoles et des courtisans, créatures ou adorateurs du César. Quelle justice devait-on attendre de ce congrès de démons? aussi la ruine de la religion fut-elle arrêtée avant aucune délibération; Dioclétien, l'homme le plus droit et le plus éclairé de l'assemblée, était encore irrésolu; par une dernière ressource de son génie, il voulut que les dieux prononçassent dans leur propre cause, et l'aidassent, avec Galérius, à porter le poids de l'exécration de l'avenir (1). Il ordonna d'interroger l'oracle d'Apollon, et de soumettre à l'arbitre de la sybille le sort des chrétiens. Apollon ne pouvait manquer de prononcer une sentence d'extermination contre les ennemis de son culte. L'oracle répondit donc que « l'existence des justes sur la terre mettait la confusion dans ses arrêts, et faisait mentir ses prédictions; que l'on ne pouvait plus compter sur la foi des oracles, tant que cette race ne serait point anéantie (2). » La réponse de l'oracle de Milet décida

(1) Lactan. De mort. persecut, cc. 9, 10, 11, 16. — Baluz. Columbi. Annotat. in c. 16, lib. de Mort. persecut.—Mamachi, Orig. et antiq. christ. II, c. 8, § 11.

(2) Euseb. Vit. Constant. l. II, cc. 50, 51.—Lactan. De mort. persecut. lib. c. 11. — Baluz. Toinard, Annot. in eumd. loc. Lact.

du sort des chrétiens ; par une inconséquence inexplicable, Dioclétien porta successivement plusieurs édits qui ordonnaient de livrer aux flammes les temples du vrai Dieu, les livres sacrés, tous les objets du culte catholique, privaient les chrétiens des droits les plus honorables des citoyens, et les forçaient, où à sacrifier aux dieux ou à périr dans les tourments (1).

Tous les supplices à la fois fondirent sur les chrétiens; le paganisme, la philosophie triomphaient ; il ne manquait à la religion chrétienne qu'un genre d'outrages, et l'Éclectisme ne voulut pas le lui épargner. Toute la secte applaudissait aux souffrances de son odieuse rivale ; le vieux Porphyre se félicitait d'avoir vécu jusqu'à ce jour pour jouir d'un spectacle si conforme à ses désirs ; il ne lui restait plus à souhaiter que l'entière extinction du christianisme pour voir son ouvrage accompli ; le gouverneur de Bithynie, le lâche Hiéroclès, peu content de voir les temples du vrai Dieu crouler sous sa main impie, et ses adorateurs fidèles expirer pour l'amour de Jésus-Christ, dans les supplices, voulut encore ajouter l'in-

Hiéroclès insulte les chrétiens persécutés.

(1) Lactan. l. de Mort persecut. cc. 13, 14, 15, 16.—Eorumd. Annot. in eosd. Lact. loc. — Mamachi, l. c.—Tillemont, Persécut. de Dioclét. — Ruinart, Præfat. in Act. sincera Martyr.—Peverelli, Istor. delle persecuz. Persecuz. di Diocl.

sulte à la barbarie (1). Il publia, contre le christianisme, deux livres de blasphèmes, dans lesquels, affectant le ton et le langage d'un ami dévoué de l'humanité, plutôt que la violence d'un ennemi déclaré, il supposait toujours que les chrétiens mouraient victimes d'une erreur, s'intéressait à leur malheureux sort, et s'efforçait de les tirer de leur aveuglement. L'esprit de la secte éclectique lui fournit ses arguments, et il les puisa tous dans les pamphlets qu'elle avait mis au jour. Hiéroclès prétendait, avec Porphyre, que nos saintes Ecritures étaient remplies de contradictions et d'inepties; ensuite il vomissait des torrents d'injures contre les disciples de Jésus-Christ, mais surtout contre le docteur des nations et le prince des apôtres; c'étaient, disait-il, des artisans de mensonge, des gens méprisables, des hommes de néant, condamnés à chercher dans un ignoble métier quelque soulagement à leur misère. Lactance, qui prit contre le philosophe persécuteur, la défense de la religion chrétienne, le perça de ses propres traits, et acceptant son aveu, il lui prouva que des hommes ignorants et grossiers n'avaient pu être capables de la ruse infernale dont il les accusait, et que s'ils avaient pu prêcher une religion si admirable dans ses parties comme dans son ensemble, ils

Lactance.

(1) Lactant. Institut. divin. l. V, c. 2.

n'avaient pu l'inventer, puisque les plus habiles philosophes, tels que Platon, Aristote et Zénon n'avaient jamais su donner un corps raisonnable de doctrines (1). « Dira-t-on, s'écrie Lactance, que ces hommes, sortis de la fange, ont prêché cette doctrine dans des vues d'intérêt? mais ne savaient-ils donc pas, l'expérience ne leur avait-elle pas appris que, loin de leur procurer quelque avantage, elle leur attirerait, au contraire, les plus terribles châtiments? Jésus-Christ, dites-vous, a été mis en fuite par les Juifs, avec une bande de neuf cents voleurs qu'il conduisait au pillage... Serait-ce par hasard votre oracle qui, pendant votre sommeil, vous aurait révélé ce fait? Expliquez-nous donc, vous, magistrat, expliquez-nous comment il se fait que celui que vous blasphémez, reçoive aujourd'hui les adorations du monde, tandis que les scélérats qu'il vous arrive quelquefois de faire tomber sous le glaive de la justice, non-seulement ne passent point pour des dieux, mais cessent même d'être des hommes. Avez-vous prononcé cette impertinence, parce que vous, païens, vous rendez les honneurs divins à un Mars homicide, ce que, peut-être, vous ne feriez point, si l'Aréopage l'avait condamné à mourir sur un gibet?

(1) Lactan. Inst. divin. l. V, c. 2, 3 et seq.

» Notre philosophe, ajoute l'éloquent apologiste, dans l'impuissance de nier les miracles de Jésus-Christ, a voulu leur ravir toute leur force en prétendant qu'Apollonius en a fait de semblables et de plus étonnants encore. Je m'étonne qu'il n'ait pas aussi parlé d'Apulée, dont on raconte tant de merveilles. Pourquoi donc, insensé, Apollonius ne reçoit-il point les adorations des hommes, si ce n'est les vôtres ? Dieu, vraiment digne d'un tel adorateur, adorateur bien digne d'une telle divinité ! Vous donnez à Jésus-Christ le titre injurieux de magicien, parce qu'il a opéré des miracles !... Eh ! quel nom donnerez-vous à votre Apollonius, lui qui, si l'on vous en croit, se rendait invisible à ses juges ?... Sans doute, Jésus-Christ qui meurt sur une croix, parce qu'il s'est déclaré Dieu, est un insolent ; Apollonins, au contraire, est un homme modeste, lui qui, malgré son habileté à se dérober à la sentence impériale, ne s'arroge point la divinité !... Lorsque j'ai traité de la magie, j'ai assez parlé des prétendus prodiges de votre thaumaturge ; je n'en dirai donc rien ici ; mais, je vous le demande, quel est l'homme qui ne souhaite pas à son nom et à sa mémoire, les hommages de la postérité ? Pourquoi ces pompes funèbres qui accompagnent au tombeau les grands de la terre ? Pourquoi ordonnent-ils de confier leurs restes à ces ambitieux mausolées ? pourquoi des statues qui les suppléent dans ce monde ? pourquoi cet

amour de la gloire qui nous précipite à travers les dangers? pourquoi, enfin, avez-vous composé vous-même cet ouvrage, insigne monument de folie, sinon parce que vous aspirez à l'immortalité? qu'on ne vienne donc plus nous parler du désintéressement d'un imposteur, déchu de ses espérances... Il n'a point passé pour dieu après sa mort, parce qu'il n'avait été qu'un homme, qu'un magicien pendant sa vie. Si, comme vous le dites, il a reçu, dans quelques lieux isolés, les honneurs divins, il a fallu lui changer son nom, et l'appeler Hercule *Alexicaque*. Jésus-Christ a pu être cru Dieu, parce qu'il n'avait point été magicien; il a été adoré comme Dieu, parce qu'il l'était. Non, reprend ici notre adversaire, vous ne m'entendez pas, j'ai voulu dire que nous qui disputons notre foi aux plus grands prodiges, nous sommes plus sages que vous qui croyez aveuglément tout ce que l'on veut vous raconter de merveilleux.... Apprenez, si vous ne le savez pas encore, que nous adorons Jésus-Christ comme Dieu, non-seulement parce qu'il a prouvé sa mission par des miracles, mais parce que nous voyons s'accomplir en lui toutes les prophéties qui avaient annoncé le Messie... Peut-être l'aurions-nous pris pour un magicien, comme les Juifs et les païens, si tous les prophètes éclairés par le même esprit, n'avaient pas prédit et les merveilles de sa vie et les supplices au milieu desquels il l'a quittée. Cette croix

que vous dédaignez, nous persuade la divinité de Jésus-Christ autant que ses miracles, parce que, comme ses miracles, la passion de Jésus-Christ a été prédite par les prophètes;... et c'est là le témoignage qui manque à votre Apollonius, à votre Apulée, à tous vos magiciens. Décidé à combattre la vérité, notre philosophe a consigné les délires de son imagination, de son impiété ignare dans ces deux livres blasphématoires, auxquels il a donné le titre dérisoire de *Philalèthe*. Disciple, sans doute, d'Anaxagore qui soutenait que la neige était noire (1), il prend le faux pour le vrai, et la vérité pour le mensonge (2). » La réfutation de Lactance ne se borne pas à cette brillante accusation ; son grand et éloquent ouvrage des *Institutions Divines* tend tout entier à combattre les erreurs de ce magistrat philosophe et de toute sa secte.

Peu de temps après, il s'éleva un autre apologiste chrétien qui prit la défense de la religion, si indignement déchirée par ses calomniateurs : Eusèbe opposa aux attaques de l'Éclectisme, sa *Préparation Évangélique*, où règnent une érudition surprenante et une grande force de Eusèbe

(1) Galen. 2 de Virt. simplic. medicam.

(2) Lact. Divin. Institut. l. V, c. 2, 3, 4.—Isæi, Annot. in eadem cap.—Builet, Histoire de l'établissement du christianisme, p. 141 et suiv.

raisonnements. Mais il préluda à cet admirable ouvrage par une réfutation directe des impiétés d'Hiéroclès, surtout de la sacrilége comparaison qu'il établissait entre Jésus-Christ et Apollonius.

Comme ce pamphlétaire, dans son odieux parallèle, s'appuyait sur l'autorité de Philostrate, chantre du magicien de Tyane, Eusèbe s'applique surtout a démontrer que le roman d'Apollonius est l'ouvrage de l'imposture. « Je ne me propose point, dit-il, d'examiner lequel des deux, de Jésus ou d'Apollonius, a plus de titres à la divinité, a fait des prodiges plus nombreux et plus bruyants; je ne parlerai pas même de l'avantage que les prophéties donnent à la cause de Jésus-Christ, je ne dirai rien de cette foule immense qu'attiraient à sa suite la sublimité de sa doctrine et la grandeur de ses miracles ; je passerai sous silence la sincérité, la simplicité des témoins de sa vie, témoins incapables de tromper et disposés à sceller de leur sang la vérité de leur témoignage ; je ne m'arrêterai pas à prouver que Jésus-Christ seul a enseigné au monde à mener une vie sainte, digne de Dieu et d'une éternité de bonheur, que lui seul a pu, par une vertu surnaturelle, se faire reconnaitre de tout l'univers, comme le Sauveur du genre humain; que sa religion, éprouvée depuis plusieurs siècles par les contradictions et les violences, a triomphé de tous les obstacles; je tairai même, si vous le voulez, ce pouvoir

irrésistible qu'il exerçait sur les mauvais esprits, qu'il a transmis à ses disciples et que ceux-ci exercent encore de nos jours avec une si miraculeuse efficacité. » Après avoir brièvement énoncé ces preuves diverses de la divinité de Jésus-Christ, Eusèbe apostrophe son adversaire et lui intime de produire à son tour quelque preuve subsistante de la divinité de son Apollonius; car, ajoute-t-il, il serait absurde qu'un dieu se fût montré parmi les hommes sans laisser au moins quelque trace de son passage. Eusèbe se rit ici de l'embarras de son adversaire, puis il entre en matière et prouve, qu'à s'en tenir au récit de Philostrate, loin de pouvoir entrer en parallèle avec Jésus-Christ, Apollonius ne mérite pas même une place parmi les hommes de probité; que d'ailleurs les plaisantes contradictions dans lesquelles s'embarrasse sans cesse son panégyriste, provoquent la juste méfiance du lecteur; que les prétendus prodiges d'Apollonius sont ou des impostures de ce fourbe, ou des rêves de Philostrate.... L'étalage de ces merveilles ainsi renversé, Eusèbe attaque le système d'Apollonius sur la puissance irrésistible du destin, en démontre l'absurdité par celle de ses conséquences, et termine là un ouvrage qui compléta l'œuvre si glorieusement commencée par Lactance, et anéantit dans la honte les impostures d'Hiéroclès.

Un autre philosophe, probablement de la même sec-

te, disputait de barbarie avec le gouverneur de Bithynie, et ne rougissait pas d'insulter la religion traînée dans le sang de ses martyrs (1). Selon l'orgueilleuse prétention des éclectiques, il se disait pontife de la philosophie; mais d'autant plus vicieux qu'il professait plus haut la continence, il était possédé d'une avarice sordide et d'une passion infâme; aussi intempérant dans ses repas que sobre dans ses leçons, il avait une table plus splendide que celle des princes; mais tant de vices étaient

(1) Duo extiterunt ibidem (in Bithyniâ) qui jacenti atque abjectæ veritati, nescio utrùm superbiùs an importuniùs insultarent; quorum alter antistitem se philosophiæ profitebatur : verùm ità vitiosus, ut continentiæ magister, non minùs avaritiâ quàm libidinibus arderet, in victu tàm somptuosus, ut in scholâ virtutis assertor, parcimoniæ paupertatisque laudator, in palatio pejùs cœnaret, quàm domi. Tamen vitia sua capillis et pallio, et (quod maximum est velamentum) divitiis prætegebat; quas ut augeret, ad amicitias judicum miro ambitu penetrabat.... Hic verò qui suas disputationes moribus destruebat, vel mores suos disputationibus arguebat..... tres libros evomuit contrà religionem nomenque christianum : professus antè omnia, philosophi officium esse, erroribus hominum subvenire, atque illos ad veram viam revocare; id est, ad cultum deorum....... nec pati homines imperitos quorumdam fraudibus illici, ne simplicitas prædæ ac pabulo sit hominibus astutis.

Itaque se suscepisse hoc munus philosophiâ dignum, ut præferret non videntibus lumen sapientiæ..... Ubi autem religionis ejus, contrà quam perorabat, infirmare voluit rationem, ineptus, vanus, ridiculus apparuit; quia gravis ille consultor utilitatis alienæ, non modò quid oppugnaret, sed etiam quid loqueretur nesciebat.... ô philosophum adulatorem ac tempori servientem !

voilés, dit Lactance, par la chevelure, la barbe et le manteau philosophique (1). Ils disparaissaient devant l'éclat des richesses que cet homme avait acquises aux dépens de la bonne foi, de la justice et de sa propre dignité ; et voilà celui qui avait vomi trois livres de calomnies contre la religion chrétienne, tandis que les justes étaient déchirés avec tant d'inhumanité. Ajoutant à ses infâmes déclamations une basse et barbare ironie, il disait que la philosophie lui faisait un devoir de dissiper les erreurs des hommes, de les remettre dans la voie véritable, c'est-à-dire, de les ramener au culte des dieux, et

(1) Lactance se moque souvent du soin avec lequel les philosophes entretenaient leur barbe ; il dit ailleurs : « Maximum itaque argumentum est, philosophiam neque ad sapientiam tendere, neque ipsam esse sapientiam, quòd mysterium ejus barbâ tantùm celebratur et pallio. (Divin. Instit. l. III, c. 25.)

Déjà Horace avait dit :

. . . . Tempora quo me
Solatus jussit sapientem pascere barbam.
(II. Serm. 3.)

et Perse :

Barbatum hæc crede magistrum
Dicere, sorbitio tollit quem dira cicutæ.

L'affectation des philosophes à entretenir leur barbe et l'espèce d'importance qu'ils y attachaient, avaient donné lieu aux proverbes :

Barbâ tenùs sapientes.—Tragica simia.

d'empêcher que des gens sans expérience livrassent leur bonne foi et leur simplicité à la fourberie de quelques imposteurs ; il avait reçu, disait-il, la mission sublime, mais difficile, d'éclairer les aveugles, des lumières de la sagesse, de les arracher à une vile superstition, à une fatale pertinacité, qui les aurait infailliblement fait tomber sous les coups de la justice. Après avoir prodigué des louanges aux princes, dont la piété, selon lui, relevait la majesté, il ajoutait qu'il était temps enfin de pourvoir aux besoins des hommes, de leur découvrir le ridicule du nouveau culte, afin que, revenus à des sentiments plus raisonnables, tous honorassent les dieux avec reconnaissance et pussent jouir en paix de leurs faveurs.

Un début si pompeux promettait de la part de l'auteur un ouvrage sérieux contre la religion qu'il voulait détruire ; il ne trouva cependant contre elle rien de plus fort que des inepties, des injures, des sarcasmes, des calomnies. Les circonstances défendaient aux chrétiens d'y opposer une réfutation publique ; mais dans le silence où ils se tenaient renfermés, ils souriaient de pitié à la vue d'un aveugle qui prétendait guider les autres, d'un faux sage, d'un insensé qui, du milieu de ses ténèbres se vantait de faire luire la lumière aux yeux des hommes, de les remettre dans les sentiers de la raison, tandis qu'il marchait étourdiment dans la voie de l'erreur. Les païens eux-mêmes furent indignés de la barbare inop-

portunité de ses déclamations : vil esclave des princes et des grands, il en fut la risée ; les mépris et le dédain furent le prix de ses bassesses féroces (1).

Les savants se sont épuisés en conjectures sur le nom du philosophe dont Lactance fait ici le portrait : mais la question est restée indécise ; il nous suffit de savoir pour la gloire de notre auguste religion, que les éclectiques et les autres philosophes se réunissaient aux bourreaux pour la déchirer; ceux-ci, dans ses enfants, avec des instruments sanguinaires, ceux-là par leurs injures et leurs outrages. Nous devons ajouter néanmoins que tous les traits de ce portrait ne paraissent point convenir à Porphyre, comme l'ont cru Baronius (2), Isœus (3) et d'autres après eux. A la vérité, Porphyre nourrissait contre la religion chrétienne une haine infernale dont il déposa le venin dans un grand nombre d'ouvrages pernicieux ; mais l'histoire ne lui attribue nulle part les vices honteux que Lactance reproche au philosophe de Nicomédie (4).

(1) Lact. Inst. Div. loc. cit.

(2) Baron. Ann. eccl. ad ann. 302, § 54 et seq.

(3) Isœus, Annot. in h. loc. Lactantii.—Oudin, De script. eccles. in Lactan.

(4) Holstein. Dissert. de Vit. Porphyr. c. III.—Bayle, Dict. histor. art. HIÉROCLÈS.—Pagi, Crit. Annal. Baron. ad ann. 302, § 10.— Tillemont, Hist. des emp. tom. IV, p. 612.

Même période

Mort de Porphyre

VII. Quoi qu'il en soit, Porphyre fut pendant toute sa vie l'effroi de la piété, et il emporta dans la tombe l'exécration de tous les chrétiens. Vers l'an 305, il termina, à l'âge de soixante et douze ans, une vie constamment et opiniâtrément employée à la ruine de la religion de Jésus-Christ (1).

Comme Porphyre a été un des principaux chefs des éclectiques, le restaurateur ou plutôt le fondateur véritable de la secte et le réformateur de leur système, nous croyons devoir arrêter encore un instant l'attention du lecteur sur un homme qui résume en lui seul tout l'Éclectisme alexandrin.

Esprit et qualités de Porphyre

La vérité seule est immuable; elle communique à ses partisans ce glorieux privilége. Indépendant des révolutions et des circonstances, leur langage est toujours le même dans tous les temps et dans tous les lieux. L'erreur, au contraire, élève et détruit tour-à-tour son propre ouvrage; indécis et changeants comme elle, ceux qui la défendent subissent toutes ses vicissitudes; leur langage se modifie au gré de la passion, l'un affirme ce que l'autre nie; souvent ils se contredisent eux-mêmes; ils ne se rencontrent d'accord que dans la haine contre la vérité; c'est cette contradiction perpétuelle dans les opi-

(1) Brucker, in Porphyr. De sect. eclect. § 18.

nions; c'est cette haine constante que l'on trouve dans Porphyre et dans ses ouvrages. Quelques auteurs, peut-être à leur insu, trop favorables à cet ennemi déclaré du christianisme, ont cependant tenté de justifier les contradictions dans lesquelles il s'embarrasse sans cesse. Selon eux, incertain sur le choix d'une religion, flottant entre l'erreur et la vérité, Porphyre, dans le désir et l'intention de fixer ses incertitudes, s'était mis à étudier et les systèmes philosophiques et l'Ecriture sainte.

Porphyre croyait qu'une lumière divine devait guider l'âme à sa fin dernière, et que Dieu n'avait pas voulu la lui refuser; mais dans quelle secte se trouvait cette lumière, c'est ce qu'il ignorait (1). Il voulut donc connaître tous les moyens que chaque secte se flattait de posséder pour conduire les âmes à la contemplation de l'Être absolu, à la jouissance du souverain bien. Il examina d'abord le culte païen, scruta les raisons, les desseins secrets qui avaient pu engager les anciens à personnifier les attributs de la divinité, à la représenter elle-même sous des formes sensibles, et décida qu'ils avaient prétendu élever l'âme, de ces images visibles, à l'idée de l'Être invisible.

Porphyre étudia avec la même sollicitude, le système

(1) Porphyr. Lib. de Regr. animæ, apud. Aug. de Civ. Dei, lib. X c. 32.

religieux des orientalistes, des brachmanes, des Chaldéens, des mages (1), leurs cérémonies, leurs doctrines secrètes; il s'appliqua ensuite à l'examen des oracles, et consigna le résultat de ses investigations dans sa *Philosophie tirée des oracles*, où il recueillit une grande partie des réponses d'Apollon et de toutes les sybilles, pour en faire un corps de doctrine capable de servir de fondement à une religion nouvelle. Mais, en parcourant ces diverses voies, disent les mêmes auteurs, il y rencontra des difficultés inexplicables, au lieu de la lumière divine qu'il y cherchait. Il proposa ses doutes à un prêtre des idoles nommé Anebon, et lui demanda, dans une lettre fameuse, la solution de mille difficultés qui tenaient son esprit en suspens et l'empêchaient de se décider dans une affaire si importante. Dans cette lettre, Porphyre se montrait plutôt le contempteur que l'admirateur de la théologie païenne, et paraissait persuadé que les démons, vénérés comme dieux, étaient les implacables ennemis du genre humain; que leurs oracles n'étaient que des impostures et un fatras de paroles sans aucun sens, ou du moins inintelligibles pour les peuples qu'ils abusaient si cruellement; que les sacrifices des païens étaient contraires à la véritable piété ; que les

(1) Holsten. Dissert. de vit. et oper. Porphyr. 9, 10.

démons seuls pouvaient se réjouir du spectacle de victimes éventrées en leur honneur, de leurs entrailles palpitantes, de leurs chairs brûlées et consumées sur les autels; que les opérations de la magie, outre leur insuffisance à purifier l'âme et à la conduire au Dieu souverain, portaient les hommes au crime et au désordre, au lieu de les exciter à l'amour et à la pratique de la vertu. Les raisons sur lesquelles s'appuyait Porphyre, ruinaient de fond en comble tout l'édifice de l'idolâtrie; aussi Jamblique, qui en vit les conséquences, s'efforça-t-il de répondre à cette lettre, sous le nom supposé d'Abammon; mais sa réfutation était si faible que les arguments de son adversaire en reçurent une nouvelle force.

Porphyre, continuent toujours les mêmes auteurs, n'ayant trouvé ni dans le paganisme, ni dans les sectes philosophiques, la véritable religion indiquée aux mortels par la divine Providence, voulut examiner aussi la voie que les juifs et les chrétiens disaient leur avoir été montrée par Dieu lui-même, dans leurs livres sacrés; mais parce qu'il apporta à cette étude, un esprit fier, curieux et prévenu contre la doctrine de l'Ancien et du Nouveau Testament, il fut aveuglé par l'éclat de la gloire divine; il s'imagina trouver dans l'Ecriture sainte des contradictions manifestes, indignes d'un Dieu immuable, pure et simple vérité. Ce fut alors, dit-on, qu'il composa

son grand ouvrage, pour nier l'inspiration divine de nos livres saints, et prouver que la Providence n'y montrait point à l'âme le moyen de parvenir à sa fin dernière. Cependant, comme malgré ses préjugés en faveur du paganisme, il ne pouvait dissimuler les doutes dont son âme était agitée touchant l'idolâtrie, de même aussi, malgré ses préventions contre la religion des juifs et des chrétiens, il ne put cacher l'impression que la majesté des divines Ecritures avait produite sur son esprit. Afin d'accorder ce témoignage d'estime envers le Dieu d'Israël et Jésus-Christ, avec la haine qu'il professait hautement contre les chrétiens, il prétendait que ceux-ci, aveuglés par le destin, n'avaient pas su découvrir le sens véritable de l'Ecriture, et qu'ils avaient falsifié la doctrine de leur maitre, sur deux points principaux : 1° en ce qu'ils voulaient le faire passer pour le créateur du monde, ce que jamais il n'avait avancé de lui-même; 2° en ce qu'ils condamnaient sans exception, le culte de tous les dieux, quoique les plus sages d'entre les Hébreux, du milieu desquels Jésus-Christ était sorti, n'eussent proscrit que le culte des démons et des dieux inférieurs.

D'ailleurs Porphyre ne pouvait se persuader que la Providence eût différé jusqu'à Jésus-Christ de révéler aux hommes la voie qui devait les conduire à la contemplation de l'Etre absolu; de plus, il ne comprenait

pas qu'une religion détestée des hommes, traquée par les puissances de la terre et prête à céder à la violence de la persécution, fût la voie véritable par laquelle Dieu voulait que tous les hommes allassent à lui. La constance et l'intrépidité des chrétiens au milieu des tourments, lui paraissaient une obstination inconcevable, plutôt qu'un héroïsme surhumain; ce qui aurait dû l'éclairer, était précisément ce qui l'aveuglait; et ses préjugés le fixèrent dans l'erreur.

C'est ainsi que les auteurs dont nous parlons ont entrepris d'expliquer la conduite inconséquente de Porphyre (1); mais cette interprétation, plus bénigne que solide, soulève des difficultés plus inexplicables encore que les contradictions de ce philosophe; son orgueil, sa présomption, son hypocrisie, sa haine contre le christianisme, son fanatisme, la suite de sa vie, la persévérance de ses attaques ne souffrent pas d'ailleurs la plus légère excuse. Nous préférons donc le sentiment d'Eusèbe (2), de saint Jérôme (3), de saint Augustin (4), de saint Chrysostôme (5) et de plusieurs autres Pères de l'Eglise

(1) Orsi, Stor. eccles. l. V, § 61.
(2) Præpar. évang. l. IV, 18 et passim.
(3) Comment. in Daniel. proph. et passim.
(4) De Civ. D. l. X et XIX et passim.
(5) Chrysost. in Homil. passim.

qui jugent que l'unique but de Porphyre était de combattre une religion à laquelle les chrétiens attribuaient le privilége exclusif d'enseigner aux hommes la vérité, de les conduire à leur fin dernière, à la possession de Dieu.

En effet, quel but proposait l'Éclectisme, dont Porphyre était alors l'âme et le chef? nous l'avons déjà dit (1) : de renverser le christianisme, et de relever le paganisme, après l'avoir réformé. Les éclectiques avaient donc deux choses à faire : prouver que leur paganisme était la véritable religion, et que le christianisme était un système erroné : pour soutenir la première proposition, il était nécessaire, depuis l'apparition de la religion chrétienne, de donner au système religieux des païens, un air de sa raison qu'il était bien loin de présenter à des esprits éclairés, de faire disparaître l'évidente absurdité que renfermait son interminable théogonie, aussi bien que le culte de latrie rendu à ses dieux innombrables ; il fallait allégoriser les cérémonies païennes, pour les excuser, donner au paganisme une morale dont la pudeur et l'honnêteté n'eussent point à rougir; en un mot, il fallait le refaire, sans avouer toutefois que l'Evangile fût cause de cette réforme. Or, à ce

(1) Voir le commencement du 2[e] livre.

premier dessein, se rapportent les livres de Porphyre en tout favorables au paganisme, tels que son *traité sur l'abstinence*, où il semble se proposer de donner un cours de théologie morale païenne, ainsi que dans sa *lettre à Marcella*, son épouse; ses *livres sur l'antre des nymphes*, *sur les statues*, *sur le Styx*, dans lesquels il allégorise de son mieux les fables païennes, même les plus ridicules.

Porphyre ne pouvait pas établir son propre ouvrage, sans détruire celui de Jésus-Christ; mais comment détruire une religion venue du ciel, prédite plusieurs siècles avant son apparition, une religion dont l'origine divine était prouvée par les miracles de son auteur, la sublimité de sa doctrine, la sainteté de sa morale? Tous les moyens étaient bons pour Porphyre, pourvu qu'ils le menassent à son but : nier et calomnier, voilà ceux qu'il mit en usage et qui résument à-peu-près ses ouvrages directement écrits contre la religion. Mais pour affronter ainsi l'évidence des choses, il fallait dévorer bien des difficultés, ou s'en débarrasser par des contradictions plus nombreuses encore, ce qui, certes, n'était point résoudre la question.

Si, pour démontrer la divinité de la religion chrétienne, on lui prouvait l'inspiration divine des prophéties, leur accomplissement dans la personne de Jésus-Christ et la divinité de Jésus-Christ lui-même : « Vos prophéties,

répondait Porphyre, sont trop claires pour avoir été faites avant l'évènement; votre Christ n'est point dieu. — Mais il l'a prouvé par ses miracles. — Ses miracles prouvent tout au plus que c'était un homme puissant et favorisé de Dieu, comme ses vertus et sa doctrine prouvent sa sagesse; Pythagore a fait des œuvres aussi merveilleuses, a enseigné une doctrine aussi sublime, et cependant Pythagore n'est point dieu. — Fort bien, mais Jésus-Christ a fait des miracles précisément pour prouver qu'il était Dieu. — Ce sont ses disciples qui, trop ignorants pour pénétrer le sens de ses paroles, lui ont attribué une prétention qu'il n'eut jamais : écoutez d'ailleurs la réponse que vous fait l'oracle : on demandait à la déesse Hécate ce qu'il fallait penser de l'âme de Jésus. L'âme sur laquelle vous m'interrogez, répondit-elle, est l'âme d'un sage qui jouit maintenant de l'immortalité; mais ceux qui l'adorent sont dans l'erreur. Malheureusement, cette âme bienheureuse est fatale à d'autres âmes qui n'ont pas été destinées à jouir des faveurs divines, ni à connaître Jupiter, et c'est elle qui est cause de leur erreur.—Mais, ou l'âme bienheureuse de Jésus engage volontairement les autres âmes au mal, ou malgré elle ; si c'est volontairement, comment est-elle juste? si c'est malgré elle, comment est-elle heureuse? — Ah ! c'est que votre Jésus était un imposteur,

un malfaiteur, et que par conséquent son âme n'est pas bienheureuse. Apollon lui-même l'a dit ; voici son propre témoignage : Quelqu'un demandait à ce dieu à quelle divinité il devait s'adresser pour retirer sa femme du christianisme. Appollon lui répondit : Il te sera plus facile de tracer des caractères sur l'eau et de voler dans les airs que de faire changer de résolution à cette femme impie. Laisse-la donc persévérer dans ses vaines erreurs; laisse-la exhaler dans ses ineptes lamentations la douleur que lui inspire la mort de son dieu, condamné publiquement au dernier supplice par la haute sagesse de ses juges. Voyez-vous, reprend Porphyre tout triomphant, comme la secte des chrétiens est corrompue, puisque par honneur pour Dieu, les juifs ont condamné leur chef (1). » Nous pourrions ajouter ici d'autres passages contradictoires de cet imposteur effronté, pour montrer que ces contradictions étaient les misérables ressources d'un ennemi pressé par ses adversaires ou par la raison elle-même, et forcé de fuir de retranchement en retranchement, plutôt que les divers états d'une âme indécise sur le choix d'une religion. L'expérience, d'ailleurs, ne prouve-t-elle pas ce que nous avançons? Que de contradictions ne rencontre-t-on pas

(1) S. Aug. De Civ. Dei, l. XIX, c. 23.—L. X et passim.

dans les ouvrages de Voltaire et de Rousseau ! l'un et l'autre rendent souvent à la religion d'éclatants témoignages : faut-il en conclure que Voltaire et Rousseau étaient indécis sur le choix d'une religion ? Ah ! connaissons mieux le génie de l'erreur.... Ce sont des ennemis perfides qu'il faut toujours surveiller ou craindre, soit qu'ils attaquent à découvert, soit qu'ils caressent. Sans doute, leurs louanges sont des aveux en faveur de la religion chrétienne, mais elles n'en préparent pas moins les coups qu'ils prétendent lui porter plus sûrs et plus terribles.

On conçoit cependant que les perpétuelles contradictions de Porphyre aient fait prendre le change sur ses véritables intentions, à des auteurs modérés ; mais comment excuser un écrivain qui fait honneur à Porphyre de sa religion et lui donne le titre de *pieux* ? Cet étrange paradoxe serait inexplicable, si quelque chose devait surprendre de la part d'un auteur qui, depuis plusieurs années, consacre sa plume féconde à réhabiliter des erreurs et des hommes que tous les siècles ont flétris.

Nous devons plus d'égard à ceux qui, sur la foi de l'historien Socrate, ont cru que Porphyre, pour une cause assez légère, avait déserté la religion chrétienne pour embrasser le paganisme. Cet historien copié en-

suite par Théophane (1) et Nicéphore (2) et suivi par un grand nombre de modernes, dit donc que Porphyre ayant essuyé à Césarée en Palestine, une grave injure de la part de quelques chrétiens, renonça de dépit à la religion chrétienne et se jeta dans le parti des païens avec le désir de se venger de cette insulte, sur le christianisme même (3).

Socrate avoue qu'il tient ce fait d'Eusèbe de Césarée (4); Théophane et Nicéphore, on le sait, n'ont fait que reproduire le récit de Socrate; les témoignages de ces trois auteurs, et de tous ceux qui les ont suivis, se réduisent donc à la seule autorité d'Eusèbe. Or, le livre d'Eusèbe, d'où Socrate a tiré cette anecdote, n'existe plus aujourd'hui; on ne peut pas assurer, par conséquent, que Socrate n'ait point défiguré le passage de l'évêque de Césarée, comme il est arrivé, en un autre endroit, à l'illustre Vincent de Lérins (5), auteur autrement

(1) Thomasius, Observat. de Porphyr. apost. quam Poëcil. tom. III, 53, exhibuit Heumann.

(2) Hist. eccles. l. X, c. 36.

(3) Hist. eccles. l. III, c. 23.

(4) Ap. Bruck. tom. II, p. 241.

(5) On peut consulter, sur cette question, Thomasius, ap. Heumann. Pœcil. tom. III, p. 53. Observ. de Porphyr. apost.—Vossius, de Histor. græc. l. II, c. 16. —Tillemont, Hist. des emper. tom. IV, DIOCLÉTIEN.—Cave, Hist. litter. script. eccl. p. 98. — Fabric. alb. Bi-

respectable que Socrate; supposons que celui-ci ait fidèlement reproduit le témoignage d'Eusèbe, on préfère toujours s'en tenir à l'autorité imposante de plus de trente Pères de l'Eglise ou docteurs chrétiens qui, aux épithètes flétrissantes dont ils qualifient Porphyre, n'ajoutent jamais celle d'apostat; au contraire, ceux qui ont écrit contre Julien, n'ont pas trouvé de terme plus propre à flétrir la conduite de ce prince. On peut donc soupçonner Eusèbe d'avoir recueilli un bruit populaire, fondé peut-être sur le reproche constant que les défenseurs de la foi faisaient à Porphyre d'être retenu dans l'erreur par l'orgueil, malgré la connaissance qu'il avait de nos saintes Ecritures. En outre, on savait qu'il avait suivi à Césarée les leçons d'un docteur chrétien, d'Origène; on aura pu croire de là qu'il était chrétien lui-même, et qu'il apostasia ensuite lorsqu'il se déchaîna contre le christianisme. Il y a, d'ailleurs, dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, des anecdotes qui ne paraissent pas avoir d'autres fondements que de vagues *dit-on*. Ce ne sont au reste là que des conjectures auxquelles nous sommes bien loin de vouloir attacher plus d'importance qu'elles n'en méritent.

blioth. græc. vol. IV.—Brucker, De sect. eclect. in Porphyr, § 18, Oper. tom. II, p. 252 et seq.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Porphyre avait une grande connaissance des dogmes du christianisme, mais qu'il n'en fit une étude plus approfondie que pour les combattre avec plus d'avantage. Ce but fut toujours présent à son esprit dans tous ses ouvrages. Les Pères et les docteurs de l'Eglise, contemporains de ce philosophe, et d'autres après eux, effrayés des ravages que causaient dans l'Eglise ces œuvres infernales, se levèrent, pour ainsi dire, en masse, et prirent en main la défense de la religion outragée. S. Methodius, Lactance, Eusèbe, Théodoret, S. Jérôme, S. Augustin, S. Chrysostôme, consacrèrent à le combattre toute la force et l'étendue de leur génie (1). Le nom de Porphyre, dont l'Eclectisme et le paganisme étaient si fiers, inspirait plus d'horreur que de crainte à ces illustres défenseurs de la vérité; jamais ils ne le citent, sans y ajouter une épithète flétrissante, expression de l'indignation que leur causait son impiété : Eusèbe l'appelle souvent un homme *cher à l'enfer*, *fléau de la justice et de la piété*, *défenseur fanatique de l'impiété;* saint Jérome, plus véhément, le traite *d'impie*, *de blasphémateur*, *d'impudent et furieux calomniateur de l'Eglise: rabidum ad*

(1) Voir dans Fabricius (Syllab. script. de Verit. relig. christ. c. III. la liste des auteurs qui ont réfuté Porphyre.

versùs Christum, canem. Mais aussi justes appréciateurs du mérite, que défenseurs intrépides de la vérité, les saints Pères, outre l'honneur qu'ils lui faisaient, en attachant à la réfutation de ses erreurs et de ses blasphèmes, une importance singulière, rendaient encore des hommages éclatants soit à ses vastes connaissances, soit à ses rares talents. La voix imposante de ces grands hommes inspira aux fidèles une telle horreur pour les doctrines de Porphyre, qu'au nom de ce philosophe, ils attachaient l'Idée d'impiété comme on attache l'idée de crapule à celui d'Epicure (1). Aussi, lorsque Constantin, bien conseillé, voulut inspirer le même éloignement pour les erreurs d'Arius, ne trouva-t-il pas pour les disciples de cet hérésiarque de titre plus odieux que celui de *Porphyriens*. « Puisque Arius, disait-il, dans le décret qui leur imposait ce nom, a imité Porphyre, en composant des livres impies contre la religion, il est digne de la même infamie, et comme Porphyre est devenu l'opprobre de la postérité, de même nous voulons qu'Arius et ses sectateurs soient flétris du nom de *Porphyriens* (2). »

Théodose, poussant le zèle encore plus loin, condamna aux flammes tout ce qu'il put trouver des écrits de

(1) Brucker, Histor. critic. philos. tom. II, p. 255.
(2) Id. Ibid.

Porphyre; il en échappa néanmoins plusieurs fragments, qui sont parvenus jusqu'à nous et qui nous permettent d'examiner par nous-mêmes le jugement que toute l'antiquité ecclésiastique a porté de ce célèbre impie. En effet, on y remarque un grand talent, un génie puissant et actif, une science étendue, une imagination féconde, mais la passion dégrade de si belles qualités. A la vue de tant de vices qui déshonorèrent les talents de Porphyre, on n'est point surpris des reproches sévères que les Pères de l'Eglise lui adressèrent autrefois; mais on s'étonne avec raison que de notre temps il se soit trouvé des hommes, d'ailleurs recommandables par la science et le talent, qui aient osé accorder de pompeux éloges, les titres de *profond penseur*, de *grand philosophe*, avec des défauts qui les repoussent. Il ne convenait qu'à Eunape et à sa secte, pour lesquels l'imposture et la calomnie étaient autant de titres de gloire, de prodiguer ces louanges à un homme qui avait légué à l'Éclectisme un nom fameux, un système organisé, des armes puissantes pour combattre la religion et défendre le paganisme.

HISTOIRE

DE

L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN.

LIVRE TROISIÈME.

DEPUIS LA MORT DE PORPHYRE, VERS L'AN 305, JUSQU'A L'AVÈNEMENT DE JULIEN AU TRONE, EN 361.

De l'an 305 à l'an 325.

Constantin empereur.

I. La persécution au milieu de laquelle venait de s'éteindre Porphyre, continua pendant dix ans encore à verser le sang innocent des chrétiens ; mais déjà la Providence avait élevé sur le trône, le prince qui devait rendre la paix à l'Eglise. Constantin, déclaré auguste,

fit d'abord régner la tranquillité dans les états immédiatement soumis à son sceptre, en attendant qu'il lui fût donné de répandre ses bienfaits sur toutes les chrétientés de l'empire. Dioclétien et Maximien-Hercule tombaient sous les coups de la justice divine; Galère et Maximien-Daïa poursuivant leur ouvrage, appelaient la foudre sur leurs têtes, par des atrocités inouies: l'Orient nageait dans le sang des martyrs : avec les simples fidèles, les plus beaux génies étaient immolés par les bourreaux, à la religion pour laquelle ils avaient vécu. Saint Pierre d'Alexandrie, saint Méthodius de Tyr, saint Pamphile, soutenaient alors, par l'éclat de leurs talents, autant que par la splendeur de leurs vertus, la gloire de leur foi, en même temps qu'ils couvraient de confusion l'orgueilleuse secte des éclectiques alexandrins : loin de respecter tant de mérites et de vertus, la fureur des tyrans s'attachait surtout à ces illustres victimes. Honteux de sa férocité, Maximien-Daïa crut en diminuer l'horreur en lui donnant une apparence de justice : il fit donc agir sourdement dans les principales villes de sa domination, pour en attirer des députés, avec mission de solliciter la démolition des églises, le bannissement ou la mort des chrétiens ; après avoir fait brûler tous les exemplaires de l'Ecriture sainte qu'on put découvrir, on inventa, sous le nom de Pilate, des actes de la condamnation de Jésus-Christ; on les remplit des plus affreux

blasphèmes contre ce divin Sauveur ; on les revêtit des formes les plus trompeuses et les plus capables de les accréditer auprès de ceux qu'une si vile fourberie aurait pu indigner. On les répandit ensuite dans les écoles, avec ordre de les faire apprendre par cœur aux enfants. Quand on eut ainsi diffamé les chrétiens et leur divin chef, le gouvernement fit publier qu'il se voyait forcé de délivrer l'Orient de cette race maudite et détestable ; et cet infâme prétexte fit des milliers de martyrs (1) !...

Cependant Maxence souillait de ses crimes Rome et toute l'Italie : mais le jour de la vengeance était arrivé : Maximin expia dans les supplices intelligents d'une mort affreuse, les excès de sa barbarie : et Maxence, aveuglé par un esprit de vertige, déclara la guerre à Constantin : ce n'était pas seulement deux ambitions qui se disputaient des états ; c'était le paganisme qui revendiquait sa première tyrannie et disputait son ancien empire à la religion chrétienne. Maxence intéressa tous les dieux de l'Olympe à une cause qui était aussi la leur, et consulta leur volonté dans les entrailles palpitantes des vic-

(1) Lactan. De Mort. persecut. c. 26. — Euseb. Histor. eccl. l. IX, c. 3, 4, 5, 6. — Ruinart, Præfat. in Act. sinc. Martyr. n° 55— Tillem. Mémoires pour servir à l'Hist. de l'Egl. pendant les six premiers siècles, l. V.—Morin, Hist. de la Délivr. de l'Eglise.—Peverelli, Istoria delle persecuz. tom. II. — Burmann, Orat. de persecut. Dioclet. ejusq. felic. exitu.

contre son odieuse rivale et machine sa ruine, en attendant le jour de la vengeance. « Les malheurs des temps, dit Eunape, imposaient aux adeptes un silence prudent, les soumettaient à un secret convenable aux mystères et digne des prêtres, au moment où l'empereur Constantin renversait les temples les plus célèbres, et bâtissait des églises au Dieu des chrétiens (1). » Ce passage d'Eunape contient toute l'histoire de l'Éclectisme, au temps dont nous parlons. Les adeptes se réunissaient chez les principaux d'entre eux, pour concerter ensemble les moyens de nuire à la religion, sans s'exposer à l'animadversion du prince. Jamblique était l'âme de ces complots et présidait ordinairement ces assemblées. Depuis la mort de Porphyre, ce philosophe était le coryphée de l'Éclectisme, et cette secte qui a dérangé autant de cerveaux qu'elle a fait d'adhérents, dut s'applaudir d'avoir à sa tête un des imposteurs les plus effrontés qu'ait jamais éclairés le soleil (2).

Jamblique, né à Chalcide, dans la Cœlésyrie, suivit d'abord les leçons d'un philosophe nommé Anatolius, qui enseignait l'Éclectisme en Orient (3), tandis que

Jamblique de Chalcide

(1) Eunap. in Vit. Œdes.

(2) Voir, dans la Biographie universelle, un excellent article sur Jamblique.

(3) Eunap. Vit. Jambl.

Porphyre l'environnait, à Rome, de tout le prestige de son nom. Jamblique quitta son premier maître, pour venir en Occident se mettre sous la direction du *grand homme* ; il se fit bientôt remarquer par son fanatisme et la réputation qu'il s'acquit dès lors ; il la soutint et la justifia si bien, qu'après la mort de Porphyre, il fut regardé comme le plus digne représentant de l'Éclectisme. Si nous en croyons Eunape, Jamblique réunissait toutes les qualités capables de captiver l'estime et l'admiration des hommes : doux, affable envers ses amis, il partageait avec eux ses plaisirs et sa table ; il aimait surtout à fêter les jeunes gens qui montraient du goût et des dispositions pour la philosophie éclectique (1), c'est-à-dire, pour expliquer la pensée d'Eunape, ceux qui montraient plus de haine contre le christianisme.

« Ces festins philosophiques, dit Tillemont, étaient sans doute plus propres que ses qualités, à rassembler autour de sa table une foule de disciples (2). » Il faut avouer cependant que ses flatteries, sa bonté affectée, son enthousiasme théurgique, sa réputation, ses prétendus prodiges ne durent pas peu contribuer à rallier sous son drapeau les philosophes disposés à renverser

(1) Eunap. Vit. Jambl.

(2) Tillemont, Hist. des emp. tom. IV, p. 303.

une religion qui menaçait d'imposer sa morale à tous les cœurs et ses dogmes à tous les esprits.

On peut même conclure du récit couvert de l'historien de la secte, que Jamblique et ses affidés n'employaient pas, pour recruter des prosélytes, d'autres moyens que les menées mises en usage par les philosophistes qui, dans des temps moins éloignés, tentèrent de reprendre et de poursuivre l'ouvrage de l'Éclectisme alexandrin : « Toujours aux aguets des talents naissants, dès qu'un jeune homme s'annonçait avec quelque esprit, ils lui donnaient les éloges les plus outrés, afin de l'entraîner dans leur parti. Connaissant assez, par leur expérience personnelle, combien l'homme est porté à croire le bien qu'on dit de lui ou de ses ouvrages, quelque peu d'ailleurs qu'il soit mérité, ils se servirent très-adroitement de cette faiblesse de l'esprit humain, pour attirer dans le piége ceux que l'honneur ou des principes sages éloignaient de leurs fausses doctrines. Ils vantaient les talens, l'esprit et la raison de ceux qu'ils voulaient séduire ; ils n'oubliaient point non plus de s'étendre en louanges pompeuses sur les moindres bagatelles qu'ils avaient produites : ils étaient destinés à exercer une grande influence sur leur siècle ; ils étaient faits pour propager les bons principes ; ils devaient contribuer à réformer le monde, et servir à la régénération universelle du genre humain ; les sages les admiraient et mettaient en eux leurs plus

douces espérances.... Si l'on ne répondait à tant d'encouragements que par une froide indifférence, on était déclaré *profane*, incapable, indigne de recevoir la *lumière*. Quant à ceux qui avaient la faiblesse de s'enivrer de l'encens séducteur, on les proclamait *fils de la sagesse*; puis bientôt on leur disait le mot de l'ordre, et on les mettait avec les autres à travailler au *grand œuvre* (1). »

Jamblique réunissait autour de sa personne un grand nombre d'adeptes que ses caresses et ses flatteries avaient gagnés à la cause du paganisme.

Il aimait, dit Eunape, à se trouver au milieu d'eux, à prendre part à leurs conversations. De leur côté, ses disciples ne pouvaient se lasser d'écouter ses sublimes entretiens, et ne trouvaient de plaisir et de satisfaction que dans sa familiarité. Ils furent même fort affligés d'apprendre que leur maître ne les initiait pas à tous ses secrets, et qu'il fuyait quelquefois leur société, pour jouir plus librement de celle des dieux. Après avoir gardé quelque temps un silence respectueux sur le sujet de leur affliction, ils se décidèrent enfin à le rompre, et ils chargèrent les plus capables d'entre eux de lui exposer leurs plaintes filiales. Les délégués de l'école s'adres-

(1) Spectat. français au XIX siéc. tom. IV, p. 13 et suiv.

sant donc à Jamblique, au nom de tous leurs confrères : « Pourquoi, lui dirent-ils avec les marques de la plus profonde vénération, pourquoi donc, ô maître divin, vaquez-vous, sans vos enfants, à de sublimes exercices? pourquoi ne leur permettez-vous pas de participer à ces admirables effets de la sagesse absolue ? Ceux qui ont le bonheur de vous servir nous rapportent que, lorsque vous adressez aux dieux votre prière, ravi en extase, vous vous élevez plus de dix coudées au-dessus de la terre; qu'alors votre corps et vos vêtements s'embellissent, brillent de l'éclat de l'or et répandent autour de vous une lumière éblouissante ; qu'après votre prière, votre corps retourne à son premier état et qu'alors vous venez nous retrouver, comme s'il ne s'était passé en vous rien d'extraordinaire. » Jamblique, naturellement grave et sérieux, sourit à tant d'ingénuité, puis il répondit : « Quelqu'un a voulu rire à vos dépens; mais soyez tranquilles, désormais rien ne se fera sans vous (1). »

Nous ne donnons point ce récit pour de l'histoire, sur la foi d'un auteur aussi suspect qu'Eunape ; mais nous devions le reproduire pour montrer par les faits ou par les témoignages mêmes des éclectiques que, toujours fidèle à son plan, cette secte ne rougissait pas d'intéresser

(1) Eunap. in Vit. Jambl.

l'imposture à sa cause, et d'inventer des miracles pour enlever à la religion chrétienne une de ses preuves les plus évidentes. Cette considération nous forcera souvent de surmonter nos dégoûts, et de choisir, dans cet amas nauséabond, les fables les plus honnêtes, et de les mettre sous les regards du lecteur, comme des témoins irrécusables de la mauvaise foi, de l'impudence de leurs auteurs.

Eunape dit tenir ce fait de Chrysanthe, et sur la même autorité, il ajoute d'autres fables qui confirment ce que nous avançons. « Jamblique et ses disciples, dit-il, étaient allés un jour de fête assister à un sacrifice ; la cérémonie finie, ils retournaient lentement sur leurs pas, et s'entretenaient ensemble du culte des dieux, lorsque le *divin* philosophe interrompt brusquement le discours, fixe à terre ses regards troublés, reste dans un morne silence. » A cette description sibylline, on croira sans doute que l'âme du philosophe était possédée de quelque dieu, ou que, transporté dans l'avenir, son esprit assistait à quelque grand et terrible évènement ; non, Jamblique s'affectait pour moins de chose : « Quittons, s'écria-t-il, tout d'un coup, quittons ce chemin : un mort y a passé. » Et aussitôt il va prendre un autre chemin que n'eût point souillé la présence d'un cadavre. Plusieurs de ses disciples le suivirent, ou par respect, ou par timidité; mais les autres, plus intrépides, eurent

pitié de la peur de leur maître et allèrent bravement leur chemin ; mais, ayant rencontré les fossoyeurs qui venaient d'enterrer le terrible mort, ils leur demandèrent s'ils avaient porté le cadavre par la même route : « Il le fallait bien, répondirent les fossoyeurs, il n'y en a pas d'autre qui conduise à la sépulture. » Les disciples récalcitrants, au lieu d'en conclure que leur maître avait été divinement inspiré, en inférèrent que Jamblique avait l'odorat plus fin que l'odorat de ses compagnons. Le philosophe, indigné, voulut une bonne fois confondre leur incrédulité. Un jour donc qu'ils s'étaient tous rendus aux bains de Gadare en Syrie, Jamblique ordonna à ses disciples de demander aux gens du pays, comment s'appelaient les deux bains les plus beaux et en même temps les plus petits de Gadare : on leur répondit que l'un s'appelait *Érôs* (ἜΡΩΣ) et l'autre *Antérôs* (ἈΝΤΕΡΩΣ). Ces informations prises, le thaumaturge s'approche du premier de ces bains, étend sa main sur l'onde en murmurant une certaine formule que personne ne comprit ; à peine l'eut-il terminée, qu'au grand étonnement des spectateurs, il sortit du fond du bain un joli petit amour à la blonde chevelure. Les disciples étaient dans la stupeur ; ils furent encore bien plus surpris, lorsque leur maître, les ayant conduits à l'autre bain, il répéta les mêmes cérémonies avec les mêmes paroles, et un nouveau génie, qui ne différait du premier que par la cou-

un rival dans Alypius, et quelquefois celui-ci l'embarrassait par la subtilité de ses questions. Qu'on en juge par l'anecdote suivante : Ces deux illustres philosophes jouissaient d'une grande réputation de science et de sagesse : leurs noms et leurs louanges étaient dans toutes les bouches; l'admiration publique les accompagnait partout ; l'un et l'autre marchaient toujours entourés d'une foule d'adorateurs. Depuis long-temps on désirait voir ces deux astres en présence l'un de l'autre ; enfin, l'attente générale fut satisfaite : Alypius et Jamblique se rencontrèrent un jour, suivis de leur cortége ordinaire : un silence profond, imposé par le respect, s'établit dans toute l'assemblée ; les disciples forment un demi-cercle autour de leur maître respectif, et les deux sages s'avancent d'un pas grave et mesuré, dans l'espace laissé vide. Alypius, petit homme tout rabougri, est perdu dans son vaste manteau ; sa chétive figure disparait sous une barbe longue et touffue ; ses yeux enfoncés et couverts d'épais sourcils, sont pleins de feu et de malice. Jamblique, fièrement drapé des larges plis du manteau philosophique, a toute la mine d'un magicien ; son front est mystérieux ; ses regards soucieux s'abaissent sur Alypius, qu'il domine de haut ; une immense barbe ombrage sa poitrine; sa démarche est celle d'un *prêtre de la nature*. Surpris l'un de l'autre, nos deux sages gardent quelque temps un silence d'étonnement. Alypius le

rompt le premier ; et levant ses regards vers Jamblique, il lui pose malignement cette question : « Illustre philosophe, lequel des deux, d'un possesseur injuste, ou de son héritier, peut se dire vraiment riche ? » Jamblique, ajoute Eunape (1), voyant que son rival cherchait à le surprendre, lui fit avec humeur cette réponse évasive : « Illustre Alypius, un sage ne s'occupe point des biens de la terre, mais de ceux dont la vertu enrichit l'homme, les seuls qu'approuve la philosophie. » Il dit et quitte l'assemblée ; ses disciples le suivent, Alypius se retire à son tour avec les siens, et cette brillante réunion est en un moment dispersée (2). Revenu de son émotion et rendu à lui-même, Jamblique ne put s'empêcher d'admirer la pénétration et la profonde sagesse d'Alypius ; il le vit même plusieurs fois en particulier, et conçut pour lui une si grande estime, qu'il voulut se faire l'historien de sa vie et le commentateur de sa doctrine. Mais des considérations politiques le forcèrent de n'accomplir cette double tâche que d'une manière fort imparfaite, et de répandre dans sa narration et dans son interprétation, une mystérieuse obscurité qui rend l'une et l'autre inutiles.

Alypius tenait son école à Alexandrie, sa patrie, et

(1) Eunap. Vit. Jambl.

(2) Eunap. Vit. Jambl.

il y mourut dans un âge fort avancé. Jamblique y mourut aussi après lui, selon Eunape (1), ce qui a fait croire que cette ville fut le théâtre où ce théurge donna la comédie pendant sa vie tout entière. L'Eclectisme déserta Rome et l'Italie, lorsque les faveurs impériales ne l'y attirèrent plus, ou lorsque l'idolâtrie cessa d'y tenir le siége de son empire. L'esprit inquiet et sophistique des Orientaux lui offrait plus de ressources. Jamblique, le premier, le rétablit donc aux lieux où il avait pris naissance, et ce fut de là qu'il se répandit dans les principales villes de l'Asie avec les disciples de ce philosophe, qui, après sa mort, y allèrent secrètement propager sa doctrine.

Jamblique appuyait ses opinions de l'autorité de Mercure Trismégiste; « mais les livres de celui-ci, s'il en a jamais écrit, dit l'abbé Mignot, n'existaient plus de son temps; ceux qui portaient alors le nom d'Hermès lui avaient été faussement attribués par les néo-platoniciens, qui avaient confondu la doctrine orientale avec le système égyptien. Plotin, maître de Porphyre, dont Jamblique fut le disciple, avait été l'auteur de cette confusion; pour s'instruire des dogmes des Indiens et des Perses, et pour enrichir sa philosophie, il avait

(1) Eunap. Vit. Jambl.

accompagné l'empereur Gordien dans son expédition contre la Perse (1). »

« Nous serions donc porté à supposer, ajoute M. de Gérando, que les livres hermétiques ont été composés dans l'intervalle qui sépare Plotin de Jamblique; et, en effet, si l'on examine avec soin les deux recueils de dialogues attribués à Mercure-Trismégiste, sous le titre de *Pimander* et d'*Asclepias*, nous y retrouvons toute la substance de la doctrine de Platon, des vues de Plotin, associées avec les mystères des Egyptiens, avec la mythologie des Grecs, comme aussi avec les traditions qui paraissent empruntées aux dogmes des Juifs et même au christianisme (2). »

Même période.

Doctrine de Jamblique.

II. Les ouvrages qui contiennent le système de Jamblique sont parvenus jusqu'à nous : Vivès y trouve plus de génie, plus de talent, plus de profondeur que dans les œuvres de Porphyre (3) : on s'étonne que ce savant homme ait pu porter un jugement si faux et si léger; il suffit de parcourir les ouvrages de ces deux auteurs

(1) Quatrième Mémoire sur les anciens philosophes de l'Inde, dans les Mém. de l'Acad. des inscript. et belles lett. tom. XXXI (in-4°) p. 232.

(2) Hist. compar. des syst. de philos. 2e édit. tom. III, p. 402, 403

(3) Annot. in lib. VIII, c. 12 de Civit. Dei.

pour s'apercevoir que le maître est resté supérieur au disciple, non-seulement pour l'élégance ou la correction du style, mais encore pour l'ordre, la clarté, l'érudition qui règnent dans ses écrits et pour le génie qui les a dictés.

« Comme écrivain, dit Schoell, Jamblique n'a point de mérite (1); il compilait, il copiait, il ajustait les idées des autres à ses propres rêveries, qu'il ne sut jamais exposer avec clarté. Ses ouvrages, tous marqués au coin du fanatisme, sont écrits sans méthode, sans ordre et sans discernement. On y voit un auteur maniaque qui, préoccupé du but de sa secte, de conjurer la ruine entière du paganisme, ne pense qu'à la manière et aux moyens de l'obtenir : les absurdités les plus étranges, les aberrations les plus singulières, les fables les plus ridicules ne l'effrayent point, pourvu qu'elles puissent étayer sa cause.

Plotin avait cherché dans une métaphysique nébuleuse les principes de sa religion, et les moyens extatiques de parvenir à la contemplation intuitive de la divinité, et toujours il avait vécu dans un monde idéal. Porphyre, prévoyant bien qu'un tel système ne se propagerait pas, qu'il aiderait peu le paganisme et nuirait encore moins

(1) Hist. de la Littér. græc. prof. l. V, c. 72, art. JAMBLIQUE.

au christianisme, en un mot, qu'il n'obtiendrait pas le but de la secte, arrangea un système plus accessible et plus adapté à toutes les intelligences; il s'attacha surtout à la philosophie morale; il purgea celle du paganisme, lui prêta une forme un peu plus honnête, l'enrichit de plusieurs préceptes moraux dérobés au christianisme qu'il voulait éclipser et faire tomber dans l'oubli. Jamblique trouva que Plotin et Porphyre n'avaient pas suffisamment pourvu aux besoins et au but de l'Eclectisme. Ils n'avaient point doté la secte d'un art assez méthodique, assez puissant pour faire des miracles (1); en outre, Porphyre, par son imprudente lettre à Anebon, avait jeté le désordre dans la hiérarchie des dieux et répandu quelque doute sur la valeur et la légitimité des sacrifices. Jamblique crut qu'il appartenait à un pontife de la philosophie de redresser les idées sur une matière si importante, de faire connaître aux hommes l'ordre qui régnait parmi les dieux et les esprits, et de leur apprendre enfin le culte qui convenait à la divinité. Tel est le but de l'ouvrage qu'il composa sur *les mystères égyptiens*, sous le nom d'Abammon, en réponse à la fameuse lettre de Porphyre. Comme ce livre contient toute la théologie qu'adoptèrent les éclectiques, nous croyons

(1) Maffei, Arte mag. annihil.

devoir en donner ici la substance, soit pour ne rien omettre de ce qui regarde cette secte (1), soit pour initier dès maintenant le lecteur à ce jargon théurgique dont l'ignorance pourrait répandre quelque obscurité dans le récit des faits rapportés dans cette histoire.

Ces mystères égyptiens dont Jamblique semble vouloir exclusivement parler dans son ouvrage, ne sont autre chose que le chaos de toutes les opinions théologiques des païens, l'assemblage monstrueux de presque toutes les superstitions que les syncrétistes éclectiques enseignèrent, depuis lors, dans leurs écoles. Et afin de ne rien mettre du nôtre dans cet exposé, nous nous attacherons même au désordre qui règne dans les idées et dans le livre de Jamblique (2).

1° Il y a des dieux : nous en avons en nous-mêmes une connaissance innée, antérieure à tout jugement, à tout préjugé, à toute démonstration. C'est une conscience

(1) Mea hæc est sententia, non posse meliùs quàm ex Jamblicho, de Mysteriis, quid Platonici de divinis rebus senserint, cognosci.—Vossius, de sect. § II, c. 2.

(2) Brucker a aussi donné de cet ouvrage une longue analyse, reproduite en partie par l'Encyclopédiste ; nous nous servirons ici du travail de l'un et de l'autre lorsqu'ils rendront fidèlement la pensée de Jamblique.—Brucker, de Sect. eclect. § 56. — Encyclop. art. Eclect.—Le P. Mourgues a aussi fort bien analysé le livre de Jamblique en y mettant l'ordre qu'on n'y trouve pas. (Plan théolog. 9° et 10° lettre.)

simultanée de l'union nécessaire de notre nature avec sa cause génératrice, c'est une conséquence immédiate de la coexistence de cette cause avec notre amour pour le bon, le beau, le vrai (1).

2° Outre les dieux de genres divers, il y a encore des démons et des héros distribués aussi en différentes classes. Les ressemblances et les différences qui les distinguent ne nous sont connues que par analogie (2).

3° Les héros constituent l'ordre intermédiaire entre les dieux et les âmes qui sont les deux extrêmes des choses célestes ; ordre bien supérieur sous tous les rapports à celui des âmes, auxquelles ils ne ressemblent que par leur ancien état. Entre les dieux et les âmes, il faut placer aussi un ordre de génies qui nous mettent en rapport avec les premiers (3).

4° L'unité, une existence plus parfaite que celle des êtres inférieurs, l'immutabilité, l'immobilité, la providence, sont des qualités propres aux dieux (4).

5° De la différence des extrêmes, on peut conjecturer quelle est celle des intermédiaires : les actions des dieux sont excellentes, celles des âmes sont imparfaites ; les

(1) De myst. Ægypt. S. I, c. 3.
(2) Ibid. c. 4.
(3) Ibid. c. 8.
(4) Ibid.

dieux peuvent faire tout ce qu'ils veulent, quand ils veulent et comme ils veulent; les âmes font avec peine et successivement ce qu'elles peuvent faire; les dieux produisent sans effort comme sans contrainte; les âmes se tourmentent pour engendrer; les dieux commandent et gouvernent; les âmes servent et obéissent; les dieux voient les essences et le terme des mouvements de la nature; les âmes passent d'un effet à un autre et s'élèvent graduellement de l'imparfait au parfait. La divinité est incompréhensible, incommensurable, illimitée; l'âme est sujette aux passions, dépend souvent de l'habitude, de l'inclination, et reçoit, pour ainsi dire, mille formes diverses. L'intelligence qui préside à tout, la raison universelle des êtres, est présente aux dieux, sans nuage comme sans réserve, sans raisonnement et sans induction, mais purement et simplement; l'âme n'y participe qu'imparfaitement et par intervalle (1).

6° Les choses excellentes et universelles contiennent en elles la raison des choses moins bonnes et moins générales; c'est là le fondement des révolutions des êtres, de leurs émanations, de leur rapport constant avec les choses célestes, de la dépravation, de leur perfectibilité et de tous les phénomènes de la nature humaine (2).

(1) De myst. Ægypt. S. I, c. 7.
(2) Ibid. c. VIII, p. 14.

7° Quoique présents partout, même aux choses de ce monde, les dieux ne sont cependant attachés à aucune partie de l'univers; ils contiennent, ils remplissent tout, et rien ne les contient (1).

8° Lorsque la divinité s'empare de quelque substance corporelle, comme du ciel, de la terre, d'une ville sacrée, d'un bois, d'une statue, elle environne et remplit cet objet de sa lumière, comme le soleil environne ou remplit la nature de ses feux. Elle agit au dedans et à l'extérieur, de près et au loin, sans affaiblissement et sans interruption. Les dieux ont ici-bas différents domiciles, selon leur nature ignée, terrestre, aérienne, éthériée ou aquatique; ces distinctions et celles des dons qu'on doit en attendre, sont le fondement de la théurgie et des évocations (2).

9° L'ame est impassible et inaltérable; mais sa présence dans un corps, rend passible l'être composé; ce qu'on dit ici de l'âme, s'applique à plus forte raison aux héros, aux démons et aux dieux (3).

10° Les démons et les dieux ne sont pas également affectés de toutes les parties d'un sacrifice; mais il y a le

(1) De myst. Ægypt. Sect. I. c. 8, p. 15.—c. IX, p. 116.

(3) Ibid. c. 9, p. 17.

(5) Ibid. c. 10, p. 19.

point important, la chose énergique et secrète ; ils ne sont pas non plus sensibles à toutes sortes de sacrifices ; aux uns, il faut des symboles ; aux autres, ou des victimes, ou des représentations, ou des hommages, ou des œuvres utiles (1).

11° Les prières ne touchent point les dieux et n'en peuvent obtenir des faveurs. Car la Providence des dieux voit, connaît nos besoins, et leur bienfaisance les soulage spontanément ; aucune influence étrangère ne peut agir sur les dieux et diriger leur détermination (2).

12° Les prières sont seulement un moyen par lequel l'ame s'élève vers les dieux et s'unit à eux ; c'est ainsi que leurs ministres se garantissent des passions et des vices de la chair (3).

13° De là on peut comprendre ce qu'il faut penser des supplications par lesquelles on cherche à apaiser la colère divine. La colère des dieux n'est point un ressentiment vif et profond de leur part ; mais plutôt une aversion de la part des créatures, pour la providence bienfaisante des dieux. Lorsque nous voulons nous soustraire à cette attention bienveillante de la divinité, nous agissons comme des insensés qui se dérobent à la bienfaisante lumière du so-

(1) De myst. Ægypt. S. I, c. 11, p. 20.
(2) Ibid. c. 12.
(3) Ibid. c. 12.

leil. Nous nous privons de leurs plus douces faveurs. Les holocaustes peuvent nous rendre de nouveau à l'empire de la providence, nous faire participer à ses bienfaits, car ils prouvent le retour aux dieux, de la créature infidèle (1).

14° Les lustrations éloignent de nous les calamités imminentes, afin que nos âmes n'en reçoivent aucune altération, aucune tache.

15° Les prières doivent s'adresser aux dieux ou aux esprits, car la prière réveille ce qu'il y a en nous de divin et d'intellectuel, lui fait désirer ardemment de s'unir et l'unit en effet à ce qu'il y de divin dans la nature, à ce qui le perfectionne (2).

16° Les dieux n'entendent point nos prières par des organes ; mais ils ont en eux la raison et les effets des prières des hommes pieux, et surtout de leurs ministres qui leur sont intimement unis par la religion et par une consécration particulière (3).

17° Quoique les astres que nous appelons des dieux soient analogues à la substance immatérielle des dieux, il faut cependant s'adresser aux esprits divins qui y rési-

(1) De myst. Ægypt. S. I, c. 13.
(2) Ibid. c. 15.
(3) Ibid. c. 16.

dent et qu'ils informent (1). Ils sont bienfaisants et ils répandent sur les corps une influence salutaire et vivifiante; mais l'effet de cette influence est toujours proportionné à la nature, à la disposition des parties de l'univers qui la reçoivent. Elle produit de la diversité, mais elle ne cause jamais un mal absolu (2).

18° Il peut arriver toutefois que ce qui est excellent, utile et convenable relativement à l'harmonie universelle, nuise à quelque partie en particulier (3).

19° Les dieux intelligibles qui président aux sphères célestes sont des êtres originaires du monde intelligible, et c'est par la contemplation de leurs propres idées qu'ils gouvernent les cieux (4).

20° Les dieux intelligibles ont été les paradigmes des dieux sensibles. Ces simulacres, une fois engendrés, ont conservé, sans altération aucune, l'empreinte des êtres divins dont ils sont les œuvres et les images (5).

21° C'est cette ressemblance inaltérable que nous devons regarder comme la base du commerce éternel qui existe entre les dieux de ce monde et les dieux du monde supérieur; c'est par cette analogie indestructible que

(1) De myst. Ægypt. S. I, c. 17.
(2) Ibid. c. 18.
(3) Ibid. c. 18.
(4) Ibid. c. 19.
(5) Ibid. c. 19.

tout ce qui en émane revient à l'être unique dont il émane et par lequel il est réabsorbé; c'est l'identité qui lie les dieux entre eux dans le monde intelligible et dans le monde sensible; c'est la relation qui établit le commerce des dieux d'un monde avec ceux de l'autre (1). Jamblique fait ici des efforts incroyables d'imagination pour donner à cette absurdité une apparence recevable. C'est qu'il s'agissait de justifier le culte des dieux innombrables du paganisme; et comme c'était le point le plus important de son système, c'en était aussi le plus difficile.

22° Les démons ne tombent point sous les sens; les dieux, pour être connus, n'ont besoin ni du raisonnement, ni du secours des sens. Les dieux gouvernent le ciel, le monde et toutes les puissances secrètes qui y sont renfermées. Les démons ont seulement l'administration de quelques portions de l'univers, abandonnées par les dieux à leurs caprices. Les démons sont inséparablement attachés aux objets qui leur ont été cédés. Les dieux, au contraire, sont séparés des corps qu'ils dirigent. Les dieux commandent et gouvernent en souverains; les démons obéissent et exécutent, mais librement (2).

(1) De myst. Ægypt. S. I, c. 19.
(2) Ibid. c. 20.

23° La génération des démons est le dernier effort de la puissance des dieux; les héros en émanent comme une simple conséquence de leur existence vitale; les âmes n'ont pas une origine différente (1).

Les démons ont la faculté génératrice; ils ont été chargés d'administrer la nature et d'unir les âmes aux corps. Les héros vivifient, inspirent, dirigent, mais ils n'engendrent point (2).

Les âmes, par une faveur spéciale des dieux, s'élèvent souvent jusqu'à la sphère des anges; alors, franchissant les limites qui leur étaient prescrites, elles perdent leur première nature, et prennent celle de la famille dans laquelle elles ont été admises (3).

Observons en passant un des plagiats de Jamblique : les chrétiens avaient si bien établi le dogme des bons et des mauvais esprits, que déjà à cette époque le mot *démon* ne se prenait guère plus qu'en mauvaise part, et que le nom d'ange, au contraire, était généralement attaché aux esprits bienfaisants, et les païens, obligés de dérober au christianisme plusieurs des éléments de leur nouveau système de religion, étaient aussi forcés quelquefois d'en prendre le langage pour se faire enten-

(1) De myst. Ægypt. Sect. II, c. 1.
(2) Ibid. — Ibid.
(3) Ibid. c. 2.

dre du public. C'est ainsi que les dénominations d'anges, d'archanges, etc., n'ont été données par les platoniciens aux diverses classes des bons génies, que depuis les disputes des chrétiens avec les païens (1). Désormais, nous verrons ces noms reparaître fort souvent dans les œuvres et dans le langage des éclectiques alexandrins.

24° Les apparitions des dieux sont analogues à leurs essences, puissances et opérations; ils se montrent toujours tels qu'ils sont à ceux qui les invoquent; ils ont des opérations, des signes, des caractères, des mouvements, des forces propres à eux.

Le fantôme d'un dieu n'est point celui d'un démon; le fantôme d'un démon diffère de celui d'un ange; le fantôme d'un ange ne ressemble pas à celui d'un archange; enfin, les spectres d'âmes sont de toutes sortes.

L'aspect des dieux est consolant; celui des archanges, terrible; celui des anges, moins sévère; celui des héros, attrayant; celui des démons, épouvantable (2).

Il y a dans ces apparitions une infinité d'autres variétés relatives au rang de l'être qui apparait, à sa puissance,

(1) Brucker, tom. II, p. 440. — Hebenstreit, Dissert. de Jamblichi philos. syri doctrinâ christianæ religioni quam imitari studet, noxiâ passim.

(2) De myst. Ægypt. Sect. II, c 3.

à son autorité, à son génie, à sa vitesse, à sa lenteur, à sa grandeur, à son influence, etc. (1).

Or, ces apparitions n'ont ni la même influence, ni les mêmes effets; celles des dieux donnent la santé au corps, la vertu à l'âme, la pureté à l'esprit, et rétablissent nos facultés dans leurs principes, dans leurs destinations propres. Les apparitions des archanges produisent les mêmes effets, mais non dans tous, ni toujours. Les anges, lorsqu'ils apparaissent, procurent aussi des biens, mais partiels. Par leur présence, les démons affligent le corps, l'accablent d'infirmités, entrainent l'âme vers les passions, l'empêchent d'aspirer à un meilleur état, la tiennent attachée à la terre, dans les liens des sens et de la fatalité (2). Les héros, au contraire, poussent les âmes à la bravoure, à la gloire des belles actions.

Comme les âmes pures appartiennent à la hiérarchie des anges, leurs spectres sont salutaires; ils inspirent l'espérance, et accordent même les biens qu'ils font espérer. Les âmes impures la font perdre ou l'abaissent à des choses viles (3).

Ces apparitions diffèrent encore par le cortége des

(1) De myst. Ægypt. sec. II, c. 1.
(2) Ibid. c. 4.
(3) Ibid. c. 6.

fantômes : les dieux apparaissent accompagnés d'anges ou d'autres dieux ; les archanges ont des anges à leur suite ; les anges portent avec eux les œuvres conformes à leur rang; les mauvais démons traînent avec eux des monstres sanguinaires. L'âme pure se présente avec un globe de feu, qui est le signe de l'âme du monde, et le symbole des soupirs de cette âme vers un état plus parfait. L'âme impure paraît accablée sous le poids de ses maux et de ses chaînes, et abandonnée aux mauvais esprits (1).

25° C'est toujours sous leurs formes véritables et respectives qu'apparaissent ces divers fantômes ; cependant, si l'on commet quelque faute dans les évocations théurgiques, alors il apparaît un spectre différent de celui qu'on évoquait. Ainsi, au lieu d'un dieu, c'est un démon qui se présente, sous la forme d'un dieu. Mais les ministres des dieux ont des règles pour découvrir ces fausses apparitions et confondre l'esprit trompeur (2).

26° La connaissance des choses divines, connaissance utile et sacrée, sanctifie ceux qui la possèdent. Les

(1) De myst. Ægypt. S. II. c. 7. Dans les chapitres suivants, Jambl. débite des niaiseries que nous n'avons pas le courage de reproduire.

(2) Ibid. c. 10.

hommes qui ne l'ont pas, sont sujets à toutes sortes de maux (1).

Cette union déifiante ne s'acquiert que par l'exacte observance des cérémonies ineffables de la théurgie, par la pratique de ces opérations admirables, divines, qu'aucune intelligence ne saurait comprendre, et enfin par la vertu inexplicable de ces mystérieux symboles connus des dieux seuls (2).

27° La prescience nous vient d'en haut; elle n'a rien en soi ni d'humain, ni de physique (3).

La divination se fait lorsqu'à notre premier réveil, il nous semble entendre une voix qui nous apprend ce que nous devons faire, ou bien lorsqu'éveillés, ou à demi-endormis, nous croyons entendre plusieurs voix. Quelquefois aussi un esprit invisible, mais présent à l'âme, s'empare de nous lorsque nous sommes ensevelis dans le sommeil, apaise en nous le tumulte des passions, et suspend les mouvements déréglés de la nature (4).

28° L'âme a deux vies, l'une unie avec le corps, l'autre séparée du corps. Nous usons de la première dans

(1) De myst. Sect. II, c. 11.
(2) Ibid. c. 11.
(3) De myst. Ægypt. sect. III, ch. 2.
(4) Ibid. c. 2.

les actions ordinaires de la vie; nous vivons de l'autre, pendant le sommeil (1).

La fonction de l'âme est de contempler les êtres; elle contient en elle la raison de tous les possibles; c'est pourquoi elle connaît l'avenir. Si les dieux l'ont douée d'une pénétration sublime, d'un pressentiment exquis, d'un juste discernement, d'un grand génie, rien n'échappera à sa connaissance, des choses passées, présentes et futures (2).

29° Voici quels sont les vrais caractères de l'enthousiasme divin : celui qui l'éprouve est privé de l'usage commun de ses sens; son action est extraordinaire; il ne se possède plus, il ne pense plus, il ne parle plus par lui-même; il est en quelque sorte absent de la vie qui l'environne; il ne sent point l'action du feu, ou il n'en est point offensé; il ne voit pas ou il ne redoute pas la hache levée sur sa tête; il est insensible aux aiguillons qu'on lui enfonce dans la chair vive; il est transporté dans des lieux inaccessibles; il marche intact à travers les flammes, il se promène sur les eaux, il ne vit plus d'une vie animale, mais d'une vie divine (3).

(1) De myst. Ægypt. Sect. III, c. 3.
(2) Ibid. c. 4 et seq.
(3) Ibid. c. 3.

L'enthousiasme est l'effet de la présence de la divinité qui s'empare et se sert des organes. Sa cause, c'est l'illumination divine qui éclaire l'enthousiaste; c'est cette obsession pleine et absolue qui absorbe toutes ses facultés, qui l'agite, le tourmente, occupe tous ses sens, le tient élevé au-dessus de la nature commune (1).

30° On consacre aux dieux la musique et la poésie; et avec raison, car il y a dans l'harmonie et dans le rithme poétique l'harmonieuse variété qu'il convient d'introduire dans les hymnes par lesquels on évoque les dieux : chaque Dieu a son caractère, chaque évocation a sa forme et exige sa mélodie (2).

Avant d'être exilée dans un corps, l'âme avait entendu l'harmonie des cieux : si des accents analogues à ces divins concerts qu'elle se rappelle toujours, viennent la frapper, elle tressaille, elle en est ravie et transportée (3).

31° Il y a encore une espèce de divination qui se fait par les oracles; ceux-ci sont toujours l'expression de la vérité et le langage des dieux mêmes (4).

32° Ceux qui dans les évocations usent seulement de caractères, s'exposent témérairement à commettre beau-

(1) De myst. Ægypt. Sect III, c. 7 et 8.
(2) Ibid., c. 9. — Girald. Syntagm. de diis gentium. I. VII.
(3) Ibid. c. 9. etc.
(4) Ibid., c. 11.

coup d'erreurs dans cette opération et se rendent indignes du rang des devins (1).

33° Les autres espèces de divinations sont : l'inspection des entrailles des victimes, les augures, les aruspices, l'astrologie, etc.; elles admettent des règles, sans doute, mais la divinité s'y mêle toujours ; et la sagacité humaine peut, en conjecturant d'après la convenance des signes divins et des choses, avoir la connaissance de ce qu'elle cherche (2).

L'intervention de quelqu'un des dieux est absolument nécessaire à l'efficacité des cérémonies ; et jamais la divinité ne se refuse aux évocations de ses ministres ou de ses représentants (3). C'est sa présence seule qui donne à ses opérations leurs effets merveilleux ; la fantaisie, la passion , le tempérament , la disposition actuelle du corps et de l'esprit, et d'autres choses semblables, n'y entrent pour rien (4).

34° Les dieux se montrent dociles, pour deux raisons, à la voix de leurs ministres, lorsqu'ils exercent leurs fonctions sacrées : 1° parce que, comme hommes , ils conservent l'ordre de la nature humaine que compo-

(1) 18 De myst. Ægyt. S. III. c. 13.
(2) Ibid. c. 15-16.
(3) Ibid. c. 18.
(4) Ibid. seq. c. 20 et sig.

sent les mortels, dans cet univers; 2° parce qu'ils représentent la divinité (1).

35° La justice des dieux n'est point la justice des hommes. L'homme définit la justice sur des rapports tirés de sa vie actuelle et de son état présent. Les dieux la définissent relativement à ses existences successives, et à l'universalité de nos vices. Ainsi les peines qui nous affligent, sont souvent les châtiments d'un péché dont l'âme s'était rendue coupable dans une vie antérieure; quelquefois les dieux nous en cachent la raison; mais nous ne devons pas moins l'attribuer à leur justice (2).

Le mal qui peut arriver dans les invocations, doit toujours être attribué aux mauvais esprits (3).

36° L'âme du monde, le gouverne, et les dieux célestes gouvernent les cieux; mais ils n'en reçoivent ni impression, ni affection, ni imperfection, comme il arrive à l'âme unie à un corps particulier (4).

C'est ce qui explique de quelle manière les dieux sont sensibles à la fumée des victimes, et comment elle parvient jusqu'à eux.

(1) De myst. Ægypt. Sect. IV. c. 2.
(2) Ibid. c. 4.
(3) Ibid., c. 7.
(4) De myst. Ægypt. Sect. V, c. 2.

37° Les cérémonies des sacrifices doivent être relatives aux divers ordres des dieux ; les uns sont corporels, les autres tout-à-fait libres de la matière. On doit commencer les sacrifices par les premiers et en dernier lieu les rapporter aux autres (1).

38° Il faut considérer dans l'homme deux états bien distincts : dans l'un, débarrassé de l'influence de la matière, il est uni à la divinité ; dans l'autre, il est esclave des sens et attaché à la matière. De là deux espèces de cultes; l'un, qui convient aux âmes pures, ne s'exprime point par des signes; l'autre se traduit en cérémonies extérieures et ne convient qu'aux âmes imparfaites, influencées par les sens (2).

39° La plupart des hommes sont soumis à la nature et à la puissance du destin; il en est qui, supérieurs à la nature et au destin, s'élèvent et vivent dans les régions des purs esprits ; d'autres s'arrêtent dans une région mitoyenne entre la nature et les esprits purs. Or il faut que chacun fasse des sacrifices convenables à sa position (3).

40° Lorsque les dieux descendent sur la terre et daignent apparaître aux mortels, tous les ordres d'esprits,

(1) De myst. Ægypt. Sect. V, c. 14.
(2) Idid. c. 15.
(3) Ibid. c. 18.

de puissances qui se rencontrent sur leur route, doivent aussi marcher en cortége; malheur à qui ne rendrait pas alors à chacun d'eux des honneurs proportionnés à leur rang ! il serait lui-même couvert d'ignominie et privé de toute communication avec la divinité.... (1).

41° Le culte le plus parfait est celui qui se rend directement au premier des dieux, qu'il honore tous également dans la personne de leur chef (2).

Un sacrifice accompli avec toutes les conditions requises, procure d'immenses avantages (3).

Il convient d'offrir aux dieux chargés de quelque partie de la terre, des choses que produisent leurs domaines (4).

Comme les sacrifices se font au nom des dieux et en leur présence invisible, il faut que le sacrificateur soit vertueux, qu'il observe exactement l'ordre et les règles des cérémonies, qu'il ait bien soin surtout de n'offrir ou de ne sacrifier rien d'indigne du dieu que l'on veut honorer ou implorer (5).

Les prières qui forment une partie essentielle des

(1) De myst. Ægypt. Sect. V, c. 21.
(2) Ibid. c. 22.
(3) Ibid. c. 23.
(4) Ibid. c. 24.
(5) Ibid. c. 25.

sacrifices, établissent une société indissoluble entre les dieux et leurs ministres ; elles nous obtiennent la connaissance et l'estime des choses divines, nous mettent en communion avec les dieux, nous attirent leurs bienfaits, et donnent à notre action toute sa perfection, avant que nous l'ayons terminée. La plus excellente est celle qui nous unit à la divinité et fait reposer notre âme dans son sein (1).

12° Il y a dans le monde des puissances aveugles qui, privées d'intelligence, ne discernent point le mal d'avec le bien. On peut les effrayer et les repousser à force de menaces. La vertu des symboles mystérieux donne aussi au ministre des dieux le pouvoir de commander à ces puissances du monde (2).

Après avoir parlé des dieux, de leur culte, des sacrifices, etc., Jamblique invente un système de théogonie que nous devons faire connaître, afin de donner des notions complètes sur la doctrine de ce théurge et de toute sa secte.

Principes de la Théogonie de Jamblique et de l'Éclectisme.

1° Le dieu de la nature est le principe de toute génération, la cause des puissances élémentaires, supé-

(1) De myst. Ægypt. Sect. V, c. 26.
(2) Ibid. Sect. VI, c. 5.

rieur à tout, en qui tout existe, immatériel, incorporel, éternel, simple, indivisible, existant par lui-même, source des idées, des intelligibles, père des essences et de l'entité, antérieur à tout principe intelligible, indépendant de tout ce qui n'est pas, se suffisant à lui-même : son nom est *Noëtarque* (1).

2° Après Noëtarque, qui ne sort jamais de son abîme solitaire, vient le dieu *Emeth*; c'est l'intelligence divine qui se comprend, se connaît elle-même, ramène dans son sein toutes les intelligences émanées d'elle-même. Les Egyptiens plaçaient avant Emeth le dieu *Eicton*, la première idée exemplaire (2). En troisième ligne paraît le *Demiourgos*, gardien de la sagesse et son ministre, lorsqu'elle engendre les êtres et produit la force secrète des choses (3).

Quatre puissances mâles et quatre puissances femelles sont placées au-dessus des éléments et les dominent. Le soleil est leur résidence ordinaire. La puissance qui dirige la nature dans ses fonctions génératrices a fixé son domicile dans la lune (4).

(1) De myst. Ægypt. Sect. VII, c. 2.
(2) De myst. Ægypt. Sec. VIII. c. 3.
(3) Ibid. Ici Jamblique s'éloigne de Plotin qui donnait le *Demiourgos* pour le deuxième principe.
(4) Ibid.

Le ciel est divisé en deux ou quatre, en douze ou trente-six régions, qui, à leur tour, sont divisées en plusieurs autres. Or chacune a sa divinité, et toutes sont subordonnées à un seul et même chef (1). De ces principes, il faut descendre à d'autres, jusqu'à ce que l'univers entier soit distribué à des puissances qui émanent les unes des autres et toutes d'une première.

3° Cette première puissance sépara la matière de l'essence et l'abandonna au *Démiourgos*, qui en fabriqua des sphères incorruptibles; il employa à cet ouvrage la partie la plus pure; de l'autre, il fit les choses corruptibles et l'universalité des corps (2).

4° L'homme a deux âmes : l'une lui vient du premier Intelligible; il a reçu l'autre dans le monde sensible (3). Chacune d'elles conserve des caractères distinctifs de son origine : l'âme qui vient du premier Intelligible, retourne à sa source, et les lois de la fatalité ne peuvent rien sur elle; l'autre est asservie aux mouvements des mondes (4).

Chacun a son génie; celui-ci préexistait à l'union de l'âme avec le corps : c'est lui qui l'a unie à son corps,

(1) De myst. Ægypt. Sect. VIII, c. 3.
(2) Ibid.
(3) Ibid. c. 6.
(4) Ibid. c. 7.

qui la conduit, la dirige, l'inspire, etc. C'est toujours un bon génie, car les mauvais sont sans district (1).

Ce génie n'est point une faculté de l'âme, c'est un être distingué d'elle et d'un ordre supérieur au sien (2).

Les mystères nous font participer à la vie, à la béatitude divine. Mais cette faveur suppose une âme sainte, libre de toute affection terrestre. Ces sublimes opérations disposent d'abord à la participation, à la contemplatiou du bien, elles l'unissent ensuite aux dieux, sources de tous les biens.

Après l'avoir réconciliée avec les puissauces du monde, elles la déposent sainte et pure dans le sein de l'auteur de tout ce qui existe, et l'unissent enfin au *Démiourgos* (3).

La théurgie, pour tout dire en un mot, donne à l'âme des dispositions si dignes de s'unir à la puissance infinie du Dieu créateur et conservateur, maitre souverain de tout, qu'après les mystérieuses cérémonies, cette âme se trouve rétablie dans sa première intégrité; unie au grand *Démiourgos*, animée de son bonheur et de sa vie (4).

Nous rougissons de rapporter ici de si indignes rêve-

(1) De myst. Ægypt. Sect. VIII, c. 6.
(2) Ibid., c. 8.
(3) De myst. Ægypt. Sect. X, c. 4, 5.
(4) Ibid., c. 6.

ries, mais il le fallait pour faire avouer à cette secte elle-même qu'elle était encore plus honteuse que ne l'a dit l'histoire. L'Église, en même temps qu'elle offrait le spectacle des plus héroïques vertus, enseignait qu'on ne peut aller à Dieu que par Jésus-Christ, et que les mérites seuls de ce divin Sauveur donnent l'efficacité aux efforts que l'homme fait pour obtenir ce but sublime, la récompense de ses vertus, sa fin dernière. Les éclectiques ne surent point inventer une plus noble destinée; ils adoptèrent celle qu'enseignait le christianisme, mais ne voulant point, pour aller à leur dieu, d'un médiateur crucifié, ils cherchèrent dans la philosophie des moyens qui suppléassent la voie des chrétiens, et pussent en même temps effacer les prodiges par lesquels ceux-ci prouvaient et la nécessité et le pouvoir souverain de la médiation de Jésus-Christ entre Dieu et les hommes. L'orgueil philosophique, pour avoir refusé de s'incliner devant l'humilité de la croix, fut condamné à composer de ses propres imaginations et de quelques débris de vérités morales dérobées au christianisme, l'étrange système que nous venons d'exposer. C'est ainsi que toutes les fois que la raison a voulu se substituer à la révélation, elle a été forcée de dévorer des absurdités pour ne point croire des mystères. Plût au ciel que les éclectiques alexandrins n'eussent pas rencontré des imitateurs ou des disciples, dans des temps plus éclairés, et dans des

hommes moins superstitieux ! notre siècle n'aurait pas à rougir de ces doctrines panthéistiques que la raison et la religion frappent d'un commun anathème. Mais si l'erreur a toujours trouvé des adeptes, la vérité n'a jamais manqué de défenseurs.

Même période.

III. Tandis que Jamblique et sa secte lui faisaient des outrages si indignes, des docteurs chrétiens s'élevèrent qui prirent sa cause en main et la firent triompher de la haine jalouse et hypocrite de l'Éclectisme. Le savant Eusèbe de Césarée composa contre le paganisme philosophique de l'école Plotinienne, son fameux ouvrage de la *Préparation évangélique*. Il se divise en quinze livres, dont les six premiers contiennent la réfutation du paganisme, et les neuf suivants font sentir l'excellence de la doctrine de ceux qui, avant la loi écrite, se conformaient à la loi naturelle. Dans la réfutation du paganisme, tous les principes de la théologie païenne, dit un auteur judicieux, sont exposés, discutés, évalués avec une exactitude, une justesse qui marque autant de profondeur que de sagacité et une prodigieuse érudition. On rapporte les propres paroles des auteurs les plus anciens, Égyptiens, Phéniciens, Grecs et Romains. Pour écarter le ridicule de la mythologie prise à la lettre, Porphyre et toute sa secte, comme nous l'avons déjà fait observer, avaient imaginé un sens mystérieux pour les fables les plus grossières. Eusèbe les attaque jusque

Eusèbe et Lactance réfutent le paganisme philosophique.

dans ce retranchement; il leur prouve que la théologie païenne n'était autre chose que les fables des poètes, entendues et expliquées dans le sens littéral, et que ces allégories mêmes n'excusaient point d'idolâtrie ceux qui, sous les noms supposés de dieux et de déesses, adoraient les astres, les éléments, et des corps de tout genre. Poussant encore plus loin les éclectiques et surtout Porphyre, il sape par les fondements leur système de religion, en montre l'illusion, la vanité, le ridicule. Dans le cinquième livre, il s'attache surtout à réfuter les oracles dont l'Éclectisme alexandrin faisait un usage si fréquent et si avantageux; il les attaque avec les armes que lui fournissaient des auteurs païens, et analyse ensuite les oracles les plus célèbres pour en faire ressortir l'imposture.

Après une réfutation si solide, il n'était pas difficile à Eusèbe de justifier l'horreur que les chrétiens montraient, soit pour l'idolâtrie, soit pour le paganisme philosophique.

C'est ce qu'il se propose principalement dans les trois derniers livres de son grand ouvrage; d'abord il attaque Platon à part et avec d'autant plus de vigueur, que son autorité était toujours mise en avant par les philosophes païens. « Dans les livres sacrés qui contiennent notre doctrine, dit Eusèbe, vous ne trouverez ni erreur, ni variation, ni contradiction, parce que la parole de Dieu

est toujours vraie, toujours immuable. Il n'en est pas ainsi de Platon ni des autres philosophes : attachés à leur sens, ils n'ont débité sur la nature des choses que des rêveries et des erreurs, dont n'est exempt aucun point de leur doctrine. Et, pour ne pas aller plus loin, si, vous dépouillant de tout préjugé, vous ne vous en rapportez qu'à la raison, vous reconnaîtrez que ce fameux philosophe, qui, seul d'entre les Grecs, semble avoir entrevu la vérité, a cependant dégradé le nom de Dieu en le donnant à une matière corruptible et à de viles idoles; et qu'après nous avoir pompeusement affirmé qu'il a connu le Père et l'auteur de cet univers, il s'est précipité dans la plus honteuse idolâtrie, et a rampé avec le peuple athénien devant les simulacres des dieux (1). » Eusèbe rappelle ensuite les principales erreurs de Platon qu'il réfute; puis il conclut ce qu'il prétend prouver, que les chrétiens agissent sagement en repoussant la philosophie impie et erronée de Platon, pour s'attacher uniquement aux saintes Écritures. « C'est donc avec raison que nous avons préféré la doctrine de nos livres sacrés, à une philosophie vaine et insensée. Il n'est pas nécessaire que je découvre les autres erreurs de Platon; celles que je viens d'exposer, suffisent pour justifier notre conduite. Je ne veux point

(1) Præpar. evang. l. XIII, c. 11.

calomnier Platon; je l'estime et je le regarde comme celui de tous les philosophes grecs qui s'est le moins écarté de la vérité. Mais lorsqu'il s'agit de le comparer à Moïse et à nos prophètes, je dois montrer combien il leur est inférieur (1). »

Ensuite Eusèbe passe en revue les autres philosophes et leurs sectes, sans perdre de vue le chef de l'Académie; il expose, avec autant de sel que d'exactitude, leurs propres contradictions et les variations de leurs écoles; puis il conclut que les chrétiens ne pouvaient pas sagement s'attacher à des maîtres si peu sûrs. « Je dois produire d'abord, dit-il, les philosophes que l'on appelle physiciens, antérieurs à Platon, avant de revenir à Platon lui-même; nous verrons la même discorde régner dans toutes les écoles : je ferai paraître sur la scène ces braves champions, et on les verra s'attaquer, se défendre, se mêler, se battre et se porter les plus rudes coups. Platon le premier se moquera de ceux qui l'ont précédé, et que d'autres venus plus tard, vengeront des railleries de ce philosophe par des railleries non moins amères ; les platoniciens attaqueront Aristote et ses disciples, et les péripatéticiens se récrieront sur l'injustice de ses agressions. Les stoïciens auront à essuyer les mépris d'autres philosophes à qui l'on rendra la pareille. En un mot, ces infatigables

(1) Præpar. évang. l. XIII, c. 18.

combattants nous apparaîtront tous couverts d'une glorieuse poussière, luttant les uns contre les autres avec un indomptable courage... Les disciples de Pyrrhon, d'Aristippe, de Metrodore et de Protagore paraîtront aussi dans l'arène; ils auront en présence les sectateurs de Parménide, de Xénophane et les épicuriens... Les témoins de ces singuliers combats, conviendront peut-être que les chrétiens ont eu raison d'abandonner tous les partis, pour s'attacher exclusivement à Jésus-Christ (1). » Dans les chapitres suivants, non-seulement Eusèbe remplit toutes ses promesses, mais il fournit à ses adversaires une surabondance de preuves dont ils lui auraient volontiers fait grâce.

La *Démonstration évangélique*, qui est comme la seconde partie d'un même ouvrage, s'adresse surtout aux Juifs, et contient, contre eux, une excellente controverse.

Le savant évêque de Césarée avait composé encore contre les éclectiques, d'autres savants traités que le temps nous a ravis.

Lactance partageait en même temps ses combats et ses triomphes; il écrivit aussi en faveur de la même cause d'éloquents écrits, dans lesquels il ne se proposait rien moins que de renverser de fond en comble tout l'é-

(1) Præpar. evangel. l. XIV, c. 2.

difice du paganisme. L'audace impie de Hiéroclès attira sur sa secte et sur la cause qu'elle défendait les coups de ce nouvel adversaire. Le but de Lactance, dans ses livres des *Institutions divines*, n'est pas seulement de réfuter Hiéroclès et l'Éclectisme, mais tous les philosophes qui, dans la suite, prétendraient opposer leurs arguments à la religion chrétienne. Il y combat avec une grande force la vanité du paganisme, et détruit avec une admirable facilité, l'illusion de l'idolâtrie et les sophismes de la philosophie; mais il prouve moins heureusement la vérité qu'il ne détruit l'erreur (1); il traite d'une manière trop philosophique les mystères de notre religion qu'il parait avoir étudiée trop tard. On peut assurer du moins que personne n'attaqua l'erreur, sinon avec plus de force, au moins dans un style plus beau et plus éloquent, d'une façon plus claire, plus vive et plus agréable.

En désirant plus d'exactitude dans les écrits de Lactance, nous sommes bien loin de souscrire aux reproches que lui ont faits les hérétiques et les philosophes. Barbeyrac même, dont on connaît la conduite, n'a pas craint de le traiter de moraliste relâché; son style n'a pas été plus épargné que sa doctrine; en un mot, ces

(1) S. Hiéron. de scrip. eccles, c. 80. — Epist. 19. ad Paulin.

scrupuleux censeurs lui ont supposé plus d'erreurs qu'un catholique n'en pourrait reprocher à un écrivain hérétique ou soi-disant philosophe. Mais nous sommes si accoutumés à lire les déclamations de l'hérésie ou du philosophisme moderne, contre les SS. Pères et tous les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles de l'Eglise, que nous suspectons presque l'orthodoxie de celui qui n'en aurait pas été l'objet, et Lactance avait trop bien mérité de la religion et de la raison, pour ne pas s'attirer les calomnies et les invectives des hétérodoxes et des esprits forts. Sage et modérée comme la vérité dont elle est la dépositaire fidèle, l'Eglise a rendu justice aux travaux de Lactance, et en refusant son approbation à quelques-unes de ses assertions, elle a regretté que les circonstances n'eussent pas encore provoqué des définitions plus claires et plus précises des dogmes, touchant lesquels cet auteur s'exprime avec quelque inexactitude (1). Ce qui n'empêcha point que les *Institutions divines* de Lactance ne portassent des coups funestes à la philosophie. Non-seulement il lui disputa ses prétentions, mais il lui prouva encore que son nom était une usurpation.

(1) Ceillier, Hist. généraïe des aut. ecclés. tom. III. Art. Lactance. — Le Nourry. Apparat. ad Billioth. P. P. tom. II. dissert. 3.— Les Bénédict. aut. de l'hist. littér. de France, tom. I, p. 2. — Baltus, Déf. des SS. PP. acc. de plat. liv. II, c. 6.

La philosophie, dit Lactance, est l'étude de la sagesse ; elle n'est point la sagesse elle-même; j'ajoute qu'elle est dans l'impuissance d'y conduire ou de la donner. Socrate et les académiciens lui ôtent la science; Zénon et les stoïciens lui refusent la liberté d'opinions; en outre, la philosophie se détruit de ses propres mains : de toutes les sectes qu'elle a enfantées, il n'y en a aucune qui n'accuse les autres de folie; elles se rendent toutes une justice mutuelle (1). Les dissensions de ces prétendus sages roulent surtout sur la partie la plus importante de la philosophie, sur les questions qui concernent les devoirs de l'homme dans ce monde et son sort dans l'autre vie; ils n'ont jamais su vous dire en quoi consistait le souverain bien qui est la fin d'une créature raisonnable : les uns le mettent dans les plaisirs des sens ; c'est-à-dire que l'homme et la brute ont une fin commune; les autres le font consister dans l'absence de toute douleur; mais à ce prix, où sont les heureux? Selon ceux-ci, le souverain bien est dans les avantages de l'esprit, du corps et de la fortune; dans combien d'individus trouve-t-on tous ces avantages réunis? ceux qui qui n'ont pas ce bonheur, doivent donc désespérer de pouvoir jamais obtenir une fin, qui leur est cependant

(1) Divin. inst. l. III, à c. I, ad 3.

commune avec le reste des hommes. Selon ceux-là, le souverain bien, c'est la science; en ce cas, qui osera jamais se dire heureux? Il en est d'autres qui le placent dans l'honnêteté, dans la vertu ; mais ils ne savent pas en quoi consiste la vertu ; car je ne comprends point une vertu dont Dieu n'est pas le principe et l'objet ; que les philosophes écoutent du moins ceux qui peuvent le leur apprendre, et qu'ils sachent que le bonheur ne se trouve pas hors de la religion chrétienne.

Que doit-on attendre des partisans de telles opinions? faut-il s'étonner qu'Epicure nie la Providence et l'immortalité de l'âme; que Pythagore et les stoïciens admettent la métempsycose; que Platon rende grâce à la nature d'être né raisonnable plutôt que brute, homme plutôt que femme, grec plutôt que barbare, du temps de Socrate plutôt que dans un autre siècle? Quel bonheur en effet d'être né au temps d'un philosophe dont la sagesse est résumée dans cette maxime : « Ce qui est au-dessus de nous ne nous regarde pas. » Qu'avons-nous à nous occuper du firmament dont la contemplation pourrait peut-être nous faire penser à notre Créateur? Ne levons jamais la tête vers le ciel, tenons-la toujours courbée vers la terre? Platon n'avait-il pas bien raison de s'ap-

(1) Divin. Instit. l., III à c. 7, ad 16.

plaudir d'être né dans un siècle où Socrate enseignait de si belles sentences, apprenait par son exemple à jurer par un chien ou par une oie, à immoler un coq à Esculape, pour ne pas être accusé auprès de Rhadamanthe (1)?

Non, non, la philosophie, celle que professent les Grecs, n'est point la sagesse; elle est incapable d'y conduire. Jamais elle n'a pu faire ce que notre religion fait tous les jours : inspirer la douceur aux hommes colères, la libéralité aux avares, la clémence aux vindicatifs. La sagesse des philosophes, loin de pouvoir détruire les vices, sait à peine les pallier; au contraire, les préceptes du Seigneur opèrent un tel changement dans les pécheurs, qu'ils les rendent tout-à-fait différents d'eux-mêmes.

Lactance résume par ces graves paroles les propositions dont nous venons de donner la substance : « Je devais faire connaître la vanité de la philosophie et de ceux qui se parent de son nom, afin que personne n'allât les consulter sur la voie à suivre. La doctrine seule que nous défendons éclaire l'homme et le conduit au salut : toute la sagesse de l'esprit humain consiste à connaître Dieu, à l'honorer; voilà notre dogme, voilà notre sentiment. Je le professe, je l'annonce, je le pro-

(1) Divin. Institut. l. III. à c. 17, ad 21.

clame de toute la force de ma voix. C'est là, c'est là ce que les philosophes ont vainement cherché, ce qu'ils n'ont jamais su approfondir, ni comprendre, ni découvrir : si quelquefois ils se sont élevés au-dessus de la superstition, c'est pour secouer toute religion. Qu'ils rougissent donc, ces sophistes qui, au lieu de diriger les hommes, les jettent dans le désordre. Incapables de se diriger eux-mêmes, comment pourraient-ils donner aux autres une règle de conduite? J'en appelle à tous les hommes sages : attendrons-nous que Socrate sache quelque chose? qu'Anaxagore découvre la lumière dans les ténèbres... que Démocrite tire la vérité du fond de son puits... qu'Arcésilas et Carnéade voient, sentent et perçoivent ? Ah! écoutons la voix céleste qui nous enseigne la vérité; marchons à la divine lumière qui brille à nos yeux plus claire que le soleil. Ne nous trompons point nous-mêmes ; attachons-nous à cette sagesse que des hommes savants s'efforcèrent vainement de trouver. Que celui qui veut être sage et heureux, écoute la voix du Seigneur ; qu'il apprenne de lui la justice et la règle de sa vie ; qu'il dédaigne les choses de ce monde et s'occupe des biens de l'éternité ; qu'il tende au souverain bien pour lequel il a reçu l'existence (1).

(1) Sed hùc necessariò divertendum fuit ut ostenderem tot et tanta ingenia in rebus falsis esse consumpta ; ne quis fortè à pravis

Dans son livre *De la colère de Dieu*, il répond aux objections que les païens avaient tirées jusqu'alors des persécutions suscitées contre les chrétiens, et leur montre que le Seigneur n'est pas moins juste que patient. Il leur en donne des preuves de fait, en déroulant sous leurs yeux l'effrayant tableau des vengeances exercées par la justice de Dieu contre les persécuteurs de sa religion.

religionibus exclusus, ad eos se conferre vellet tanquàm certi aliquid reperturus. Una igitur spes homini, una salus in hâc doctrinâ, quam defendimus, posita est. Omnis sapientia hominis in hoc uno est, ut Deum cognoscat et colat: hoc nostrum dogma, hæc sententia est. Quantâ itaque voce possum, testificor, proclamo, denuntio. Hìc, hìc est illud quod philosophi omnes in totâ suâ vitâ quæsierunt, nec unquàm tamen investigare, comprehendere, tenere valuerunt, qui religionem aut pravam retinuerunt, aut totam penitùs sustulerunt. Facessant igitur illi homines, qui humanam vitam non instruunt, sed turbant. Quid enim docent? aut quem instruunt, qui se ipsos nondùm instruxerunt... Hùc ergo nos omnes, quibus est cura sapientiæ, conferamus. An expectabimus donec Socrates aliquid sciat? Aut Anaxagoras in tenebris lumen inveniat? Aut Democritus veritatem de puteo extrahat? Aut Arcesilas et Carneades videant, sentiant, percipiant?

Ecce vox de cœlo veritatem docens, et nobis sole ipso clarius lumen ostendens. Quid nobis iniqui sumus? Et sapientiam suscipere cunctamur, quam docti homines, contritis in quærendo ætatibus suis, nunquàm reperire potuerunt? Qui vult sapiens ac beatus esse, audiat Dei vocem; discat justitiam; sacramentum nativitatis suæ norit; humana contemnat, divina suscipiat; ut summum illud bonum ad quod natus est, possit adipisci. (Divin. Institut. l. III, c. 30.)

Les réfutations et les attaques victorieuses des docteurs chrétiens augmentaient encore le désespoir que causait aux néo-platoniciens la paix de la religion et la protection dont la couvrait le grand Constantin.

Il est probable que des hommes qui, sous les règnes précédents, avaient exercé une si grande influence sur les esprits, tentèrent souvent de détourner le premier empereur chrétien d'une conduite si prudente et si généreuse. On rapporte même que lorsque ce prince eut médité sa résolution d'abandonner l'idolâtrie pour embrasser le christianisme, il la proposa à un conseil composé des hommes les mieux instruits des deux cultes, et demanda ce qu'on avait à y opposer.

Alors le philosophe Maxime, qui faisait partie de l'assemblée, se leva et dit :

« Seigneur, si vous vous déclarez chrétien, tout l'empire le sera; mais comptez que vous allez ouvrir la porte à toutes les nouveautés; car qui change une fois de religion, s'expose à changer toujours. Je n'examine pas quelle croyance est la vraie. L'ordre de l'Etat est dans la fixité. Les princes, vos prédécesseurs, n'ont point eu d'autre principe de conduite. S'ils ont persécuté la religion du Christ, on ne peut l'imputer à leur naturel, puisque plusieurs ont fait paraître une bonté presque divine. Ils ont craint de changer, Seigneur ; et par quelle raison le craindriez-vous moins aujourd'hui ?

— C'est que ce n'est pas moi, Maxime, qui fais ce changement. Il n'est pas l'ouvrage de l'autorité, il est celui du temps ou plutôt de la raison ; car n'est-ce pas une raison supérieure qui fait triompher une religion vouée depuis trois siècles à l'opprobre et aux tourments? Pourquoi tant d'empereurs, qui ont travaillé à la détruire, n'ont-ils réussi qu'à la propager ? N'est-ce point la marque d'un ascendant surnaturel sur l'esprit humain ? Vous craignez le changement ! Rome a-t-elle craint de changer, lorsqu'elle recevait indifféremment dans son sein les dieux de toutes les contrées ? Ne le craindra-t-elle qu'envers le Dieu des chrétiens ? Prenez garde que que ce ne soit haine pour la vérité plutôt qu'aversion pour l'inconstance. Dans l'agitation présente des esprits et des affaires, lorsque l'empire est à tout moment menacé par les Barbares, je dois penser à sauver la société : et quel autre moyen que d'établir cette fixité de l'ordre dont vous parlez, sur une règle inviolable ? Cette règle nous est offerte par la religion du Christ, puisqu'elle gouverne les hommes par les décisions d'une autorité infaillible.

— Quoi ! Seigneur, vous vous soumettrez à des gens qui se disent infaillibles !

—Et pourquoi, Maxime, ne le ferais-je pas, si l'ordre et la société le demandent ?

— Mais l'honneur, la fierté, la raison, l'opinion des philosophes se révoltent également contre un pareil joug.

—Ce n'est ni votre opinion ni la mienne qui importe au genre humain. Ce qu'il demande, Maxime, c'est l'ordre et la paix. Si l'on voulait consulter l'opinion et la fierté de tous les hommes, quelle tranquillité trouverait-on sur la terre? Une religion où il n'y a qu'à se soumettre termine toutes les disputes. Il est digne de la bonté céleste d'avoir imposé à la race humaine un joug si salutaire; et il faut que sa raison se fasse sentir à tous les esprits, puisqu'ils semblent voler au-devant de ce joug. Cette infaillibilité qui vous révolte est un caractère entièrement divin; et s'il y a une religion vraie sur la terre, il ne suffit pas qu'elle enseigne la vertu, il faut qu'elle l'enseigne avec une autorité infaillible, ou rien ne subsistera. Car, faites attention, Maxime, que s'il a plu à l'Éternel d'enseigner aux hommes certaines vérités propres à les conduire, cet enseignement, qu'on appelle *religion*, doit convenir à tous les esprits; il doit être à la portée de l'ignorance et du savoir, de la faiblesse et de la force, de la maladie et de la santé; il doit donc prévenir toutes les erreurs, en dispensant de toutes les recherches. Mais quel moyen peut remplir ces conditions, si ce n'est une autorité infaillible?

— J'avoue, Seigneur, qu'il serait à souhaiter qu'un

tel moyen de salut eût été donné aux hommes. Mais de ce qu'on le désire, il ne s'ensuit pas qu'il existe.

— Si on le désire, Maxime, c'est qu'il est nécesaire; et s'il est nécessaire, il existe. Or, ne voyez-vous pas que cette autorité est fondée sur la nécessité de l'ordre, puisque, sans elle, il serait impossible de réunir tant d'esprits divers dans la croyance des mêmes vérités?

— Et que devient la raison humaine?

— La raison sert à reconnaître la nécessité de cette soumission.

— Cependant, Seigneur, s'il ne faut que se soumettre, l'esprit et le jugement nous ont été donnés en vain.

— L'esprit et le jugement, Maxime, brillent d'autant plus qu'ils se bornent à exercer leur pénétration sur des choses qui sont à leur portée; et que, dans des matières où il serait trop dangereux et trop facile de s'égarer, ils savent se soumettre à l'autorité qui en règle tous les principes, pour maintenir l'ordre dans la société. Ainsi, l'acte le plus éminent de la raison consiste à croire absolument cette autorité infaillible en matière de religion : car il n'y a pas de motif plus raisonnable de soumission que la raison de l'ordre. Vous voyez donc que ce qu'on appelle la *foi*, dans la

religion chrétienne, est le principe le plus divin, puisqu'il est fondé sur la plus haute de toutes les raisons.

— Quand je l'accorderais, Seigneur, vous y gagneriez peu; car pensez-vous que ce principe empêchera les hommes d'avoir des passions, et que votre Église ne sera pas livrée aux disputes?

— Oui, Maxime; mais il restera toujours un point fixe pour reconnaître la vérité, et pour ramener les esprits à l'union et à la paix. Ce point est l'autorité infaillible; et malheur au prince qui souffrira qu'on l'attaque! Il livrera les peuples à l'esprit de division; il sera le premier ennemi de l'ordre : il périra peut-être; mais cette crainte ne fait rien à ma conduite, et ne change rien à la force du principe.

— Vous ôterez donc, Seigneur, la liberté de penser? Vous détruirez toute philosophie.

— La philosophie, Maxime, donne-t-elle le droit d'attaquer l'ordre général par des opinions particulières? La liberté de penser se renferme dans la conscience; et plût à Dieu qu'on pût régler les pensées comme les actions! on préviendrait le mal dans sa source. Mais croyez-vous que j'expose la paix de la société aux vaines disputes de quelques philosophes? Quelle autorité peut avoir leur opinion?

— L'autorité de la raison.

— Mais ne puis-je pas y prétendre aussi bien que vous ?

— J'en conviens.

— Qui est-ce donc qui nous accordera ? Sera-ce encore la raison ?

— Oui, Seigneur.

— Et qui fera parler cette raison ?

— Ce sont les philosophes.

— Ainsi, il suffira de former la même prétention pour ne s'accorder jamais ; et en soutenant toujours qu'on est philosophe et qu'on a la raison pour soi, les disputes seront éternelles. Concevez par là, Maxime, combien l'autorité est nécessaire, et combien est raisonnable cette religion qui est fondée sur un principe sans lequel nulle vérité ne peut demeurer ferme parmi les hommes (1). »

Déconcertés par une détermination si forte et si solidement fondée, les philosophes cessèrent alors leurs tentatives, jusqu'à ce que des circonstances plus favorables leur permissent de les renouveler.

Ils jouirent cependant d'un moment de bonheur à la vue de la division et du scandale que jetait au sein de l'Église, l'arianisme, avorton de la philosophie. Aussi les vit-on accourir en foule au concile de Nicée, où devait se

(1) Spectat. français au XIXe siècle, t. IV, p. 111.

juger la cause de cette hérésie, devant l'assemblée la plus respectable et la plus imposante qu'on eût jamais vue.

De l'an 325 à l'an 333.



Des éclectiques accourent à Nicée où ils sont confondus.

IV. Constantin, vainqueur de Licinius, n'eut rien de plus empressé, après la victoire qui le rendait maître absolu de l'empire romain, que de mettre un terme aux troubles dont l'hérésie affligeait l'Église de Jésus-Christ. Il convoqua donc à Nicée l'auguste assemblée qui devait fulminer contre l'arianisme une sentence solennelle et décisive. Les néo-platoniciens y vinrent aussi en grand nombre, soit pour fomenter les divisions parmi les chrétiens, soit pour jouir du spectacle de ces controverses et en faire le sujet de leurs railleries, soit pour disputer avec des vieillards étrangers à leurs arguties, desquels ils se promettaient d'avoir facilement raison. Arius lui-même, si nous en croyons Gélase de Cysique, en avait appelé une tourbe à Nicée pour soutenir son parti au moins par leurs clameurs. La cause de l'Éclectisme alexandrin était liée à celle de l'arianisme : l'un tendait à christianiser l'hellénisme, en réformant l'idolâtrie d'après les idées de l'Évangile, pour l'arracher à la ruine dont elle était menacée; l'autre tendait à helléniser le christianisme, en soumettant ses mystères à l'examen de la raison, en réformant les principaux dogmes de la religion d'après les idées de la philosophie. Au fond, ce double but était le même, et les moyens qu'employaient

les ariens et les éclectiques, tendaient également à saper les fondements du christianisme, puisqu'en niant la divinité de Jésus-Christ, ils renversaient en même temps toutes les vérités de foi, tous les mystères que suppose cette vérité fondamentale.

Il n'est donc pas surprenant que des néo-platoniciens accourussent à Nicée à l'occasion du concile qui devait juger l'Arianisme.

Un de ces turbulents philosophes, plein de suffisance et de vanité, attaquait tous les jours quelqu'un des prélats catholiques de cette assemblée, et il ne manquait pas de s'attribuer l'avantage de la dispute, lorsqu'il avait parlé le dernier ou répondu par un sourire dédaigneux, par une fade raillerie, aux arguments de son adversaire; et sa coterie d'applaudir à son triomphe (1). Mais ce que ne purent point les raisonnements, la simplicité de la foi et la grâce de Dieu l'opérèrent. Un respectable vieillard, du nombre des confesseurs, plus habile dans la science des saints que dans l'art de la dispute, indigné du faste et de la jactance de ce philosophe, se leva pour le confondre. A cette vue, les esprits forts qui accompagnaient leur champion, partirent d'un grand éclat de rire; les prélats, au contraire, craignirent que la foi ne reçût

(1) Gelas. Cyst. l. II, c. 12.

quelque humiliation de la simplicité de celui qui osait se mesurer avec un antagoniste si effronté; ils cédèrent cependant à ses instances et lui accordèrent enfin la permission de parler. Alors le saint homme se tournant vers son adversaire, l'interpella avec ce ton de dignité que donne la vertu, et lui parla en ces termes : « Au nom de Jésus-Christ, philosophe, écoute-moi : il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles, qui a tout fait par la vertu de son Verbe, et a tout affermi par la sainteté de son Esprit. Le Verbe, que nous appelons aussi le Fils de Dieu, ayant pitié de l'égarement des hommes et de leur vie brutale, a bien voulu naître d'une Vierge, converser avec les hommes et mourir pour eux. Il viendra à la fin des temps pour juger tous les humains et leur demander raison de ce qu'ils auront fait. Voilà ce que nous croyons sans curiosité. Ne va pas raisonner contre ces vérités; prends garde de scruter la majesté des mystères de la foi. Si tu crois ce que je viens de t'annoncer, réponds-moi... » Je le crois, dit le philosophe hors de lui-même. Revenu de sa stupeur, il rompit le silence qu'il n'avait d'abord interrompu que par cette exclamation spontanée, et s'adressant à ses compagnons encore incertains sur les véritables sentiments de leur ami, il leur adressa cette harangue :

« Vous tous, hommes savants, philosophes éclairés,

qui êtes ici présents, écoutez-moi : Tant qu'il ne s'est agi que de disputer, j'ai disputé et j'ai réfuté par des raisonnements les raisonnements de mes adversaires; mais lorsque la vertu a parlé par la bouche de ce vénérable vieillard, je n'ai plus trouvé de raisonnement à lui opposer : l'homme n'a pu résister à Dieu. Si donc quelqu'un d'entre vous a senti en lui-même ce que j'ai éprouvé, qu'il se rende à la voix de Dieu et embrasse avec moi la foi en Jésus-Christ. » (1) Il ne faut pas confondre ce fait (2), comme le prêtre Grégoire de Césarée, avec un autre du même genre, mais encore plus frappant. Les néoplatoniciens souffraient avec tant d'impatience l'état d'humiliation et d'impuissance auquel les réduisait le grand Constantin, qu'ils avaient quelquefois l'audace d'en témoigner à ce prince leur dépit et leur ressentiment. Un jour qu'il venait visiter les travaux exécutés par ses ordres à Bysance, une foule de ces présomptueux philosophes s'approchèrent de lui, et lui reprochèrent d'avoir abandonné les dieux qui avaient donné à l'empire tant de siècles de gloire et de prospérité, pour em-

(1) Socr. Hist. eccles. l. 1, c. 5. — Sozom. Hist, eccles. l. 1, c. 17. — Tillemont, hist. de semp. tom. 4, p. 678 et suiv. — Berti, dissert. 1 de s. Nicæ. Syn. c. 20, § 3. — Voir aussi Ruffin, l. 1, c. 3. — Baronius, ann. eccles. Ad ann. 325, § 45. et seq.

(2) Gregor. Cæsar. ap. sur. 10 Jul. p. 160, § 9.

brasser et introduire dans ses états une religion dont l'origine était si nouvelle, si vile et si méprisable. Ensuite, comme pour le convaincre de son erreur, ils lui demandèrent la permission d'entrer en dispute, en sa présence, avec l'évêque Alexandre, sur la question de la religion. Constantin le leur permit, persuadé que la sainteté du prélat obtiendrait sur la vanité philosophique un triomphe aussi facile que glorieux à la foi. Alexandre, ayant accepté le défi, une tourbe d'esprits-forts se pressèrent en tumulte autour de lui, et ils lui adressaient déjà confusément mille questions impertinentes. Le saint qui ne pouvait pas répondre à tant d'argumentateurs à la fois, les invita paisiblement à confier leur cause à celui d'entre eux qu'il leur plairait de choisir. Ils durent certes bien s'applaudir de leur résignation, lorsqu'ils virent le succès de la dispute. « Au nom de Jésus-Christ, dit l'homme de Dieu à son adversaire, je te défends de parler. » Et le philosopbe resta muet. Faire taire un philosophe, demande ici Sozonène, n'est-ce pas un plus grand miracle que les prodiges qu'ils racontent de quelques hommes de leur secte (1) ?

Quoi qu'il en soit, le mauvais succès de ce philosophe ne ralentit point les efforts que faisaient les éclectiques pour

(1) Sozom. Hist. eccl. l. I.

relever le paganisme et la philosophie de l'avilissement auquel les avait réduit le christianisme.

Sopater. Sopater, le plus fougueux de tous, importuné du triomphe de la croix, autant qu'irrité de la honte de sa secte, résolut d'aller à Constantinople défendre celle-ci et accuser celle-là en présence de l'empereur lui-même. Sopater avait quitté de bonne heure Apamée, sa patrie, afin d'aller satisfaire dans Alexandrie son penchant pour l'Éclectisme, alors le refuge de tous ceux qui, n'osant pas ouvertemeut s'adonner aux pratiques honteuses du paganisme, depuis qu'à la lumière de l'Évangile on avait appris à le mépriser, l'enveloppaient de mystérieuses allégories pour suivre sans crainte une religion, une morale que l'on ne pouvait plus nommer sans honte. Sopater se jeta dans un parti dont le but était de ramener le monde à l'ancien culte; plus emporté que tous ses confrères, il ne craignit pas d'affronter la majesté impériale et de déclamer en présence de Constantin contre un Dieu qui avait conduit ce prince à la victoire.

Eunape, accoutumé à outrager l'histoire pour louer ses héros, a bâti sur ce fait un épisode, au moins plaisant, mais bien capable de faire connaître l'esprit de la secte. « Sopater, dit-il, le plus éloquent des éclectiques, d'un esprit élevé, d'un cœur magnanime, indigné de vivre obscur dans le reste de la foule, accourut à Constantinople pour éclairer l'empereur et le faire revenir

par la sagesse de ses conseils, à de meilleurs sentiments. Il sut si bien s'insinuer dans l'esprit du prince, que celui-ci le combla des faveurs les plus flatteuses; chose incroyable, il aimait à le faire asseoir à sa droite dans les fêtes et les cérémonies publiques (1). »

L'histoire ne parle pas de la faveur extraordinaire qui, selon Eunape, environnait Sopater à la cour de Constantinople ; mais elle nous a conservé le souvenir du juste châtiment que l'empereur infligea à ce philosophe. Le fait avait eu trop de retentissement pour pouvoir le nier; mais il restait à un éclectique la ressource d'en changer les circonstances, pour pouvoir les publier à la gloire de son confrère, et d'en rejeter tout l'odieux sur un prince et des magistrats chrétiens. Eunape, à qui ce honteux moyen était plus familier qu'à tout autre, donne ici un libre essor à son imagination fantastique, et invente une scène malheureusement trop burlesque pour l'honneur de son héros. « Les courtisans, dit-il, dépités du crédit de Sopater, et furieux de voir qu'avec lui la philosophie et ses sages réformes s'étaient introduites à la cour, jurèrent de se défaire d'un objet si importun... ils se réunissaient donc souvent pour concerter en secret les moyens d'exécuter leur sinistre projet... Sur ces en-

(1) Eunap. in Ædes.

trefaites, il arriva que le calme retint, au-delà du port de Constantinople, les vaisseaux chargés des provisions dont l'empereur privait l'Asie, la Syrie, la Phénicie pour en repaître la crapuleuse populace de sa ville qui, en échange, lui prodiguait des louanges et des applaudissements. Ce retard occasionna une grande famine; cependant Constantin n'interrompit pas les spectacles; il se rendit, selon sa coutume, au théâtre, dans l'intention et l'espérance d'y recevoir les louanges et les flatteries ordinaires; mais la multitude affamée témoigna au contraire un mécontentement inquiétant. Le prince s'en étonna : les courtisans crurent l'occasion favorable à leurs projets de vengeance; ils firent donc entendre à Constantin que Sopater, cet insigne magicien qui siégeait sur les degrés du trône, avait enchaîné les vents par les prestiges de son art. Le crédule Constantin ordonna sur-le-champ de lui ôter la vie, et son ordre fut aussitôt exécuté. L'auteur principal de ce crime fut Ablave, préfet du prétoire, qu'importunait la gloire de Sopater. (1) »

« Tout ce récit, dit Le Beau, sent l'ivresse d'un sophiste qui, dans l'ombre de son école, compose un roman sur des intrigues de cour. Si l'on veut rendre jus-

(1) Eunap. in Ædes.

tice à Constantin, on devinera aisément que ce fanatique téméraire, qui avait porté à la cour un zèle outré pour l'idolâtrie, se sera laissé emporter à quelque trait d'insolence ou même à quelque complot criminel et digne de mort. » (1) M. Cousin, ordinairement trop favorable aux éclectiques, rejette également ce récit comme supposé : « Il est inutile, dit-il, d'ajouter combien les détails de cette narration sont invraissemblables, et avec quelle défiance il faut accueillir tous les récits d'Eunape qui se rapportent directement ou indirectement au christianisme (2). »

Selon Suidas, Constantin fit mourir Sopater pour montrer l'horreur que lui inspirait le paganisme (3), si telle était la cause de la mort de ce philosophe, bien d'autres auraient partagé son sort. Il faut donc qu'à la pratique de l'idolâtrie, Sopater ait ajouté un autre délit que peuvent faire présumer et le caractère fougueux de cet homme, son fanatisme impudent, et la profession qu'il faisait de magie ou de théurgie (4). Au moins peut-on assurer qu'il eut une fin digne de sa vie.

(1) Le Beau, Hist. du Bas-Emp. tom. I, p. 251 (in-8°).

(2) Nouveaux fragments philos. pp. 237-238.

(3) Suidas. Lexic. vox Σώπατρος.

(4) Le savant Brucker n'accorde pas même au récit d'Eunape le mérite de la vraisemblance : In quâ Eunapii narratione fidem quidem

L'ignare impiété du dernier siècle n'a pas manqué de déshonorer Eunape de ses applaudissements et de confirmer, à sa manière, la justesse de cette observation. L'encyclopédie, qui résume à elle seule toutes les mauvaises qualités de cette époque, admet sans examen, charge même le récit menteur de l'historien éclectique, représente Sopater comme un martyr de la philosophie, gémit sur son triste sort et exhale en banales déclamations sa fureur contre les rois, contre le bon ordre. Sans doute, si Lactance, Eusèbe ou quelqu'autre auteur chrétien, eût accusé d'un tel fait un Dioclétien, un Maximien, un Galère, ou d'autres philanthropes de la même espèce et du même rang, le philosophisme aurait crié à la calomnie, au mensonge. Mais c'est un écrivain philosophe et païen qui le raconte, qui le met sur le compte d'un prince chrétien, donc le fait est certain : honte à Constantin ! périssent les rois (1).

et verisimilitudinem desideramus, cùm' satìs prodiderit, extollendæ quam commendabat, philosophiæ plotinianæ causâ hanc se scenam exornasse, et nullis testimoniis constet, Constantinum Sopatrum ad philosophiam istam magicam et theurgicam docendam in aulam suam vocasse........ (Hist. critic. philosoph. tom. II, p. 262.) L'Encyclopédiste, si attentif à extraire de Brucker tout ce qui peut seconder sa mauvaise foi, aurait dû faire attention à cette note, en faire mention ou en profiter pour modifier son assertion : il est vrai que l'Encyclopédiste ne pensait point à faire de l'histoire.

(1) Malleville, Histoire critique de l'Eclectisme, tom. I, art. 8. —

V. L'audace que déployaient depuis quelque temps les éclectiques alexandrins, et qui venait de coûter la vie à Sopater, éveilla l'autorité et attira de la part du gouvernement une surveillance plus active sur leurs menées et leurs intrigues. De leur côté, les éclectiques, effrayés du sort de leur confrère, se montrèrent dès lors moins hardis et plus prudents; ils tinrent leurs assemblées et leurs résolutions plus secrètes, et entourèrent de plus de mystères leurs opérations théurgiques, si odieuses à Constantin. Dans leur première frayeur, ils se dispersèrent dans plusieurs contrées de l'empire, pour inspirer moins d'ombrage aux regards de la justice.

De l'an 333 à l'an 337.

Les éclectiques se réfugient dans l'Asie-Mineure.

Ædésius, leur chef depuis la mort de Sopater, douta même quelque temps s'il n'abandonnerait pas tout-à-fait une profession devenue si dangereuse. Dans cette perplexité, dit Eunape, il eut recours aux dieux, leur adressa une petite prière qu'il avait apprise de Jamblique, son maître, et par laquelle il les conjurait de vouloir bien l'éclairer sur le parti qu'il avait à prendre en de si fâcheuses conjonctures. Ses vœux furent exaucés; pendant son sommeil, les dieux lui apparurent et

Ædésius

Tiraboschi, Storia della Letteratura italiana, l. IV, c. I, § 4. — Tillemont, Hist. des emp. tom. IV, p. 252. — Valsecchi, Riflessioni soprà l'Esame critico degli apolog. della relig. crist. del Freret, p. 86.

lui firent en vers hexamètres une réponse qu'il ne se rappela plus à son réveil. Tandis qu'il cherchait avec anxiété, dans ses souvenirs, les termes précis de l'oracle divin, il fit venir un de ses serviteurs pour lui laver la figure. Quelle ne fut pas la surprise d'Ædésius lorsque celui-ci lui fit observer que sa main gauche était toute couverte de lettres! c'étaient précisément les hexamètres qu'un génie prévoyant avait gravés sur sa main, pour secourir sa mémoire infidèle. Ædésius rendit aux dieux d'humbles actions de grâces pour cette nouvelle faveur, et, baisant avec respect la main dépositaire de l'oracle, il y lut avec reconnaissance les avis suivants :

« Les parques qui filent les jours des humains, t'abandonnent le choix de ton sort : si tu veux passer ta vie dans les cités, au milieu des hommes, ton nom sera porté jusqu'aux nues; si tu préfères mener au pâturage des troupeaux de brebis et de taureaux, la vie pastorale t'assure aussi l'immortalité et une place parmi les dieux (1). »

(1) Δοιων μοιράων ἐπι νήμασι νήματα κεῖται,
Εἵνεκα σῆς βιοτῆς, εἰ μὲν πτολιεθρ' ἀγαπάζοις,
Ἄστεά τ' αὖ φωτῶν, καὶ σοί κλέος ἄφθιτον ἔσται,
Ἀνδρῶν ποιμαίνοντι νέων θεοείκελον ὁρμήν.

Des deux partis que lui proposait l'oracle, Ædésius se décida sur-le-champ à embrasser le plus sûr, quoique le moins brillant, et il se destina à la vie pastorale. Mais ses disciples, instruits de sa résolution, vinrent en foule auprès de lui, s'efforcèrent par leurs prières et leurs instances de lui faire changer de dessein ; ils le menacèrent même de lui ôter la vie, s'il persistait à vouloir enfouïr dans les déserts et les forêts, la sagesse que les dieux lui avaient donnée pour la distribuer aux hommes. Il n'y avait rien à répondre à de telles raisons : Ædésius se résigna donc à vivre parmi les hommes, afin de ne pas les priver des bienfaits de ses lumières. Il alla établir son école à Pergame, où il rassembla le plus de partisans qu'il put, dans les circonstances actuelles. Eustathe, le plus habile de ses disciples, fut chargé de propager la philosophie dans la Cappadoce et dans les contrées voisines.

Mais la difficulté des temps forçait encore les éclectiques à une incommode circonspection. La mort de Constantin ne leur avait point rendu la liberté ou plutôt la licence à laquelle ils prétendaient.

Ἢν δὴ ποιμαίνῃς μήλων νομὸν ἠδ' ἔπι ταύρων,
Δὴ τότε σαυτὸν ἔελπε συνήορα καὶ μακάρεσσιν
Ἔμμεναι ἀθανάτοισιν.

(Eunap. in Ædes.)

De l'an 327 à l'an 335.

VI. Ce prince venait de s'éteindre au milieu d'une brillante famille, avec le doux espoir que le trône serait longtemps occupé par sa race. Mais le sang de Crispe injustement répandu, les violences exercées contre S. Athanase, S. Eustathe, et beaucoup d'autres confesseurs de la Foi, criaient vengeance, et Dieu qui châtie jusque sur la quatrième génération, l'iniquité des pères, ne fut point sourd à ces cris : l'épée du Seigneur s'enivra du sang de Constantin; huit princes de sa maison tombèrent sous les coups de la révolte et de l'ambition.

On a regardé le massacre de la famille impériale, non comme un prétexte pour établir l'autorité des princes légitimes, mais comme une réaction ourdie de longue main par les païens (1). Quoi qu'il en soit de cette conjecture, Constance que d'autres ont fait auteur d'un si épouvantable attentat, se vit ainsi un moment délivré de tous ceux qui pouvaient lui faire ombrage. Mais l'on avait arraché au massacre un jeune prince qui devait, dans la suite, troubler son repos et le faire trembler jusque sur son trône.

Commencements de Julien.

Julien, né l'an 331, de Constance, frère de Constantin, avait alors à peine atteint sa septième année, et Gallus,

(1) M. Beugnot, Hist. de la destruct. du pagan. en Occident, tom. I, pag. 135.

son frère, était attaqué d'une maladie dont on ne croyait pas qu'il pût relever; la grande jeunesse du premier, et l'état désespéré du second, excitèrent la compassion de quelques ames charitables, qui les délivrèrent l'un et l'autre de la barbarie des bourreaux. Constance ayant agréé la délivrance des deux frères, confia la première éducation de Julien à Mardonius, eunuque de Basiline sa mère : c'était un homme né de parents chrétiens; mais plus attaché à la morale stoïcienne qu'à celle de l'Evangile, il n'épargna rien pour inspirer les mêmes sentiments à son royal élève. Voici comment Julien rapporte lui-même, dans son *Misopôgôn*, les principes que lui suggérait ce maître sévère : « A votre avis, dit-il aux habitans d'Antioche, la vraie philosophie consiste dans les délices de la vie. Mon gouverneur, au contraire, m'apprenait que je devais aller aux leçons de mes maîtres, les yeux baissés, m'abstenir du théâtre et mettre plus d'importance à la barbe qu'à la chevelure. Aussi, tandis que j'étais sous sa discipline, je ne parus au théâtre que trois ou quatre fois, beaucoup moins pour satisfaire mes goûts que pour déférer à l'ordre du prince, mon parent et mon souverain. Faites-moi donc grâce et déchargez tout votre ressentiment sur le vrai coupable que je vous dénonce, c'est-à-dire sur ce maudit pédagogue qui m'a inculqué les maximes et m'a formé aux manières dont vous êtes offensés... J'en atteste les Dieux et les Muses; j'étais encore

fort jeune, lorsqu'il me répétait à satiété : « Ne vous laissez point entraîner au théâtre par l'exemple des jeunes » gens de votre âge, ne cédez jamais au désir d'assister » aux spectacles. Si vous aimez les courses de chars, ouvrez Homère, vous y lirez d'admirables descriptions » de ces sortes de jeux. On vous parle des danses pantomimes; mais les danses de la jeunesse phéacienne » ne sont-elles pas plus curieuses? Là, vous entendrez » aussi la lyre de Phémius et la voix de Démodocus. Là, » vous verrez avec plus de plaisir que ceux de nos scènes, » les arbres qui ombragent les autels d'Apollon. Que » dirons-nous des bocages riants et ombragés de Calypso? des grottes de Circé, des jardins d'Alcinoüs? » Croyez-moi, vous ne verrez jamais rien de si agréable. » Tel est le langage que me tenait mon gouverneur (1)... »

En avouant que la lecture d'Homère lui a formé l'esprit, observe avec raison le P. Mourgues, Julien ne disait pas une aussi jolie chose qu'il le croyait; puisque rien n'est plus propre à corrompre le cœur d'un jeune homme que la licence de quelques-uns des passages qui lui étaient recommandés par son gouverneur (2). Un jeune cœur reçoit facilement les impressions qu'on veut lui donner; or,

(1) Jul. in Misopôg.

(2) Mourgues, Plan théolog. de Pythag. tom. I, p. 274.

quoi de plus capable de l'amollir que les descriptions que fait Homère, du séjour de Calypso et de Circé? quoi de plus propre à le corrompre que la romance obscène de *Mars pris dans les filets de Vulcain*, chantée par Démodocus, au festin d'Alcinoüs? Julien, qui se vante ici de s'être, dès l'enfance, rempli l'esprit de pareilles imaginations, sert aussi mal sa réputation que celle de son maître; et l'affectation avec laquelle il parle de sa première éducation, montre trop bien que les avis de Mardonius secondaient les penchants de son cœur, au lieu de les régler; elle nous apprend du moins, que si celui-ci commandait à son élève des actes extérieurs de morale, il était bien loin de lui apprendre la fin et le motif qui en font tout le mérite; aussi Julien, naturellement vaniteux, s'accoutuma-t-il dès-lors à un misérable égoïsme, mobile des actions de tous les anciens philosophes, et fin de leurs prétendues vertus. Après avoir vécu quatorze ans dans les écoles, sous la conduite de Mardonius, Julien fut envoyé avec Gallus son frère, au château royal de Macelle, situé dans le voisinage de Césarée en Cappadoce, au pied du mont Argée. C'était un séjour enchanté, mais odieux à Julien, qui le regardait comme une prison. Il fut cependant condamné à y gémir six ans encore, jusqu'au temps où Gallus fut investi de la dignité de César. Là, Constance leur fit donner des maîtres chrétiens; et il eut soin de les entourer de personnes capables de les affer-

mir dans les principes du christianisme (1). On les éleva bientôt, dans l'Église, à la qualité de *lecteur*, dont ils exercèrent plusieurs fois les fonctions. Gallus s'acquittait de ses devoirs avec sincérité; mais Julien dissimulait par la même exactitude, une inclination portée au mal et peut-être à l'idolâtrie. En effet, dans leurs exercices littéraires, celui-ci prenait toujours la défense du paganisme, sous prétexte que cette cause offrait de plus grandes difficultés à vaincre (2).

Il obtint enfin la permission de revenir à Constantinople, lorsque Gallus, depuis peu créé César, en partait pour aller exercer en Orient le pouvoir suprême que l'empereur Constance lui avait donné sur cette partie de l'empire. Julien profita de son séjour à Constantinople, pour fréquenter les écoles publiques de cette ville. Sa naissance, quelques qualités assez avantageuses, des succès brillants jetèrent sur son nom et sur sa personne un certain éclat, que l'empereur ne put voir sans un dépit d'autant plus violent, que l'opinion publique le faisait digne du souverain pouvoir et le destinait au trône; pour arracher Julien à des éloges si séduisans, il l'envoya continuer ses études dans l'Asie-Mineure.

(1) Sozom. l. V, c. 2. —Gregor. Naz. orat. III. — Tillem. Hist. des emper. art. JULIEN.
(2) Amm. Marcell. l. XXII.

Julien va dans l'Asie-Mineure, où il est gagné à l'Éclectisme par les philosophes.

Cette province était alors peuplée de philosophes éclectiques qui venaient y chercher un refuge contre les poursuites de l'empereur. Car Constance avait déclaré une espèce de guerre aux magiciens ; et les éclectiques qui employaient la théurgie et la magie comme un moyen pour relever le paganisme, étaient soumis à une surveillance plus rigoureuse. Libanius, orateur officiel de la secte, a laissé dans ses écrits un témoignage non équivoque du dépit que causait cette contrainte à tous les adeptes. Il a bien soin de faire ressortir l'impiété d'un prince qui n'accordait ses faveurs ni à l'idolâtrie, ni au philosophisme : « Constance, dit-il, reçut de son père les étincelles du mal et s'en servit pour allumer un vaste incendie : le premier dépouilla les dieux, l'autre abattit leurs temples. Foulant aux pieds les lois les plus sacrées, il étendit jusqu'aux lettres l'ignominie dont il couvrait la religion; c'était une conséquence inévitable ; car, pour les philosophes, les sophistes et les initiés au culte de Mercure et des Muses, les temples et les écoles sont voisins ; les lettres et les choses saintes sont inséparables. Il n'admit jamais dans son palais aucune de ces personnes ; jamais il n'eut pour elles un mot d'éloge, jamais il ne prêta l'oreille à leurs discours; il réservait toutes ses faveurs pour des barbares, d'infâmes eunuques qu'il réunissait près de lui,

dont il écoutait les leçons et les conseils, auxquels il livrait sa confiance et les affaires de l'État; il se reposa dans la pourpre; ses favoris exercèrent le pouvoir. Or ces homme proscrivirent l'étude de l'éloquence, outragèrent, persécutèrent de toutes façons les amis des lettres. Tandis qu'ils veillaient à sa porte pour éloigner de sa personne et de son amitié ceux qui la méritaient, ils introduisaient auprès de lui les ennemis des dieux, ceux qui prient près des tombeaux et qui font consister la sagesse à poursuivre Jupiter, le Soleil et les dieux, ses assesseurs (1). » On voit que les éclectiques dont Libanius était l'organe, ne regrettaient pas moins leur propre crédit que celui des dieux et qu'ils confondaient la cause de la philosophie avec celle du paganisme. Ce sophiste paraît faire ici allusion à la sévérité que Constance déployait contre la magie et contre certaines pratiques superstitieuses. Dès la seconde année de son règne, d'accord avec Constant, son frère, empereur d'Occident, ce prince avait porté un décret par lequel il défendait l'exercice de l'idolâtrie, les sacrifices et les cérémonies supertitieuses(2); il publia dans la suite d'autres lois qui condamnaient les magiciens de profession aux pei-

(1) Liban. Opp. tom. II, p. 591.

(2) Cod. Theodos. XVI, t. X, l. V. 6.

nes les plus sévères. La secte des éclectiques parvint à s'y soustraire en opérant dans l'ombre ses prestiges menteurs; mais la liberté laissée à chaque secte d'enseigner ses opinions philosophiques, fournissait à l'Éclectisme l'occasion de propager sa doctrine et donnait à ses impostures secrètes un crédit d'autant plus grand qu'il en parlait avec plus de mystère.

Ædesius, coryphée de la secte, vegétait encore alors à Pergame, d'où il dirigeait ses nombreux disciples dispersés dans l'Asie-Mineure. Son grand âge et le fanatisme qu'il avait su leur inspirer, lui avaient acquis sur eux une autorité souveraine; ils venaient souvent recevoir de nouvelles inspirations auprès de lui, et allaient ensuite les débiter, comme autant d'oracles, du haut de leur chaire. Ædésius.

Si l'on s'en rapporte à Eunape, Ædésius dut ses succès à ses bonnes qualités, non moins qu'à ses talents et à sa science; car, dit-il, il était doux, poli, affable, prudent, complaisant envers ceux qui montraient moins de capacité ou d'aptitude pour la philosophie, mais sévère envers les hommes enflés de leur savoir : il savait entretenir parmi les uns et les autres, l'accord et l'harmonie. Eunape raconte de ce philosophe plusieurs autres merveilles dont nous ne dirons rien ici, parce que nous trouverons sans cesse l'occasion de les répéter;

comme ses héros sont tous formés dans son imagination, ils nous présentent tous les mêmes qualités. Il est donc inutile de relever les nombreuses faussetés qu'il débite en particulier dans la vie d'Ædésius : sa partialité, son hypocrisie, sa mauvaise foi, bien connue, dispensent l'historien d'une telle précaution. Nous ferons seulement observer ce qu'il dit de l'inspiration d'Ædésius : après avoir raconté qu'il se perfectionna dans la philosophie, sous la conduite de Jamblique, son maître et son admirateur, Eunape l'égale en tout à cet illustre éclectique ; il avoue cependant qu'il ne saurait citer aucun fait pour prouver sa puissance divine. Sans doute, ajoute-t-il, le malheur des temps aura empêché Ædésius d'exercer ce pouvoir, ou d'en révéler les effets. Et c'est après cet aveu qu'il raconte la faveur prétendue dont l'honorèrent les dieux pendant son sommeil.

Eunape dit ailleurs (1) que Julien, enthousiasmé de la doctrine d'Ædésius, s'attacha à ce grand maître et eut souvent occasion d'admirer cette inspiration et cette force divine dont son âme était douée (2) ; ce qui déter-

(1) Eunap. in Maxim.

(2) τὴν μὲν ἀκμὴν καὶ θεοειδῆς τῆς ψυχῆς. — Divinitùs immissum vigorem animi. Eun. l. c.

mina le jeune prince à se pénétrer de sa philosophie, et à s'abandonner à sa direction. Mais Ædésius déjà au bout de sa carrière, le renvoya aux plus habiles de ses disciples en leur recommandant de l'initier, non-seulement à la sagesse, mais encore aux mystères. Or, on le sait, dans le langage de cette secte, les mystères, c'étaient les opérations théurgiques, les évocations, en un mot, toutes les pratiques de la magie. Eunape passe ainsi sur un même sujet de la certitude au doute, du doute à l'affirmation. Cette nouvelle marque de mauvaise foi prouve combien peu ces sectaires respectaient la vraisemblance dans l'invention de leurs miracles et avec quelle impudence ils racontaient des prodiges, dont le recit seul trahit la fausseté (1).

Parmi les disciples d'Ædésius se firent surtout remarquer la sorcière Sosipatra, Eustathe, Chrysanthe, Eusèbe, Prisque et Maxime, que nous devons faire connaître, quelque ridicule que soit l'histoire de leur vie; car tels sont les hommes dont nous rapportons les complots et les efforts insensés contre la religion, qu'on peut à peine les regarder sans rire, et qu'il faut blesser la gravité de l'histoire, pour en parler.

Eunape met Sosipatra parmi les gloires de l'Éclec- Sosipatra.

(1) Brucker, De sect. eclect. § 22 sub fin.

tisme, et pour la faire plus digne de ce rang, il lui fait faire d'absurdes merveilles, auxquelles son style emphatique et boursoufflé est bien loin de donner du crédit.

Née d'une famille opulente, dans le voisinage d'Éphèse, Sosipatra se fit remarquer dès son enfance par la beauté de son esprit, par les grâces de sa personne et l'élégance de ses manières. Elle avait atteint sa cinquième année, lorsque deux vieillards vêtus du costume philosophique vinrent à une des métairies de son père, et persuadèrent au fermier de leur confier l'administration de ses biens. La récolte cette fois passa les espérances et les désirs du père de Sosipatra, en sorte que croyant en être redevable à quelque miracle, à quelque opération divine, il conçut pour les deux vieillards une admiration enthousiaste, et les traita avec autant de respect que de magnificence; mais il fit des reproches sanglants à son fermier ordinaire de ce qu'il n'avait pas su donner à ses terres une telle fécondité. Cependant les deux inconnus protestaient au maître de la ferme qu'ils préféraient aux honneurs dont ils étaient comblés, le plaisir de servir de pères et de maîtres à Sosipatra, dont la condition devait surpasser celle du reste des humains. « Vous vantez notre pouvoir et notre bienveillance, dirent-ils à cet homme; mais sachez que nous

avons encore en notre pouvoir d'autres bienfaits, auprès desquels les biens de la terre sont de méprisables bagatelles. Si vous voulez qu'en récompense de l'hospitalité que vous nous donnez si généreuse et si magnifique, nous vous rendions des biens immortels et incorruptibles, des dons célestes et inappréciables ici-bas, abandonnez Sosipatra à notre direction; pendant cinq ans, nous lui servirons de pères; vous pouvez compter sur nos soins et notre sollicitude; il n'arrivera aucun mal à cette enfant; rien n'altèrera sa santé; soyez tranquille sur son sort. Mais nous exigeons que, pour retourner ici, vous attendiez que le soleil, renouvelant son cours, ait amené la cinquième année. Alors vos terres devenues fertiles vous étaleront leurs richesses et défieront vos désirs; alors, non-seulement Sosipatra réunira en elle les plus belles qualités dont un mortel puisse s'enorgueillir, et celles qui ornent son sexe; mais mêmequelque chose de divin relèvera tant de glorieux avantages. Si vous ne vous méfiez point de nos promesses, empressez-vous de les accepter; si vous nourrissez contre nous des soupçons dans votre cœur, n'attendez plus rien de nous. » Le père, frappé de terreur et comme hors de lui-même, n'osa rien refuser à ses deux hôtes; il ordonna à son fermier de les traiter avec les plus grands égards et d'obéir aveuglément à leurs désirs. Ces ordres donnés, ils s'éloigna de sa métairie pour ne plus y revenir qu'au

bout de cinq ans. Les deux étrangers (on ignore si c'étaient des héros, ou des génies, ou des dieux), chargés de l'éducation de Sosipatra, l'initièrent à certains mystères dont personne n'eut jamais connaissance, et la remplirent tellement de l'enthousiasme divin, que les désirs mêmes de l'homme sont incapables de le souhaiter à un plus haut degré. Au bout de cinq ans l'impatient propriétaire revint à sa ferme : Sosipatra avait pris un air de grandeur qui la rendit presque méconnaissable à son père; celui-ci l'ayant prise d'abord pour quelque déesse, s'inclina devant elle, et lui prodigua les témoignages de la plus profonde vénération.

Quand on se fut mis à table, les étrangers invitèrent le propriétaire à faire à sa fille les questions qu'il voudrait. Demandez-moi, mon père, reprit Sosipatra, ce qui vous est arrivé en route. Je le veux bien, répondit le père. Alors Sosipatra lui raconta toutes les circonstances, toutes les particularités de son voyage : elle lui dit combien de fois ses chevaux avaient bronché, ou pris le mors aux dents, comment il était parvenu à s'en rendre maître, toutes les frayeurs qu'il avait éprouvées, toutes les incommodités que lui avait fait supporter le cahotage de la voiture, etc. Frappé d'admiration, le père de Sosipatra crut voir dans son enfant quelque chose de divin, et s'étant prosterné aux pieds des deux étrangers, il les supplia de se faire connaître. Après

avoir long-temps hésité, ceux-ci firent entendre par signes et par gestes qu'ils étaient initiés aux mystères chaldaïques. Le fermier, toujours prosterné à leurs genoux, les conjura de vouloir bien initier Sosipatra à leur science divine et de perfectionner ainsi son éducation. Les chaldéens firent un geste d'approbation, et leur hôte se confondit en excuses et en remercîments. Des circonstances si extraordinaires absorbèrent toute son attention : il se demandait de quelle nature pouvaient être ces deux personnages; leur puissance était celle des dieux, mais leur corps accusait en eux de simples humains; cependant s'étant rappelé ces deux vers d'Homère : « Les dieux revêtent des formes diverses et visitent les cités, confondus parmi les mortels (1), » il resta persuadé que c'étaient des dieux revêtus d'une forme humaine. Plein de cette pensée, le cher homme s'endormit. Pendant son sommeil, les deux étrangers remirent à Sosipatra l'habit qu'elle avait porté le jour de son admission aux mystères; ils y ajoutèrent une toilette pleine de riches ornements et de petits livres mystérieux, et lui recommandèrent de la tenir soigneusement

(1) Καί τε θεοὶ ξείνοισιν ἐοικότες ἀλλοδαποῖσι
Παντοῖοι τελέθοντες ἐπιστρωφῶσι πόληας.

fermée; après quoi ils disparurent. Sosipatra, suivie d'une servante qui portait les dons précieux, se hâta d'aller les montrer à son père. Celui-ci ne voulant pas se laisser vaincre en générosité, fit appeler ses bienfaiteurs; mais on lui dit qu'ils étaient partis. Alors s'adressant à sa fille : « Explique-moi donc, Sosipatra, explique-moi tous ces mystères. » Après un moment de silence, Sosipatra répondit : « Maintenant je comprends le sens de leurs dernières paroles : en me remettant ces dons, ils m'ont dit, les larmes aux yeux : « Conserve-les bien, chère enfant ; quant à nous, nous partons pour les heureux rivages de l'Océan occidental. » Le propriétaire ne douta plus que ce ne fussent de véritables génies, surtout lorsqu'il se fut aperçu des signes et des effets de l'enthousiasme divin dont sa fille était saisie, et de la science infuse qu'elle avait reçue de ces deux étrangers; car rien n'échappait à la pénétration de son esprit : les poètes, les orateurs, les philosophes, lui étaient également familiers. Son père aurait craint de s'opposer à la volonté des Dieux, s'il avait retenu plus long-temps, sous son autorité paternelle, une créature qu'ils s'étaient eux-mêmes réservée ; il retira donc ses droits et son autorité de dessus sa fille, et la laissa entièrement maîtresse de sa conduite et de ses actions.

Sosipatra, livrée à sa propre volonté, donna sa main à Eustathe, philosophe digne d'elle, le seul même de tous

les hommes, dit Eunape, qui pût prétendre à une telle alliance; mais, avant d'engager sa foi, Sosipatra voulut avertir son époux du sort que le destin lui avait réservé. Elle fit donc à Eustathe, en présence d'une nombreuse assemblée, cette solennelle prophétie : « Écoute, Eustathe, et vous tous qui êtes présents, soyez témoins de mes prédictions : De notre union sortiront trois enfants; aucun d'eux ne sera favorisé des biens de la fortune, mais tous les trois seront riches des faveurs divines. Tu termineras avant moi ta vie tranquille, et ton âme ira dans sa belle et digne demeure; un séjour peut-être plus glorieux encore est réservé à ton épouse. Ton séjour à toi est fixé dans la lune; là, libre des soins d'une vie caduque et misérable, tu goûteras en paix toutes les douceurs de la philosophie. Ton démon me l'a révélé. Faut-il aussi révéler mes destinées?... mais non... mon génie me le défend... » Or, reprend ici Eunape, toutes ces prédictions (sans en excepter la dernière), s'accomplirent à la lettre. Eustathe mourut père de trois enfants et son âme s'envola au séjour que les Dieux lui avaient fixé dans la lune (1).

Eustathe était né en Cappadoce; de l'école de Jamblique il passa dans celle d'Ædésius, qu'il fut jugé capable Eustathe.

(1) Eunap. in Ædes.

de remplacer, lorsque celui-ci se retira à Pergame. Eunape, comme on pouvait s'y attendre, attribue cette faveur aux prodigieuses qualités d'Eustathe; en effet il possédait toutes les richesses de sa langue, et il la parlait à merveille; sa prononciation était pure; son accent enchanteur; son style nombreux, ses périodes arrondies, sa phrase correcte, élégante et régulière; en un mot, ses discours étaient si parfaits que l'on croyait entendre parler un dieu. Pour accorder quelque chose à Eunape, disons qu'Eustathe était un habile saltimbanque.

Ces qualités valurent à notre philosophe les honneurs d'une ambassade. Voici comment le même auteur conte cette anecdote : Sapor, roi de Perse, avait déclaré la guerre à Constance, et déjà il s'était emparé de la forteresse d'Antioche, du haut de laquelle il tenait cette ville en respect. L'empereur, effrayé des succès de l'ennemi, résolut de lui envoyer un ambassadeur qui entamât avec lui des négociations de paix; mais la grande difficulté était de trouver dans l'empire un homme capable de remplir une mission si importante et si périlleuse; on rappela le nom et les talents d'Eustathe : l'empereur manda aussitôt le philosophe à sa cour. Celui-ci se rendit à l'invitation du prince; et son éloquence douce, persuasive et ravissante, confirma Constance dans son choix et le décida à confier à un simple philosophe une mission que l'usage sem-

blait réserver aux personnages éminents de l'État. Eustathe partit donc pour la Perse, accompagné des vœux et des regards de la patrie, et suivi d'une foule de curieux qui voulaient voir par quels prodiges de sagesse et d'éloquence il triompherait de l'implacable barbarie du Persan. Quand il fut arrivé auprès de Sapor, ce roi essaya d'abord de l'effrayer; mais vaincu par la grandeur d'âme de l'imperturbable ambassadeur, et surpris de la facilité avec laquelle il traitait les affaires les plus embrouillées et les plus épineuses, il lui témoigna des égards distingués auxquels il mit le comble en l'admettant à sa table. Eustathe profita de tant de faveurs pour adoucir l'esprit de Sapor et lui faire goûter même les leçons d'une philosophie sévère; son éloquence obtint un succès si complet, que le roi de Perse, persuadé de la vanité des honneurs et des richesses, allait revêtir le manteau philosophique, lorsque les mages présents au festin, le détournèrent de sa résolution; bien plus, ils manièrent si adroitement l'esprit de Sapor, qu'ils parvinrent à lui représenter dans Eustathe, un fourbe magicien, un homme à prestiges, et l'engagèrent à se plaindre à l'empereur, de ce qu'au lieu de lui envoyer quelque illustre personnage de ses états, il l'avait assez méprisé pour lui députer un esclave parvenu.

Cependant l'empire attendait avec impatience le retour de l'ambassadeur, et fatiguait le ciel de ses prières

pour l'heureux succès de sa mission. De leur côté, les oracles ne cessaient pas de tranquilliser les esprits par des réponses rassurantes. Eustathe néanmoins n'arrivait pas : on lui envoya donc une députation composée des plus savants hommes de l'empire, pour lui demander pourquoi l'évènement ne réalisait point les prédictions et les promesses des oracles ; mais le grand Eustathe ayant examiné attentivement ces prédictions et toutes leurs circonstances, leur répondit en souriant : Les oracles n'avaient point en vue mon retour parmi vous... Toutefois, il revint bientôt dans sa patrie, jouir de sa gloire et des bénédictions de ses concitoyens.

Voilà le récit d'Eunape ; opposons-lui maintenant le témoignage de l'histoire :

L'an 357, Musonien, préfet d'Orient, avait engagé Tamsapor, général des Perses, à porter à son souverain des paroles de paix. Tamsapor s'en était chargé ; mais il avait rempli sa mission en courtisan. Sapor, fier de se voir prévenu par l'empereur, lui députa un certain Narsès, porteur d'une lettre insolente où il prenait les titres pompeux de *roi des rois, de père du soleil et de la lune,* et par laquelle il exigeait que l'Arménie et la Mésopotamie, enlevées, disait-il, injustement à Narsès, son aïeul, fussent restituées à sa couronne. Il protestait que si Constance rejetait ces conditions, il irait, l'été suivant, à

la tête d'une armée formidable, se faire la justice qu'on lui aurait refusée.

Narsès arriva, l'année suivante, à Sirmium, où se trouvait alors l'empereur. L'ambassadeur persan s'efforça d'adoucir, par la politesse de ses paroles, la modération et l'honnêteté de ses procédés, la dureté fière des lettres de son maître. Constance, sans entrer en négociations avec lui, se contenta de répondre à Sapor, qu'ayant maintenu l'intégrité de ses états, tandis qu'il était seulement empereur d'Orient, il prétendait la conserver encore, après que la mort de son frère Constant avait mis en son pouvoir tout l'empire romain; qu'il était disposé à faire la paix, mais une paix honorable. Il renvoya Narsès avec cette réponse; il le fit bientôt suivre d'une ambassade, chargée des mêmes propositions et de riches présents.

Elle était composée du comte Prosper et de Spectatus, secrétaire-d'état. Musonien y avait fait joindre Eustathe, qui, en qualité de beau parleur, pouvait rendre quelque service à l'ambassade (1).

Les députés romains trouvèrent Sapor à Ctésiphon, et lui parlèrent conformément à leurs instructions (2).

(1) Amm. Marcell. l. XVII.
(2) Ibid. ibid.

Libanius nous apprend que Spectatus réfuta avec beaucoup de force et de raison, les prétentions exorbitantes du persan (1); mais, comme celui-ci n'en voulut rien rabattre, les ambassadeurs échouèrent dans leur mission et revinrent à Constantinople sans avoir rien fait. Le comte Lucillien fut envoyé en Perse, après eux, avec Procope, le même qui, sous Valens, usurpa la pourpre impériale; mais ils ne furent pas plus heureux que les premiers. Peu s'en fallut même qu'au lieu de gagner leur cause auprès de Sapor, ce prince ne leur fit trancher la tête; il les renvoya néanmoins après une prison de quelques mois (2).

C'est à cela que se réduit la brillante ambassade d'Eustathe et la pompeuse narration de son panégyriste. Quelque éclatante que fût la gloire d'Eustathe, ajoute Eunape, elle s'éclipsa bientôt devant la gloire de Sosipatra, dont la sagesse divine effaçait toutes les grandes qualités de son époux. Mais il ne souffrit pas long-temps une éclipse si mortifiante, car étant mort peu de temps après, son âme alla occuper, dans la lune, la place que les dieux lui avaient réservée.

(1) Orat. de mort. Jul. vindic.

(2) Amm. Marc. ibid.—Tillemont, Hist. des emp. tom. IV, p. 686.—Brucker. Hist. crit. philos. tom. II, p. 274.—Wiltembach, in hunc loc. Eunapii.

Après la mort d'Eustathe, Sosipatra alla s'établir à Pergame, où le vieux Ædésius lui rendit les égards et les honneurs dus à ses qualités divines; il voulut faire lui-même l'éducation de ses enfants et leur tenir lieu de père. Leur mère ouvrit dans sa nouvelle demeure une école de philosophie que fréquentèrent en grand nombre des jeunes gens dévorés de l'amour de la sagesse. Sosipatra partagea la gloire d'Ædésius sans la lui ravir, car leurs succès dépendaient de qualités différentes qui, loin de rivaliser, se prêtaient au contraire un éclat et un appui mutuels : on admirait dans Ædésius la précision et la force du raisonnement; dans Sosipatra, on respectait son enthousiasme divin. Aussi tous les disciples de l'un étaient les disciples de l'autre. Parmi eux se distinguaient surtout Philométor, Maxime, Prisque et Crysanthe, qu'Eunape produira bientôt sur la scène.

Un jour que cette femme philosophe était entourée de tous ses disciples, excepté de Philométor, alors absent, la dispute tomba sur la nature de l'âme : on proposa des objections, on fit des réponses ; Sosipatra résumant tout ce qu'on avait dit pour et contre, fit briller sur la question la lumière de sa sagesse, et tous les esprits virent la vérité. Ensuite elle ouvrit la dispute sur les destinées futures de l'âme ; puis, s'arrêtant tout-à-coup, elle prend l'air et l'attitude d'une sybille qu'un dieu possède : son visage s'enflamme, ses yeux étincel-

lent ; sa taille s'agrandit, sa poitrine se soulève, sa voix n'a plus rien d'une mortelle ; les paroles se précipitent et expirent sur ses lèvres ; elle reste un instant muette, enfin elle laisse échapper ces cris entrecoupés:..« Ah, dieux !... Philométor renversé de son char... quel danger ..., mais... on l'en délivre... il est sauvé. » Bientôt après on apprit qu'à la même heure, Philométor renversé de son char aurait été brisé si des serviteurs fidèles n'étaient promptement accourus à son secours ; et tous restèrent persuadés que Sosipatra, véritable déesse, était présente en tous lieux et assistait à tous les évènemens. Nous rapporterions ici les anecdotes par lesquelles Eunape prétend justifier cette haute opinion, si nous ne respections pas plus la pudeur que ce romancier et ses héros ; si nous ne craignions pas de blesser la délicatesse du lecteur par des propos de tavernes. Au reste, nous en avons assez dit pour faire connaître cette fée, une des gloires de l'Eclectisme alexandrin (5),

Eunape cependant oppose des contes si puérils ou si honteux aux miracles de Jésus-Christ et de ses disciples !... mais à qui persuadera-t-il, par exemple, que deux inconnus obtiennent de prime abord et sans autre préalable information, l'administration des affaires et

(1) Eunap. in Ædes.

des propriétés du père de Sosipatra, qu'entre leurs mains les unes et les autres prospèrent jusqu'au prodige? Le fermier ordinaire et ses ouvriers ne restent pas moins chargés de la culture des champs confiés à leurs soins et à leurs travaux, et ils s'en acquittent avec le même zèle qu'auparavant. De quel droit, leur maître vient-il donc les accuser de négligence et attribuer à la seule présence des étrangers l'extraordinaire fertilité de ses terres? Qui pourra croire que sur la simple demande de ces deux inconnus, le père de Sosipatra leur ait abandonné pour cinq ans, ce qu'il avait de plus cher, de plus précieux au monde? Certes, il fallait que la crainte lui eût bien dérangé la tête! Il fallait que l'émotion dont il avait été saisi, fût bien profonde, puisque pendant cinq ans ce malheureux père n'osa ni venir à sa ferme, ni voir l'état de ses biens et de ses affaires, ni s'informer par lui-même de la situation de Sosipatra! Était-ce frayeur, indifférence, stupidité (1)?... Et puis, comment .... mais pourquoi demander des raisons dans des fables qu'a dictées l'imposture? Il fallait

(1) Tous les critiques sensés qui ont traité de cette matière, ont rangé ce récit d'Eunape parmi les fables les plus grossières.—Fabricius, Biblioth. græc. vol. II.—Brucker, tom. II, p. 278 et seq. M. Cousin traite aussi les récits d'Eunape sur Sosipatra, de *fabuleux* et de *ridicules*. (Nouv. fragm. philos. pag. 238.)

cependant surmonter l'ennui de détails qui nous initient, pour ainsi dire, dans la vie privée des adeptes de la secte, nous révèlent les prétendues merveilles qu'ils avaient le courage d'opposer aux miracles du christianisme, et les machinations de cette société secrète contre une religion qui, en dépit de ses efforts, étendait chaque jour son empire. Ces œuvres de ténèbres, opérées dans l'ombre, les adeptes les révélaient avec mystère et faisaient passer leurs chefs pour des hommes extraordinaires, en qui tout était surnaturel, l'éducation, les talents, les vertus, les actions, les connaissances; c'est ce que vantaient de leurs maîtres, surtout les disciples d'Ædésius et de Sosipatra.

De l'an 350 à l'an 355.



Les éclectiques gagnent Julien à leur parti

VII. En arrivant dans l'Asie-Mineure, où l'envoyait Constance, Julien se trouva entouré de cette troupe de jongleurs. L'empereur qui les connaissait et suivait toutes leurs menées, avait défendu à Julien de les fréquenter; mais il n'y en avait aucun dont il redoutât davantage l'influence auprès du jeune prince, que Libanius, le plus fameux sophiste de son temps : il lui recommanda donc expressément de ne jamais avoir de communication avec cet homme; et il enjoignit en même temps aux personnes qu'il avait chargées de sa conduite, de veiller à l'exécution de ses volontés sur ce point.

Libanius.

Les antécédents de Libanius justifiaient une défense si rigoureuse. Il était né à Antioche, vers l'an

315, d'une famille noble et opulente. Il quitta sa patrie dans un âge encore peu avancé, pour venir étudier en Attique les belles-lettres, que lui enseigna pendant quatre ans, un certain Diophante, pour lequel il témoigna toujours aussi peu d'estime que celui-ci avait en effet peu de mérite. Il se mit ensuite à voyager dans l'Asie-Mineure d'où il vint à Constantinople. Les sophistes Nicoclès et Bémaque qui enseignaient alors, dans cette grande ville, la philosophie éclectique, l'accueillirent avec empressement. Nicoclès poussa même la générosité jusqu'à lui offrir sa chaire, mais Libanius, rivalisant de désintéressement avec son illustre ami, aima mieux établir dans la capitale une école de rhétorique, que de détrôner Nicoclès. Comme sa réputation commençait à s'étendre et lui attirait déjà un grand nombre de disciples, il fut accusé de magie et d'un délit plus honteux qu'Eunape n'a point osé qualifier, et chassé de Constantinople par le gouverneur Liménius. Il se rendit à Nicée d'où il alla bientôt après se fixer à Nicomédie. Là enfin, il trouva et goûta pendant cinq années une tranquillité que ne lui offrit jamais plus le reste de sa vie.

Ce fut à la même époque que Julien fut envoyé à Nicomédie, avec l'autorisation de voyager dans toute l'Asie-Mineure, d'une manière convenable à son rang; mais la défense que lui avait faite Constance de commu-

niquer avec Libanius, loin de modérer son penchant pour les doctrines païennes, irrita au contraire sa curiosité. Quand il ne pouvait pas avoir, avec ce sophiste, des entretiens particuliers, il se procurait furtivement ses œuvres et les lisait avec avidité, à l'insu des personnes chargées de sa conduite. De leur côté, les éclectiques dont Libanius faisait l'orgueil, n'épargnaient rien pour attirer, dans leur parti, un prince dont la protection et la connivence pouvaient relever leur cause désespérée. On tâcha d'abord de l'attirer auprès d'Ædésius, le patriarche de la secte, et maître expérimenté dans l'imposture : on lui vanta sa sagesse et ses merveilles, si bien que Julien, naturellement curieux et déjà ennemi secret du christianisme, se hâta d'aller à Pergame pour voir et entendre un homme si admirable. Quoique courbé sous le poids des années et des infirmités, Ædésius conservait tout l'enthousiasme d'un théurge, et il justifiait encore son ancienne réputation par ses actions et son fanatisme; son exemple et ses leçons enflammaient les nombreux disciples qui suivaient religieusement ses traces dans la même carrière. Maxime, Chrysanthe, Prisque, Eusèbe surtout consolaient sa vieillesse par la fureur avec laquelle ils embrassaient le parti de l'Eclectisme, contre la religion chrétienne. Certes, il n'était pas nécessaire d'hommes si fourbes pour entraîner dans les délires de la théurgie, l'esprit déjà trop vicié de Ju-

lien. Aussi n'eurent-ils pas beaucoup de peine à l'enchaîner à leur cause ; Eunape nous a révélé les moyens de séduction qui assurèrent à la secte une conquête si importante. Voici comment il raconte cette intrigue(1) : « Julien qui, à un âge encore tendre, avait toute la maturité d'un vieillard, fut frappé de la sagesse *divine* d'Ædésius, dès qu'il eût été admis à son intimité : il témoigna donc au grand philosophe le désir d'orner son esprit de ses sublimes doctrines. Mais Ædésius, incapable de suivre, dans tous ses détails, l'éducation du jeune adepte, le manda auprès de lui, et lui dit : « Fils chéri de la sagesse, mes discours ont dû vous manifester mon âme; mais, vous le voyez, les forces m'abandonnent; mon corps n'est plus qu'un vieil édifice qui tombe en ruines, et bientôt mon âme, délivrée de ses liens, ira se réunir au *grand tout*. Je vous conseille, aimable fils de la sagesse (laissez-moi vous donner ce doux titre, puisque je ne vois en vous que votre âme voilée sous le simulacre de votre corps); je vous conseille donc de vous adresser à mes véritables enfants; auprès d'eux vous trouverez une source inépuisable de science et de sagesse. Si jamais vous avez le bonheur d'être initié aux mystères, vous aurez honte, mon fils, d'être homme, et vous ne pour-

(1) Eunap. in Maxim.

rez en supporter la qualité. » On sait, reprend Brucker, que sous le nom de *mystères*, les éclectiques entendaient les opérations de la théurgie, les évocations, les apparitions des génies, les communications intimes de l'âme avec les dieux (1). Il fallait, ajoute le cardinal Gerdil (2), qu'il y eût dans l'appareil de ces mystères quelque chose de bien étrange, puisque après avoir eu le bonheur d'y être initié, on était contraint de rougir de soi-même. »

Ædésius, ayant donné cette haute idée de sa philosophie, continue son exhortation sur le même ton : « Pourquoi Maxime est-il absent ? Malheureusement il se trouve à Ephèse, et Prisque est parti pour la Grèce ; mais Eusèbe et Chrysanthe sont encore ici. En recourant à leurs leçons, vous soulagerez un faible vieillard qui n'est plus dans le cas de vous en donner. » Julien recourut donc aux deux disciples désignés, sans renoncer aux entretiens du maître. Chrysanthe était adonné autant que Maxime à la théurgie ; mais Eusèbe n'avait, pour cet art, ni goût ni estime. L'absence de Maxime délivrait celui-ci d'un rival dont l'éloquence pouvait seule éclipser la sienne. Chrysanthe lui applaudissait, et Julien suivait avidement toutes ses leçons. Eusèbe avait

(1) Brucker, Hist. crit. philos. tom. II, p. 272. (in Ædes.)
(2) Gerdil, Considérations sur Julien, § 39.

coutume de les terminer par cette sentence : « Il n'y a de vrai que ce qui existe en soi-même (c'est-à-dire, les idées) ; ces prodiges qu'on admire sont les œuvres menteuses des enchanteurs qui abusent des forces de la nature, pour se tromper eux-mêmes et séduire les autres. » Julien, se lassant peut-être d'entendre toujours la même conclusion, prit un jour Chrysanthe à part et lui dit : « Au nom de la vérité, cher Chrysanthe, expliquez-moi le sens des paroles qu'Eusèbe ne manque jamais de nous répéter à la fin de ses discours. — Vous feriez mieux, lui répondit Chrysanthe, d'un air de mystère, vous feriez mieux de vous adresser à Eusèbe lui-même. » Julien n'oublia pas à la leçon suivante de demander à Eusèbe lui-même l'explication désirée. Celui-ci, au lieu de satisfaire à sa question, se mit à lui parler avec complaisance de Maxime et de ses merveilles, sans doute pour l'attirer auprès de ce magicien : « Maxime, lui dit-il, est un brillant esprit, et le plus habile des disciples d'Ædésius ; son génie vaste et élevé dédaigne nos raisonnements et nos démonstrations, mais il se promène librement dans les champs merveilleux de la théurgie. Il nous conduisit un jour au temple d'Hécate. Dès que nous eûmes salué la statue de la déesse : « Asseyez-vous, nous dit-il, asseyez-vous, mes amis, vous allez voir si je suis un homme ordinaire. » Nous nous assîmes ; Maxime prit un grain d'encens et le purifia, puis il mur-

mura je ne sais quelle prière mystérieuse ; aussitôt la statue de la déesse se mit à sourire. Nous fûmes tous saisis de frayeur... « Ce n'est rien, ajouta Maxime, bientôt s'allumeront d'eux-mêmes les flambeaux qu'elle porte à la main... » l'effet prévint la fin de ses paroles, tout d'un coup les flambeaux parurent allumés. Ce nouveau prodige nous jeta dans un nouvel étonnement, et nous sortîmes de là pleins d'admiration et d'effroi. Cependant ces opérations ne méritent pas votre estime ; croyez-moi, attachez-vous seulement à la purification rationnelle. — Je vous laisse avec vos discours, reprit brusquement Julien, adieu, vous m'avez montré l'homme que je cherchais. » Aussitôt il prend congé d'Eusèbe, embrasse Chrysanthe et part pour Ephèse (1). C'était à ce parti, sans doute, que voulaient l'amener ces fourbes philosophes, car on ne put s'empêcher de voir dans ce manège un complot entendu entre eux pour gagner Julien à leur parti. Ces imposteurs, disent l'abbé de La Bletterie (2) et le cardinal Gerdil (3), se méfiant de la

(1) Eunap. in Maxim.

(2) Vie de Julien, liv. I.—« Eunape décrit avec naïveté l'habile manége des sophistes, qui se renvoyaient l'un à l'autre le crédule Julien. L'abbé de la Bletterie a très-bien saisi le plan de toute cette comédie, et il l'expose avec netteté. » (Gibbon, Hist. de la décadence de l'emp. rom. c. XXIII.)

(3) Considérat. sur Jul. l'apostat, § 39.

légèreté de Julien, loin de lui déclarer tout d'un coup les secrets de la secte, lui en donnent d'abord une haute idée, irritent peu à peu sa curiosité et parviennent à le livrer aux mains de Maxime, le plus fourbe de tous et le plus capable de faire cette conquête. Il ne lui fut pas difficile de tromper un esprit porté aux superstitions païennes, et prévenu en leur faveur par la lecture des œuvres de Libanius; il flatta son ambition, entretint en lui le désir de régner, et lui montra, dans les opérations de la magie, des présages de sa future grandeur. Julien se livra donc tout entier à la direction de Maxime, dont il adopta et la religion et les extravagances.

De l'an 355. à l'an 356.



Hypocrisie de Julien.

VIII. Cependant Constance, informé de la conduite et des prétentions de Julien, en témoigna un vif ressentiment. Ce jeune prince, redoutant son courroux, n'épargna rien pour l'apaiser : il feignit d'être plus attaché que jamais au christianisme, il reprit même ses fonctions de Lecteur qu'il vint exercer dans l'Eglise de Nicomédie, et pratiqua au dehors, avec une certaine exactitude, une religion que déjà son cœur avait reniée. Libanius lui même avoue une si vile dissimulation et en parle comme d'un innocent stratagème. « Quoique Julien, dit-il, eût changé de religion, il professait néanmoins toujours la même, ne lui étant pas permis de découvrir ses véritables sentiments... Julien connaissait le meilleur parti;

mais il suivait extérieurement le plus sûr. (1) » Toutefois, l'hypocrisie de Julien ne trompa point son frère ; persuadé que sous cet extérieur religieux, il conservait un cœur païen, Gallus chargea le sophiste arien, Aëtius, d'aller lui témoigner la douleur que lui causait sa conduite, et de le ramener à de meilleurs sentiments. Aëtius, soit qu'il connivât avec l'apostat, soit qu'il fût ébloui par la régularité extérieure de sa vie, calma les craintes de Gallus et dissipa ses soupçons.

Lorsque cet infortuné prince fut disgracié et condamné à mort, Julien faillit être enveloppé dans son malheur, à cause des soupçons désavantageux qui, depuis long-temps planaient sur lui. Constance se contenta de le faire arrêter et de le confier à des gardes dont il connaissait la dureté et le dévouement.

Julien à Athènes.

Après sept mois d'une surveillance sévère, l'impératrice Eusébie obtint de Constance la grâce et la liberté de Julien, avec l'autorisation, pour lui, de faire en Grèce le voyage qu'il avait projeté. Afin d'épargner la susceptibilité de l'empereur, Julien alléguait pour prétexte qu'il voulait aller perfectionner ses études, dans cette patrie des sciences et des arts; mais son intention secrète était de communiquer avec les magiciens, les

(1) Liban. Orat. XII.

théurges, les astrologues et les sophistes dont l'Attique était alors comme le rendez-vous (1). L'antique gloire d'Athènes attirait dans cette ville, de toutes les parties de l'empire, une foule innombrable de jeunes gens que des sophistes ou des philosophes largement rétribués instruisaient dans les lettres ou dans la philosophie. Les élèves d'une même école formaient toujours contre une école rivale un parti qui faisait bruyamment valoir l'habileté de son maître ou ses prétentions à de nouvelles pratiques. Empressés à grossir le nombre des écoliers du sophiste ou du philosophe dont ils avaient épousé les intérêts et la querelle, ils employaient, pour parvenir à leur but, les manœuvres les plus indécentes; on se saisissait de toutes les avenues, des ports, des grandes routes, des sentiers, des campagnes, des solitudes; on gageait des habitants, parmi lesquels on formait des factions et des cabales. Dès qu'un jeune homme étranger mettait le pied dans l'Attique, il tombait aussitôt au pouvoir du parti qui avait pu s'en emparer le premier, et bon gré, mal gré, il fallait se laisser circonvenir. La scène alors devenait à la fois sérieuse et ridicule. On commençait d'abord par conduire le malheureux captif chez quelqu'un de ceux du parti; quelquefois on le

(1) Amm. Marcel. l. XV.—S. Gregor. Nazianz. or. IV.

confiait à des parents, à des amis ou à des compatriotes, s'il en avait dans la ville; mais le plus souvent on le dirigeait vers le logis du maître dont on soutenait le parti. Là une turbulente multitude de jeunes gens l'entouraient et lui faisaient subir les plus humiliantes épreuves; c'était à qui lui lancerait le plus de brocards, le raillerait d'une manière plus piquante ou mettrait plus de rieurs contre lui; les quolibets, les injures, les pointes, les épigrammes pleuvaient de toutes parts sur le nouveau venu, qui s'irritait, pleurait, ou riait selon son caractère; mais de quelque manière qu'il prît cette singulière réception, il était forcé de s'y soumettre. Cette cérémonie terminée, on le conduisait en triomphe aux bains publics, à travers les quartiers les plus populeux et les plus fréquentés de la cité. L'escorte marchait sur deux rangs et à pas réglés; venait ensuite le nouvel hôte qui attirait sur lui tous les regards et qui donnait plus ou moins à rire aux spectateurs selon la figure qu'il s'était décidé à prendre. Lorsque la troupe était arrivée auprès du bain, elle poussait des cris confus; à ce signal, on s'arrêtait; on se ruait ensuite tumultueusement contre les portes qu'on faisait mine de vouloir enfoncer, comme si l'entrée eût été interdite. De gré ou de force, les portes s'ouvraient enfin et le candidat était introduit; là finissaient ses épreuves. Au sortir du bain, il était admis au

nombre des écoliers de tel maître et prenait rang parmi ses camarades (1).

La conduite des sophistes n'était pas plus sage que celle de leurs disciples; ils faisaient trafic des lettres ou de la philosophie. Ceux qui, par leur habileté à parler, avaient pu s'élever au-dessus de la foule de leurs confrères, spéculaient sur leur réputation, vendaient leurs leçons à un prix exorbitant, et, selon l'expression de saint Basile, mettaient les écoliers à la taille. C'est ce qui explique l'émulation qui régnait entre ces corrupteurs de la jeunesse, la coutume de se porter des défis où les assauts d'esprit, si fréquents parmi eux (2). Tel était l'état des écoles d'Athènes, lorsque Julien arriva dans cette ville. La nouvelle de son voyage l'y avait précédée et avait excité la joie et réveillé les espérances des philosophes païens. Julien avait toutes leurs sympathies, toutes leurs affections, parce qu'il était le seul espoir de leur cause (3). L'arrivée de ce prince à Athènes était donc pour eux une bonne fortune; elle leur offrait l'occasion de nourrir en lui une ambition si favorable à leurs projets, de se l'attacher inséparablement, et de tramer peut-être

(1) S. Greg. Nazian. Orat. panegyr. in honor. S. Basilii.

(2) Eunap. Vit. Prohær.

(3) Liban. or. 12.

avec lui le complot qui devait assurer au paganisme et à la philosophie un maître dévoué à leur prospérité. Ces considérations surtout préparèrent à Julien une réception solennelle; il entra dans Athènes en véritable triomphateur, au milieu des applaudissements et des félicitations de toute la population païenne; « mais, ajoute Libanius, rien n'égalait la joie et le triomphe des démons instruits de ses projets. » Cependant, Julien sachant qu'il était observé par des agens de l'empereur, montrait publiquement à ses amis une réserve qu'ils comprirent bien, mais en secret il leur révélait toute son âme; il leur témoignait la douleur et l'indignation qui s'emparaient de lui, à la vue du mépris où était tombé le culte des dieux, et leur promettait qu'à la première occasion favorable, il ne manquerait pas de le relever. Ces manifestations, toujours accompagnées de grossières injures contre la religion chrétienne, enchaînèrent à son sort tous les ennemis du pouvoir présent, tous les partisans fanatiques du paganisme, et lui formèrent un nombreux parti parmi les idolâtres et surtout parmi les philosophes éclectiques dont les intrigues, les maléfices et les violences étaient toujours au service de son ambition. Tant que le paganisme avait siégé sur le trône impérial,

(1) Liban. Orat. 5.

l'Éclectisme alexandrin avait fièrement traité la religion en usurpatrice, et s'était impunément servi contre elle des armes de la calomnie, alors il n'avait eu à lutter que contre la puissance de la vérité, à créer des systèmes, à lui opposer des sentences, des préceptes, des prestiges; mais lorsque le christianisme se fût assis sur le trône avec le chef de l'état, lorsque la puissance temporelle eût dégaîné son épée pour la défendre contre les fureurs païennes ou qu'elle lui eût assuré au moins la même protection qu'à l'idolâtrie, le philosophisme rentra dans ses clubs, se mit à tramer des complots, non plus seulement contre la religion chrétienne, mais encore contre l'état, parce que le gouvernement était un obstacle à son but constant, la ruine de la religion et le règne absolu du paganisme. Aussi la suite de cette histoire nous montrera-t-elle souvent des éclectiques ourdir des conjurations dans l'ombre, organiser secrètement la révolte, sortir ensuite des ténèbres, promener dans la patrie l'étendard de la rébellion, rallier tous les mécontents ou les amis du désordre, et porter partout avec eux la discorde, le trouble, la désolation et l'effroi. C'est pourquoi, les éclectiques attachèrent tant d'importance à la conquête de Julien, car Constance faisait peser sur eux un joug de fer, et tenait le paganisme humilié, et cette condition était trop pénible et trop contraire aux prétentions du philosophisme pour qu'il la supportât avec résignation.

Il remua, il s'agita, il intrigua jusqu'à ce qu'il eut placé sa créature sur le trône impérial. En attendant des temps plus favorables à l'accomplissement de leur dessein, les éclectiques façonnèrent, pour ainsi dire, son esprit et son cœur à leur paganisme. Pendant son séjour à Athènes, un philosophe de cette coterie et prêtre des dieux fut chargé de l'initier aux mystères de la secte et de l'attacher irrévocablement à sa cause. L'histoire ne nous a pas transmis le nom de cet homme, mais sa dignité, la confiance qu'il inspirait à ses confrères, et l'éloge qu'en fait Libanius sont des preuves certaines de son fanatisme et de son ardent prosélytisme.

Libanius l'appelle le *seul impeccable* d'entre les mortels, le seul dont la vertu fut inaccessible à la jalousie (1). On conjecture que c'était le prêtre d'Éleusis auquel Maxime d'Ephèse avait recommandé Julien, et dont Eunape raconte des merveilles sans oser le nommer (2). Cet écrivain lui fait faire des prédictions qui

(1) Liban. Orat. 12.

(2) Eunap. Vit. sophist. in Maxim. « Julien se lia intimement avec ce vieux prêtre athénien.... Lorsqu'enfin il prit le parti d'éclater et de détruire ce qu'Eunape appelle la tyrannie de Constance, il fit venir ce même prêtre et lui fit part de ses desseins. Ils ne mirent dans leur secret que deux hommes, dit Eunape, Oribaze de Pergame et Evémère l'Africain. Parvenu à l'empire, Julien renvoya en Grèce ce grand-prêtre avec un pouvoir illimité et les forces nécessaires à

s'accomplirent d'autant plus littéralement que lui-même était à la fois le prophète et l'historien; Théodoret raconte de cet hiérophante un fait qui montre mieux le véritable caractère de ses merveilles. « Julien lui avait demandé des présages conformes à ses vœux ambitieux, le hiérophante lui promit de le satisfaire et même d'évoquer, en sa présence, les dieux de l'empire; il le conduisit donc dans un temple d'idoles pour faire ses opérations magiques. Après beaucoup de cérémonies superstitieuses et d'invocations de tous les genres, le jeune prince vit les êtres infernaux sous des formes épouvantables. Saisi de frayeur, il fit le signe de la croix par un reste d'habitude, et tout disparut aussitôt : comme Julien se récriait sur la vertu de la croix : « ce n'est pas la crainte, lui dit l'imposteur, qui a mis les dieux en

la défense des temples et du culte. Il est fâcheux que par un scrupule *religieux*, Eunape ne nous ait point dit le nom de ce prêtre. Quant à tous ces détails, ils ne sont nulle part ailleurs dans les historiens; et il en est peu qui soient plus importants dans l'histoire du Bas-Empire, puisqu'ils éclairent la grande lutte du paganisme et du christianisme. Malheureusement nous n'avons aucun moyen de contrôler le récit d'Eunape; il y règne une teinte romanesque qui sans doute n'est pas invraisemblable et peut tenir aux choses elles-mêmes, à l'imagination de Julien et à sa *destinée extraordinaire*; mais nous ne pouvons nous empêcher de nous rappeler l'épisode romanesque de la vie de Porphyre, raconté par Eunape et démenti par Porphyre lui-même. » (M. Cousin, Nouv. frag. philos. p. 247 et 248.)

fuite, mais l'horreur qu'ils ont eue de votre infidélité (1). » Julien se paya de cette défaite, et bannissant de son cœur, sinon tout remords, au moins le dernier sentiment de religion, il se fit initier aux mystères impurs d'Eleusis, et dès lors, sa vie toute entière fut vouée au service du paganisme (2). » La crainte de Constance l'empêchait encore de jeter le masque, il tenait caché le secret de son apostasie et il ne le confiait qu'à ses affidés ou aux principaux chefs de l'idolâtrie et de la secte éclectique. Ceux-ci le répandaient avec précaution parmi leurs partisans les plus influents pour ranimer leur courage et entretenir leurs espérances (3). Julien se dérobait à l'attention publique par l'hypocrisie, et il ne se rendait que furtivement aux cérémonies du paganisme. Mais il était trop avancé dans le mal, trop attaché à la superstition, le

(1) Theodor. Hist. eccles. l. III, c. 3.

(2) On voulut bien l'initier solennellement aux mystères d'Eleusis, qui, au milieu de la décadence générale de l'idolâtrie, conservaient encore quelques vestiges de leur première *sainteté*...... Un enthousiasme profond, inaltérable, sincère, pénétra l'esprit de Julien dans les cavernes d'Ephèse et d'Eleusis...... Dès cet instant il consacra sa vie au service des dieux. (Gibbon, Hist. de la décad. de l'emp. rom. c. XXIII.) Si nous citons cet historien déclamateur, ce n'est pas que nous en fassions quelque cas ; mais c'est afin que son aveu, de quelques subtilités qu'il l'enveloppe, prouve à ses admirateurs que nous ne cédons pas à de pieux préjugés.

(3) Liban. Orat. parent. c. 10.—Gibbon, Hist. de la décad. de l'emp. rom. c. XXIII.

christianisme lui était trop odieux pour qu'il pût toujours dissimuler ses véritables sentiments; d'ailleurs, tout dans sa personne trahissait le désordre des facultés de son âme; ses mouvements les plus ordinaires étaient convulsifs et désagréables, il branlait perpétuellement la tête et les épaules, grimaçait du geste et de la bouche, toujours chancelant et mal assuré dans sa démarche. Souvent il s'interrompait lui-même en parlant, ou s'arrêtait tout court d'une manière bizarre, faisait des questions hors de propos, et des réponses entortillées, autant dépourvues de sens que de grâce et de méthode. Ces ridicules étaient d'autant plus choquants qu'il n'avait rien que de laid et de rebutant dans l'air, le visage et toute la figure, le cou enfoncé et fort épais, les épaules démesurément larges, la taille courte et ramassée, le ton goguenard, le regard dédaigneux, avec une malpropreté révoltante, en sorte qu'en le voyant, un homme pénétrant s'écria : « Quel monstre nourrit l'empire romain! Dieu veuille que je sois mauvais prophète (1) ! »

A côté de ce monstre, auquel allait être donné pour un temps la puissance de faire le mal, s'élevaient les deux adversaires redoutables qui devaient combattre

(1) Gregor. Nazianz. Or. IV.—Bérault-Bercastel, Hist. de l'Eglise, l. VIII.

contre lui. Tandis que Julien allait dans les temples des faux dieux, s'inspirer auprès de leurs ministres, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, destinés par la providence à soutenir le courage et la foi des fidèles dans les épreuves prochaines, allaient ensemble se prosterner au pied des autels du vrai Dieu, conjurer le Père des lumières de bénir leurs travaux, et offrir leurs études à la Sagesse incarnée dont une seule parole anéantit l'intelligence et confond les discours humains (1). Ces deux jeunes et pieux amis éclipsaient par leurs talents et leurs succès, tous leurs condisciples d'Athènes, et déployaient déjà au milieu d'eux ces qualités solides et brillantes qui devaient leur assurer dans la suite de si beaux triomphes sur le philosophisme et l'hérésie. Malgré la bassesse de ses goûts et la perversité de son naturel, Julien ne pouvait s'empêcher de les estimer et de partager à leur égard l'admiration et le respect qu'ils inspiraient à la jeunesse des écoles d'Athènes, presque toute païenne. Peut-être même essaya-t-il de les attirer dans son parti, comme il le fit depuis plus ouvertement. Mais ni les insinuations perfides, ni les exemples de licence et d'impiété que leur offrait le séjour d'Athènes, ne purent ébranler leur vertu. Pour

(1) S. Gregor. Nazian. Carm. de vit. suâ.

Julien, il persévéra dans ses sentiments d'apostasie, et conserva toujours un cœur idolâtre, sous un extérieur hypocrite, jusqu'à ce qu'il pût sans crainte jeter le masque.

« Les plus considérables d'entre les païens, dit M. Beugnot sur la foi de Libanius, sondèrent Julien et le trouvèrent disposé à seconder leurs desseins (1) : il s'engagea formellement à relever la religion nationale (lisez *païenne*) de l'état humiliant dans lequel les empereurs la maintenaient...... On célébra secrètement des sacrifices en faveur du jeune adepte ; les devins prédirent le succès, et le parti païen ne perdit pas un instant pour faire parvenir au pouvoir ce nouveau dépositaire de ses espérances et de son ressentiment.

De l'an 356 à l'an 361.

Julien, créé César, est rappelé à Milan.

IX. « Un jeune sophiste consumant la plus grande partie de ses jours et de ses nuits à lire Homère et à commenter les plus beaux passages de ce poète, n'était pas l'homme qui convenait à l'empire encore moins à l'armée. Il fut donc convenu que Julien irait quelque part acquérir, avec la gloire militaire, l'amour des légions. Une intrigue de palais est ourdie par Eusébie, épouse de Constance ; et bientôt Julien reçoit le titre

(1) Liban. tom. II, orat. IV, p. 175.

de César. L'empereur, tout en le détestant, lui donne en mariage sa sœur Hélène et l'envoie dans les Gaules combattre les Francs et les Allemands qui ravageaient cette province (1). »

Julien fut donc mandé à Milan pour y recevoir l'investiture de sa nouvelle dignité. Il y aurait renoncé, s'il avait été en son pouvoir, plutôt que de renoncer au manteau philosophique et à l'énorme barbe qui relevait son costume; mais il fallut céder à la volonté de l'empereur, et Julien se vit contraint de revêtir les livrées de la cour et de déposer celles de la philosophie. Accoutumé au personnage de cynique, il était peu propre à jouer le rôle d'un homme de cour, et son embarras excita plus d'une fois l'hilarité des courtisans, qui, dans cet état, pouvaient lui servir de maîtres. Ils humiliaient son amour-propre par des railleries piquantes et lui prodiguaient les titres de barbu, de velu, d'insipide bavard, de magot affublé de la pourpre, de pédant athénien et d'autres épithètes non moins triviales : *ut hirsutum Julianum carpentes, appellantesque loquacem talpam et purpuratam simiam, et litterionem græcum, et his congruentia plurima atque verna-*

(1) M. Beugnot, Histoire de la destruct. du pagan. tom. I, pp. 179-180.

cula (1). Mais la nécessité de se rendre dans son département vint enfin arracher Julien à des épreuves si humiliantes.

Il est envoyé dans les Gaules, où il prend le titre d'Auguste.

Nous ne le suivrons point dans ses expéditions militaires auxquelles seules il aurait dû se borner, pour son honneur; nous ne considérons en lui que le philosophe éclectique ; il nous suffit de signaler les occasions dans lesquelles ce prince, conformément aux principes et au goût de sa secte, se livra aux pratiques de la superstition et de la théurgie : notre but et notre plan nous dispensent d'entrer dans le détail de ses autres actions. Lorsqu'il avait posé les armes, Julien se remettait des fatigues de la guerre, dans les douceurs de l'étude ou dans des entretiens philosophiques avec une troupe d'éclectiques qu'il traînait à sa suite. Car, à peine délivré de la cour et de la surveillance directe de Constance, Julien avait mandé auprès de lui ses amis et ses complices, qui s'empressèrent de venir l'aider de leurs conseils, dans un temps surtout où sa nouvelle dignité lui frayait le chemin au trône. Le prêtre d'Eleusis se rendit à son tour aux désirs empressés du César, et renouvela souvent avec lui ces détestables cérémonies dans lesquelles Julien aimait à chercher les présages de sa fu-

(1) Amm. Marcell. l. XVII.

ture grandeur, autant que le ministre des dieux se plaisait à lui en montrer (1). C'était dans ces opérations de ténèbres que ce prince alimentait son ambition, combinait et disposait les moyens de parvenir à son but, et tâchait de lire dans les entrailles des victimes les succès de ses intrigues. Ses prétentions à l'empire étaient désormais décidées, mais comme il voulait les faire paraître légitimes aux yeux des peuples, pour leur assurer un plein succès, il leur donna un caractère divin et feignit de ne prendre ses inspirations que des dieux, avec lesquels il entretenait des relations intimes. En effet, tandis qu'il abusait publiquement de la religion chrétienne pour tromper les fidèles ou les agents de Constance, il honorait dans l'ombre, avec les théurges qui avaient son secret, les divinités païennes, leur offrait des sacrifices, les conjurait de diriger et de couronner ses criminels complots; il interrompait souvent son repos pour les prier, et à son réveil, Mercure recevait toujours ses premiers vœux et ses premiers hommages (2). En même temps qu'il se rendait l'hor-

(1) Eunap. in Maxim.

(2) Amm. Marcell. l. XVI. — « Afin de plaire à Pan ou à Mercure, à Hécate ou à Isis, il se privait certains jours de divers aliments qu'il croyait odieux à ces divinités tutélaires..... Malgré son *modeste* silence, nous savons de l'orateur Libanius, son fidèle ami, qu'il

reur du ciel par son idolâtrie, il s'efforçait de s'acquérir l'estime des hommes par une conduite grave et réglée; loin de le détourner de cette fastueuse vertu, dit Tillemont (1), les démons l'y poussaient peut-être, pour autoriser son apostasie et la rendre plus dangereuse. Il affectait une grande sobriété dans ses repas, suivant cette maxime de Caton : « qui songe beaucoup à sa table, néglige beaucoup la vertu ; » il donnait à peine quelques heures au sommeil; encore le prenait-il sur un simple tapis ou sur une peau. Il se produisait fort rarement dans les assemblées populaires. Cet extérieur réservé, cette vie sévère lui attachait les peuples de la Gaule, étrangers aux délices et aux fêtes des Romains (2). Ses soldats ne lui étaient pas moins dévoués à cause des succès de ses armes, des louanges qu'il leur pro-

vivait dans un commerce habituel avec les dieux et les déesses; que ces divinités descendaient sur la terre pour jouir de la conversation de leur favori; qu'en touchant ses mains ou ses cheveux, elles venaient interrompre doucement son sommeil; qu'elles l'avertissaient de tous les dangers dont il se trouvait menacé; que leur sagesse infaillible le guidait dans chacune des actions de sa vie; qu'enfin il était si familiarisé avec elles, qu'il distinguait sur-le-champ la voix de Jupiter de celle de Minerve, et la figure d'Apollon de la forme d'Hercule. » Gibbon, Hist. de la décad. de l'emp. rom. c. XXIII.

(1) Tillem. Hist. des emper. JULIEN, art. 7.—Jondot, Vie de Julien l'apostat, tom. I, p. 117 et suiv.

(2) Julien. Misop.

diguait, et des bons traitements qu'il avait soin de leur faire. Cependant l'affection exclusive des troupes pour Julien, sa conduite mystérieuse, ses fréquents entretiens avec les théurges de sa suite, des bruits vagues, mais trop bien fondés, sur son dessein, réveillèrent la méfiance de l'empereur et l'engagèrent à ôter au César tous les moyens de réussir dans ses ambitieux projets; il ordonna donc de diminuer une armée dans le dévouement de laquelle Julien pouvait trouver de si puissantes ressources; mais les légions rappelées se mutinèrent et protestèrent qu'elles ne reconnaissaient point d'autre empereur que leur général; en même temps on éleva le patient Julien sur un bouclier, et l'armée entière le proclama Auguste (1).

Ce mouvement fut trop habilement concerté pour que nous ne puissions y voir qu'une émeute soldatesque (2). Quoi qu'il en soit, les révélations, les songes, les visions déjà si familières à Julien, devinrent alors plus fréquentes; les dieux s'expliquèrent dès lors plus clairement, et ils lui déclarèrent même expressément qu'ils avaient décidé de l'élever sur le trône de Constance. Julien protesta depuis cet évènement que les soldats lui

(1) Amm. Marcell. XIX-XX.
(2) Amm. Marcell. l. c.

avaient fait violence, mais qu'ils avaient exécuté les décrets irrévocables des dieux. Si on veut l'en croire, pendant que les soldats lui décernaient le titre d'Auguste dans une ivresse séditieuse, son premier soin fut de s'adresser à Jupiter et de le conjurer de lui manifester ses volontés, mais comme le suppliant était aussi le Dieu qui exauçait; la volonté de Jupiter était aussi celle des soldats. Bien plus, le génie de l'empire lui était apparu pour lui reprocher sa négligence à seconder les dieux dont l'intention avait toujours été de lui confier le souverain pouvoir (1). Tant d'honorables approbations ne suffisaient pas pour rassurer la conscience de Julien, il lui fallait des témoignages plus expressifs, des visions plus claires, des songes moins énigmatiques; les visions et les songes ne lui manquèrent pas. « Selon le divin Homère, écrivait-il à Oribase, qui avait aussi rêvé pour lui, il y a deux portes pour les songes, l'une pour les faux, l'autre pour les vrais. Si vous en eûtes jamais de cette dernière espèce, c'est assurément celui dont vous me parlez. Je le regarde comme une prédiction certaine. Je viens moi-même d'en avoir un qui me présage quelque chose de semblable. Je croyais voir un arbre très-grand, planté au milieu d'un vaste salon, mais penché

(1) Amm. Marcell. l. XX, c. 5.

vers la terre : de sa racine, sortait plein de vigueur un tendre arbrisseau; son sort me causait une vive inquiétude et je tremblais que quelqu'un ne vint l'arracher avec l'arbre. Je m'approche donc et trouve cet arbre tombé; le rejeton restait encore debout, mais il me paraissait suspendu en l'air. A cette vue, je frissonnai : « Ciel, m'écriai-je, quel arbre! le rejeton court grand risque de périr avec lui. — Regardez bien et rassurez-vous, me dit alors un inconnu. La racine tient à la terre et cette jeune tige ne périra pas; elle ne fera que croître et se fortifier. » Voilà mon songe, que signifie-t-il ? Dieu le sait (1). » Julien le savait aussi : il était si bien instruit du secret qu'il le divulgua dans une fable allégorique, dont le sens véritable ne pouvait échapper à personne. Julien supposant une de ces visites que les dieux lui rendaient si souvent, se fait donner des éloges, des encouragements et des avis de chacun d'eux. Le Soleil finit par lui promettre l'empire dont Constance s'est rendu indigne par sa barbarie et surtout par son impiété. Julien fait quelques difficultés, mais il se résigne enfin à l'ordre du Soleil qui le congédie en lui donnant ces derniers avis : « Partez, soyez plein d'espoir et de courage, je ne vous abandonnerai pas ; vous aurez aussi toujours avec

(1) Julian. Epist. III ad Oribas.

vous Minerve, Mercure, les dieux de l'Olympe, tous ceux qui habitent la terre ou qui sont répandus dans les airs. » Le Dieu lui recommande ensuite d'être sage, puis il ajoute : Que jamais personne ne vous persuade de désobéir à nos commandements. Si vous les observez, vous serez l'objet de notre tendresse et de nos faveurs, respecté de nos serviteurs fidèles, redoutable aux méchants, et terrible même aux mauvais génies. Par considération pour vos ancêtres, nous voulons purifier votre famille. C'est vous que nous destinons à cette œuvre pour laquelle vous avez été revêtu d'un corps mortel. N'oubliez jamais que vous avez une âme immortelle, qui tire de nous son origine; qu'en nous obéissant, vous deviendrez vous-même un Dieu, et que vous jouirez avec nous de la vue du Père commun (1). »

Julien puisa, dans de si belles promesses, le courage qu'exigeaient et sa vocation et les dieux. Il ne lui restait plus qu'un devoir, c'était de connaître le temps précis où il devait commencer sa mission : les dieux lui accordèrent encore cette faveur. Lorsqu'il se trouvait à Vienne, un spectre (Zozime dit le Soleil lui-même ; il trouve cela plus joli), un spectre vint donc lui apprendre l'époque où la mort du tyran lui laisserait le trône

1 Julian. in orat. ad Heracl.

vide : voici le fait, selon Ammien Marcellin. C'était dans les horreurs de la nuit : un fantôme revêtu d'une robe éclatante, se présente à Julien et lui fit, à plusieurs reprises, la prédiction suivante : « Lorsque Jupiter sera à l'extrémité du Verseau, et que Saturne entrera dans le vingt-cinquième degré de la Vierge, Constance, empereur d'Asie, finira tristement ses jours (1). »

La prédiction se vérifia d'une manière trop fidèle, car l'opinion publique fut convaincue que Julien n'était pas plus étranger à l'évènement qu'à la prophétie, et quinze siècles n'ont pas encore pu diminuer la violence de ces soupçons.

(1) Ζεὺς ὅταν εἰς πλατὺ τέρμα μόλῃ κλυτοῦ ὑδροχόοιο,
Παρθενικῆς δὲ Χρόνος μοίρῃ βαίνῃ ἐπὶ πέμπτῃ
Εἰκοστῇ, βασιλεὺς Κονστάντιος Ἀσίδος αἴης
Τέρμα φίλου βιότου στυγερὸν καὶ ἐπώδυνον ἕξει.

Amm. Marc. l. XXI.

« Pour cette fois, dit le cardinal Gerdil, le dieu des vers se montra aussi bon astrologue que mauvais poète : Constance mourut en effet au temps déterminé. » (Considér. sur Jul. § 5.)



TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS LA NAISSANCE DU CHRISTIANISME JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉCOLE DE PLOTIN A ROME, EN 244.

LIVRE SECOND.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉCOLE DE PLOTIN A ROME, EN 244, JUSQU'A LA MORT DE PORPHYRE, VERS L'AN 305.

LIVRE TROISIÈME.

DEPUIS LA MORT DE PORPHYRE, VERS L'AN 305, JUSQU'A L'AVÈNEMENT DE JULIEN AU TRÔNE, EN 361.

ERRATA ET CORRECTIONS.

Pages 37, lignes 6, *néoplatonisme*, lisez : *néo-platonisme.*
— 51, — 11, *présage*, lisez : *présages.*
— 70, — 1, *è trangetés*, lisez : *étranges opinions.*
— 79, — 6, *philosophe de cette secte*, lisez : *disciple de Zénon.*
— 80, — 17, *et se déclara*, retranchez *et.*
— 90, note, *spedaliori*, lisez : *spedalieri.*
— 104, l. 10, *avec plus d'éloquence encore*, retranchez *encore.*
— 121, — 17, *l'insérer*, ajoutez *ici.*
— 125, — 22, *se rapprorte*, lisez : *se rapporte.*
— 144, — 23, *le vérité*, lisez : *la vérité.*
— 174, note, *philostrato prœtermiss.*, lisez : *philostrat. oper, prœmiss.*
— 182, note, *ce que déjà elle avait élevé*, retranchez *déja.*
— 202, l. 17, *d'où suivrait*, lisez : *d'où il suivrait.*
— 230, note, *ergò*, lisez : *ergà.*
— 234, note, *histoite*, lisez : *histoire.*
— 244, note, *le regardait*, lisez : *le regardent.*

Pages 245, lignes 25, *pénère*, lisez : *pénètre.*
— 248, — 22, *suffrirait*, lisez : *suffirait.*
— 248, — 24, *divulga*, lisez : *divulgua.*
— 249, — 10, *d'une d'une*, lisez *d'une.*
— 256, — 12, *qu'ils le leur expliquaient*, lisez : *qu'il le leur expliquait lui-même.*
— 259, — 20, *et le port*, lisez : *est le port.*
— 259, — 21, *vieillard marin*, lisez : *vieillard marin ;.*
— 273, — 13, *sybille*, lisez : *sibylle.*
— 288, — 6, *sybille*, lisez : *sibylle.*
— 292, — 6, *quel but proposait*, lisez : *quel but se proposait.*
— 292, — 15, *un air de sa raison*, lisez : *un air de raison.*
— 319, note, *græc*, lisez : *grecq.*
— 348, l. 22, *ses agressions*, lisez : *ces agressions.*
— 351, note, *Billioth*, lisez : *Biblioth.*
— 366; note, *ap. sur*, lisez : *ap. Sur.*
— 368, l. 2, *les avait réduit*, lisez : *les avait réduits.*
— 374, grec, κειμανοντι lisez : κειμαίνοντι.
— 406, l. 16, *on ne put*, lisez : *on ne peut.*
— 415, — 6, *le hiérophante*, lisez : *l'hiérophante.*

